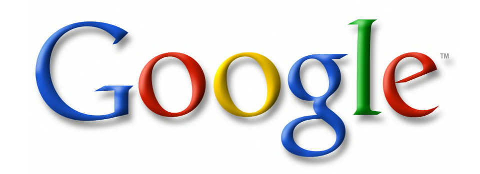
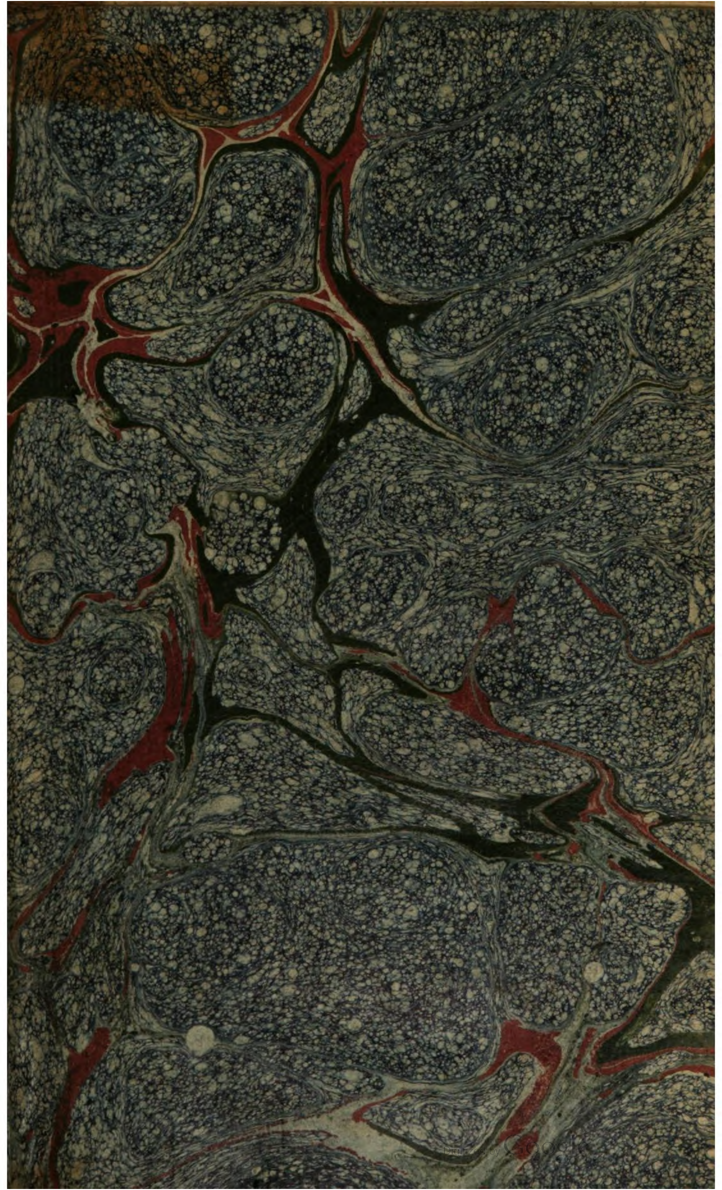



Ex Libris
His.
Pense.



CONFESSIONS

D'UN

HOMME DE COUR.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CONFESSIONS

D'UN

HOMME DE COUR,

CONTEMPORAIN DE LOUIS XV;

RÉVÉLATIONS HISTORIQUES

SUR LE XVIIIme SIÈCLE:

PUBLIÉES

Par A. Dusanlchoy et P.-A. Charrin.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

WERDET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 21.

LECOINTE.—LEQUIEN.

1830.

CONFESSIONS

D'UN HOMME DE COUR,

CONTEMPORAIN DE LOUIS XV;

RÉVÉLATIONS HISTORIQUES

SUR LE XVIIIme SIÈCLE.

CHAPITRE XXXV.

Le maréchal de Contades, le prince de Soubise et le duc de Broglie. — Victoires de Sunderhausen, de Lutzelberg et de Berghem. — Bataille de Minden. — Je suis fait prisonnier. — Déroute complète. — Actes valeureux du marquis d'Armentières et du lieutenant-colonel de Boisclèreau.

Après les honteux échecs que nous venions d'éprouver, le marquis de Contades, devenu le plus ancien lieutenant-général, fut nommé pour commander en chef l'armée, d'abord par intérim, et enfin, comme maréchal de France. Sa probité, son désintéressement, son amour

sévère de la discipline, son desir de bien faire, avaient déterminé le roi à l'agréer, sur la présentation de M. de Belle-Isle, et sur les instances réitérées de madame et de M. de Séchelles.

L'opinion publique ne lui accordait ni un grand jugement, ni de solides connaissances; elle allait même jusqu'à le désigner comme une tête à perruque, peut-être parce qu'il était le seul qui eût conservé, à l'armée, l'habitude d'être en habit de ville et en grande perruque, ce qui contrastait étrangement avec les uniformes des officiers et des soldats.

Quoique le prince de Soubise se fût déshonoré à la bataille de Rosback, la disgrâce que lui attira sa conduite coupable n'eut pas une longue durée : au lieu de lui refuser tout service militaire ainsi qu'il le méritait, le roi le chargea du commandement d'un corps détaché dans notre armée; mais en même temps, la cour crut devoir lui associer le duc de Broglie, à titre de conseil. Or, la division aux ordres de M. de Bélancour, à laquelle mon régiment était attaché, fut envoyée pour faire partie de ce corps.

Bientôt je vis une jalousie mutuelle s'élever entre les deux généraux. Le duc de Broglie, faisant les avant-gardes du prince de Soubise, ne l'attendit jamais, prit tout sur lui, agit toujours seul, et risqua tout. Dans le pays de Cassel, grâce au baron de Clausen, général de grande espérance, fort heureux, fort sage, fort exact, fort savant, et qui était son bras droit, il eut le bonheur de battre le prince d'Isenbourg, à Sunderhausen, et de gagner la bataille de Lutzelberg sur les Hanôvriens, les Hessois et les Anglais réunis. Cependant, la cour fit honneur de cette bataille au prince de Soubise; elle allait même prononcer en sa faveur au sujet des indécentes querelles des deux rivaux, quand la bataille de Berghem, près de Francfort-sur-le-Mein, donnée très-à propos et gagnée par M. de Broglie, mit tellement la France dans le parti de ce dernier qu'il ne fut plus possible de lui donner tort.

On considéra cette bataille comme un chef-d'œuvre militaire. Je conviens qu'elle acquit au vainqueur beaucoup de gloire; mais, en l'examinant mûrement, le chevalier d'Erigny et moi, il nous a paru démontré que la vic-

toire que l'on a tant préconisée, fut un coup de bonheur, en faveur du général français, et le résultat d'une faute commise par le prince Ferdinand, plutôt que l'effet de la grande habileté de M. de Broglie.

Après avoir vu l'ennemi faire une irruption dans les quartiers de son armée, il fortifia Berghem et s'y retrancha avec vingt-deux mille hommes : voilà tout son mérite. Le prince Ferdinand vint, avec quarante-quatre mille, attaquer des retranchemens garnis d'une armée; il fut repoussé et s'éloigna : voilà sa faute. Souvent, avec cinquante mille hommes, on s'arrête des mois entiers à attaquer de faibles garnisons dans les places de guerre, et on ne les prend pas. Tel est précisément le cas de la bataille de Berghem : si le prince Ferdinand s'était représenté le lendemain, peut-être eussions-nous été battus. Au reste, si ce prince ne s'obstina point et se retira, c'est parce qu'il avait rempli son objet principal, qui était de détruire nos magasins et d'empêcher d'avance le succès de la campagne prochaine.

La bataille de Berghem fit alors tant de

bruit que le prince de Soubise fut obligé de se désister, en apparence, de tout partage dans l'honneur qui en était le prix : pourtant il n'en prétendit pas moins ensuite qu'il avait, le premier, reconnu l'emplacement de Berghem, et conséquemment que le duc de Broglie lui avait dû la position qu'il avait prise; mais, on connaissait trop généralement son ignorance, il ne persuada personne.

Dans cette circonstance, le duc de Broglie dut une bonne partie de sa victoire au baron du Blaisel, lieutenant-général d'un grand mérite et d'un grand courage. Chargé de défendre Giessen, petite place de la Hesse, qui était ouverte de tous les côtés, il soutint glorieusement un siége contre le prince Ferdinand, et son opiniâtre valeur sauva les quartiers du Mein et du Rhin, en donnant le temps de les rassembler. Après la bataille dont il avait ainsi préparé le succès, il poursuivit les ennemis jusqu'au sein de la Hesse, de son propre mouvement, sans en avoir reçu l'ordre, et sans autres secours que mon régiment et quelques guerriers déterminés (1). M. de Bélan-

(1) Je reconnus ensuite pourquoi le baron du Blaisel s'exposait

cœur ne s'était pas opposé à cet acte de témérité, que le chevalier d'Erigny désapprouvait comme n'offrant aucun but utile. J'en fus cruellement puni, car m'étant engagé trop avant, un parti de Hessois m'enveloppa; en cherchant à percer leurs rangs épais, mon cheval est tué sous moi, je tombe, la lame de mon sabre se brise dans cette lourde chute, et, quelque rapidité que j'aie mise à me relever et à vouloir m'emparer du fer d'un de mes dragons étendu sans vie à mes côtés, j'ai la douleur de me voir réduit à l'impossibilité de combattre. Mon intention a été devinée, mon mouvement prévu; sans armes, entouré d'hommes plus jaloux de s'emparer de moi que de me tuer, je suis fait prisonnier, gardé à vue et conduit, après la bataille de Minden, dans la tente du prince héréditaire qui m'accueille avec tous les égards dus au courage malheureux.

Je ne saurais exprimer le chagrin, les re-

---

si témérairement : c'était le désir de faire du butin qui l'emportait au-delà des bornes ; dans les troupes légères où il avait servi, ce brave homme avait contracté l'habitude d'être un infatigable pillard et un grand dépensier.

grets que me causa la perte de ma liberté, au moment où mes braves compagnons d'armes faisaient des prodiges de valeur, exposaient glorieusement leur vie pour leur prince et pour leur pays. Jamais je n'ai connu de peine plus profonde, plus sincère, mieux sentie, que celle que j'éprouvai de ne pouvoir partager leurs nobles périls. Je dirai plus tard ce que le prince de Brunswick daigna faire pour adoucir les regrets, la captivité de celui qu'il appelait le digne ami d'un héros dont, ainsi que moi, il déplorait la perte récente et prématurée, de ce vaillant comte de Gisors. Historien fidèle, je dois achever la tâche que je me suis imposée, celle de rapporter avec impartialité les succès, les revers de l'armée française.

Quoique je ne fusse plus sous mon drapeau, je n'ai rien ignoré de ce qu'il m'était important de savoir. Je continue donc mon récit comme si je n'avais cessé d'être à la tête de mes dragons qui, privés de leur colonel, furent commandés par le chevalier d'Érigny avec plus d'habileté, de sang-froid, de prudence, qu'ils ne l'eussent été par moi.

L'échauffourée dont je venais de recevoir seul le châtiment, valut à ceux qui revinrent au camp français, quelques brocards de la part des officiers, et, de celle du baron de Beausobre, un fort long sermon sur la prudence réunie au courage. On reconnaissait dans ce vieux lieutenant-général, des talens militaires, une expérience qu'il avait su mettre à profit, mais il n'exista jamais peut-être un plus imperturbable conteur. Jadis il lui était arrivé, en Flandres, une aventure assez plaisante. Etant alors colonel de hussards, il recommandait sans cesse la vigilance aux officiers de son régiment. « La vigilance, leur disait-il, est une des vertus les plus importantes pour un militaire; je me suis étudié si constamment à l'acquérir, qu'il m'est à présent démontré qu'il serait impossible aux plus madrés de me surprendre. » Or donc, une belle nuit, le très-vigilant baron était paisiblement couché dans son lit, quand il voit entrer des hussards. Ceux-ci lui remettent un ordre, au nom du maréchal de Saxe. Cet ordre lui prescrit de monter à cheval à l'instant, sans dire un mot à personne, et de ve-

nir trouver le maréchal avec l'escorte qu'il lui envoie. Aussitôt le bon de Beausobre de s'habiller ; le desir de prouver à son général le zèle qui l'anime abrège sa toilette, il saute sur le cheval que les hussards lui ont amené, et le voilà en route. Mais quel est son désappointement et sa confusion, quand il apprend que sa vigilance a été grandement en défaut, que ce n'est point chez le maréchal de Saxe qu'on le conduit mais à l'armée ennemie, et qu'il est prisonnier de guerre ! Cette merveilleuse vigilance ne lui avait pas fait reconnaître que les hussards étaient Autrichiens et qu'ils lui présentaient un ordre faux. Depuis cette aventure, crainte de nouvelles surprises, toutes les fois que cet honnête baron de Beausobre s'est trouvé à la guerre, il ne s'est jamais couché.

Mais revenons au maréchal de Contades. Après les succès du corps détaché, aux ordres de MM. de Soubise et de Broglie, à Sundershausen et à Lutzelberg, le maréchal reconquit toute la Westphalie, excepté Lipstadt. Dans cette circonstance, les dispositions qu'il prit furent très-bien combinées, très-savantes

et dirigées par la prudence. Sentant son peu de lumières, M. de Contades avait du moins le bon esprit de suivre docilement les avis des hommes plus éclairés que lui, et c'était le comte de Saint-Germain qui, dans cette circonstance, lui avait secrètement tracé sa règle de conduite. On ne manqua donc ni de vivres, ni de fourrages. Ce que les officiers devaient exécuter étant clairement expliqué, il en résultait une prévoyance qui faisait réussir toutes les marches des détachemens; la confiance et la discipline commençaient à renaître dans l'armée française; tout annonçait pour nous de brillans triomphes, et, pour l'armée des alliés, une destruction inévitable. Le prince Ferdinand n'avait plus d'autre ressource que le camp retranché où il était à Minden; il ne s'agissait que de le tourner pour le battre, et la guerre finissait en Westphalie.

C'est alors que le maréchal de Contades arriva dans la plaine de Minden. Depuis six mois, son plan de bataille qu'il avait arrangé, sous la dictée de M. de Saint-Germain, était gravé dans sa tête et détaillé dans ses papiers. Malheureusement, à cette époque, tous les

plans que pouvaient concevoir les généraux français, quelque sages qu'ils fussent, étaient subordonnés à l'arrivée des courriers du cabinet qui, régulièrement, leur apportaient, dans une lettre, la décision prise à Versailles, pour leur prescrire tous les mouvemens que les circonstances du moment auraient dû seules décider, et que les changemens journaliers dérangeaient ou rendaient fautifs. Or, la veille du jour même que le maréchal a fixé pour donner le signal de marcher en avant, il voit arriver un de ces courriers. Le contenu de la dépêche qu'il lui remet, le fait pâlir; un morne désespoir se manifeste sur sa figure. M. de Saint-Germain n'est point auprès de lui pour le guider, puisqu'il est employé au corps détaché du prince de Soubise, il n'a pour conseil que le major-général Cornillon, homme aussi borné que lui : il en résulte qu'il sera hors d'état de prévenir ou de réparer les sottises que fera l'ignorance et les trahisons dont la perfidie le menace.

Le nouveau plan qui lui est imposé détruit complètement le sien; les dispositions qu'il a concertées n'auront pas lieu, plus de retraite

assurée, plus de défilé propre au dégorgement des équipages en cas d'échecs, et cependant, il n'y a pas à reculer, il faut le lendemain marcher à une défaite certaine qu'un miracle seul pourrait empêcher. Pour surcroit de malheur, un traître, du nombre de ceux qui entourent le maréchal, trouve le moyen de tirer copie de l'ordre de bataille que le malheureux général est obligé de suivre, et une heure après, cet ordre est entre les mains du prince Ferdinand à qui un déserteur a été chargé de le porter. Tout concourant ainsi à lui promettre la victoire, le prince écrit aussitôt à *Freikag*, le Fischer des Hanôvriens : « Je vous préviens que je bats demain les Français près de Minden. Emparez-vous, dans la matinée, des défilés marqués sur la carte d'autre part, et s'il échappait un équipage français, je vous rends garant des événemens. »

Jouant ainsi à coup sûr, le prince Ferdinand attend l'armée française. Elle se présente devant celle des alliés, mais sans ordre; le centre marche et ne suit aucune direction fixe; un détachement commandé par le duc

de Brissac, se perd et se bat pour son compte; au lieu d'attaquer les ennemis par leur gauche, ainsi qu'elle le doit, la droite que commande le duc de Broglie, désobéit, ne donne point et se retire, sous le prétexte que les retranchemens sont impraticables. Tous les efforts du comte de Saint-Germain pour animer la gauche, qui est sous ses ordres, ne produisent aucun effet, et ce vertueux réparateur des sottises d'autrui a seul l'embarras d'une pénible retraite dont le duc de Broglie s'attribue ensuite la gloire. Notre centre est battu, dissipé, et le maréchal ne fait rien, ni pour rétablir l'affaire, ni pour assurer la retraite. Enfin, saisie d'une terreur panique, l'armée se débande et fuit précipitamment. La seconde ligne de la cavalerie était en déroute avant que la première fût aux mains.

Les alliés durent tous les avantages de cette journée aux Anglais. Cependant les Anglais n'avaient été que braves; aucune règle n'avait dirigé leur attaque; seulement ils s'étaient serrés en colonne; mais ils attaquaient des bataillons pris en flanc, à files ouvertes,

et qui, par leur marche, se trouvaient prolongés et sans appui. Tout fut désordre et confusion.

Le mal eût encore été bien plus grand et eût produit plus qu'une déroute, si l'on n'eût réparé à propos une imprudence du baron de Waldner, lieutenant-général suisse, officier brave et honnête, mais d'un esprit singulièrement borné. Il venait d'abandonner les défilés de Minden, qu'on l'avait chargé de garder, et qui étaient le seul passage par lequel nous pouvions nous retirer. Heureusement un de ses amis lui fit sentir la grave imprudence qu'il venait de commettre, et le baron eut encore le temps de reprendre ces défilés. Sans le conseil de cet ami, la perte totale de l'armée était immanquable.

La faute qui causa les événemens funestes que je viens de décrire, fut la seule qu'on reprocha au maréchal de Contades; mais on n'aurait pas eu à la lui reprocher sans les ordres ineptes ou perfides envoyés de Versailles, et auxquels il n'eut pas la force de résister. Il fut si abattu de ce revers, que se sentant

incapable de le réparer, il se retira, ou plutôt s'enfuit sur Francfort, et ne fit plus rien jusqu'à son rappel (1).

Il y eut cependant des faits honorables pour le nom français dans cette campagne si malheureuse. De ce nombre fut une expédition très-difficile dont s'acquitta glorieusement le marquis d'Armentières, général que sa vivacité rendait peu propre au commandement en chef, mais qui était admirable pour commander une réserve, faire une avant-garde, attaquer ou défendre une place, inquiéter les ennemis, exécuter un coup de main. Lorsque le maréchal de Contades marchait sur Minden, pour y enfermer le prince Ferdinand, il détacha cet officier général, à la tête d'une réserve de huit mille hommes, avec mission de faire le siége de Lipstad. Il est certain que si le prince Ferdinand eût été forcé

(1) Alors, il n'y eut pas de mauvaises pasquinades qu'on ne se permît contre ce malheureux maréchal. On fit une brochure intitulée : *Correspondance entre le général et le major-général.* Dans cette facétie, à chaque page M. de Contades, demandait à M. de Cornillon : *Que ferons-nous?* M. de Cornillon lui répondait : *Que faire!* Tout le reste du livre était en blanc.

à Minden, Lipstadt tombait de lui-même. Les Français étaient alors maîtres de Munster, que le marquis d'Armentières avait pris précédemment avec beaucoup de promptitude et de valeur. La déroute de Minden changea toutes les dispositions. Au lieu de se porter sur Cassel et le pays du Hanovre, la guerre reflua sur Francfort et sur le Rhin. On voulait pourtant conserver Munster, qui se défendait vigoureusement contre trente mille hommes, commandés par le général Imhoff et le comte de la Lippe, mais était fort mal approvisionnée. Eh bien! afin de retarder la reddition de la place, le marquis d'Armentières sut avec tant d'adresse dérober ses marches à l'ennemi qui le cherchait, et dont il traversait les cantonnemens, qu'il parvint à faire entrer dans Munster un convoi de quatre cents chariots, et à se retirer en bon ordre, en affrontant les plus grands dangers (1).

(1) Ce convoi était conduit par le marquis d'Auvet, jeune lieutenant-général, probe, valeureux et zélé; mais il n'avait puisé son instruction que dans la gendarmerie. Privé des occasions de pratiquer, ce corps, ainsi que la maison du roi, ne pouvait fournir

Quoique le marquis de Gaillon, maréchal-de-camp, commandât la place, l'honneur principal de la défense appartînt à M. de Boisclèreau... Parvenu, par son ancienneté, au grade de lieutenant-colonel du régiment de Durfort, on ne voyait en lui qu'un bon homme, et on lui avait donné, comme une espèce de retraite, la lieutenance de roi de Munster, parce qu'on ne croyait cette place menacée d'aucun siége; mais le ciel en avait décidé autrement; elle fut assiégée, et il était très-difficile qu'elle résistât, car, fort grande et mal fortifiée, elle n'avait, pour toute garnison, qu'un bataillon de Réding Suisse, dix-sept piquets d'infanterie, et deux bataillons de milice avec quelques dragons. Il en eût fallu au moins le double pour la défendre, si elle eût été attaquée avec vigueur et intelligence; mais les Hanovriens ne savaient pas conduire un siége; le comte de la Lippe, leur plus habile général pour cette partie, n'y

que des théoriciens. On disait à l'armée que la manière la plus honnête de quitter le service, c'était d'entrer dans la gendarmerie ou dans la maison du roi.

entendait rien. Les marais qui environnent Munster séparaient leur armée en plusieurs camps. M. de Boisclereau était toujours sur eux, ruinait tous les travaux, poussait ses sorties jusqu'à ces camps, et même les força d'en replier trois dans une nuit. Malgré une conduite si digne d'éloges, il n'en est pas moins vrai que le secours amené par le marquis d'Armentières ne servit qu'à prolonger un peu la défense de la place ; cette belle défense dura soixante jours, et couvrit de gloire M. de Boisclereau.

Pendant la déplorable déroute de Minden, le maréchal de Belle-Isle reçut une leçon de prévoyance qu'il n'oublia jamais, et qui lui apprit qu'un ministre ne doit écrire qu'en chiffres les dépêches contenant des instructions secrètes. Il avait négligé cette précaution dans plusieurs lettres adressées au maréchal de Contades. Plein du trouble que lui causait le renversement de son plan de campagne, ce dernier oublie que son portefeuille ne doit jamais le quitter, il le fait mettre dans ses gros équipages; les ennemis s'en emparent; le prince Ferdinand fait imprimer et publier les

dépêches de M. de Belle-Isle, et quoique ces pièces secrètes attestent les sentimens d'un ministre citoyen qui aime son maître et l'état, quoiqu'elles tendent au succès de la cause commune, elles aliènent contre lui les Saxons, le militaire, la cour palatine, et presque toutes les régences de l'Allemagne.

Un fait d'un autre genre égaya l'armée; il concernait le comte de Béthune, colonel-général, lieutenant-général de la cavalerie. C'était un fort brave homme, mais d'une rare simplicité. Avant la bataille il écrivit à Paris une lettre contenant ces mots :

Ferdinandus, Ferdinanda, Ferdinandum, Dindonus, Dindona, Dindonum, nous allons lui couper les oreilles, etc.

Cette lettre eut le même sort que celles de M. de Belle-Isle : elle fut interceptée et décachetée par le prince Ferdinand; après la bataille il la fit imprimer, et le bon comte de Béthune devint, pendant quelques jours, l'objet des plaisanteries de tout Paris. Tandis qu'il excitait ainsi l'hilarité générale, il dit à une dame allemande : — « Je parie que vous ne » pourriez pas faire l'anagramme de mon

» nom. — Vous vous trompez, lui répondit-
» elle vivement, rien n'est plus facile : dans
» votre nom, je trouve exactement.......—
» Quoi? — *Une bête!*

CHAPITRE XXXVI.

Témoignage d'estime et d'amitié que je reçois du prince héréditaire de Brunswick. — Son oncle le prince Ferdinand m'envoie à Wolfenbuttel. — Mon arrivée dans cette ville. — Réception que me fait le gouverneur. — Il me présente à sa femme et à sa fille. — Portraits. — Soirée musicale. — Le petit cousin.

J'ai dit que les Hessois qui m'avaient fait prisonnier me conduisirent au prince héréditaire. On se rappelle que Brunswick, après la malheureuse affaire où périt si glorieusement le comte de Gisors, fut chargé, par son oncle, d'avoir une entrevue avec moi, et que cette entrevue amena une suspension d'armes de vingt-quatre heures, pendant laquelle, nous rendîmes ensemble des honneurs solennels aux restes du jeune héros que venait de perdre la France.

Cette circonstance, plus encore que les égards qu'on devait à mon rang, au nom que

je porte, a contribué à rendre supportable mon séjour dans la ville de Wolfenbuttel (1), ancienne résidence des ducs de Brunswick où je fus envoyé par le prince Ferdinand.

J'étais assuré d'y jouir d'une entière liberté, ayant engagé ma parole d'honneur de ne faire aucune tentative pour m'évader. Je fus même l'objet d'une faveur particulière que je dus à la bienveillante amitié du prince héréditaire, celle d'entrer en correspondance avec la France, en remettant mes lettres ouvertes au gouverneur de la citadelle, à qui seraient adressées les réponses également ouvertes. C'était un puissant adoucissement à mes ennuis que la facilité d'écrire à ma femme, à mes bons parens, à mes amis, et de recevoir de leurs nouvelles.

Le prince héréditaire voulut, à mon départ pour ma résidence forcée, me donner un témoignage non équivoque de son estime, en me rendant porteur d'une recommandation pressante pour le gouverneur de Wolfenbuttel, où, jusqu'à nouvel ordre, mon

(1) Place forte sur l'Ocker, à deux lieues au sud de la ville de Brunswick.

jeune courage allait être condamné à une désespérante oisiveté.

J'arrivai dans cette ville le 8 août 1759, dès le matin, sept jours après la bataille de Minden.

Le gouverneur, M. Frédéric Broun, me reçut avec une politesse étudiée; il me fut aisé de voir que les attentions qu'il aurait pour moi seraient des égards prescrits par ordres supérieurs; mais cela m'importait peu, l'essentiel était qu'il en eût.

Ce militaire, âgé de soixante ans environ, grand, sec, très-vain de ce qu'il appelait ses éminentes fonctions, avait une tournure grotesque, un maintien compassé, un abord froid, une figure commune et sévère. D'un esprit assez borné, mais ayant de lui-même la plus haute opinion, il était très-égoïste, passablement riche et fort avare. Le rire, l'aménité se montraient rarement sur son visage; rigide observateur de la discipline, on trouvait toujours M. Frédéric Broun plus disposé à blâmer, à punir ses subordonnés, qu'à témoigner son contentement ou à excuser des fautes légères.

J'appris de M. Broun, qui baragouinait assez plaisamment le français, que, si j'étais sans argent, il avait ordre du prince de Brunswick, de ne m'en pas laisser manquer. Je fus vivement touché de cette nouvelle marque de bonté et d'estime.

— « Il faut, monsieur le colonel, me dit avec humeur M. Broun, que vous soyez placé bien haut dans la faveur du prince.

— » En seriez-vous fâché, monsieur le gouverneur ?

— » Fâché ! fâché ! non ; mais tant de prévenances pour un prisonnier de guerre, c'est singulier... c'est surprenant, c'est inouï !...

— » J'en conviens, interrompis-je en riant, je suis né sous une heureuse étoile.

— » Je m'en aperçois.

— » Le seul événement malheureux dont je puisse à bon droit me plaindre est celui qui m'a conduit ici.

— » Et vous appelez cela un événement malheureux ?

— » Quel autre nom lui donner, s'il vous plaît, ne suis-je pas votre prisonnier ?...

— » Oui, d'une drôle de manière ! on m'or-

donne de vous donner de l'argent, de vous laisser faire tout ce qu'il vous plaira..... Corbleu! on ne m'a pas si bien traité moi, qui ai trois fois été pris.

— » Vous, M. Frédéric Broun!.... et trois fois encore?

— » Oui, M. de Lénoncourt, oui, trois fois, et avec honneur, je m'en flatte. Les affaires étaient chaudes, corbleu! et ce n'est qu'après une résistance aussi opiniâtre qu'héroïque, que j'ai rendu mon épée.

— » J'ai sur vous l'avantage de n'avoir pas rendu les armes, mon sabre s'est brisé dans mes mains.

— » Pensez-vous, M. le colonel, qu'on n'ait pas fait ses preuves, qu'on ne soit pas connu pour un brave?

— » Pensez-vous aussi, M. le gouverneur, que Gustave de Lénoncourt soit tombé au pouvoir de l'ennemi sans convaincre ses assaillans qu'il était digne de commander à des dragons français?

— » C'est cela, il y a, selon vous, plus de mérite, plus de gloire à commander à des dragons français qu'à des hussards allemands?

— » M. Broun aurait-il l'intention de blesser mon amour-propre ?

— » M. Broun ne blesse personne, retenez bien cela, M. le marquis. »

Ce brave homme parlant mieux sa langue que la mienne ne comprenait pas qu'il se lançait une épigramme assez mordante.

— « En ce cas il ne serait pas généreux de vous déclarer la guerre ; soyons amis, M. le gouverneur, » répliquai-je en souriant et en lui tendant cordialement la main ; il hésita d'abord à avancer la sienne, mais n'osant refuser, il répondit froidement au témoignage de fraternité que je lui donnais.

— « M. le protégé du prince, continua M. Broun, en fronçant le sourcil, on va vous montrer votre logement. S. A. R. m'ordonne de vous laisser libre dans la ville, j'obéirai. Je dois vous prévenir cependant que si, concevant la folle présomption de mettre en défaut ma surveillance, vous tentiez d'en sortir, je ferais alors très-rigoureusement mon devoir...

— » Soyez sans inquiétudes, ma parole est sacrée ; d'ailleurs je ne m'exposerai pas à

encourir la juste sévérité d'un homme tel que vous.»

Je ne sais si M. Broun fut contrarié ou satisfait de cette réponse, que je fis en contenant avec peine l'envie de rire que me causaient l'air d'importance, le ton hautain qu'il avait pris, car sa figure resta dans une complète immobilité.

Sans ajouter un mot à l'entretien que je viens de rapporter, je fus conduit par les gens du gouverneur, dans une chambre assez bien meublée, un bon lit m'invita à prendre quelques heures de repos, je me couchai et m'endormis bientôt.

A mon réveil, Augustine, mon fils, eurent mes premières pensées; mon père, ma mère, M., Mme de Bélancour, le chevalier d'Érigny et l'excellent abbé Rigobert, s'unirent bientôt à eux dans mon souvenir. O combien je souffrais d'en être séparé, sans prévoir le terme de cette douloureuse séparation! Je pris la plume et écrivis longuement à ma chère Augustine. Je la rassurai sur mon sort présent, sur mon avenir, beaucoup plus riant que ne l'est ordinairement celui d'un prisonnier de

guerre ; mais les attentions dont j'étais l'objet ne pouvaient m'empêcher de maudire ma fatale destinée ; arrêté presqu'à mon début dans une carrière où d'éclatans succès pouvaient m'illustrer ; réduit à mener une vie tranquille, monotone, quand le bruit des armes, le tumulte des camps, l'existence du soldat si active, si fertile en périls, mais si riche de gloire, avaient tant de charmes pour moi. Séparé de mes braves dragons, du vaillant mentor que j'aimais à l'égal de mon père, dont j'honorais le caractère, les talens, dont j'admirais la rare vaillance, je tombai dans une profonde tristesse ; j'éprouvais même le dégoût de la vie.

Cette noire mélancolie devait peu durer ; non loin de moi un être séduisant, aimable, allait bientôt non-seulement dissiper mes sombres ennuis, mais électriser mes sens ; réveiller mes desirs, me bercer des plus douces chimères, et m'enivrer de voluptés.

Je portai ma lettre à M. Broun ; il en prit connaissance, elle ne donna lieu à aucune observation de sa part, et il me promit de

suivre, pour la faire parvenir à sa destination, les instructions qu'il avait reçues.

— « On est entré chez vous, M. le colonel, me dit le gouverneur, pour vous avertir que le dîner était servi; vous dormiez, j'ai voulu qu'on respectât votre sommeil.

— » Je vous sais gré, monsieur, de cette attention, répondis-je.

— » Dans le dessein de vous être agréable et d'aller même au-delà des intentions de S. A. R., continua-t-il, je vous offre ma table et la société de ma famille, moyennant toutefois une pension dont madame Broun réglera le prix avec vous : vous serez mieux chez moi que dans un hôtel et je pourrai plus facilement exercer la surveillance qui m'est prescrite. »

Ce motif et celui de conserver dans son coffre-fort une partie de l'argent qu'il aurait à me remettre, avaient sans doute déterminé le gouverneur à me faire des offres si obligeantes. Je le remerciai néanmoins et je l'assurai que j'étais flatté de l'honneur qu'il voulait bien me faire.

— « Madame Broun, quoique née à Berlin,

me dit-il, a été élevée à Paris chez une de ses parentes, elle parle très-correctement le français. Emma, ma fille, y a fait aussi son éducation et le connaît également fort bien. Vous pourrez donc causer avec elles. Il est bon que vous sachiez qu'il est peu de personnes dans cette ville dont vous comprendriez le langage et qui comprendraient le vôtre. »

Il appuya sur cette dernière phrase en prenant un air radieux et un ton qui laissaient entrevoir combien son orgueil était satisfait de m'offrir un tel avantage. Je lui en témoignai ma gratitude.

Huit heures sonnèrent. — « M. le colonel, poursuivit le gouverneur, la pendule m'avertit qu'on nous attend pour souper. Je vais vous présenter à madame et à mademoiselle Broun. »

Je m'attendais à voir deux personnages, aussi empésés, aussi ridicules, que le chef de la famille, mais je fus agréablement surpris. La jeune Emma était ravissante de beauté, d'éclat et de fraîcheur. Sa mère, très-belle encore, devait avoir trente-deux à trente-

trois ans et paraissait être la sœur aînée de sa fille. Une grande ressemblance existait entre elles; à peu près de la même taille, elles avaient le même son de voix. . . . . . .

Ces dames que je saluai de la manière la plus polie, me rendirent gracieusement mon salut. En leur témoignant combien je me trouvais heureux d'être admis à leur table, je priai madame Broun de me pardonner le dérangement que mon séjour dans sa maison devait nécessairement causer. Sa réponse fut des plus obligeantes. Le souper me sembla parfait, et mes jolies hôtesses me parurent plus appétissantes encore que le souper.

En quittant la salle à manger, nous passâmes dans un très-grand salon où je remarquai quelques tableaux, une harpe, un violon, un piano, une table chargée de porcelaines de Saxe et une table de jeu. Ces dames étaient musiciennes, M. Broun aimait le wisk, le boston, le reversi, je pouvais faire ma partie avec tout le monde, mais j'avoue que ce n'est pas le grave gouverneur que j'aurais choisi pour partenaire.

La conversation s'engagea naturellement;

madame Broun s'exprima avec autant de grâce que d'enjouement et de facilité; la charmante Emma, d'abord timide, réservée, me donna bientôt l'occasion de remarquer la justesse, la vivacité de son esprit. Le gouverneur causa peu, et m'annonça que je pouvais chez lui agir sans cérémonie. Il me présenta du tabac, une pipe et une bougie allumée; je le remerciai en l'assurant que je n'avais point l'habitude de fumer. — « Vous vous privez d'un grand plaisir, M. le colonel, dit-il en chargeant ce qu'il nommait son bijou d'écume de mer, puis il alla se placer à une des fenêtres donnant sur un jardin dépendant de la citadelle, et là il savoura et laissa lentement s'échapper de ses lèvres épaisses et serrées, une blanche vapeur plus agréable pour lui que les plus suaves parfums.

Je profitai de ce moment pour demander à ces dames, si elles voulaient faire de la musique; ma proposition fut acceptée et de nombreux recueils ouverts. Leur choix fut le mien, madame Broun disposa sa harpe, Emma prit place au piano, moi j'accordai le violon, et nous exécutâmes d'une manière

supérieure, plusieurs sonates d'Haydn, qui, jeune encore, avait acquis déjà la plus brillante réputation. J'étais en verve, je me surpassai et reçus au moins autant d'éloges que j'en prodiguai à ces dames.

M. Broun applaudissait, s'extasiait sans quitter sa pipe qu'il chargea et fuma trois ou quatre fois.

Un jeune homme en entrant dans le salon, sans qu'on l'eût annoncé, interrompit notre concert. — « Ah! vous voilà, petit cousin, s'écria le gouverneur, vous venez tard aujourd'hui; » et il s'empressa de nous présenter l'un à l'autre.

L'arrivée de ce cousin me contraria, je l'examinai avec autant d'attention qu'il en mit à me regarder. D'une taille moyenne, bien fait et d'une figure assez agréable, son ton, ses manières annonçaient la suffisance et la fatuité.

M. Broun lui tendit la main, madame lui lança à la dérobée un coup-d'œil caressant, l'accueillit avec un aimable sourire; Emma ne parut ni satisfaite ni mécontente de

sa visite, quoiqu'il se fût approché d'elle avec empressement.

Ces nuances que j'avais saisies, en physionomiste plus exercé que mon respectable ami le comte de Bélancour, m'amenèrent à des conjectures que je me promis d'approfondir et que j'approfondis en effet.

M. Albert Wolf, petit-fils d'une tante de madame Broun, né et élevé en France, ayant étudié la médecine à la faculté de Montpellier; y avait été reçu docteur. Dans l'espoir sans doute d'épouser mademoiselle Emma, qu'il avait connue à Paris, le jeune Esculape venait se fixer dans le duché de Brunswick, mais il était facile de voir que la petite cousine n'était nullement tentée de réaliser la douce espérance du petit cousin.

M. Wolf nous invita à continuer. Emma, pour avoir un prétexte de refus, prépara et servit le bischoff. Madame Broun pria le docteur de chanter. — « Volontiers, répondit-il, si vous voulez m'accompagner. » La belle cousine préluda, et le jeune fat, toussant, crachant, se donnant des airs, puis grimaçant, levant les yeux, posant la main sur

son cœur, soupira tendrement la romance la plus sentimentalement ennuyeuse que j'aie entendue de ma vie.

— « A vous, M. le colonel, me dit le gouverneur, lorsque M. Wolf eut achevé sa complainte, il faut que ce soir tous vos talens nous soient connus. Un duo avec ma fille. Je joue passablement de la flûte, je serai de la partie. Emma, votre partition d'*Armide*, c'est du Lulli !... Comme lui un jour, notre Gluck dont le début a été si brillant, et qui depuis quinze ans a fait tour à tour les délices de Milan, de Venise, de Londres et de Vienne, notre Gluck, dis-je, s'immortalisera. Je ne serais même pas surpris qu'il surpassât tous ses rivaux de gloire, qu'il opérât dans la musique une révolution... Quel homme que Gluck! mais il n'a point encore exercé son génie sur des poèmes français. Parlez-vous l'italien, M. le marquis ? — Non, mais je le chante, répondis-je. — Tant mieux! nous essayerons *la Caduta degli giganti*, *dom Giovani et Antigono*. Commençons par Lulli, demain Gluck aura son tour.

Nouveau Renaud, j'exprimai avec chaleur,

avec âme, les tendres feux qu'Armide m'inspirait, et mon Armide ne mit pas moins de sentiment et d'expression dans l'exécution de ce duo. Le gouverneur était dans un ravissement inexprimable, sa femme parut très-satisfaite, le petit cousin nous *honora* d'un suffrage menteur.

«Quel malheur que vous ne sachiez pas la langue allemande, s'écria M. Broun; avec une voix comme la vôtre, une si belle méthode! — Si M. le marquis veut l'apprendre, je lui donnerai volontiers des leçons, et je me fortifierai en même temps dans la langue française, interrompit Emma en rougissant et en baissant les yeux.» Je n'avais garde de refuser. M. et madame Broun ne s'opposèrent point à cette offre obligeante. M. Wolf fit une triste figure. Je craignais de sa part quelques fâcheuses réflexions, mais le gouverneur nous fit observer que la soirée était avancée. Le docteur se retira et chacun de nous rentra dans son appartement.

CHAPITRE XXXVII.

Séduisante institutrice. — Rapides progrès. — Madame Broun et M. Wolf. — Antipathie d'Emma pour le petit cousin. — Les tableaux. — Joie immodérée du gouverneur. — Je deviens l'ami intime de la famille. — Ma présentation dans la haute société de Wolfenbuttel. — J'aime, je suis aimé. — Sage et courageuse résolution. — Singuliers aveux. — La somnambule. — Moment d'oubli.

Le lendemain, après le déjeuner, pendant lequel nous parlâmes de la soirée de la veille, en nous promettant de nouveaux plaisirs pour celles qui devaient la suivre, je priai la charmante Emma de me donner ma première leçon de langue allemande; elle y consentit. Sa mère, d'abord par bienséance, puis excitée par la curiosité de connaître les talens de sa fille pour l'enseignement, et sans doute le degré de capacité dont j'étais doué, resta près de nous. Le gouverneur, que ses grandes occupations appelaient au dehors, nous salua et sortit.

Malgré les distractions que me causaient ma ravissante institutrice, et les grâces vraiment séduisantes de madame Broun, que je regardais furtivement et avec un plaisir que je me reprochais quand mes yeux se reportaient sur Emma, je compris facilement ce qu'elle m'expliquait avec une rare facilité. Quelques mots, qui d'abord me parurent durs, discordans, impossibles à prononcer comme on me les disait, furent répétés par moi de manière à étonner ces dames. Dès lors elles me prédirent de grands et rapides progrès; j'en fis effectivement de prodigieux.

Le petit cousin, qui jamais ne venait que le soir, entra subitement comme la veille, fut moins poli, montra un peu d'humeur, me regarda de travers, et pria madame Broun de vouloir bien lui accorder un moment d'entretien *particulier*. Qu'elle fût ou non étonnée de cette demande faite d'un ton qui frisait la brusquerie, elle ne s'empressa pas de répondre au desir de M. Wolf. La leçon servit de prétexte à cette hésitation, mais le docteur insista. La belle cousine sortit avec lui.

Emma et moi nous nous regardâmes en souriant malignement. Nous avions l'un et l'autre la même pensée, et tous les deux nous étions enchantés d'être débarrassés de l'importun parent.

Je fis à mademoiselle Broun plusieurs questions sur ce petit cousin. J'avais deviné juste; elle avait pour lui une antipathie très-prononcée.

— «Papa veut en faire mon mari, me dit-elle, mais maman sait que je le déteste. Elle est bonne, elle m'aime, elle plaidera ma cause et la gagnera, quoique papa soit sur ce chapitre d'un entêtement inconcevable.

» M. Albert ne songe à m'épouser que pour ma dot, j'en ai la certitude. Eh bien, Monsieur! croiriez-vous qu'afin d'obtenir le consentement de mon père, qui tient plus encore à son argent qu'à sa fille, Wolf a eu la fausseté d'affirmer qu'il renoncerait sans peine aux avantages qui me sont promis. Cela ne se peut pas, monsieur le marquis, le petit cousin est un amant sans amour, un médecin sans malades, un prétendu sans fortune. Le beau mariage que je ferais là!

—» Sans amour ! c'est impossible, charmante Emma ! qui pourrait vous voir sans vous aimer ?...

— » M. Albert Wolf.

— » Je n'en crois rien, vous êtes si jolie !

— » A vos yeux peut-être, dit-elle en rougissant, mais aux siens non ! les ducats et les risdales de mon père ont bien plus d'attraits pour lui. Il est aussi intéressé, qu'il est ennuyeux, insupportable. M. Wolf n'est épris que de sa ridicule personne ; en tous cas, s'il n'a pas d'amour pour moi, je suis loin d'en avoir pour lui, car je l'exècre.

— » Cette antipathie ne prouve pas que jamais vous ne l'aimerez.

— » Quoi ! vous aussi, M. Gustave, vous pensez qu'on peut aimer quelqu'un que l'on abhorre ?

— » Oui, charmante Emma, l'amour naît quelquefois de la haine.

— » C'est sans doute pour cela que M. Wolf a osé me dire : « Vous me détestez, ma cousine, je préfère ce sentiment exagéré, malgré tout ce qu'il a d'affligeant pour moi, à une parfaite indifférence. Vous l'avouerai-je même ?

je crois y trouver l'assurance de mon bonheur....

— » Expliquez-vous, m'écriai-je avec effroi.

— » Ma charmante cousine, me répondit-il en souriant, on ne hait pas long-temps ceux qui nous aiment, et dont les actions tendent à nous plaire : plus vous serez maussade, injuste, méchante, plus je me montrerai docile, attentif, prévenant ; vous m'aimerez, Emma, vous m'aimerez.

— » Jamais, jamais M. Wolf.

— » Plus tôt que vous ne le pensez, si je le veux bien fermement.

— » Quelle présomption ! vous êtes donc bien persuadé de votre mérite.

— » Non, ma chère cousine, mais je connais le cœur des femmes.....

— » Le mien excepté, M. Wolf, et je vous le répète : jamais, non jamais je ne vous aimerai.» En lui disant cela, je le quittai plus décidée que je ne l'avais été jusqu'alors, à toujours le haïr.

Emma mit une vivacité, une chaleur extrêmes à me raconter cette conversation et

son dépit me causait une joie que je cherchais à dissimuler.

— « Mais, lui dis-je, ce que je viens d'entendre me prouve que vous vous trompez en supposant que M. Wolf a pour vous cette tièdeur de sentiment, dont j'étais loin de soupçonner son cœur. Tout en lui annonce au contraire une passion vive, ardente. Il est jaloux.....

— » De son ombre, c'est vrai, mais il ne résulte pas de cela que je l'aie mal jugé. Ce travers, car c'en est un chez lui, tient à son caractère soupçonneux, maussade, insociable; tout le gêne, l'offusque, l'irrite. Votre présence ici le désespère : tant mieux! il cessera peut-être d'y venir, et conséquemment de m'ennuyer. Ah! vous n'êtes pas le premier qui ayiez excité sa jalouse humeur. J'en ai déjà bien souffert!...

— » Comment! il se pourrait, que cherchant à vous plaire, il eût pour vous si peu d'égards, de ménagemens?

— » Des ménagemens, des égards! M. Wolf ne connaît pas cela. En quelqu'endroit que nous nous trouvions ensemble, s'il voit des

jeunes gens, près de maman ou près de moi, M. Wolf est soucieux, bourru, impoli; soudain les traits de son visage se rembrunissent, s'altèrent, il devient laid, il me fait peur.

— » Quoi! il est également jaloux de Madame votre mère?

— » Ah! mon Dieu oui, Monsieur, il n'y a que papa, qui sans échauffer sa bile, puisse avoir qui bon lui semble autour de lui. »

Ce que j'entendais confirmait la justesse de mes observations de la veille.

Madame Broun rentra seule, elle avait congédié le petit cousin. A sa figure animée, à son maintien un peu embarrassé, je présumai que l'entretien particulier s'était terminé par une vive altercation.

Ma présence pouvait gêner ces dames, je crus voir que madame Broun brûlait du désir de conter à sa fille ce qui s'était passé entre elle et M. Wolf; je pris donc congé d'elles, bien convaincu que la naïve Emma me dirait, à la première occasion, ce qu'elle allait apprendre de sa mère.

En parcourant les différens quartiers de la ville, j'achetai plusieurs toiles, montées sur

châssis, une boîte à couleurs, des crayons, des pinceaux. Je fis également emplette de quelques morceaux de musique les plus nouveaux que je trouvai. J'envoyai tout cela chez le gouverneur, et visitai les principales curiosités de Wolfenbuttel. Elles consistent en un magnifique château, qu'ont habité les ducs régnans avant de fixer leur résidence à Brunswick, en trois églises paroissiales, la chancellerie, l'arsenal et une bibliothèque riche en manuscrits, et dont le nombre des volumes s'élève à deux cent mille environ. Lessing en a été l'un de ses conservateurs (1).

Je fus fâché d'apprendre que ce littérateur dont les fables, les poésies, et plusieurs autres productions étaient fort estimées en Allemagne, et qui après avoir travaillé au journal de Woss, en publia un avec le célèbre juif Mendelsohn, sous le titre singulier, du *Meilleur des*

(1) Je suis surpris que Lessing ait abandonné cette place, mais non qu'il l'ait ambitionnée, tant son goût pour les livres était prononcé.

On assure que son père ayant desiré le faire peindre à l'âge de six ans, jouant avec un oiseau, l'enfant ne voulut pas poser, et qu'il ne consentit à ce qu'on fît son portrait qu'à la condition que l'artiste le représenterait entouré d'un nombre considérable de livres.

plus mauvais Livres, était parti depuis quelque temps pour Breslaw (1) où il remplissait les fonctions de secrétaire du général Tanenzien. Sa réputation m'avait inspiré un vif desir de le connaître.

A mon retour à la citadelle, j'offris à madame Broun et à Emma la musique qu'on avait apportée. En voyant mes autres emplettes, la famille fut enchantée. M. Broun aimait les tableaux, mais il n'en achetait pas; il était trop avare. Ceux qui ornaient son salon avaient appartenu à son bisaïeul, ainsi que la majeure partie des meubles, véritables raretés, dignes de figurer dans la galerie d'un antiquaire.

On m'accabla de questions sur l'emploi que j'allais faire des toiles montées sur châssis, et enduites d'une couche de blanc. Emma me demanda, si je peindrais des fleurs, sa mère, si j'étais paysagiste, et le gouverneur, si je reproduirais les exploits de quelques guerriers fameux. En me disant cela, il

(1) Lessing y mourut de la fièvre, après avoir dit que ce qu'il craignait le plus était la conversation du vieux docteur Morgan-Besser, son médecin, qu'il avait déjà tant de peine à supporter en santé.

se redressa, et prit un air aussi martial, que celui de l'incomparable don Quichotte de la Manche.

Pour satisfaire toute la famille, je promis à Emma une riche et galante corbeille; à madame Broun, une vue de son jardin et de la citadelle; au gouverneur, non l'un des trois combats, où sommé de mettre bas les armes, il avait si héroïquement rendu son épée; mais celui où il s'était le plus distingué, voulant le placer sur le premier plan.

— « Comment, M. le colonel, un trait de ma vie, un tableau d'histoire! et vous *attraperez* ma ressemblance, me dit-il d'un air joyeux.

— » Oui M. le gouverneur, je vous *attraperai*, j'en suis sûr. »

M. Broun devient fou de plaisir, sa figure s'épanouit, il saute, m'embrasse, me serre les mains, et s'écrie : C'est admirable, c'est divin! vos talens perpétueront dans ma famille un noble et glorieux souvenir! Que de grâces j'ai à rendre à S. A. R., de vous avoir envoyé à Wolfenbuttel! Vous méritez, je le vois, les témoignages éclatans d'estime et d'amitié, dont le prince vous honore, et

je crois maintenant à tout le bien que S. A. R. dit de vous. Aussi, M. le colonel, trouverez-vous en moi, le surveillant le plus indulgent : allez, venez, faites ce qu'il vous plaira dans la citadelle, au-dehors; je fermerai les yeux; mais ne nous quittez pas sans qu'un cartel d'échange vous rappelle en France. Ce qui, je l'espère, ne peut avoir lieu avant la paix. »

Cette dernière phrase me fit un mal affreux, la guerre pouvait durer plusieurs années encore... Mais Emma, en l'entendant, parut si contente, que je me serais reproché de troubler sa joie, en répondant au gouverneur, que j'espérais bien ne pas faire un si long séjour dans le duché de Brunswick. Je me contentai donc de répéter à M. Broun, que l'honneur était pour moi la sentinelle la plus sévère, la plus incorruptible.

J'épargne à mes lecteurs, les minutieux incidens qui varièrent peu l'emploi et les plaisirs des premiers huit jours que je passai à la citadelle, où bientôt je fus regardé comme l'ami intime, très-intime de la famille. A force de s'occuper de moi, M. et madame

Broun ne s'en occupèrent plus. J'étais marié, on le savait, puisque le gouverneur avait lu ma lettre à Augustine. Mes assiduités près d'Emma ne causèrent donc nul ombrage. Je commençai et continuai chaque jour, sous ses yeux, mes tableaux, et devins à mon tour le maître de ma jolie institutrice. Je lui montrai à peindre les fleurs, avec autant de plaisir qu'elle en trouvait à m'initier dans les difficultés de la langue allemande.

Le gouverneur n'assistait que rarement à nos soirées; mais le petit cousin n'en manquait pas une. Souvent j'accompagnais Emma et sa mère, chez les personnes les plus notables de la ville, on m'accueillit avec distinction, empressement; plusieurs dames me prodiguèrent même, plus que des attentions; Emma s'en aperçut aussitôt que moi, et les maisons où j'étais l'objet de quelques préférences étaient celles qu'elle eût désiré que sa mère cessât de fréquenter assiduement. M. Wolf, toujours instruit dans la journée, de nos projets du soir, venait nous rejoindre partout où nous allions. Emma ne faisait plus attention à son humeur, à ses bouderies, que

ma présence et les mercuriales de madame Broun rendaient moins apparentes et plus rares. Il ne parlait plus de son amour, de son desir d'obtenir la main de la petite cousine. Mais il était si prévenant, si assidu près de madame Broun, qu'Emma pensa qu'il cherchait à l'endoctriner, comme il avait endoctriné son père.

Je donnais à ce changement de conduite un motif bien différent, et dans cette circonstance encore l'événement me prouva que je ne m'étais pas trompé.

Les remarques que j'ai faites en parlant d'Emma ont sans doute appris à mes lecteurs ce qu'elles m'avaient révélé.

Cette naïve et charmante fille, sans chercher à se rendre compte du sentiment de préférence qui l'attachait à moi, sans se défier de la force progressive qu'il acquérait, croyant ne céder qu'à l'empire de l'amitié, ouvrit, sans défiance, son cœur à l'amour, et cet amour que réprouvaient l'honneur, la vertu, cet amour qui flattait ma vanité, que j'avais vu naître et s'accroître avec une joie secrète, que j'alimentais par ce langage élo-

quent, persuasif et doucereux à la fois, par ces attentions, ces égards, ces riens importans près des femmes; enfin par tout le manége de la galanterie, si puissant sur les âmes neuves et pures, mais fatiguées d'indifférence et altérées du besoin d'aimer; cet amour, dis-je, dont Emma ignorait le danger et que je croyais ne partager que comme un homme habitué à changer souvent d'idoles, m'effraya quand je reconnus que si mademoiselle Broun avait l'imprudente faiblesse de m'aimer, moins excusable qu'elle, je l'aimais éperduement.

L'unique parti que j'avais à prendre était d'éviter les occasions de me trouver seul avec Emma, de l'avertir même du péril qu'elle courait en se livrant au charme dangereux de ces doux entretiens qui dépensaient si délicieusement la majeure partie de nos journées; l'un et l'autre nous aimions l'étude des langues, la musique, la peinture; mais le plaisir d'être ensemble, et surtout sans témoins, nous les faisait aimer plus ardemment encore. Si nous eussions étudié isolément, le travail nous eût bientôt inspiré le dégoût et l'ennui.

Plus j'interrogeais mon cœur, plus la passion qui le dominait semblait s'accroître; plus je consultais mes souvenirs, plus j'accumulais d'irrécusables preuves de l'amour d'Emma. Je voulais la fuir, et je sentais que sa présence était indispensable à mon repos, à mon bonheur. . . . . .

L'avenir affreux qu'une faiblesse coupable devait réserver à cette nouvelle victime de mes égaremens s'offrait à mon esprit troublé, agitait douloureusement mon âme bourrelée par les remords; le mépris des droits sacrés de l'hospitalité, la voix de l'honneur, les nœuds qui me liaient à Augustine combattaient mes désirs, m'imposaient l'impérieuse loi de respecter Emma, de l'oublier même. Une lutte longue et pénible s'engagea entre le devoir et l'amour. Enfin je fus content de moi, je pouvais l'être en effet, car pour la seconde fois depuis mon mariage, je domptais mes sens impétueux, en prenant l'héroïque résolution de soustraire une jeune fille inexpérimentée, prête à se donner à moi, aux chagrins, aux regrets amers qu'une première faute entraîne toujours à sa suite. . . . .

Je me trouvai fort embarrassé lorsque je revis Emma. J'étais descendu au jardin pour rêver en liberté au sage projet que je méditais : arrivé près d'un bosquet où cent fois d'agréables leçons, de séduisans entretiens, nous avaient fait oublier la fuite des heures, j'aperçus Emma. Elle tenait un livre qu'elle ferma soudain, et gracieuse, vive, enjouée, elle accourut au devant de mes pas.

Son aspect fit sur moi une impression qu'elle remarqua. Mon trouble, mon air confus, mon maintien, tout lui parut étrange.

—« Qu'avez-vous donc, M. Gustave, vous est-il parvenu de France quelques fâcheuses nouvelles ? me dit-elle en passant son bras sur le mien. Vous ne répondez pas !.... Ne suis-je donc plus votre confidente, votre amie !...

—» Vous, Emma, vous m'êtes au contraire plus chère que jamais.

—» Confiez-moi donc alors le sujet de vos peines... Eh bien, monsieur, vous restez muet... je veux... j'exige...

—» Emma, répliquai-je le cœur gonflé de soupirs et cherchant à reprendre le courage

mans de toutes espèces, que me prêtaient mes jeunes amies. Dans un cloître, M. Gustave, on est moins rigide que dans le monde, je vous l'assure; la piété et ce que vous appelez la galanterie s'y allient aisément.

— » Je ne puis le croire, cela serait affreux, désespérant.

— » Et qu'ont donc d'affreux, de désespérant, les leçons de tendresse qu'on puise dans les livres où l'amour est exprimé avec tant d'énergie, de grâces, de délicatesse. Cette lecture attrayante rend les cœurs moins superbes, les dispose à l'humanité, à cette charité qui nous est recommandée envers le prochain.

— » Vous savez donc, Emma, ce que c'est que l'amour?

— » Je pourrais le définir tout aussi bien que la froideur et l'indifférence, surtout depuis que vous habitez la citadelle. Quand vous êtes près de moi, votre cœur bat, vous soupirez, vous voulez parler et toujours les paroles expirent sur vos lèvres. Quand vous prenez ma main, vous la trouvez tremblante, la vôtre tremble aussi, une fièvre ardente

semble leur communiquer en même temps des mouvemens convulsifs. Si vos regards rencontrent les miens ils se détournent soudain; mais ils cherchent furtivement à deviner mes secrètes pensées. Si je suis loin de vous, vous êtes triste, inquiet, vous desirez me revoir; si quelqu'un dans le monde me trouve jolie, m'adresse des mots flatteurs, cela vous agite, vous déplaît, vous fait mal, un sentiment de jalousie vous cause un frémissement subit, involontaire, et à ce tourment passager succède une indicible joie dès qu'on s'éloigne de moi. M. Gustave, soyez franc, n'éprouvez-vous pas tout cela!

— » Je ne le puis nier, charmante Emma; mais qui donc a pu vous dire?...

— » Mes regards pénétrans, et d'ailleurs ces émotions tour à tour si pleines de charmes et de tourmens, ne sont-elles pas communes entre nous? »

J'écoutais Emma avec une surprise que je ne puis exprimer. Eh quoi! mademoiselle Broun, que jusqu'alors j'avais crue si innocente, si timide, ne rougissait pas de me faire un aveu de cette nature..... S'apercevant

de l'étonnement où me jetait un langage si inusité dans la bouche d'une jeune fille, elle ajouta :

« M. Gustave, je sais tout ce que mes discours ont d'inconvenant, de répréhensible; je sais qu'une personne de mon sexe, de mon âge, ne doit jamais, sans y être vivement contrainte, divulguer les secrets de son cœur; mais je ne puis garder plus long-temps un silence qui me tue. Je connais vos sentimens pour moi, votre réserve m'en a convaincue plus profondément que toutes les protestations d'amour, que vous auriez pu me faire. Ah! je vous en supplie, si vous blâmez mon inconcevable légèreté, ne me ravissez pas entièrement votre estime, tout en moi vous paraîtra étrange, extraordinaire, et je ne le dissimule pas, j'ai peine à me comprendre. Oubliant jusqu'au respect que je dois aux bienséances et à moi-même, j'ai osé déposer dans le sein d'un homme que j'aime, dont je crois être aimée, un secret qui eût dû mourir avec moi... Entraînée par un pouvoir surnaturel, irrésistible, ma raison s'est égarée...

plaignez-moi, M. Gustave, plaignez-moi, mais ne me méprisez pas. »

Emma, en achevant ces mots prononcés d'une voix altérée, cache son visage dans ses mains, laisse tomber sa tête sur ma poitrine, et verse un torrent de larmes.

Jamais situation ne fut pareille à la mienne pendant cette scène toute nouvelle pour moi, et les rapides instans qui la suivirent. Quoi! le jour même où j'ai pris la ferme résolution de mettre fin à une dangereuse intimité, de fuir une jeune fille, dont j'ai deviné le cœur, et dont, pour elle seule, je redoute la faiblesse; c'est elle qui m'avoue la passion funeste dont je suis l'objet, qui se livre à moi, comme si d'autres engagemens, dont elle est instruite, ne m'empêchaient d'être à elle.

— « Calmez-vous, chère Emma, lui dis-je, avec une vive émotion, et permettez à votre meilleur ami de vous éclairer sur les dangers d'un coupable amour, qui, dans son cœur comme dans le vôtre, a soulevé le plus affreux orage; mais que l'honneur, le devoir nous prescrivent impérieusement de combattre. Emma, rappelez-vous les préceptes

du vertueux Mentor, ayez la force de les comprendre, de vous pénétrer des vérités qu'ils renferment. Comme vous, Eucharis brûla d'une passion stérile; comme moi, Télémaque dut se séparer de celle qu'il idolâtrait... L'absence peut seule affaiblir, éteindre les angoisses cruelles d'un amour malheureux.

» Emma, aujourd'hui même en vous avouant combien vous m'êtes chère, j'avais résolu de vous prescrire un sacrifice aussi douloureux pour mon cœur que pour le vôtre, de vous donner l'exemple d'un courage plus qu'humain, mais nécessaire....

— » Ingrat! vous voulez me fuir, s'écria-t-elle, avec l'accent du désespoir.

— » Je le devrais, ma chère Emma; mais si je reste, il est indispensable pour votre repos que j'évite d'être seul avec vous, et que j'use de tout l'empire de ma raison pour vous montrer l'abîme creusé sous vos pas.... Vous le savez, Emma, je ne puis être à vous, des liens indissolubles me lient à une autre...

— » Ah! Gustave arrêtez, arrêtez, n'aggravez pas mes souffrances déjà trop cruelles... Malheureuse, je n'ai plus qu'à mourir!...»

Ses sanglots redoublent, elle pâlit, tremble, suffoque, ses yeux se ferment; une crise violente est à craindre, mes prières, le langage le plus tendre sont long-temps sans effet, d'abondantes larmes s'échappent de nouveau, et la soulagent enfin. Je crains qu'on ne nous surprenne, elle peut m'entendre, je lui fais part de cette appréhension : soudain elle se lève, porte sur moi des regards qui me pénètrent d'effroi, et sort du jardin sans dire un seul mot.

Redoutant les suites de l'exaltation d'Emma, je la suis avec inquiétude, elle monte dans sa chambre, s'y renferme. Je n'y puis pénétrer et n'ose frapper à sa porte. Je prête une oreille attentive : aucune plainte, aucun bruit ne parviennent jusqu'à moi; Emma ne reparaît plus.

On juge de mon anxiété, jusqu'à l'heure du dîner. Un domestique va prévenir sa jeune maîtresse; mademoiselle Broun se plaint d'une violente migraine, et reste chez elle. Son absence attriste le repas. Au sortir de table, madame Broun se rend près de sa fille, et revient tremblante, alarmée. Elle est

malade, sérieusement malade, s'écrie-t-elle, une brûlante fièvre accompagnée de délire.... Pauvre Emma ! Un docteur est appelé et l'on se doute bien que ce n'est point M. Wolf : madame Broun sait, à n'en pas douter, que la présence du petit cousin, au lieu de le guérir, rendrait le mal plus grave. . . . .

L'Esculape arrive ; sans définir précisément la maladie d'Emma, il ordonne une saignée, la diète absolue, et ne dit rien de rassurant au gouverneur, ni à madame Broun, qui sont, ainsi que moi, dans une inquiétude mortelle. . . . . . .

Je me reprochai alors, pour la première fois, d'avoir agi en honnête homme. J'étais l'auteur de ce funeste accident..... Si Emma succombait.... Horrible pensée ! elle me poursuivait sans relâche.... L'enfer était dans mon cœur. Le lendemain, mademoiselle Broun parût plus calme, le délire avait cessé. Je n'osais entrer dans sa chambre, ma présence pouvait donner lieu à un nouvel accès ; mais je m'informai souvent de son état. Je craignais qu'Emma n'eût prononcé mon nom ; madame Broun ne me dit rien qui pût me faire croire

qu'elle eût parlé de moi. Je fus donc un peu plus tranquille.

Vers le soir, Emma me fit prier de passer chez elle; je m'y rendis aussitôt; elle sourit à mon approche, et me tendit la main. A mon abattement, elle dut voir que j'avais souffert autant qu'elle. Assis au chevet de son lit, j'employai toute mon éloquence à lui peindre la douleur que son état alarmant m'avait causée, à l'engager à réprimer l'essor d'une imagination trop exaltée, à songer à un prompt et parfait rétablissement.

—« Le coup est porté, M. Gustave; mon mal est là, dit-elle en plaçant sa main sur son cœur, oui, là, et ce mal est incurable. »

Je ne pus retenir mes pleurs, ses yeux aussi se mouillèrent de larmes. Le docteur entra, je le laissai seul avec Emma.

Les jours suivans, la malade parut moins faible, moins abattue; enfin, elle quitta sa chambre, et vint quelques heures dans le salon, où, pour la distraire, je m'établis avec ma palette et mes pinceaux.

Un soir, ne me sentant aucune disposition à rentrer chez moi, lorsque la famille Broun

me souhaita une bonne nuit, je demandai au gouverneur la permission de continuer dans le salon, où je l'avais commencé, un grand dessin à l'estompe, d'après un groupe moulé sur l'antique, qu'un riche amateur m'avait prêté, et qui, éclairé par le lustre, était d'un bel effet.

— «Restez jusqu'à demain, si cela vous plaît, me répondit M. Broun; quand un artiste est en verve, il ne faut pas le déranger. »

Je prolongeai donc la séance, et avançai considérablement mon dessin. Vers les deux heures pourtant, me sentant fatigué, je quittai le travail et éteignis le lustre. A ce moment, la porte du salon s'ouvre.... Quel est mon étonnement, en voyant paraître Emma! Je souffle aussitôt la seule lumière qui me reste, et me cache derrière une table, pour n'être pas aperçu. De là, j'examine Emma, avec une inquiète curiosité.

Mademoiselle Broun est couronnée de fleurs, et vêtue d'une longue robe blanche. Elle tient d'une main, un bouquet de roses, de l'autre, un flambeau garni d'une bougie allumée; elle arrive où je suis, je me baisse,

m'efface, en passant Emma me heurte, ses yeux se portent directement sur moi, y restent fixés quelques secondes; mais rien n'annonce que je suis l'objet de son attention, sans mot dire elle passe outre. Je viens d'acquérir la certitude que mademoiselle Broun est somnambule. C'est la première fois qu'un être se présente à mes regards, dans cet « état intermédiaire, entre la veille et le sommeil, où l'âme semblable au pilote, qui gouverne son vaisseau, sur l'inspection d'une carte, dirige son corps, sur l'inspection de la peinture, que l'imagination lui offre (1). »

Lorsqu'Emma est près du chevalet sur lequel est le tableau, que j'ai commencé pour elle, elle pose son flambeau sur une table, tire avec précaution le rideau qui couvre mon ébauche, semble l'examiner avec attention, avec intérêt, et met les roses qu'elle tient, dans un vase où sont les fleurs que je consulte pour peindre sa corbeille.

« Celles-là ne se flétriront jamais, dit-elle en se plaçant devant le groupe reproduit sur

(1) Bonnet.

la toile, elles brilleront encore de tout leur éclat quand je ne serai plus... C'est pour moi que son art, rival de la nature, crée ainsi les plus belles fleurs.... Pour moi, qu'il aime et qu'il veut fuir.... Pour moi, qu'une barrière insurmontable sépare de lui. »

Moment de silence; elle paraît être dans un profond abattement.

« Fatale destinée! poursuit Emma en levant les yeux comme pour se plaindre à Dieu du chagrin qui l'accable, non, non, je ne survivrai pas à ce funeste abandon! Il croit que, profitant des leçons dictées par l'honneur, la sagesse, le devoir, je puis commander à mon faible cœur de l'oublier.... L'oublier, lui! jamais, jamais! son image est là, là, dit-elle, en pressant de ses deux mains son sein palpitant... Là, jusqu'à mon dernier soupir...

» Il veut me quitter, il le doit. Ah! qu'il hâte ce fatal départ, quelque souffrance qu'il puisse me causer. Mes forces semblent renaître; je ne veux point le désabuser, quoique je sente chaque jour se tarir en moi les sources de la vie... Fuis, fuis, malheureux!

l'honneur te l'ordonne... Ma tombe va s'ouvrir... Il faut que tu l'ignores, ma mort te coûterait d'amères larmes, de cuisans regrets..... Oui, Gustave, oui, je t'aime assez pour vouloir me priver, en descendant au dernier asile, de la consolante pensée que des larmes d'amour arroseront ma cendre, que ta main chérie ornera de fleurs le lit d'argile où je dois dormir d'un sommeil éternel.»

Emma cesse de parler, de longs soupirs, de sourds et plaintifs accens s'échappent de sa poitrine oppressée. Qu'elle est belle dans son affliction!... Je la contemple avec un ravissement mêlé de peine, de tendresse, de pitié. Ce que j'ai vu, entendu, me prouve quel empire j'exerce sur cette âme aimante, passionnée. Les discours d'Emma m'ont fait craindre pour sa vie. Je flotte incertain entre l'abandon qui la conduirait infailliblement au tombeau, et le crime qui peut conserver sa vie.

Emma m'appelle, sourit en croyant que j'accours à sa voix. Emu, hors de moi, oubliant qu'elle n'obéit qu'à l'impulsion d'une imagination vivement exaltée par un songe, je m'approche, je la serre contre mon cœur.

Cette étreinte spontanée est trop conforme à sa pensée dominante pour la tirer de son état de somnambulisme; mais frappée soudain d'un souvenir déchirant, Emma me repousse, va reprendre le flambeau qu'elle tenait en entrant dans le salon; sa main mal assurée se place sur la flamme de la bougie; en la pressant, elle l'éteint et brûle ses doigts délicats. . . . .

La douleur réveille Emma, elle jette un cri qu'heureusement j'ai seul entendu; je m'élance vers elle; malgré l'obscurité profonde qui nous environne, j'exécute ce mouvement avec tant de justesse et de rapidité que je la reçois défaillante dans mes bras.

Le canapé n'est qu'à deux pas, je l'y dépose. Un flacon de sels est en permanence sur la cheminée, je le cherche en tâtonnant; je m'en empare et le fais respirer à mademoiselle Brown. En recouvrant l'usage de ses sens, Emma demande où elle est, qui est près d'elle.... Je me nomme à mi-voix. Ignorant comment elle se trouve avec moi, seule, au milieu de la nuit, elle s'effraye, je la sens tressaillir. Devinant ce qui se passe en elle,

je m'empresse de la rassurer. Enfin, devenue plus calme, Emma m'accable de questions; j'y réponds avec franchise.

En apprenant que je l'ai vue dans l'état de somnambulisme, mademoiselle Broun s'en afflige, ne peut retenir ses larmes; de tristes pensées l'assiègent, et de douloureuses exclamations me révèlent des souffrances que mon cœur partage; oui, je souffre comme elle, et comme elle je pleure. Ce mutuel accès de sensibilité vraie, profonde, nous soulage tous les deux. Confondant nos chagrins, nos sanglots, nos soupirs, placés sans intention blâmable dans les bras l'un de l'autre, à de timides caresses succèdent des caresses plus vives, des aveux passionnés remplacent un langage affectueux.... Bientôt, ivres d'amour, palpitans de desirs, notre raison s'égare, un aveugle délire s'empare de nos âmes; le plus étroit lien les unit, les confond.... Vertu, honneur, devoir, tout est oublié!!!..

Arrachés à la voluptueuse extase qui a momentanément paralysé nos esprits, un sentiment de terreur glace nos sens. Le crépuscule a remplacé les ténèbres. M. Broun est

matinal, s'il nous surprenait en entrant dans le salon ! Emma tremble, je suis dans une inquiétude mortelle.... Que résoudre ? mademoiselle Broun craint de rencontrer son père en retournant dans sa chambre. Si ce malheur arrive que dira-t-elle, convalescente encore, pour justifier une sortie à une heure où jamais elle n'est levée ? Que dirai-je moi-même au gouverneur s'il s'aperçoit que je ne suis pas rentré ?... L'indiscrète permission que je lui ai demandée de prolonger mon travail dans la nuit, et sans autre but que celui que j'ai énoncé, lui paraîtra une preuve irrécusable d'une coupable intelligence entre sa fille et moi, le convaincra de ce qu'il faut que toujours il ignore... Il est urgent de nous séparer à l'instant même, de prendre surtout une route opposée. Je m'approche à pas comptés de la porte du salon; je l'ouvre sans bruit, j'écoute attentivement... Tout est calme ; Emma sort en effleurant à peine le parquet, traverse rapidement la pièce où elle craint d'être rencontrée.... Je respire ! Emma est chez elle.. moi, j'ouvre une fenêtre et saute du premier dans

le jardin, après m'être assuré que personne encore ne s'y promène, et je regagne heureusement mon gîte sans avoir été ni vu ni entendu.

CHAPITRE XXXVIII.

Fausse alerte. — Nouvelles de France. — Complot imaginaire. — Scène plaisante. — Je suis mis aux arrêts. — Fête à la citadelle. — Aventures nocturnes. — Singulière méprise. — Conquête embarrassante et inattendue. Emma et le petit cousin. — Démarches heureuses du chevalier d'Erigny. — Mariage commandé par les circonstances. — Mon retour à l'armée.

Le soleil colorait déjà l'horizon lorsque j'entrai dans mon appartement. Plus heureux que sages, Emma et moi avions ample matière à réfléchir sur une aventure qui eût pu avoir pour nous de si funestes résultats.

Loin d'éprouver cette satisfaction intérieure qui suit un galant triomphe, d'être délicieusement ému par le souvenir d'un bonheur indéfinissable, mais moins parfait encore que les voluptueux plaisirs qu'il permet et promet pour l'avenir, j'étais triste, soucieux, mécontent de moi-même.

Pour échapper aux sombres pensées qui

m'obsèdent, je me jette habillé sur mon lit; accablé de fatigue, j'espère m'endormir bientôt; plusieurs coups frappés à ma porte m'obligent à me lever et à l'ouvrir.

M. Broun se présente, son salut froidement poli, son visage rembruni, où se peint un courroux concentré, me terrifient : nul doute, tout est découvert. Pauvre Emma!... Prévoyant les fatales conséquences que peuvent avoir l'apparence même d'un tort, l'hésitation la plus légère; je m'apprête à braver courageusement l'orage qui gronde et và fondre sur moi : je prends donc l'inébranlable résolution de me renfermer dans une dénégation formelle, quels que soient les faits avancés par le gouverneur, fussent-ils accompagnés de preuves évidentes.

— « Déjà sur pied, M. le marquis, cela me surprend, me dit M. Broun, d'un ton singulier.. La séance d'hier s'est prolongée jusqu'au matin, si j'en juge par ce que j'ai vu.

— » Par ce que vous avez vu?

— » Oui, M. le colonel, et de mes propres yeux...

Ce début bouleverse mes sens, Emma a-t-

elle été aperçue, suivie, interrogée? invisible témoin de ma fuite, le gouverneur était-il dans le jardin? j'ai peine à surmonter mon trouble.

— « Vous dormiez sans doute, poursuit M. Broun, du moins ce que je remarque à l'instant semble le prouver? Quel amour pour le travail!... Quoi! après une nuit si laborieuse, se jeter là tout habillé, comme sur un lit de camp. »

Les regards observateurs de M. Broun, ses réflexions, le ton dont il les fait, me mettent au supplice.

— « Vous me pardonnerez, M. le colonel, ajouta-t-il avec un sourire amer, d'avoir interrompu votre premier sommeil, mais lorsque j'ai quelque chose sur le cœur il faut que sur-le-champ je le désoppresse, j'étoufferais si j'étais obligé de me contraindre.

— » Vous m'étonnez, monsieur! dis-je à mon tour avec une feinte assurance, qu'a donc de répréhensible ma conduite envers vous?

— » J'aurais dû prévoir ce qui arrive. Je pourrais sans plus de ménagemens faire retomber sur vous tout le poids de ma colère. On

a cru qu'il était possible de méconnaître impunément mon autorité : c'est une infâme trahison ! vous êtes bien coupable, monsieur, et vous n'êtes pas seul coupable ! »

Mon anxiété s'accroît, un frisson glacial parcourt tous mes membres ; cependant, je conserve assez de présence d'esprit pour cacher ce qui se passe en moi, et je prie M. Broun de s'expliquer d'une manière plus positive.

— « Monsieur, s'écrie le gouverneur d'une voix menaçante, avez-vous écrit en France à mon insu ?

— » Non, monsieur, mais que peut avoir de commun cette question avec le courroux qui vous anime ?

— » C'est ce que vous allez savoir : comment se fait-il, si la lettre que vous m'avez montrée est la seule qu'on ait reçue de vous, que trois réponses vous soient en même temps adressées, l'une de votre femme, non-scellée, comme cela doit être et dont j'ai pris connaissance ; la seconde, signée Rigobert, est en latin, elle est arrivée cachetée ; enfin la troisième, d'un chevalier nommé d'Erigny, égale-

ment fermée est entièrement écrite en chiffres. Que signifient ces messages mystérieux, qui, grâce aux précautions que j'ai prises, sont heureusement tombés entre mes mains? quelques trahisons sans doute.... M. le colonel, il m'en coûte de vous traiter comme un homme suspect, mais l'intérêt de mon prince, mon devoir, les lois militaires...

—» M. le gouverneur, répliquai-je énergiquement, en apprenant avec joie que mon aventure nocturne n'était point le motif de sa visite inattendue, mesurez, je vous prie, vos expressions. Gustave de Lénoncourt sait à quoi l'engage la parole qu'il a donnée.

» Les lettres que vous avez interceptées, que vous avez ouvertes, et où vous croyez, parce que vous n'avez pu les lire, que des secrets d'état sont renfermés, ne contiennent rien, j'en ai l'assurance, qui puisse blesser ni les convenances ni les lois de l'honneur. Le prieur de Saint-Nicolas, le chevalier d'Érigny ignoraient, en les écrivant, que vous dussiez en prendre communication.

— »Mais, pourquoi employer le latin, des chiffres?

— »Lancées à tout hasard et en temps de guerre, ne pouvaient-elles pas s'égarer, être retenues aux frontières, sur le territoire ennemi? En pareil cas, était-il nécessaire que des intérêts de famille, ou les confidences de l'amitié fussent divulgués?...

— »Cela n'est pas clair. L'un des pasteurs de Wolfenbuttel traduira le latin; mais les chiffres, qui pourra me les expliquer?

— »Vous-même, M. le gouverneur. J'ai dans mes papiers la clé de cette manière de correspondre, que le chevalier d'Érigny et moi, en arrivant à l'armée, étions convenus d'employer, si quelqu'événement nous séparait. Je vais vous la remettre, et vous parviendrez facilement, en plaçant sous chaque chiffre la lettre qu'il représente, à lire ce message, qui; selon vous, compromet la sûreté de l'État. Je vous avoue même, qu'en faisant ce travail, vous m'en épargnerez un, si toutefois vous avez la complaisance de me le communiquer.

— » C'est très-bien, Monsieur! répond avec humeur M. Broun, en saisissant mon alphabet en chiffres. Vous trouverez bon, malgré vos raisons, qui peuvent être excellentes, que je

vous mette aux arrêts dans votre chambre, jusqu'à mon retour. Deux sentinelles, l'une à votre porte, l'autre sous vos croisées....

— »Toute la garnison, l'artillerie même, si vous le jugez nécessaire! ne s'agit-il pas d'un criminel d'État? répondis-je, d'un ton persifleur... Mais, j'ai une grâce à vous demander.

— »Une grâce! Ah! ah!

— »Vous devez penser combien je suis impatient de lire la lettre de ma femme : si vous pouvez me la laisser sans vous compromettre, cette faveur adoucira l'horreur de ma captivité.

— »La voilà, Monsieur. Ces Français, ils rient de tout.... Moi, je ne vois rien de divertissant dans cette affaire.

— »C'est précisément ce qui rend l'aventure si plaisante. »

Le gouverneur sort en murmurant; dans son dépit, il m'enferme à double tour, emporte ma clé, et place les factionnaires, qui doivent lui répondre de ma personne.

Cette scène dont le commencement m'avait si vivement inquiété, et qui se terminait si gaîment, me rendit toute ma sérénité accou-

tumée; mais, en lisant la lettre d'Augustine, je fus plongé de nouveau dans de sérieuses et pénibles réflexions. Que j'étais peu digne de cet amour pur, de cet attachement sans limite dont j'avais eu tant de preuves éclatantes, dont je retrouvais les touchantes marques dans le message que ma femme m'adressait !

Cette tendre missive me faisait un plaisir extrême; la légèreté de mon caractère, mon penchant irrésistible pour l'inconstance, me dégradaient à mes propres yeux, j'éprouvais des remords; je me promettais, je jurais même d'être à l'avenir d'une fidélité exemplaire. Vains projets, inutiles sermens! comme le papillon, j'étais né pour voltiger sans cesse et ne me fixer jamais.

Augustine me mandait que le chevalier d'Érigny était instruit par elle des nouvelles rassurantes qu'elle avait reçues de moi. Ce passage de sa lettre m'expliqua comment le major et l'excellent abbé Rigobert connaissaient le lieu de ma résidence. Que m'écrivaient ces respectables amis? J'attendais impatiemment le retour du gouverneur: il reparut l'air contrit, embarrassé.

— « Vos arrêts sont levés, M. le marquis, dit-il en entrant, voici les deux lettres et leurs traductions, puisque celle en chiffres peut vous épargner un travail... mais qu'une pareille inconvenance ne se renouvelle plus, ou corbleu ! toute correspondance cessera ; je vous en avertis.

— » Rien ne vous a donc paru suspect ?

— » Si, Monsieur : cette manière inusitée d'écrire à un prisonnier de guerre.

— » Allons, M. Broun, pas d'humeur, déridez-vous, ou je vous peins avec cette figure rébarbative... Eh ! mais j'y pense ; cela aurait un caractère... J'y réfléchirai quoique le tableau soit presque achevé...

— » Et le beau dessin aussi : je suis entré ce matin dans le salon ; j'ai vu tout ce que vous avez fait depuis hier au soir...

— » Tout !

— » Tout, absolument. J'ai l'œil exercé moi. »

Pauvre M. Broun ! je me gardai bien de le désabuser. Si cette explication avait eu lieu deux heures plus tôt, elle m'eût épargné de cruelles angoisses.

— « M. le colonel, allons déjeuner.

— » Volontiers, M. Broun, mais permettez-moi de lire...

— » Le prieur vous exhorte à supporter votre sort avec patience, résignation, et surtout à ne pas désespérer des bontés infinies de la Providence. Votre absence est pour lui pénible à supporter. Vos dragons vous regrettent ainsi que leur aumônier. *Amen !*

— » Le chevalier vous annonce, que le lieutenant-colonel de votre régiment a été tué.

— » Cette perte m'afflige sincèrement, c'était un brave, un excellent officier.

— » Le maréchal de Belle-Isle a élevé à ce grade le major d'Érigny.

— » C'est une justice qu'il lui a rendue, j'apprends cela avec une joie extrême. Mes dragons.

— » Le chevalier espère vous revoir bientôt. Cette espérance pourrait bien être déçue, à moins que cette campagne n'amène la paix, ce qui est fort douteux. Le prince Ferdinand fait des prodiges, les Français sont battus, soit dit sans vous offenser, M. le colonel...

— » Ils prendront leur revanche...

— » Peut-être! C'est un singulier homme que votre chevalier : il parle d'écrire au grand

Frédéric, comme si le monarque l'honorait d'une estime particulière, comme si le roi de Prusse était dans l'habitude de rendre ses prisonniers, surtout quand ils sont comme vous, jeunes, braves, avides de gloire.»

Je compris les projets, les espérances du chevalier d'Erigny, et crus déjà respirer l'air pur et salutaire de la patrie. Je laissai M. Broun avec ses doutes, remis à un autre moment à vérifier l'exactitude de ses analyses et le suivis à la salle à manger.

Le gouverneur ne dit pas un mot de ce qui venait de se passer entre nous. J'en compris le motif et imitai sa réserve, mes railleries avaient suffi à ma vengeance; il ne fut pas même question des lettres que j'avais reçues.

Emma fit acte d'apparition seulement à la fin du déjeuner. Elle était pâle, paraissait abattue. Questionnée par ses parens qui s'aperçurent, ainsi que moi, de l'altération de ses traits, elle répondit qu'une nuit agitée et sans sommeil l'avait excessivement fatiguée.

Ses regards alors rencontrèrent les miens, une rougeur subite colora son front et ses joues, elle baissa les yeux, plaça vivement

son mouchoir sur son joli visage, et posant un coude sur le bord de la table, appuya sa tête sur sa main, comme si elle eût éprouvé une subite indisposition.

On ne fit heureusement aucune attention à moi : mon teint s'était animé, j'éprouvais un trouble, une agitation qui pouvaient faire naître des soupçons qu'aurait justifiés la situation où je me trouvais, et qui ressemblait beaucoup à celle d'Emma. Madame Broun s'occupa de sa fille avec cette tendre sollicitude dont une mère seule est capable; sur l'assurance vingt fois répétée par Emma, qu'elle ne souffrait point assez pour qu'on s'en inquiétât, madame Broun lui offrit son bras, ces dames descendirent au jardin. Le gouverneur les suivit, moi, pour donner un libre essor à mes pensées, je rentrai dans mon appartement.

Jamais la présence d'Emma ne m'avait causé une émotion plus vive et plus profonde à la fois, jamais mes yeux ne s'étaient attachés avec plus de plaisir, d'intérêt sur toute sa personne. Presque malgré moi, je venais d'obtenir des faveurs, dont je sentais que

la privation me rendrait malheureux. Pour Emma, j'étais tout desir, tout amour, et cependant j'adorais Augustine. Pour Augustine j'aurais sacrifié Emma, lors même qu'un lien sacré ne m'eût pas fait un devoir de ce sacrifice.

J'ai souvent cherché à expliquer, à justifier cette étrange manière d'aimer, que ne pourront concevoir ceux dont les sens ne sont point dominés par ce penchant irrésistible, indomptable, qui m'enchaîna toujours au char de la beauté, qui pour moi fit de la femme l'objet du culte le plus fervent. Mon cœur éprouvait une soif dévorante et continuelle de sensations voluptueuses, il lui fallait sans cesse un cœur qui répondît à ses désirs, qui partageât ses brûlans transports, et depuis plusieurs mois j'étais séparé d'Augustine. Le lendemain de mon mariage, il m'avait fallu la quitter, bien du temps pouvait s'écouler encore avant qu'il me fût permis de me rapprocher d'elle. Cette absence déjà si longue, cette absence dont j'ignorais le terme, est ma seule excuse, et si elle n'éteignit pas mon amour pour Augustine, elle

me contraignit à l'impérieuse nécessité de trahir les sermens qu'elle avait reçus de moi.

Le premier pas fait, on pense bien que ma liaison avec Emma devint de jour en jour plus intime. Mettant à profit les leçons de l'expérience, un mystère impénétrable protégea nos amours. Emma docile à mes leçons, attentive à suivre mon exemple, évita avec une rare prudence, tout ce qui eût pu troubler notre mutuelle félicité. Heureuse d'aimer et d'être aimée, ma jeune amie ne tarda pas à recouvrer la santé florissante, les grâces, la fraîcheur, la riante amabilité auxquelles avaient succédé une sombre mélancolie et de secrets chagrins.

Cinq mois s'étaient écoulés sans que le moindre nuage eût obscurci nos beaux jours, eût troublé la douce quiétude dont nous jouissions tous les deux. L'époque de la fête du gouverneur arriva, c'était le soixante-quatrième anniversaire de la naissance de monsieur Broun; on fit à la citadelle de grands préparatifs pour le célébrer dignement. Mes tableaux étaient achevés, entourés de magnifiques bordures; ils devaient orner le salon où

une brillante soirée allait réunir une société nombreuse. Emma avait brodé secrètement une bourse, sa mère devait offrir au gouverneur deux riches vases de porcelaine garnis de fleurs imitant parfaitement la nature, les seules qu'en hiver il fût possible de lui présenter, et le petit cousin Wolf se chargea de faire préparer et tirer un feu d'artifice à l'extrémité du jardin, que les arbres dépouillés de leurs feuilles permettaient d'apercevoir des fenêtres du salon.

Malgré son avarice, M. Broun ne contrariait jamais sa femme, pour les dépenses assez considérables qu'elle faisait chaque année à pareil jour. Il avait une si haute idée de son petit mérite, il était si fier de ses épaulettes de commandant, de son gouvernement surtout, que la solennité qu'on donnait à sa fête lui semblait être aussi indispensable que le somptueux appareil déployé pour la fête d'un roi.

Depuis que sa soixantaine était révolue, M. Broun avait contracté la singulière habitude d'inviter autant de convives qu'il comptait d'années. Une table de soixante-quatre couverts fut donc dressée, et soixante-quatre bou-

gies éclairèrent une vaste salle d'armes décorée avec goût, et transformée en salle de festin.

De longs corridors la séparaient du salon où l'on devait passer la soirée. Pour épargner un double trajet aux personnes invitées au dîner, ou plutôt pour leur ménager une agréable surprise, on les reçut dans une pièce voisine, qu'on avait ornée de draperies, de guirlandes de fleurs, de faisceaux, de couronnes, et d'antiques armures.

La réunion offrait un bizarre amalgame de figures insignifiantes, agréables, laides, grotesques, ridées, fardées, et de jolis, d'agaçans minois; l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la caducité s'y trouvaient confondus : presque silencieux au premier service, les convives commencèrent à s'animer au second, au dessert la gaîté fut bruyante et communicative. On but à la santé de l'amphitryon. Le gouverneur répondit par un toast à l'aimable compagnie qui daignait embellir de sa présence la fête dont il était le *héros*. M. Wolf proposa, en regardant tendrement madame Broun, une libation en l'honneur du beau sexe, et de ra-

sades en rasades, le vin coula à flots, les têtes s'échauffèrent, les vieillards, les jeunes fous chuchotèrent, bavardèrent sans trop savoir ce qu'ils disaient. M. Wolf d'un air important réclama un moment de silence, on se tut, et il entonna des couplets de circonstance qu'il venait, disait-il modestement, d'improviser.

Le petit cousin reçut d'unanimes applaudissemens, le gouverneur pleurait de joie en entendant chanter ses louanges. Madame Broun que le galant docteur n'avait point oubliée, parut aussi fort sensible à l'hommage délicat de son jeune parent; je fus peut-être le seul qui remarquai que M. Wolf ne parlait point d'Emma dans cette poétique *improvisation*.

D'autres chansons suivirent celle du docteur, mais elles étaient connues de tous les convives: aussi répétèrent-ils en chœur les refrains avec un ensemble, une harmonie, qui m'étonnèrent, surtout en réfléchissant aux abondans liquides qui avaient arrosé leurs gosiers.

Dès qu'on eut pris le café et la liqueur, madame Broun invita la compagnie à la suivre

au salon. Ce fut alors à mon tour d'être mis en évidence, de recevoir les complimens, les félicitations; j'en fus ennuyé, étourdi, assommé. Pour mieux les voir on décrocha mes tableaux, on disposa les lumières de façon à les éclairer favorablement; Emma fit admirer les fleurs, madame Broun la citadelle et son jardin, le gouverneur le plus beau fait de sa vie militaire. On trouva le héros ressemblant, et ce héros vint à moi l'air radieux, me prit la main avec une affectueuse amitié, m'exprima hautement sa reconnaissance; j'aurais eu probablement une peine infinie à me soustraire aux témoignages éclatans de sa gratitude envinée, si la détonation d'une boîte ne nous eût avertis qu'on allait tirer le feu d'artifice.

A ce signal, les uns se précipitèrent vers les croisées, les autres descendirent au jardin, ce fut un mouvement, un empressement, inconcevables. M. Wolf dirigeait cet éblouissant spectacle qui fut terminé par un bouquet, où le chiffre de M. Broun figurait admirablement au milieu d'une couronne de lauriers.

D'innombrables *bravos* retentirent de

toutes parts, la société rentra dans le salon, un bourdonnement assourdissant dura quelques minutes. De mélodieux préludes invitèrent à la danse; les jeunes gens, les demoiselles, quelques mamans, encore aussi avides de plaisir, aussi agiles que leurs filles, prirent place. Le bal commença et les tables de wisk, de boston, de reversi furent envahies par les grands parens.

Emma dansa et walsa souvent avec moi; M. Wolf ne quitta pas un instant madame Broun; il me parut même qu'ils étaient parfaitement ensemble, car ils se parlaient constamment à voix basse. Je l'avoue, j'aurais voulu être à la place du docteur si Emma n'eût partagé mes brûlans transports. En toilette de bal, madame Broun avait un éclat, un air de jeunesse... comme sa fille toute sa personne était ravissante, et à quelque distance on eût pu les prendre l'une pour l'autre.

Curieux de voir jusqu'à quel point pouvait aller l'intelligence que j'avais remarquée, j'observai attentivement et je vis que plusieurs fois le petit cousin pressa d'une manière très-significative la jolie main de la belle-cou-

sine, et qu'à la dérobée ses lèvres s'y appliquèrent souvent. Pauvre gouverneur! pensai-je, il est vraiment d'une gaîté tout à fait inusitée; une vigilance active, d'incorruptibles surveillans, l'avertissent journellement des faits et gestes de tous les habitans de Wolfenbuttel, et fort heureusement il ignore ce qui se passe dans sa propre maison.

Le punch circula, les joueurs, les danseurs le humèrent avec plaisir, M. Broun en vida plusieurs verres, le petit cousin y fit honneur amplement, moi-même j'en bus assez pour en être étourdi. Ce commencement d'ivresse remua toutes mes facultés aimantes; Emma me parut plus jolie que jamais. Je m'éloignai un instant avec elle des différens groupes qui nous environnaient, et j'osai lui faire une demande à laquelle je n'aurais sans doute pas songé si j'eusse été de sang-froid.

Il était près de onze heures, le bal ne devait se prolonger que jusqu'à minuit; après les fatigues de la journée, le gouverneur et sa femme, retirés dans leurs appartemens, car M. et madame n'habitaient plus la même, ne pouvaient tarder à s'endormir profondément.

—« Pourquoi, dis-je à Emma, nous séparer sitôt, pourquoi achever tristement une nuit que l'amour, le plaisir réclament toute entière? que ne profitons-nous, tendre amie, d'une occasion si favorable, c'est la première qui nous est offerte, la seule que nous aurons peut-être...

—» Que voulez-vous dire, M. Gustave? répond Emma.

—» Tu ne m'as pas deviné?

—» Non, mon ami.

—» Laisse la porte de ta chambre entr'ouverte.

—» Y pensez-vous, si l'on nous surprenait! non ne compromettons pas ainsi notre avenir, Gustave, vous oubliez les leçons de prudence que vous m'avez si souvent données... mon ami, renoncez à ce dangereux projet.

—» C'est donc ainsi que tu m'aimes?

—» Et n'avez-vous pas d'assez fortes preuves de mon amour!

—» Alors pourquoi me refuser? il m'est facile de m'emparer de la clé de la porte du petit escalier dérobé pratiqué derrière le salon, et par lequel jamais on ne passe, le ha-

sard m'a fait découvrir cette secrète entrée... La nuit est sombre, le froid piquant, rassure-toi, chère Emma; je ne vois, je te le proteste, d'autre danger que celui qui existe dans ton imagination troublée. Me crois-tu assez ennemi, de notre repos, de notre bonheur pour me rendre près de toi, si la moindre apparence de surprise...

— » Gustave, je ne puis consentir...

— » Emma, je ne renouvellerai plus une prière indiscrète, »

Piqué de son refus, je me séparai de mademoiselle Broun en prononçant ces mots, d'un ton qui dut l'avertir de mon mécontentement et j'affectai de m'occuper uniquement des joueurs devant lesquels je restai debout, sans faire la moindre attention à eux.

Emma allait, venait, répondait d'un air distrait à celles de ses jeunes amies qui lui adressaient la parole. J'étais sérieusement fâché, et c'était la première fois; mademoiselle Broun en conçoit une inquiétude réelle. Après un quart d'heure de réflexion, d'hésitation, elle s'approche de moi et me dit bas à l'oreille: « Méchant ! il faut faire tout ce que

vous voulez, vous pouvez venir, mais assurez-vous bien....

— » Bonne Emma ! répondis-je enchanté, j'avais tort de douter de ton cœur. »

La joie était rentrée dans mon âme. J'allai sur-le-champ me munir de la précieuse clé, et la montrai à Emma. Contens l'un de l'autre, les quadrilles se formaient, nous en fîmes partie jusqu'à la fin du bal et valsâmes ensemble la dernière sauteuse.

Les joueurs en se levant donnèrent le signal du départ. On se couvrit de manteaux, de pelisses, puis les salutations, les embrassades, les serremens de mains commencèrent et continuèrent jusqu'au bas de l'escalier. A mon grand étonnement, M. Wolf resta ainsi que moi dans le salon, où j'attendais monsieur, madame et mademoiselle Broun qui étaient descendus pour reconduire la société. Nous nous regardâmes l'un et l'autre sans mot dire; quoique fort échauffés par le vin, par les liqueurs spiritueuses que nous avions bus, le docteur vit ma surprise, et se mit à rire, je pris un air sévère, une attitude imposante qui firent cesser aussitôt son indécente

hilarité. J'allais témoigner à ce fat mon mécontentement, lorsque la famille Broun reparut.

« — Mon ami, dit au gouverneur la mère d'Emma, le petit cousin ne peut rentrer à l'heure qu'il est; tout le monde dort depuis long-temps dans son hôtel; n'ayant pas eu la précaution de prévenir qu'on l'attendît, M. Wolf courrait le risque de frapper sans être entendu. » Elle ajouta d'un ton presque craintif et qui me parut aussi singulier que la manière dont elle regarda son mari: «On a dressé un lit dans le cabinet qui avoisine la salle d'armes....

— »Madame, j'approuve fort ce qu'on a fait! ce cher petit cousin, je suis trop content de lui pour l'exposer, quand il gèle surtout, à coucher à la belle étoile. M. le colonel, ajoute le gouverneur en se tournant de mon côté, je vous dois aussi des remercîmens; on a admiré vos chefs-d'œuvres. O l'agréable journée! je ne me rappelle pas avoir jamais été si parfaitement heureux. A demain, colonel; bonne nuit, docteur, je suis assuré moi, d'en passer une excellente. Ce punch m'a

donné une envie de dormir.... embrasse-moi, ma fille, vous aussi, madame Breun... c'est cela! encore une fois toutes les deux, c'est aujourd'hui ma fête. Maintenant, saluons ces messieurs et rentrons chacun chez nous. »

Nous nous inclinâmes, ces dames nous firent une gracieuse révérence. Je ne sais si les regards du galant docteur exprimèrent à madame Breun le regret sincère de se séparer d'elle; mais les miens dirent à Emma quel plaisir j'aurais à la retrouver sans témoins.

La famille nous conduisit jusqu'à la porte du vestibule. Nous l'eûmes à peine franchie, qu'on la ferma à double tour. M. Wolf et moi, munis chacun d'un flambeau, nous nous séparâmes, lui pour parcourir les longs corridors qui conduisaient à la salle d'armes, moi pour traverser la cour et monter à ma chambre, située précisément en face de celles du gouverneur et de son aimable et tendre moitié.

Quoique le froid fût excessif, je ne tardai pas à ouvrir ma fenêtre, où je me plaçai en observation, après avoir éteint ma bougie, pour n'être point aperçu.

Que le temps paraît long, quand l'espoir du bonheur électrise les sens et qu'on attend l'heure du berger! L'absence de lumière me prouve bientôt que M. Broun est couché; mais rien n'indique que Madame, que les domestiques de la maison, se disposent à suivre promptement l'exemple du maître. C'est un mouvement continuel, on va, on vient, à tous les étages; madame Broun, elle-même, sort plusieurs fois de son appartement, où enfin elle rentre pour se mettre au lit.

Depuis plus d'une heure, il est nuit chez elle, quand une profonde obscurité m'apprend que tout le monde dort ou est près de dormir.

J'attends ce moment avec une impatience extrême; cent fois j'ai consulté ma montre en pensant que, sans feu dans sa retraite, immobile, silencieuse, osant à peine respirer, le cœur palpitant, l'oreille attentive, Emma tressaille au moindre bruit.

Tout est calme, je descends, traverse la cour et monte l'escalier dérobé, avec autant de précaution et d'adresse qu'un voleur exercé en met à s'introduire nuitamment dans

une maison qu'il sait être habitée. Arrivé à la porte, je m'arrête et frissonne; ma main mal assurée, cherche pendant quelques secondes l'ouverture de la serrure; la clé y entre avec effort; le double pêne crie, une sueur froide parcourt soudain tous mes membres; l'ouïe est le seul de mes sens qui me devienne momentanément précieux: rien ne l'avertit d'un danger que je redoute. . .

Je tente un nouvel essai, les gonds murmurent!.!... Sans faire un pas, j'écoute encore..... Profond silence, j'entre et referme doucement la porte; mais il en est d'autres à ouvrir, je marche lentement; mes bras étendus devancent et guident mes pieds timides, j'effleure du bout des doigts tout ce qui se trouve sur mon passage... O bonheur! celle qui m'attend a su m'aplanir les obstacles, je m'introduis sans peine dans la pièce qu'il faut traverser pour arriver à sa chambre à coucher, assez voisine de celles de M. et de madame Broun.

— « Ah! vous voilà, suivez-moi sans bruit, ne parlez pas surtout, » me dit Emma, qui me guette au passage. Sa douce main s'em-

pare de la mienne, et je me laisse conduire.

Que je sus de gré à cette prévoyante amie, d'être venue au devant de moi. J'étais si troublé par les vins, le punch que j'avais bus; et peut-être aussi par la crainte d'être malencontreusement arrêté dans mon voyage nocturne; que j'aurais été précisément du côté opposé à celui où mon aimable guide me menait. Je n'eus garde en faisant cette observation de la communiquer à Emma, elle l'eût effrayée pour le retour; d'ailleurs, le plus absolu silence ne m'était-il pas imposé.

J'entre enfin dans l'asile où le mystère me promet d'ineffables plaisirs; la plus profonde obscurité m'environne. Un double verrou me permet de presser librement dans mes bras le ravissant objet qui me rend baiser pour baiser, caresse pour caresse.

Bientôt placés l'un et l'autre sur ce trône élégant et moelleux, où trop souvent l'hymen s'endort, où trop confiant dans son pouvoir absolu, il néglige les devoirs qui rendraient ses droits inviolables; mais d'où l'amour, usurpateur heureux, l'exile alors sans éclat, pour dicter de douces lois : tous deux subjugués

par son inévitable et séduisant empire, nous savourons à longs traits le nectar de la volupté.

Soudain trois coups frappés doucement à la porte, mettent un terme à nos délicieux transports, et pénètrent nos cœurs d'un mortel effroi.

— « Ciel! dit tout bas ma tremblante compagne, qui peut à cette heure?... »

Nous écoutons avec anxiété, le même bruit se renouvelle.

— « Je suis perdue! Ah! mon ami, continue-t-elle, quelle imprudence! avais-je tort de vous refuser? »

On frappe encore.

— « Plus de doute, c'est mon mari!...

— » Votre mari? répliquai-je étonné. Emma, rappelez vos esprits.

— » Emma! en effet, cette voix.... Ah! malheureuse, qu'ai-je fait, et que viens-je d'apprendre!.... Quoi, ma fille aussi s'est rendue coupable, et c'est vous, Monsieur?... C'est trop de tourmens à la fois. »

Ces mots m'éclairent. Madame Broun attendait le docteur, elle m'a pris pour lui.

Mon embarras est extrême, celui de la belle cousine ne peut se concevoir. C'est M. Wolf qui a frappé, on ne lui a point répondu Le cœur navré, l'esprit inquiet, il s'est éloigné sans doute; le danger que nous redoutions n'existe plus; mais quelle situation est la nôtre! comment persuader à madame Broun qu'Emma est pure encore?.... Comment la soustraire aux reproches de sa mère, à la surveillance qu'on va désormais exercer sur elle? J'ai fait son malheur et le mien, Emma est perdue pour moi..... Que de pensées déchirantes se présentent en foule à mon esprit!

Madame Broun s'est levée, a passé à la hâte le premier vêtement qu'elle a trouvé sous sa main; j'entends ses soupirs, ses sanglots; sa position m'alarme, je suis bientôt sur pied; guidé par ses accens plaintifs, j'arrive près d'elle, j'essaie de calmer sa douloureuse agitation, mes consolations sont rejetées, on me supplie de m'éloigner. J'insiste, mais en vain.

— « Si M. Wolf, dis-je, est encore dans la pièce voisine....

— » Non; non, je ne le pense pas, répond

madame Broun, d'une voix étouffée..... Je vais m'assurer.... »Elle allume une bougie, me fait cacher derrière les doubles rideaux de l'une de ses croisées, et sort.

Je n'ose l'arrêter, je tremble pourtant qu'elle n'aperçoive la porte d'Emma entr'ouverte. O! combien je maudis une méprise, dont un libertin éhonté se fût applaudi! car la conquête que je devais au hasard, eût pu faire bien des jaloux.

Madame Broun revient, l'altération que je remarque sur les traits de son visage, me fait un mal affreux. Sans oser me regarder, elle m'annonce que rien ne s'oppose à ma fuite. Silencieux je m'éloigne et regagne tristement l'asile où, d'après ce qui vient de se passer, je ne dois ni ne puis demeurer plus longtemps.

J'emploie le reste de la nuit à chercher une fable qui ait assez de vraisemblance pour détruire les préventions trop fondées que madame Broun a sur la conduite d'Emma. Si dans le trouble où j'étais je n'ai rien dit à sa mère pour la désabuser, je n'ai rien dit non plus qui ait prouvé qu'une liaison existait déjà

entre nous; ne puis-je, en rejetant sur moi tous les torts?... Une heureuse idée me rassure, me console; je crois que Dieu me l'inspire et qu'elle aura le résultat que j'ose en attendre... mais il faut prévenir Emma avant que sa mère ait pu la voir; cela me paraît difficile, n'importe, j'en chercherai les moyens.

J'écris donc un billet à mademoiselle Broun pour l'avertir que surpris par sa mère, j'ai fermement soutenu qu'après avoir sollicité toute la soirée ce premier rendez-vous, un refus positif m'a été fait; que n'attribuant ce langage, si contraire à mes desirs, qu'à l'embarras que ne peut manquer de produire une demande si alarmante pour la pudeur d'une jeune fille, j'ai eu la coupable présomption de croire que ce refus cachait une adhésion tacite, et qu'enfin, sans que rien de positif m'y autorisât, j'ai eu la fatale imprudence de m'introduire de nuit jusque dans la salle qui conduit à son appartement.

Le jour paraît au moment où je finis d'écrire, et je me dispose, afin d'avoir l'occasion de passer devant la chambre d'Emma, à aller trouver le gouverneur. J'ai un prétexte

fort embarrassant, il est vrai, pour me présenter chez lui... Je veux quitter la citadelle. Jamais M. Broun ne m'a témoigné plus d'amitié que la veille... Demander si brusquement à loger en ville... Que répondre aux questions pressantes qu'il va me faire?...

Une intrigue amoureuse et fort étrange, dans la maison de M. Broun, m'oblige à en sortir; une intrigue supposée, au dehors, doit servir mon projet. Je suis donc décidé à lui faire une fausse confidence, à jouer le rôle d'un homme éperduement épris de l'une des beautés qui la veille assistait à la fête... Oui! oui! m'écriai-je en sortant de chez moi; aisément le gouverneur ajoutera foi à ce roman sentimental.

En traversant la cour je rencontre la femme de chambre de madame Broun, elle m'annonce que sa maîtresse desire me parler, et, qu'étant indisposée, elle me recevra chez elle.

—« Indisposée,..... et M. le gouverneur? demandai-je.

— » Se porte à merveille, il vient de sortir.»

Je monte précipitamment. La chambre d'Emma est fermée. Je frappe, elle m'entend,

demande d'une voix faible qui est là; je me nomme et l'avertis que je glisse un papier sous la porte, puis j'entre chez sa mère avec un sentiment pénible, mêlé de honte, de crainte et de remords...

— « M. le colonel, me dit madame Broun d'une voix altérée, je vous épargnerai les reproches dont, comme mère, je pourrais vous accabler..... et qu'épouse coupable j'ai perdu le droit de vous faire. Votre secret m'est connu, vous êtes maître du mien ; ne pensez pas cependant que, si une fatale méprise vous a rendu l'arbitre de mon sort, je puisse jamais consentir à protéger une liaison criminelle entre vous et ma fille. Dussé-je m'exposer aux terribles conséquences de la faute que j'ai commise, j'en subirai la honte, j'en supporterai les chagrins, les souffrances, si je ne trouve, dans le séducteur d'Emma, assez de générosité, de grandeur d'âme...

— » Madame, répliquai-je, Emma n'avait point autorisé ma démarche imprudente.... échauffé par les fumées de vins généreux, j'ai osé croire, malgré ses refus, qu'elle cédait à mes prières... La facilité avec laquelle j'ai

pu m'introduire ici, quoique j'eusse entendu fermer les portes.... Est-ce Emma qui les a ouvertes?...

— » Non, c'est moi !... Daignez m'épargner, M. Gustave, ne me rappelez pas...

— » Je remplis un devoir, Madame, en vous donnant l'assurance qu'Emma est aussi pure encore que si le regard protecteur de sa mère eût toujours été fixé sur elle.

— » Ah ! colonel, que ne puis-je le croire... mais ce langage consolant est trop tardif! s'il était l'expression de la vérité, il m'eût rassuré cette nuit même... Non, non, monsieur; ce rendez-vous n'était pas le premier, j'en ai la douloureuse conviction.

— » Madame!

— » Brisons là, colonel, vous ne me persuaderiez pas. Je dois être indulgente pour Emma, je le serai, comme... j'ose le croire, vous le serez pour moi....

— » Je vous jure, Madame, qu'une discrétion à toute épreuve...

— » Je ne vous ferai pas l'offense d'en douter. Si je ne craignais d'éveiller les soupçons de M. Broun, ma fille et moi quitterions

à l'instant même Wolfenbuttel, mais il me faut quelques jours pour donner au voyage que je projette un motif assez puissant... Je vais écrire à une de mes parentes...

— » Madame, c'est celui qui a détruit votre bonheur, votre repos, qui doit quitter ces lieux où sa présence ne laissera que de funestes souvenirs. Pardonnez-lui les chagrins, les larmes qu'il vous coûte; son cœur, comme le vôtre, est accessible à la douleur, aux remords.

— » Jurez-moi, Monsieur, d'éviter toutes les occasions de vous trouver seul avec Emma.

— » Je n'ai pas attendu, Madame, pour m'imposer ce rigoureux sacrifice, qu'il me fût prescrit par vous; aujourd'hui même je prends un logement dans un autre quartier de la ville.

— » Ce parti est le plus sage et j'y avais songé, mais le gouverneur s'y opposera.

— » Je saurai l'y décider.

— » Que vous y réussissiez ou non, songez, colonel, à ce que j'exige de vous... Emma!..

— » Est, dès ce moment, sous la sauvegarde de l'honneur.

— « Il est temps, Monsieur, de terminer un pénible entretien. Je me fie à votre prudence, voyez M. Broun; n'insistez pas, si vous obtenez de lui un refus positif, et reposez-vous alors sur moi du soin de mettre un terme à la contrainte cruelle à laquelle nous serons momentanément réduits. »

Mon parti était pris irrévocablement; en quittant madame Broun, j'allai parcourir la ville, chercher un logement. J'en vis plusieurs, aucun ne me plut; ils me paraissaient tristes, incommodes, mal décorés, mal meublés. Les gens qui me les montraient durent me trouver bourru, bizarre, difficile; le fait est que je pensais à Emma, je l'aimais tendrement, il m'en coûtait de me séparer d'elle. Après mon séjour chez le gouverneur, où j'avais été l'objet de tant de soins, de tant d'égards, où ma jeune et séduisante amie partageait mes plaisirs, mes travaux, en quels lieux pouvais-je me plaire? Ah! que de chagrins, que d'ennuis allaient me faire expier ces rapides instans de bonheur! leur souvenir même devait ajouter à mes tourmens.

Enfin, las d'examiner des logemens, j'en

arrête ici. Il est trois heures après midi, lorsque je reviens à la citadelle.

J'apprends du concierge, que le gouverneur m'a demandé plusieurs fois, et qu'impatienté de m'attendre, il est allé à ma recherche. « Voici, M. le marquis, ajoute cet homme, en me présentant un paquet cacheté, ce que madame Broun m'a expressément recommandé de vous remettre, dès votre retour. »

Je m'empresse de briser l'enveloppe; dans un volume relié, *l'Art d'aimer* de Wielands, je trouve une lettre; quelle est ma surprise, mon indignation en lisant ce qui suit :

« Je devrais, monsieur le marquis, vous laisser ignorer l'horrible révélation qu'Emma vient de me faire. Je sens quel coup je vais porter à votre cœur; mais plus que jamais, j'ai besoin d'épancher mes chagrins, de m'armer de courage, de m'éclairer de vos conseils, de vous supplier même d'user de l'ascendant que vous avez sur ma fille, pour la contraindre à vous oublier, à en aimer un autre, à contracter un lien, dont la seule pensée cause son désespoir.

» Ah ! M. Gustave, je n'ai, je ne puis avoir que vous pour confident de cet affreux mystère, ma plume se refuse à le dévoiler..... Il le faut pourtant. Je redoute votre juste courroux, pour l'homme infâme qui, en me trompant, n'a pas frémi de commettre un crime afin de me forcer à lui donner ma fille..... Ma fille, dont il savait qu'il n'était point aimé.

» Apprenez donc, monsieur le marquis, que la nuit dernière, nuit si fatale à mon repos, a voilé de son ombre le plus odieux attentat. Emma retirée dans sa chambre, cédant involontairement au besoin de dormir, et dans la préoccupation d'esprit où l'avait jetée la crainte qui m'agitait comme elle, puisque l'une et l'autre..... Emma, dis-je, dans un état complet de somnambulisme, est sortie pour aller au devant de vous; Wolf l'a aperçue, il l'a suivie, et le monstre!.. je m'arrête.... Songez, Monsieur, qu'il doit être l'époux de ma fille. C'est vous dire ce que tous les deux nous avons à pardonner, et ce qu'il nous reste à faire. »

Il me serait impossible de décrire les divers sentimens que j'éprouvai en lisant cette let-

tre. Emma si indignement outragée ! Mon sang bouillonnait dans mes veines ; Wolf, le lâche, l'indigne Wolf m'inspirait autant de haine, que de mépris. J'avais besoin de sa vie, pour assouvir ma rage, et malgré l'exemple de modération que je recevais de madame Broun, il n'eût pu se soustraire à ma vengeance, s'il se fût présenté devant moi.

— «Ah ! je vous trouve enfin, Monsieur! s'écrie le gouverneur, en arrivant au jardin, où je marche à grands pas. Me direz-vous ce que signifie ce qui se passe ici depuis ce matin ! Vous voulez nous quitter, pourquoi? Madame Broun, que vous avez instruite de ce beau projet, s'en afflige ; Emma, que je n'ai pas encore vue aujourd'hui, en sera désolée. Nous vous aimons tous, vous n'en pouvez douter, et par un caprice inexplicable....

— » Sans mon sincère attachement pour vous, pour votre famille, sans la solennité à laquelle j'avais le desir de contribuer....

— » Ma fête !

— » Oui, votre fête, j'aurais, depuis plus d'un mois, cédé aux instances réitérées qu'on m'a faites.

— » Qu'est-ce à dire ! quelqu'un a-t-il le droit de vous contraindre à sortir de chez moi ?

— » Oui, Monsieur le gouverneur, et j'ai promis formellement hier....

— » Hier ! m'expliquerez-vous ?...

— » C'est un secret, et ce secret n'est pas le mien.

— » Alors je devine.

— » Je ne le pense pas.

— » Vous êtes homme d'honneur, M. le marquis ?

— » Si l'on en doutait, je saurais le prouver.

— » Eh bien ! Monsieur, il n'y a qu'une amourette, qui puisse vous engager à éviter une surveillance trop active.

— » On ne peut donc rien vous cacher, M. Broun ?

— Ce serait difficile, colonel. Vous me permettrez de vous faire observer, qu'un homme marié, un père de famille.... Ah ! c'est scandaleux !

— » Gouverneur, vous outre-passez vos pouvoirs, les instructions du prince héréditaire, à mon égard, sont précises : j'ai la

ville entière, et non la citadelle pour prison, j'y puis faire ce qu'il me plaît.

— » Pas précisément, Monsieur, et les mœurs, la morale. »

Un hussard porteur d'une dépêche, interrompt notre conversation, qui sans doute se serait animée.

— « Ah! ah! cela vous concerne, M. le colonel, que de mauvaises nouvelles en un jour! ajoute M. Broun, avec humeur.

— » Qu'est-ce donc encore?

— » Un message du prince Ferdinand, une lettre de votre chevalier d'Érigny. Ce diable d'homme! il l'a fait comme il l'avait dit, oui, il a écrit au roi de Prusse, et le grand Frédéric....

— » Eh bien, le grand Frédéric?

— » Vous êtes libre, Monsieur!

— » Libre! m'écriai-je, en sautant au cou du gouverneur, que j'étouffais dans l'excès de ma joie; donnez, donnez, Monsieur, que je m'assure par mes yeux....

— » Un moment, un moment, quels transports! j'en ai perdu la respiration. »

Je m'empare des précieux papiers. En y

trouvant l'éclatante marque d'estime que le chevalier d'Érigny vient d'obtenir du grand Frédéric, en acquérant la certitude que je vais revoir ma patrie, mon bonheur me fait oublier quelques instans, que près de moi des êtres dignes d'une tendre compassion versent d'abondantes larmes.

Il me devient impossible de me débarrasser du gouverneur, je redoute de me trouver en présence de sa femme et de sa fille; il m'entraîne malgré moi. Sans me consulter, M. Broun fixe mon départ au 15 mars, c'est-à-dire, qu'il m'impose encore dix jours de captivité. J'enrage, mais il faut me soumettre, car je ne puis quitter Wolfenbuttel sans qu'il m'ait délivré un passeport.

Quelque desir que j'en aie, il ne m'est plus permis de changer de logement; cette obligeante importunité place ces dames et moi dans une position délicate et difficile. Madame Broun, avec une présence d'esprit, une adresse inconcevables dans une circonstance aussi critique, détourne l'orage qui nous menace tous les trois.

Emma, ce jour là, ni le lendemain, ne

paraît point aux heures des repas. Madame Broun colore cette absence, d'un motif qui ne peut exciter la défiance du gouverneur : il est affligé, mais non surpris d'apprendre, qu'à la suite d'un bal où sa fille s'est fait un plaisir de ne pas manquer une contredanse, elle ait gagné un gros rhume, en passant d'un appartement chaud, dans une chambre très-froide. On fait donc croire aisément à M. Broun, que la fièvre la retient chez elle.

Quant au petit cousin, il n'osa reparaître que le troisième jour. Il eut avec la mère d'Emma une vive et longue explication. Il importait à madame Broun de savoir, ce que sa fille elle-même ignorait, si pendant le moment fatal où Wolf s'est introduit dans l'asile qui, pour lui, eût dû être sacré, Emma n'a point trahi le secret de son cœur.

Le docteur ne dit rien qui puisse faire craindre que la somnambule se soit compromise. Sans chercher à atténuer ses torts, Wolf s'en accuse avec les marques d'un sincère repentir, il sollicite son pardon et supplie madame Broun de joindre ses prières aux siennes pour désarmer le courroux d'Emma, pour obtenir

de celle qu'il a déshonorée, qu'elle accepte la seule réparation possible,.... le titre de son épouse.

Madame Broun me fit part de cette entrevue; Emma savait que j'étais rappelé dans ma patrie, cette circonstance devait contribuer à rendre moins vive son aversion pour M. Wolf. Nous tentâmes, d'abord sans succès, un rapprochement difficile; mais les instances d'une mère qui se montrait si indulgente, si généreuse; le tableau effrayant que je traçai à Emma de l'avenir qu'elle se préparait en persistant à refuser un titre qui devait effacer la tache imprimée à sa réputation, et sauver sa mère du désespoir, firent sur elle une impression profonde et salutaire.

N'osant plus avouer les tourmens qui dévorent son cœur, baignée de larmes, bourrelée de remords, pâle, abattue, épuisée par la souffrance, Emma se résigne, et comme une victime qui se dévoue à une longue et cruelle agonie, elle consent à revoir M. Wolf.

Le docteur, que de poignantes réflexions ont fait rentrer en lui-même, sent le besoin de faire oublier sa coupable conduite, d'a-

mener progressivement Emma à supporter sa présence, sans horreur, sans contrainte, sans déplaisir. Humble, repentant, attentionné près de celle qu'il a flétrie par un crime, Wolf s'applique chaque jour à lui prouver son amour, ses regrets. Insensible à tout ce qu'il fait pour lui plaire, mais pressée par sa mère, Emma ne s'oppose plus à ce que l'époque de son mariage soit définitivement fixée.

M. Broun instruit le dernier des dispositions favorables de sa fille, pour le petit cousin, prétend qu'il était certain qu'Emma ne pouvait avoir d'autres volontés, que celles de son père, et tout radieux, il accourt m'annoncer cette grande nouvelle : « Une noce! me dit-il, et surtout celle d'Emma! vous y danserez, colonel; voilà, Dieu merci, votre départ ajourné une seconde fois....

— » Impossible, gouverneur, répliquai-je; nous touchons au printemps, on fait, je le sais, de grands préparatifs pour la guerre: l'armée française, qui a pris ses quartiers d'hiver sur les bords du Rhin, ne peut tarder de recevoir l'ordre de se mettre en mouvement. Je veux revoir mes braves frères d'armes,

avant l'ouverture de la campagne; je veux participer à leurs premiers succès.

— » Si le prince Ferdinand ne les bat pas, comme il en a l'habitude... Ah! pardon, M. le colonel, poursuit le gouverneur, en remarquant l'humeur que me donne cette outrageante réflexion..... Mais on est militaire.... l'amour de la patrie avant tout.

— » M. Broun, c'est demain le 15 mars, je partirai dès le matin.

— » Je sais... le devoir, le desir de combattre... Nous sommes tous comme cela... peut-être nous reverrons-nous, M. Gustave.

— » Ici?

— » Ici! vous êtes fait à nos habitudes, à nos goûts... si emporté par votre bouillant courage...

— » C'est juste, gouverneur, j'oubliais que vous avez, trois fois, été fait prisonnier.

— » Vous êtes mordant, M. le marquis, mais je vous aime malgré cela, j'ai reconnu en vous tant de qualités... votre absence va laisser un grand vide dans la citadelle.

— » C'est trop obligeant, M. Broun! soyez assuré que je n'oublierai jamais l'accueil que j'ai reçu de vous. »

En discourant ainsi nous entrâmes dans le salon où nous trouvâmes M. Wolf, Emma et sa mère. Je profitai de l'occasion pour faire mes adieux; ce moment que je redoutais excita vivement la sensibilité de ces dames; Emma surtout ne put cacher la peine que lui causait mon départ. M. Wolf seul, malgré l'assurance de ses regrets, laissa percer parfois les marques d'une vive satisfaction.

Impatient de sortir, je priai madame Broun de vouloir bien venir régler avec moi nos comptes. Le gouverneur nous suivit, me remit l'argent qui m'était nécessaire pour mon voyage, et je me retirai chez moi.

Le lendemain, au point du jour, j'étais à cheval pour me rendre sous mes drapeaux, et je n'eus alors d'autres desirs que celui de me retrouver au milieu de mes compagnons d'armes, dont j'étais séparé depuis huit mois.

Mes vœux ne tardèrent pas à être exaucés. Avec quels transports de joie j'embrassai le chevalier d'Érigny, mon oncle et le prieur de Saint-Nicolas! Ils me donnèrent des nouvelles récentes d'Augustine, de mon fils et de madame de Bélancour. Le comte et l'abbé Rigo-

bert arrivaient de Lunéville où résidaient ces dames. Le chevalier leur avait appris le succès de ses démarches et mon prochain retour; elles m'attendaient, mais quelqu'impérieux que fût le desir d'embrasser ma femme, son aimable tante et mon fils, je ne pus le satisfaire. Le chevalier d'Érigny m'ayant rendu dès mon arrivée le commandement, qu'en qualité de lieutenant-colonel il exerçait en mon absence, je sentis combien il était nécessaire que je restasse parmi ces braves dragons dont le franc et bruyant accueil me prouva que leur attachement, leur dévouement à ma personne étaient toujours les mêmes.

Mon retour fut un jour de fête : officiers, soldats, s'empressèrent de m'offrir leurs félicitations. Je ne savais en quels termes exprimer ma reconnaissance au chevalier d'Érigny que je leur présentai comme mon libérateur. Un joyeux banquet signala ma rentrée sous mon drapeau. Le lendemain, on eût dit, en me voyant reprendre mon service, mes habitudes militaires, que je n'avais jamais quitté mon régiment. Peu de jours après les hostilités commencèrent.

Investi, contre le vœu de l'armée, du commandement en chef, qu'elle s'attendait à voir conférer au comte de Saint-Germain, le duc de Broglie nous donna, pour nous faire connaître sa nomination, l'ordre de nous tenir prêts à entrer en campagne.

Avant d'instruire mes lecteurs des événemens de la guerre, je crois devoir tracer un parallèle entre l'homme que des brigues de cour, une indigne cabale venaient d'appeler aux plus hautes faveurs militaires, et celui, qui toujours modeste, quoique ses rares talens, son génie l'élevassent au-dessus de tous ses rivaux, aima mieux subir d'injustes préférences, que de rien devoir aux vils moyens que ses concurrens employaient pour parvenir.

CHAPITRE XXXIX.

Parallèle entre le duc de Broglie et le comte de Saint-Germain. — Brigues de cour. — Le duc de Broglie élevé au commandement en chef. — Général se laissant diriger, sans s'en douter, par le général ennemi. — Simple choc décoré du nom de bataille. — Disgrâce du comte de Saint-Germain. — Regrets de l'armée. — Coup de théâtre chevaleresque.

Le maréchal de Contades étant disgrâcié, le choix à faire pour le remplacer, embarrassa étrangement la cour. Elle balança entre le duc de Broglie et le comte de Saint-Germain, les seuls officiers-généraux sur lesquels ce choix pouvait porter. On reconnaissait dans l'un et dans l'autre une sévère probité quand il s'agissait d'argent, ce qui était alors une espèce de phénomène parmi nos officiers-généraux. Pour ce qui concerne les autres qualités, le premier se faisait remarquer par une valeur bouillante, mais il n'avait que de petites vues et son esprit ne lui présentait

que de petites ressources. Le second était flegmatique, mais ses vues et ses ressources étaient grandes. Le duc de Broglie brillait par les talens du moment, c'est-à-dire par un coup-d'œil assez sûr, par de l'habileté à prendre promptement un parti, à dresser une marche, une attaque, un ordre de bataille. Le comte de Saint-Germain, qui avait mis à profit une longue expérience, en faisait des applications d'une justesse parfaite, quelque variés que fussent les objets. M. de Broglie ne s'élevait réellement à la hauteur du commandement que le jour d'une affaire; et M. de Saint-Germain se montrait général supérieur pendant toute la campagne. Le premier était tourmenté par la crainte que l'on appréciât à leur juste valeur les vertus, le savoir et les actions éclatantes du second; et le second ne craignait, de la part du premier, que son crédit, sa jalousie et les manœuvres secrètes de son frère, le comte de Broglie, homme plein d'esprit, de bravoure et de connaissances militaires, mais insolent, méchant et ayant une âme qui distillait continuellement le fiel. Enfin, l'un s'enorgueillissait des succès récens

de Berghem, de Sunderhausen et de Lutzelberg; mais il était incontestablement prouvé que l'autre, quoique toujours contrarié par des rivaux jaloux, et réduit à un abandon funeste par la trahison, avait sauvé l'armée à Rosback, dans la retraite de Hanôvre et à la bataille de Crevelt.

Toute l'armée, en faisant le parallèle qu'on vient de lire, avait proclamé le comte de Saint-Germain le meilleur de nos officiers-généraux, et l'avait désigné pour le commandement en chef. Mais l'opinion de l'armée était d'un poids infiniment léger aux yeux des cabaleurs de Versailles. M. de Saint-Germain, simple gentilhomme, n'allait jamais à la cour, n'y avait aucune brigue, et vivait dans sa famille; il croyait que de la probité, du savoir, des talens, des services, dispensaient de sollicitations, de flatteries et d'intrigues. Le duc de Broglie l'avait donc emporté sur lui: nommé successeur de M. de Contades, il fut élevé à la dignité de maréchal de France.

Il ne dut toutefois cette préférence qu'à des redoublemens infinis d'intrigues et qu'à de calomnieuses insinuations contre son rival.

Dans le principe, pour sortir d'embarras et satisfaire les deux partis, la cour avait eu l'intention de partager l'armée d'Allemagne en deux armées indépendantes l'une de l'autre. La première eût été commandée par le duc de Broglie, qui, après la bataille de Berghem, ayant rassemblé ses quartiers, se trouvait sous Francfort à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes, bien complets et en bon état. La seconde eût eu pour chef M. de Saint-Germain qui, par la réunion qu'il avait faite des quartiers du Bas-Rhin, commandait, à Dusseldorff, trente-cinq mille hommes, n'ayant aucun ennemi en face de lui. Mais humilié de ce partage et tourmenté par le desir de voir soumis à ses ordres un grand homme dont le mérite l'offusquait, la vanité de M. de Broglie le rendit insensible à l'intérêt de la cause commune; il fit agir si habilement ses amis, qu'il obtint la jonction des deux armées. Quand il pouvait se débarrasser de la moitié d'un fardeau des plus pesans, il osa se charger de la terrible responsabilité attachée au commandement de cent cinquante mille hommes; il ferma les yeux sur l'extrême

difficulté de les mener ensemble, en masse, à travers des montagnes presque inaccessibles, au milieu d'un pays déjà ruiné; de nourrir, là, trois ou quatre cent mille bouches, et d'y engager un train immense d'artillerie et de bagages. Enfin, cette délirante vanité le dominait tellement qu'elle lui ravissait la faculté de prévoir que la faim consumerait la moitié des hommes et des chevaux, et que, sans parler des échecs probables, les seules marches feraient perdre la plus grande partie des bagages et de l'artillerie.

En remportant le funeste triomphe qu'il avait si ardemment sollicité, il ne s'aperçut pas qu'il servait le prince Ferdinand selon ses vœux. Ce que ce prince redoutait le plus alors, c'était d'avoir à lutter contre deux armées, qui auraient eu des moyens faciles de subsistances, l'une dans le Bas-Rhin, en la dirigeant contre Munster et Lipstadt; l'autre, dans le Haut-Rhin, qui eût marché contre la Hesse. Lorsqu'on leur faisait au contraire suivre un seul chemin, la précaution des magasins, pour une aussi grande masse d'hommes, ne pouvait avoir été prise, dans un

pays que l'ennemi occupait. Aussi, bientôt cette armée accabla-t-elle, du poids de ses bagages, les terres par où elle passa : semblable au fèu du ciel, ou à un torrent impétueux, elle laissa derrière elle, la misère et la désolation, et se ferma ainsi la facilité du retour.

De son camp de Neuhaus, le prince Ferdinand observait, avec une joie qu'il avait peine à dissimuler, cette imprudente marche. Par de fines manœuvres, de feintes inquiétudes, il sut adroitement persuader que son génie pliait devant celui de M. de Broglie; il en résulta, que ce fut lui, en quelque sorte, qui dirigea nos mouvemens, et nous poussa vers le point qui convenait le plus à ses projets. Donnant complètement dans le piége, notre général fit faire de fort belles marches pour nous rendre à ce point, qui était Corback; nous y arrivâmes, et nous hâtâmes de nous y enfermer.

Corback, petite ville du nombre de celles qu'alors on nommait *libres*, est située entre Fulde, et les montagnes de la Westphalie, et environnée d'une plaine de sept à huit

lieues. Cette plaine devenait une ressource très-nécessaire à notre subsistance, car on sait que nous manquions de magasins.

« Si le plan de campagne de M. de Broglie était irréprochable, nous disait le chevalier d'Érigny, cette plaine serait pour nous un excellent débouché. Non-seulement on aurait la facilité de s'y procurer des vivres, mais encore on pourrait la regarder comme la clé de la Westphalie. Sa proximité de Cassel nous autoriserait à compter sur la facilité de soumettre la Hesse. Son voisinage du Weser ferait espérer un passage libre dans le pays de Hanôvre, et les gorges de Warbourg et de Statberg, qui la bornent, du côté de la Dymel, de la Lippe, du duché de Westphalie et du comté de la Marck, nous ouvriraient les évêchés (1). Mais, dans l'état actuel des choses, établir un projet sur ces

---

(1) On comprenait sous le nom *des évêchés* ou de la *rue aux prêtres*, les anciens états de l'électeur de Cologne, qui contenaient cinq sièges épiscopaux, savoir : Cologne archevêché, Munster, Paderborn, Hildesheim et Osnabruck. Il ne faut pas confondre ce pays avec celui de Toul, Metz et Verdun, qui est aussi désigné sous le nom collectif des *Évêchés*.

avantages, c'est n'avoir considéré l'entreprise que d'un côté spécieux.

» Ainsi, quoique M. de Broglie soit très-habile à diriger ses marches et à choisir ses camps, il m'est démontré qu'il a fait une grande faute, en négligeant de considérer que la plaine de Corback est divisée en deux camps inaccessibles, l'un pour l'autre, et que, si la nature semble l'avoir formée pour l'attaque de tous les lieux dont on veut faire la conquête, elle paraît y avoir placé également le point de défense des mêmes lieux. Par sa droite, le camp de Sachsenhausen n'a besoin, pour couvrir les gorges de Warbourg et de Statberg, que d'y placer de petits détachemens, et par sa gauche il défend l'entrée du pays de Hanôvre et de Cassel. D'autres considérations, peut-être plus sérieuses encore, auraient dû éclairer aussi M. de Broglie : ces considérations sont que, dans une situation, telle que la nôtre, l'habileté du prince Ferdinand et la disette des vivres seront deux grands obstacles à surmonter ; que, dans le cas où nous ferons notre pointe un peu trop hardie, nous risquerons de pro-

voquer une excursion de la part du prince Henri de Prusse, qui n'est arrêté que faiblement par l'armée des Cercles. Il est bien étonnant, dit en terminant le chevalier d'Érigny, que M. de Broglie n'ait pas daigné s'arrêter un instant à ces considérations! »

Sans murmurer du parti qu'avait pris la cour, de le placer sous les ordres de M. de Broglie, moins ancien lieutenant-général que lui, M. de Saint-Germain, ayant opéré la fatale jonction à laquelle il s'était opposé avant la décision, ne songea plus qu'à exécuter ponctuellement ce qui avait été arrêté. Mais, ce n'était pas assez d'avoir voulu l'humilier, on voulut lui faire commettre des fautes, afin d'avoir un prétexte pour le perdre. Au camp de Mérode, à sept lieues de la plaine de Corback, un aide-de-camp, nommé Bourneville, vient, de la part du maréchal, lui dire de retarder sa marche. La nécessité de se pourvoir de pain, porte M. de Saint-Germain à obtempérer à cette singulière injonction : il désigne donc un séjour; mais, deux heures après, éclairé par la réflexion, il change de sentiment, et ordonne de battre la générale.

On se remet en marche, et l'on arrive au rendez-vous de la jonction, à neuf heures du matin.

Alors, M. de Saint-Germain nous fait déboucher dans la plaine de Corback. Nous y trouvons les colonnes hanôvriennes, commençant à se former, et déjà maîtresses d'une partie de cette plaine, notamment du camp que devait occuper notre réserve; mais, on ne voit pas encore paraître les colonnes de l'armée de M. de Broglie. Cependant, on se bat, et M. de Saint-Germain oppose à l'ennemi, quatre à cinq mille hommes, tout au plus; qu'il peut déployer dans la plaine. Ce n'est que vers une heure après midi, que la tête de la grande armée paraît, et qu'il juge que rien ne doit plus l'empêcher de faire déboucher le reste de son armée. M. de Broglie s'étend par sa gauche; les Hanôvriens prennent tranquillement leur bon camp de Sachsenhausen, laissant cinq à six cents morts, blessés ou prisonniers. Notre perte est à peu près égale à la leur; mais, nous leur prenons de plus, dans un bois, treize pièces de canon.

Cet événement ne peut être nommé qu'un

simple choc, dont le succès est dû à la bravoure de quelques régimens; on ne l'en décore pas moins du nom pompeux de bataille de Corback, et la renommée n'a pas assez de trompettes pour proclamer la gloire du maréchal de Broglie.

Au reste, quel qu'ait été ce succès, à qui l'avons-nous dû ? à M. de Saint-Germain. Arrivé avec une armée très-inférieure en nombre, dans la plaine de Corback, y trouvant les ennemis en force, et ne voyant pas arriver M. de Broglie, il pouvait, après une heure de combat, tenir un conseil de guerre, y proposer la retraite, l'effectuer, puis, s'en retourner sur le Bas-Rhin. Son excuse eût été légitime. Le maréchal eût manqué la campagne par sa propre faute, et n'eût pu accuser M. de Saint-Germain, qu'injustement, puisqu'il aurait paru avoir sauvé une partie de l'armée.

M. de Saint-Germain se fit au contraire un devoir de sacrifier l'intérêt de sa propre gloire au bien du service; il se conduisit en citoyen, mais, il mit en même temps une continuelle prudence dans ses actes les plus simples. Si, ne suivant que son zèle, il se fût engagé, avec

son armée entière, dans la plaine, sur la confiance de l'arrivée du maréchal, quatre heures qui s'écoulèrent, dans l'attente de la grande armée, auraient suffi pour le faire battre complètement. On n'en eût pas moins loué le plan de M. de Broglie, et le blâme n'eût tombé que sur le général battu.

On devait donc au comte de Saint-Germain des éloges et des remercîmens. Eh bien! l'espèce de reconnaissance qu'on manifesta pour ce grand homme fut de l'accuser indignement et de le destituer. Dans toute la France on considéra sa disgrâce comme une calamité. Au moment où il quitta son armée, la consternation se répandit sur tous les visages. Les soldats pleuraient, juraient, maudissaient les ennemis de leur général, et le nommaient leur père et leur soutien.

Le chevalier, depuis comte de Muy, eut le malheur de succéder sous de si tristes auspices à un général si chéri. Quoique très-brave et très-instruit, M. de Muy sentit toute la difficulté, tout le désagrément de le remplacer. La démarche qu'il se voyait obligé de

faire était pénible pour un homme en qui la probité et les vertus civiles s'alliaient à beaucoup d'esprit et à des talens militaires d'un ordre supérieur. Ayant assemblé les officiers, il parut aussi affecté qu'eux de la perte qu'ils faisaient, et reçut leurs complimens avec une touchante modestie.

Soudain, un de nos officiers-généraux fait un coup de théâtre vraiment chevaleresque; c'est le marquis de Roquepine, personnage à la fois héroïquement et comiquement original, mais d'une bravoure éprouvée, d'un esprit aimable, et doué surtout de cette probité, de ce vieux honneur gaulois, qui semblent si ridicules dans un siècle aussi policé que le nôtre. Faisant partie des officiers qui, dans un morne silence, entourent le chevalier de Muy, sa figure s'anime d'une expression toute martiale, il se campe fièrement sur ses pieds, puis fixant ses regards sur le général: « Nous vous considérons, Monsieur, lui dit- » il, comme un très-galant homme, très- » brave et très-fidèle serviteur du roi; mais » nous avons perdu notre père, et sûrement » vous ne vous flattez pas de nous faire ou-

» blier cette perte par l'égalité des talens mi-
» litaires. Il en savait plus que vous, qui l'es-
» timez, et que tous ceux qui le craignaient.
» Dans notre malheur c'est pour nous une
» consolation de le voir remplacé par vous,
» que nous honorons ; mais le cas que nous fai-
» sons de vos talens ne diminue pas l'idée de
» notre perte. Le comte de Saint-Germain est
» le plus grand général de l'Europe. Je suis
» ici l'organe de toute l'armée, et si quelqu'un
» est assez J... f..... pour penser différem-
» ment, qu'il ramasse mon gant et qu'il me le
» rapporte. »

A ces mots il jette son gant au milieu du cercle. Tout le monde fait place à ce gage de combat, le laisse tomber par terre, et il reste jusqu'à ce que le bouillant marquis aille le ramasser. C'est ce qu'il fait enfin, puis, après avoir réitéré son défi en termes très-énergiques, il se retire.

On ne tarda pas à reconnaître que le comte de Saint-Germain était en effet le seul général qui aurait pu rétablir nos affaires en Allemagne, et réparer les sottises multipliées, coup sur coup, depuis 1757; on ne douta

plus que sa disgrâce n'entraînât la ruine totale de nos opérations. Aussi l'Europe entière applaudit-elle au discernement et à la sagesse qui portèrent le roi de Danemarck à honorer de sa confiance intime, les vertus et les talens de ce grand homme (1).

---

(1) Une notice sur le comte de Saint-Germain, doit trouver ici sa place. Je regarde même comme un devoir de réparer l'oubli impardonnable de nos fabricans de biographies à son égard.

Le comte de Saint-Germain était un gentilhomme d'Alsace à simple tonsure. Dans sa première jeunesse il fut jésuite, et même profess. Mais la manière dont les disciples d'Ignace entendaient la morale évangélique fit évanouir sa vocation pour l'état ecclésiastique, et il quitta l'ordre pour être lieutenant, puis capitaine de milice. De là il passa successivement au service de l'électeur palatin, de la maison d'Autriche et de l'empereur Charles VII. et y acquit la réputation d'un brave et savant officier.

Revenu en France, il fut bientôt employé ; l'illustre maréchal de Saxe, qui se connaissait en mérite militaire, et qui avait une haute estime pour celui du comte de Saint-Germain, voulut qu'il prît du service dans l'armée qu'il commandait et lui donna toute sa confiance. Le comte acquit ainsi les différens grades. Il fut ensuite décoré du cordon rouge, et il était à la veille d'être élevé à la dignité de maréchal de France, lorsque les tracasseries que lui fit éprouver le maréchal de Broglie détruisirent toutes ses espérances à cet égard.

Alors privé de la satisfaction de pouvoir être utile désormais à son pays, il accepta des offres que lui fit Christiern VI, roi de Danemarck, et se chargea de la direction des troupes de ce prince. Frédéric V ayant succédé à son père, suivit l'impulsion que lui donnèrent des courtisans jaloux du comte de Saint-Germain, il le remercia et lui proposa un traitement de retraite considérable, mais celui-ci préféra cent mille écus argent comptant.

Malheureusement il plaça cette somme et tout ce qu'il possédait encore, chez un banquier de Hambourg. Peu de temps après, ce banquier fit banqueroute. De retour en Alsace, sa patrie, le comte de Saint-Germain se trouva donc complètement ruiné. Les officiers du régiment Royal-Alsace, profondément affligés de voir leur ancien général dans une si pénible situation, se cotisèrent pour lui procurer une existence indépendante. Ce procédé généreux fit rougir les ministres français de l'abandon dans lequel ils avaient laissé un officier général si distingué, et ils engagèrent le roi à lui faire une pension de dix mille francs.

M. de Saint-Germain vivait de cette pension, quand un courrier, envoyé par la cour, vint en 1775 le chercher à la charrue, pour être ministre de la guerre, comme autrefois les Romains allaient chercher leurs généraux. Il était en bonnet de nuit et en redingote dans son jardin, lorsque l'abbé Dubois, frère du commandant du guet de Paris, vint lui annoncer sa nomination. Il s'écria : *Est-ce qu'on pense encore à moi?* accepta et partit.

Avant de mourir, le maréchal de Muy l'avait désigné au roi, comme le plus digne de lui succéder au ministère de la guerre, et M. de Malesherbes, appuyé de l'avis unanime des autres ministres, avait ensuite décidé sa majesté à le nommer.

A son arrivée à Versailles, après qu'il eut été présenté au roi, sa majesté lui rendit, de sa main, le cordon rouge qu'il avait renvoyé, lors de son départ pour le Danemarck, et lui fit donner cent mille écus pour se meubler et monter sa maison. Comme le comte de Saint-Germain avait le grade de feld-maréchal en Danemarck, on crut que ce grade le désignait pour être incessamment maréchal de France.

Son élévation au ministère causa une allégresse générale dans l'armée. Il déclara que la première chose dont il allait s'occuper, serait de venir au secours des officiers malheureux. Mais, ses projets de suppression de la maison militaire du roi, pour la remplacer par tous les régimens de France, qui seraient venus à tour de rôle, monter la garde à la cour auprès de la personne de S. M., déplut beaucoup aux courtisans. Vainement on souhaitait que cet arrangement eût lieu, parce que c'était un moyen de faire connaître successivement au roi

tous les militaires de son royaume, qui l'auraient également connu, et qu'il en serait résulté un zèle plus grand de leur part, et une bienfaisance plus éclairée chez le monarque. Toute la haute noblesse que les suppressions projetées devaient atteindre, était en alarmes, criait contre le ministre, et le nommait le *Maupeou militaire.* Elle persuada même à *Monsieur* (depuis Louis XVIII) de s'unir à elle, en sa qualité de colonel-général des carabiniers. Ce prince alla chez M. de Saint-Germain pour lui signifier de renoncer à son projet. M. de Saint-Germain lui répondit respectueusement qu'il était devenu celui du roi, qui en voulait l'exécution. On présumait la résolution de S. M. invariable à cet égard, d'autant plus qu'elle était confirmée par les avis des trois ministres, MM. de Saint-Germain, de Turgot, et de Malesherbes.

La reine elle-même, entreprit M. de Saint-Germain sur ses opérations, et lui demanda pourquoi il conservait cinquante gens-d'armes et cinquante chevau-légers? Elle ajoutait: « C'est sans doute » pour accompagner le roi au lit de justice? — Non, madame, c'est » pour figurer au *Te Deum.* »

L'usage était, quand un secrétaire d'Etat de la guerre parvenait à ce département, qu'il annonçât son avènement, par des lettres circulaires, à tous les gouverneurs, lieutenans-généraux, officiers et commandans, etc. Le comte de Saint-Germain profita de cette circonstance, pour écrire au maréchal duc de Broglie, gouverneur de Metz et du pays Messin, une lettre particulière, par laquelle il semblait oublier la contestation élevée entre eux, lors de l'affaire de Corback, et qui avait occasioné sa retraite. M. de Broglie répondit sur le même ton, et l'on donna dans le monde ces deux épîtres pour des modèles de générosité et de sentimens patriotiques.

CHAPITRE XI.

Situation critique de l'armée française. — Chacun veut commander, personne ne veut obéir. — Fautes d'un célèbre général en chef. — Perte de la bataille de Warbourg.

Examinons maintenant quels furent les effets de la fameuse bataille de Corback. Avec soixante et dix mille hommes, le prince Ferdinand nous en tenait en échec cent quarante mille, et quand le maréchal venait de perdre la moitié de l'été à fusiller à la tête de son camp, l'intrépide prince héréditaire de Brunswick, étant passé derrière notre armée avec sept à huit mille hommes, nous prenait nos convois et nos courriers. Il nous surprit même un corps de troupes aux ordres de M. Glaubitz, et nous causa des dommages que nous étions loin de prévoir.

L'armée était affaiblie par la perte de vingt mille hommes. La division au commande-

ment de laquelle M. de Muy avait succédé à M. de Saint-Germain, était diminuée de moitié et faisait partie de la gauche, tandis que le prince Xavier tenait la droite avec ses Saxons. Nous ne pouvions rester dans la pénible situation où l'on nous avait réduits : nous avions mangé toute la plaine de Corback; nous manquions de pain et de fourrages, et toute espèce de moyen d'entreprendre quelque chose nous était ravi. Il fallait pourtant se décider à avancer ou à reculer. Comment sortir d'une manière honorable de ce que nous appelions *un trou destructeur?* La chose n'était possible que par un de ces élans plus qu'humains, qui élèvent les braves au-dessus d'eux-mêmes dans les circonstances périlleuses. Mais ne voilà-t-il pas que le bruit circule qu'on est tourmenté d'une violente tentation de faire une course dans le pays de Hanôvre et de s'emparer en même temps des deux défilés de Warbourg et de Stadtberg, qui donneraient entrée dans les évêchés du cercle de Westphalie. Et quel est le but de cette belle idée? Uniquement celui de s'en faire un mérite auprès de la cour. Pour don-

ner à ce qu'on veut effectuer une apparence de régularité, le maréchal de Broglie assemble des officiers de tous les grades; il leur communique ses vues, persuadé qu'aucun d'eux n'osera émettre un avis différent du sien : mais, au risque d'encourir sa disgrâce, le comte de Bélancour et le chevalier d'Érigny combattent un plan si absurde.

« Je supplie, monsieur le maréchal, de me pardonner, dit le chevalier, si j'ose lui faire observer que l'exécution du projet d'aller dans le Hanôvre, ne nous laissera d'autre perspective que des désastres. Le plan qui me paraîtrait le seul raisonnable, le seul exécutable, dans la conjoncture actuelle, serait de sortir avec intrépidité, de tourner le camp des ennemis par leur droite, et de faire prendre à notre armée, le chemin de Landau et de Walfagen. En adoptant ce parti, on couperait au prince Ferdinand les débouchés de la Westphalie; puis, en le rejetant derrière le Weser, nous nous rendrions facilement les maîtres de Lipstadt et de Munster; la campagne finirait ensuite dans les évêchés, et là, monsieur le maréchal, vous pourriez

former des places d'armes, et des magasins pour l'année prochaine.

» Si vous prétendez, au contraire, pénétrer dans le Hanôvre, en même temps que vous avez l'intention de fermer au prince Ferdinand le débouché de la Westphalie, vous vous livrerez à l'entreprise la plus hasardeuse.

» En vous soumettant ces observations, monsieur le maréchal, M. de Bélancour et moi, croyons remplir un devoir sacré. Si vous ne les jugez pas dignes d'être prises en considération, nous n'en serons pas moins toujours fidèles à exécuter, même au péril de notre vie, les ordres que vous nous donnerez. »

Le maréchal de Broglie reçut fort mal les observations, qu'un lieutenant-colonel de dragons avait la hardiesse de lui faire devant de nombreux témoins, et il n'en tint aucun compte.

En même temps donc que, par ses ordres, les Saxons, à la droite, forcèrent Cassel, il fit marcher la gauche par Landau, situé sur le flanc droit du camp de Sachsenhausen. Il perdit alors des instans précieux, dans le

camp de Kanstein, à attendre le rappel de M. de Saint-Germain, qui commandait cette gauche. Il ordonna ensuite au chevalier de Muy, successeur de ce général, de s'avancer sur Wolckmarsheim, où M. de Sporcken s'était retranché dans des bois et sur les hauteurs qui dominent ce bourg. Le comte de Broglie, frère du maréchal, qui commandait une belle division, composée de l'élite de l'armée, tourna le camp de M. de Sporcken, et après un léger combat, obligea ce général à repasser les défilés, et à se camper à la gorge de Warbourg.

Le chevalier de Muy marcha pour obéir au maréchal, sur la gorge de Stadtberg; enfin, après plusieurs marches et contre-marches sans combat, sa division, composée d'environ dix-huit mille hommes, passa le défilé de Warbourg et prit le camp du même nom. Nous avions à notre droite la ville de Warbourg fermée de murailles, où l'on avait jeté un bataillon en avant de notre centre; un peu sur la droite, une tour occupée par deux cents hommes des ennemis. Notre gauche était appuyée à des hauteurs, sur la plus éloi-

gnée desquelles on voyait une autre tour ruinée. En avant de notre camp s'étendait une plaine de deux lieues de largeur, bordée d'un bois qui, passant derrière Warbourg par notre droite, continuait son enceinte, et allait terminer notre gauche très-près de la tour. La disposition du terrain et notre sécurité nous avaient engagés à faire camper la cavalerie au centre, sur deux lignes, et l'infanterie aux deux ailes. La Dymel, passant dans Warbourg, coulait derrière notre camp jusqu'au-delà de notre gauche. Nous avions sur cette rivière deux ponts, l'un dans Warbourg, où était une partie de nos équipages, l'autre derrière notre gauche, à un village appelé Germeté, où était notre hôpital ambulant.

Le corps d'armée qui, depuis notre sortie du camp de Corback, nous avait été opposé, était de quinze mille hommes, commandés par M. de Sporcken assez bon général. La faiblesse de cette division pouvait seule faire excuser notre mauvaise disposition; je dis mauvaise, puisque nous avions en avant de nous, des bois qui nous cachaient la position de l'ennemi, et une tour, d'où les regards

plongeaient dans notre camp, et d'où l'on voyait distinctement tous nos mouvemens. A notre droite était une mauvaise ville qu'on ne pouvait défendre; à notre gauche des montagnes nous dominaient, et derrière nous coulait une rivière escarpée avec deux ponts seulement, embarrassés par les équipages, par l'hôpital ambulant, et, pour toute retraite, des gorges de montagnes, d'où nous étions descendus en défilant.

Le maréchal avait effectivement disposé son armée par échelons; la réserve du chevalier de Muy, qui terminait la droite, devait être soutenue par un corps de quatre mille hommes, aux ordres de M. de la Morlière. Ce corps devait être soutenu à son tour par un autre plus considérable, commandé par M. de Saint-Pern. Le comte de Broglie en commandait un troisième qui communiquait avec la grande armée. Toutes ces réserves étaient placées à des distances égales, pour se prêter des secours mutuels, et la plus éloignée n'était pas à six lieues.

Jusqu'alors nos marches avaient été belles, car le maréchal de Broglie était grand détail-

liste et voyait bien un terrain de cinq à six lieues. Mais la conduite du prince Ferdinand fut admirable. J'ai dit plus haut que ses ruses nous avaient attirés à Corback; il joua donc presque à coup sûr en nous faisant tomber dans le piège, en prenant pour bases de ses calculs, le caractère valeureux, mais irréfléchi des Français, les talens mal dirigés et l'entêtement de M. de Broglie, notre disette, les cabales de la cour, les ordres des ministres et les propos de Paris.

Ce prince nous forçait ainsi à consumer, dans la plaine dont il s'agit, la moitié de la belle saison, nous mettait dans l'impuissance de nous arrêter nulle part, et réduisait nos exploits à une demi-campagne, dont une partie devait se perdre en longues et fatigantes marches, pour regagner nos quartiers du Mein et du Rhin.

Il fit plus: le prolongement de notre armée empêchant que les deux extrémités se secourussent mutuellement à propos, il partit de son camp de Sachsenhausen, sans être aperçu du maréchal, avec un très-gros détachement, le même jour que nous arrivâmes dans notre

camp de Warbourg. M. de Sporcken s'avança sur nous par notre droite, tandis que le prince fit filer sur notre gauche de l'infanterie, qui passa la nuit dans les bois qui la bordaient. Il s'éleva, le lendemain, un brouillard si épais qu'on ne voyait point à cinquante pas, ce qui facilita encore les manœuvres des alliés. M. de Sporcken fit mine d'avancer de l'infanterie pour soutenir la tour placée en avant de notre droite et que nos troupes légères attaquaient. M. de Muy, qui n'était point averti de la marche du prince Ferdinand, croyant n'avoir affaire qu'à un corps d'une force égale à la sienne, avait tiré une grande partie de l'infanterie de sa gauche pour fortifier sa droite. Mais, le brouillard ayant cessé à neuf heures du matin, il vit distinctement et fort près, trois colonnes, sortant en bon ordre d'un bois pour attaquer notre gauche. Alors, dans le dessein de réparer la faute qu'il avait faite de se dégarnir de ce côté, il se hâta d'y envoyer l'infanterie qu'il en avait tirée, et même de la renforcer. On y fit avancer aussi de la cavalerie, mais elle ne servit qu'à embarrasser la marche,

à cause de l'inégalité du terrain. Toute l'infanterie fit des merveilles et ne perdit ses positions que pied à pied, avec beaucoup de courage. Les brigades les plus maltraitées furent celles de Bourbonnais, de la Couronne, de Rouergue, les Suisses de Planta, de Jenner, et Lockman.

Tout le canon que l'on aventura sur la gauche fut pris. Les alliés s'emparèrent du village de Germeté, où nos équipages et notre hôpital ambulant devinrent leur conquête. Cependant, M. de Sporcken, l'un de leurs généraux, profita du désordre de notre gauche pour attaquer vigoureusement notre droite, s'emparer de Warbourg, et forcer nos troupes à passer la Dymel au gué et à la nage, abandonnant le camp tendu et le canon. Toute la cavalerie de la droite, commandée par le général Lutzelbourg et le maréchal de camp Maugiron, hommes d'esprit, mais débauchés, avides et poltrons, se retira sans s'être battue. Cette retraite précipitée fut la première cause du désordre. Elle avait pour prétexte de couvrir celle des équipages, mais les équipages n'en furent pas moins pris.

La cavalerie de la gauche consistait en deux brigades qui, en se tenant ensemble, pouvaient protéger la retraite de l'infanterie et du canon. Mais, la valeur inconsidérée et l'insubordination du marquis de Lugeac, commandant les grenadiers à cheval, ruina toute espérance. Avec six escadrons seulement, il attaqua toute la cavalerie anglaise, que soutenaient deux colonnes d'infanterie et du canon. Aussi deux minutes suffirent-elles pour qu'il fût battu, et sa défaite produisit le double malheur de priver notre infanterie de l'appui de notre cavalerie, et de donner à la cavalerie anglaise la hardiesse de venir l'attaquer dans sa retraite, le sabre à la main.

Ce marquis de Lugeac était un homme fort dangereux, avide, téméraire, fat, hautain, boute-feu, cabaleur, ignorant et toujours tranchant sur tous les sujets. Quinze ans après cette époque, en juillet 1775, les grenadiers à cheval qu'il commandait, présentèrent à M. de Muy, alors ministre de la guerre, un mémoire, par lequel ils se plaignaient de ce que ce marquis, dont la dureté

allait jusqu'à la férocité, leur retenait injustement la moitié de leur paie.

Nous eûmes à cette affaire de Warbourg, six mille hommes tués, ou blessés, ou prisonniers; la plus grande partie de nos canons et de nos équipages resta aux ennemis. Cependant nos troupes avaient montré une héroïque fermeté et s'étaient retirées, non-seulement sans fuir, mais encore avec un ordre aussi admirable qu'imposant. Les Suisses firent surtout beaucoup d'honneur à cette bataille. Le baron de Travers, MM. Jenner, Lockman se distinguèrent, ainsi que le comte de Montbarrey, colonel de la couronne, et les autres chefs.

Si l'on avait su conduire nos troupes, leur retraite eût ressemblé à une victoire. Mais chacun commandait et personne n'obéissait. Le lieutenant-général marquis d'Auvet, commandant l'aile gauche de la cavalerie, n'eut ni assez de fermeté ni assez de crédit sur le marquis de Lugeac pour retenir sa témérité. MM. de Lutzelbourg et Maugiron n'avaient reçu de personne l'ordre d'emmener, ainsi qu'ils le firent, l'aile droite de la cavalerie

aux équipages. Le duc de Fronsac, fils du brillant duc de Richelieu, mais ignorant, léger, dénué de talent et de consistance, quoique brave, était à la tête des dragons; sans but, sans plan, sans ordre, il les dirigeait tantôt à droite, tantôt à gauche, d'une manière si maladroite qu'il embarrassait tout le monde et ne faisait ferme nulle part. Le lieutenant-général de la Morlière, qui commandait un corps détaché de quatre mille hommes, à deux lieues du champ de bataille, et qui était plus à portée que les autres chefs de secourir le chevalier de Muy, voyait, entendait la fusillade; non-seulement il ne voulut pas avancer, mais il se retira et empêcha même de marcher le brave et probe lieutenant-général de Saint-Pern, colonel des grenadiers de France, qui était sous ses ordres, comme chargé de la réserve intermédiaire entre le chevalier de Muy et le comte de Broglie.

Toutefois, malgré cette espèce d'anarchie militaire, les alliés, et surtout les Anglais, composant la tête de l'attaque, perdirent pour le moins autant de monde que nous, et

nous leur fîmes plus de prisonniers qu'ils ne réussirent à nous en faire.

Le même soir, d'elles-mêmes, les troupes se retirèrent dans le camp de Wolckmussen, à trois lieues de Warbourg. L'ennemi n'osa ni les suivre, ni passer la Dymel jusqu'au lendemain. Faisons remarquer ici qu'aucun homme de l'armée ne traversa cette rivière sur les deux ponts, et que tous la passèrent dans l'eau, l'infanterie en ayant dans plusieurs endroits jusqu'à la poitrine. Si nos troupes arrivèrent saines et sauves au camp, ce fut un grand coup de bonheur; car à la sortie de Corback, le comte de Broglie avait mêlé tellement les colonnes que notre marche en avait été retardée. Nous nous repliâmes ensuite, par plusieurs marches, sur le camp retranché de Cassel; les ennemis nous y suivirent en harcelant notre arrière-garde, et ils la maltraitèrent très-fort à son arrivée à Weimar, dans la plaine de Cassel.

Afin de diminuer, aux yeux de la nation, l'étendue des pertes que nous venions de faire, on préconisa bien haut la gloire et les avantages qui devaient résulter de la prise de Cassel,

dont le prince Xavier venait de se rendre maître, et de celle du camp tendu des ennemis, par le maréchal, c'est-à-dire cent mille aunes de vieilles toiles.

La vérité, est que la perte de cette bataille de Warbourg a pensé nous coûter la Flandres, où nous n'avons pu revenir qu'avec des peines incroyables, et que nous n'avons défendue que par miracle. Si, dans cette circonstance, le chevalier de Muy, homme de mérite, très-appliqué à son métier, a été un exécuteur malheureux, on ne doit l'attribuer qu'au maréchal de Broglie, qui l'avait trop éloigné, ne le soutenait pas assez, et s'était laissé dérober une marche par l'ennemi, en sa présence.

Le prince Ferdinand ne s'endormit point sur ses lauriers : huit jours après, il se porta avec la même rapidité à sa gauche et battit notre droite. Nous fîmes alors comme les limaçons, nous nous repliâmes dans notre coquille, c'est-à-dire, dans le camp retranché de Cassel, et notre position n'y fut jamais tranquille. Une forêt appelée de Sababord, dont nous n'étions pas assez loin, inquiéta notre droite,

jusqu'à l'époque où de plus grands événemens nous arrachèrent à ce repos si souvent troublé.

CHAPITRE XLI.

Superbe plan imaginé par les cours de Londres et de Berlin contre la France et l'Autriche. — Ce plan réduit à l'impuissance. — Beau coup manqué par le prince héréditaire de Brunswick. —Victoire de Klosterskamp, remportée par le jeune marquis de Castries.

Les cours de Londres et de Berlin venaient alors de concevoir un nouveau plan de guerre, qui attira l'attention de toute l'Europe. D'après ce plan, le roi de Prusse rentrait en Bohême; le prince héréditaire de Brunswick marchait sur Wesel, et pour lui donner la main, à son entrée dans les Pays-Bas, les Anglais s'approchaient d'Anvers, qu'à cet effet, ils voulaient prendre. Nous avions environ cent vingt mille hommes de trop dans le bassin de Cassel; nous n'en avions pas quatre mille pour défendre les Pays-Bas, et Wesel était sans garnison.

Le commandement de notre réserve fut retiré au chevalier de Muy, pour le donner au marquis de Castries, que protégeait puissamment le maréchal de Belle-Isle, qui le regardait comme son héritier, depuis la mort funeste du comte de Gisors, son fils. Ce jeune lieutenant-général, doué d'une figure très-agréable, s'était acquis déjà l'estime des militaires, par une probité scrupuleuse, par une valeur franche et noble, et par une application constante à son métier, qu'il entendait bien. Il joignait à ces qualités de grandes richesses. Pourvu de la charge de commissaire-général de la cavalerie, ayant commandé celle qui s'était distinguée à Rosback, il avait alors déployé beaucoup d'énergie et reçu deux blessures. En un mot, il avait fait la guerre avec une rare intelligence et beaucoup d'honneur.

Chargé ensuite de prendre Rhinfelds, petite place appartenant au prince de Hesse, et qui gênait sans cesse nos convois sur le Rhin, la reddition qui lui en fut faite, moitié par force, moitié par négociation, lui valut le brevet de lieutenant-général. Tout récemment encore, à la journée de Warbourg, il

avait contribué, par sa valeur, à soutenir l'effort des ennemis et à sauver le reste de l'infanterie. Or, tous ces motifs réunis lui acquirent, en 1760, l'importante et difficile commission que, grâce à son étoile, il remplit avec un succès brillant.

Maintenant, le prince Ferdinand vainqueur n'avait plus aucun ennemi qui inquiétât sa droite; il tenait en échec le maréchal de Broglie, dont le plan était anéanti par le revers qu'il avait éprouvé, et dont l'irrésolution sur la manière de finir la campagne augmentait à chaque instant. Tout lui succédant ainsi au gré de ses vœux, ce prince habile s'empressa de placer un corps de dix-huit mille hommes, sous les ordres de son neveu le prince héréditaire, et lui confia le soin d'aller surprendre Wesel et d'opérer le grand versement de guerre, de gauche à droite, dont j'ai parlé. La flotte anglaise, chargée de quinze mille hommes de débarquement, se porta en même temps, vers les bouches de la Meuse, pour effectuer sa jonction avec le prince héréditaire. Aucun moment de cette guerre ne fut plus intéressant, plus critique, plus dange-

reux, pour la France et pour l'Autriche. L'armée du maréchal devenait inutile par son éloignement. Il n'y avait pas quatre mille hommes sur le Bas-Rhin, depuis Cologne jusqu'à Nimègue. Le lieutenant-général Piza s'était avancé jusqu'à Ruremonde, avec tout ce qu'il avait pu ramasser de troupes autrichiennes, et ces troupes ne s'élevaient pas au-dessus de trois mille cinq cents hommes, tant recrues que vieux soldats. Les places frontières de la Flandres française n'étaient gardées que par huit ou dix bataillons de milice; huit bataillons seulement occupaient Ostende, Nieuport et Dunkerque.

Telles étaient les circonstances effrayantes, où nous étions placés, quand le prince héréditaire investit la place de Wesel. Cette place est une des mieux fortifiées de l'Allemagne; mais, elle exige, pour sa défense, une garnison nombreuse. Le lieutenant-général suisse, Rodolphe de Castella, qui y commandait, depuis le commencement de la guerre, était réduit à deux bataillons, fort délabrés, du régiment suisse de Réding, et à trois bataillons de milice. Cette faible garnison n'a-

vait pas même ses postes marqués, pour résister à une attaque imprévue; le relâchement le plus déplorable avait anéanti son énergie; moins nombreuse que les habitans, qui étaient très-attachés au roi de Prusse, elle avait à redouter sans cesse des piéges et des conspirations. Les ouvrages étaient sans palissades, le canon en mauvais état; point de munitions, point de vivres! L'éloignement des armées avait étouffé toute précaution, et la vue du péril produisait la crainte, la confusion et le désordre. C'en était fait de Wesel! on le prenait d'emblée, si le prince héréditaire se fût déterminé à l'attaquer brusquement et par escalade. Heureusement, il s'obstina à faire un siège en règle. Cette lenteur, si favorable pour nous, rendit le courage aux assiégés. L'espoir de quelques secours, la maladresse des Hanôvriens dans les travaux du siége, leurs dispositions tranquillement méthodiques en nous attaquant, tout se réunit pour sauver cette ville et les Pays-Bas.

Ainsi, le prince héréditaire de Brunswick manqua bien positivement son coup. Après

cette faute, il prit un parti violent : ce fut de s'élancer au devant de notre armée, et peu s'en fallut qu'il ne réussît. La nouvelle de sa marche répandit la consternation à Bruxelles et à Versailles. Le maréchal de Broglie partagea la terreur générale. N'ayant pas pris la précaution de laisser un corps de troupes sur le Rhin, afin de contenir les Hanôvriens, il prévoyait que s'ils prenaient Wesel et pénétraient dans les Pays-Bas, la honte retomberait sur lui seul, ainsi que l'indignation publique. Ce fut afin de parer à ce malheur qu'il détacha, pour secourir Wesel, un corps de vingt-cinq mille hommes, et, qu'au préjudice du comte de Broglie, son frère, et du chevalier de Muy, le plus ancien lieutenant-général de l'armée, il en donna le commandement au marquis de Castries. Or, ce choix fut un effet de sa politique autant que de sa confiance : son but était de se concilier le vieux maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, et de lui faire partager l'intérêt et le danger de l'opération.

Le marquis de Castries conduisit la réserve qui lui était confiée avec la célérité qu'exi-

geait l'importance du secours. Il fallut qu'il décrivît un long demi-cercle, au milieu des affreuses montagnes des duchés de Westphalie et de Bergh. La trace de son chemin resta marquée par les chevaux morts de lassitude, et les soldats malades ou estropiés, qui ne pouvaient suivre. Enfin, il arriva le 15 octobre au soir sur Meurs (1), avec la première division de ses troupes, qui, jointes à dix bataillons envoyés des côtes de Flandres, montait à environ seize mille hommes. Le marquis de Maupeou conduisait l'arrière-garde à environ deux jours d'intervalle.

Excédés de fatigue après une marche si rapide, n'étant plus qu'à cinq lieues de la ville assiégée, et comptant aller attaquer le lendemain le prince héréditaire, dans son camp de Burick (2), les troupes cédèrent au besoin de prendre du repos, dans une grande plaine, coupée de fossés et de censes, assez

---

(1) *Meurs* ou *Murs*, ville forte de la principauté du même nom dans le cercle de Westphalie. Ce pays est situé entre Cologne, Clèves et Gueldres. Il a environ 14 lieues de tour.

(2) *Burick*, petite ville du duché de Clèves, sur le Rhin, à sept lieues E. de Clèves, 17 N. O. de Cologne.

boisée, et qui s'étend entre Rhinsberg, que nous avions à droite, et l'abbaye de Klosterkamp, qui fermait notre gauche. La ville de Meurs, où s'arrêta le quartier-général, était à une lieue et demie derrière le centre. Six pièces de canon seulement, qui avaient fait l'avant-garde, soutenaient notre gauche. Le reste de l'artillerie et les gros équipages étaient encore au-delà de Meurs. Sur le front du camp on voyait le village de Kampen-Bruck, dont les maisons dispersées couvraient les bords de la plaine, le long d'un canal creusé jadis par le prince Eugène, dont il porte le nom, et qui s'étend à quatre lieues de Rhinsberg à Gueldres. On entra dans le camp sans avoir fouillé le village, ni reconnu les gués du canal. La lassitude ne peut excuser le défaut de vigilance. On posta Fischer avec sa troupe dans l'abbaye de Klosterkamp, seulement séparée de la ligne par le grand chemin de Gueldres, et le duc de Fronsac, avec les dragons, dans Rhinsberg, qui appuyait la droite de la ligne.

Le camp du prince héréditaire, près de

Alpen (1), occupait les hauteurs qui dominent la plaine entre Wesel et Gueldres. Comptant sur notre lassitude et sur le défaut de précautions qu'alors on pouvait reprocher presque toujours à nos armées, il s'était caché derrière un petit rideau, qui n'est qu'à un quart de lieue du canal Eugène. De là, vers les deux heures après minuit, il vient tout-à-coup masquer Rhinsberg, avec huit mille hommes; lui-même il conduit sa droite, marche sur nous en bataille, et pénètre dans notre camp par le grand chemin de Gueldres et le centre du village de Kampbruck, qui laisse un grand clair où l'on peut passer un escadron de front, et en face duquel est un des gués du canal Eugène.

Ses dispositions étaient parfaitement prises, mais, le flegme allemand et la bouillante bravoure française dérangent tout. Au lieu d'avancer, en silence et rapidement, pour enceindre le camp français et nous prendre en flanc et par derrière, la tête de la colonne

(1) *Alpen* ou *Alphen*, petite ville de l'électorat de Cologne, à 3 lieues S. O. de Wesel que l'on croit être l'ancienne *Albina Castra*.

hanôvrienne de droite s'amuse à tirailler contre la troupe de Fischer qu'elle veut forcer dans l'abbaye. Cette seconde faute donne le temps à nos troupes, notamment au brave régiment d'Auvergne, qui ferme la gauche, de prendre les armes et de se porter sur le bord du grand chemin, afin de retarder la marche de cette redoutable colonne. Ce retardement décide le gain de l'affaire: quoiqu'en désordre et sans généraux, les Français se battent si obstinément, que le jour se lève avant que les ennemis puissent forcer la résistance qu'on leur oppose.

Alors, accourt du quartier-général le marquis de Castries. Bientôt il rétablit un peu d'ordre, la fortune se déclare en notre faveur, la colonne de droite des ennemis se replie le long du canal pour appuyer l'attaque du centre et occupe le village en entier, le long de notre front. Le devoir nous prescrit de l'en déloger, nous y parvenons, mais ce n'est qu'après un combat acharné et sanglant, qui a duré jusqu'à cinq heures du soir, et au succès duquel nous avons éminemment contribué le chevalier d'Erigny et moi. Le prince hérédi-

taire fait sa retraite alors sur son camp de Burick, sans être inquiété, mais nous lui avons fait perdre environ six mille hommes, sur quatorze mille qu'il avait amenés avec lui, et notre perte est de près de trois mille. Le grand projet des alliés se trouve ainsi manqué. Très-contrarié, le prince repasse précipitamment le Rhin, lève le siège de Wesel et se replie sur Munster.

Cette vive et sanglante bataille de Klorsterkamp était décisive pour la France, elle couvrit le marquis de Castries d'un honneur infini, et lui acquit, sans mesure, les grâces de la cour.

Il est constaté néanmoins, qu'il s'était laissé surprendre par le prince héréditaire, et que, sans la lenteur allemande, la défense obstinée de Fischer, la valeur intrépide, que fit éclater le régiment d'Auvergne, commandé par le comte de Rochambeau, lieutenant-général, inspecteur et beau-frère du maréchal de Broglie, nous aurions essuyé une déroute complète. Mais l'impartialité prescrit aussi de dire que, depuis sept heures du matin, jusqu'à cinq heures du soir que l'on cessa de

combattre, ce fut là conduite du marquis de Castries qui décida le succès. Cette victoire augmenta la confiance des troupes et l'intérêt que l'on prenait à ce jeune et heureux général.

Quant à ce qui me concerne, le compte avantageux qui fut rendu de ma conduite à la cour, me mérita la croix de Saint-Louis et le grade de maréchal-de-camp; le chevalier d'Érigny, qui avait déjà la croix, fut nommé brigadier des armées du roi.

CHAPITRE XLII.

Le chevalier d'Assas. — Sa mort glorieuse. — Son dévouement en amour et en amitié, égal à celui qui l'animait pour son roi et pour sa patrie. — La faiblesse aussi nuisible que la méchanceté.

Au moment où le régiment d'Auvergne accourut, dans l'intention d'arrêter la marche de l'ennemi, le chevalier d'Assas, capitaine dans ce régiment, présumant qu'un détachement de Hanôvriens avait dû se cacher dans un bois voisin du grand chemin, osa y entrer seul, afin de réparer l'inexcusable imprévoyance que l'on avait eue de ne pas fouiller ce bois. A peine a-t-il fait quelques pas, que la nécessité de la précaution qu'on a négligé de prendre lui est démontrée. Un détachement ennemi l'environne, lui met la bayonnette sur la poitrine, et le menace de le tuer sur la place s'il profère un mot. Mais nouveau Curtius, n'écoutant que son patriotisme et sa

bravoure, d'Assas se dévoue à une mort certaine. *Auvergne*, s'écrie-t-il, *Auvergne, faites feu, ce sont les ennemis!* et soudain percé de coups, il tombe et meurt, joyeux d'avoir contribué à sauver son régiment et l'armée.

Tous les arts ont concouru à retracer ce trait sublime de dévouement. Depuis, pour en consacrer la mémoire, Louis XVI créa dans la famille de ce héros, à perpétuité, une pension héréditaire jusqu'à l'extinction des mâles, et l'on vient de lui ériger une statue en bronze.

Se dévouer pour tout ce qui est beau, grand, vertueux, utile, pour le malheur, l'amitié, l'amour, semblait être le principe et le mobile de toute l'existence du chevalier d'Assas, et toujours il fut la victime de ce magnanime penchant. D'un extérieur noble et agréable, sans être séduisant, il portait un cœur doué d'une sensibilité profonde, qui se manifestait par ses actions, plutôt que par des paroles. Constant dans ses affections, son caractère était égal et ferme, son esprit élevé, solide, sa bravoure toute française, à la Duguesclin, à la Bayard. Cependant une extrême défiance

de lui-même, une invincible timidité s'opposaient à ce qu'il obtînt des succès de société; dans le monde il n'excitait qu'une faible attention. Mais, il reprenait une mâle assurance quand il s'agissait de réaliser une pensée généreuse; de faire une action bienfaisante, un sacrifice héroïque. Enfin, les personnes avec lesquelles il avait des relations d'intimité, découvraient tous les jours en lui de nouvelles vertus et de nouvelles preuves d'un mérite éminent.

Dès l'âge le plus tendre, il s'était lié d'une étroite amitié avec le vicomte de Murval. Ce jeune homme avait l'esprit vif et pénétrant, de l'instruction, et toutes les apparences qui indiquent un cœur très-sensible. Un regard, un seul mot l'attendrissaient jusqu'aux larmes. Mais, un bon observateur, qui n'aurait pas été aveuglé, comme le chevalier d'Assas, par son attachement pour lui, se serait aperçu que la sensibilité si expansive que Murval faisait paraître, se reportait toute sur lui-même, qu'il s'aimait beaucoup, et que si des objets, étrangers à son propre individu, lui causaient de visibles émotions, c'était parce qu'il était

trop faible pour résister à une impression momentanée qui ne laissait jamais de traces.

Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, le vicomte, d'une figure aussi noble que gracieuse, fréquenta le monde où il ne pouvait manquer d'être remarqué. De belles dents, des yeux d'azur, où se peignait le sentiment, des cheveux d'un blond cendré, ornaient une tête séduisante. Murval avait la taille la mieux prise, une jambe moulée, et ces avantages physiques étaient relevés par une aisance élégante dans les manières. Mais une douceur, ou plutôt une mollesse efféminée, se répandait sur sa physionomie.

Il excellait dans les exercices du corps et dans plusieurs arts d'agrément : dansant comme Vestris, il eût fait assaut d'armes avec Saint-Georges et défié Jarnowick sur le violon. Dans les cercles il intéressait, on aimait à l'entendre, l'accent de sa voix flattait l'oreille; les femmes s'enivraient du charme de ses discours, les hommes voulaient être ses amis.

Quand on se présente sous de pareils dehors on prévient facilement les autres en sa faveur; on rencontre peu d'épines sur le che-

min de la vie ; il ne faut que se montrer, parler, et l'on plaît et l'on réussit, les recommandations, les protections ne manquent pas. Mais hélas! on dirait qu'il est de règle universelle que de si brillantes qualités ne doivent exister qu'aux dépens du cœur, ou qu'elles contribuent à le gâter. Le vicomte de Murval en fut un exemple frappant.

L'impression habituelle qu'il faisait, les louanges qui lui étaient prodiguées, l'accoutumèrent à penser qu'il valait mieux que les autres hommes. Bientôt il sut connaître leur faible : il sentit que les éblouir, donner des secousses à leur âme, caresser leur amour-propre, leur vanité, étaient des moyens assurés d'en tirer parti. Dès-lors Murval ne fut plus qu'un charlatan : il s'étudia à bien dire, plutôt qu'à bien faire. Comme il pleurait aisément, les larmes furent des auxiliaires qu'il excellait à placer à propos : avec une éloquence persuasive, il exprimait, quand il croyait en avoir besoin, l'abandon de l'amour, la chaleur de l'amitié, les pures délices de la bienfaisance. Alors, souvent la disposition de ses organes et de son imagination produisait un effet qui

ressemblait à la véritable sensibilité; affecté par l'intérêt du sujet qu'il traitait, ses nerfs irritables s'ébranlaient, et il en résultait une vive exaltation de cerveau : par faiblesse il s'attendrissait réellement, mais tout le mérite de ces sensations passagères se bornait à lui faire trouver des expressions plus pittoresques et plus sentimentales.

Murval tourna la tête à plusieurs femmes. Il jurait de bonne foi à chacune d'elles, en recevant l'aveu de son amour, une éternelle constance; mais, le lendemain oubliant ses sermens, il les répétait à une autre belle; et bientôt après la trompait également, tout en se trompant lui-même.

Tel était l'homme que le vertueux chevalier d'Assas honorait du titre de son ami. L'attachement que lui avait inspiré Murval le mettait, en quelque sorte, dans la dépendance de ce dangereux séducteur. Pendant leur première jeunesse ils avaient été inséparables. Mêmes plaisirs, mêmes chagrins, mêmes occupations. Les applaudissemens donnés à Murval étaient des jouissances pour d'Assas. Témoin des succès de son ami, ne pouvant

contenir les mouvemens de sa joie, il le serrait dans ses bras et lui prodiguait des caresses pleines de franchise. Murval y répondait de l'air le plus touché, le plus reconnaissant, et paraissait ne mettre du prix à son triomphe, que par la satisfaction que son cher d'Assas en ressentait.

Pendant qu'ils faisaient leurs études, quand Murval commettait quelque faute, d'Assas prenait toujours sa défense. Plusieurs fois, lorsque Murval s'était rendu coupable, on vit d'Assas s'accuser lui-même et subir les punitions que son ami avait méritées. Murval le remerciait ensuite en versant des larmes d'admiration; mais il n'en avait pas moins eu l'indigne et lâche faiblesse de souffrir qu'on lui infligeât à sa place, un sévère châtiment, et de ne pas s'opposer à l'héroïsme de son amitié en déclarant la vérité. Il serait superflu d'ajouter que jamais il ne se sentit le courage de faire preuve pour d'Assas, d'un pareil dévouement.

Arrivé à l'âge où les passions commencent à faire explosion, où le besoin de verser notre âme dans une autre âme nous agite, le che-

valier sentit à la vue de mademoiselle de Clainville, qu'il serait le plus heureux des hommes s'il pouvait se faire aimer d'elle. Après avoir hésité long-temps, il surmonta sa timidité et osa faire l'aveu de son amour. Si on ne lui répondit pas avec la chaleur de tendresse qu'il avait mise dans sa déclaration, on lui manifesta une profonde estime et l'on agréa ses soins. Tous les jours il voyait mademoiselle de Clainville, et tous les jours elle prenait sur lui plus d'empire.

Il était naturel qu'il fît confidence de l'état de son cœur à son cher Murval. Les couleurs sous lesquelles il peint celle qu'il adore et que son ami ne connaît pas, aiguillonnent la curiosité du vicomte : la demande qu'il fait d'être présenté à mademoiselle de Clainville est accueillie avec des transports de joie par le chevalier, persuadé que Murval va devenir son avocat le plus zélé près de son amante et de sa mère. La présentation a donc lieu dès le lendemain. La figure, les manières agréables de Murval, les traits d'esprit et de sentiment, dont il sème la conversation, plaisent beaucoup à ces dames. Mademoiselle de Clain-

ville en ressent une impression beaucoup trop vive, hélas ! pour le repos du chevalier.

Le vicomte de Murval, de son côté, est devenu subitement amoureux de cette demoiselle. Contrarié d'une découverte si peu prévue, il se rappelle la confiance noble et délicate que son ami lui a marquée. « *Je serais un monstre*, se dit-il, *si je la trahissais !* Aussitôt, il prend la résolution de ne plus voir mademoiselle de Clainville. Mais, il faut de l'énergie pour persister dans de pareilles résolutions ! Celle-ci n'a que la durée d'un éclair, presque aussitôt le naturel de Murval l'entraîne, il en suit lâchement la pente, et son ami est oublié. Le lendemain, sa première pensée est de retourner près de mademoiselle de Clainville. Cette seconde visite achève la défaite de l'un et de l'autre, les discours du vicomte annoncent tant de sensibilité, une si belle âme, que son triomphe sur le cœur qu'il a charmé est complet. A peine un mois s'est écoulé qu'un tendre aveu a comblé ses désirs les plus ardens.

Cependant, le chevalier d'Assas, fait la remarque inquiétante, que les visites de Mur-

val à mademoiselle de Clainville, sont bien assidues et bien longues; certains regards, certains signes d'intelligence, lui ont même paru assez singuliers. Il ne soupçonne pas encore l'avocat, qu'il s'est choisi près de son amante, d'abandonner les intérêts de son client pour plaider sa propre cause; mais, il n'est pas tranquille, son esprit est assailli de noirs pressentimens.

Un jour, celui même où les deux coupables viennent de se dévoiler l'un à l'autre, le secret de leurs cœurs, au moment où ils sont encore sous le charme des mutuels épanchemens d'une aveugle erreur, d'Assas paraît; son aspect les jette dans un embarras accusateur. Mademoiselle de Clainville rougit et pâlit tour à tour. Murval tremble, balbutie, déraisonne, puis, prétextant gauchement une affaire, il sort avec la rapidité d'un criminel qui fuit les poursuites de la justice.

Contrariée de son départ, et se voyant seule sous l'œil pénétrant du chevalier, mademoiselle de Clainville est distraite, prononce quelques mots à mi-voix et sans suite, se confond en politesses outrées. Si d'Assas parle de

Murval, elle vante, avec chaleur, son mérite; puis, s'apercevant qu'elle se trahit, elle se tait, et n'ose plus lever les yeux.

D'Assas découvre alors toute l'étendue de son malheur; il soupire, porte douloureusement ses regards, sur mademoiselle de Clainville, fait l'éloge de son ami; puis, accablé par le torrent des sensations diverses qui l'oppressent, il s'éloigne désespéré.

Rentré chez lui, dans quel abîme de réflexions déchirantes flottent ses esprits! Que de combats pénibles dans son âme!

— « J'ai tout perdu, répète-t-il!... tout!... La perspective de l'avenir me semblait si riante! Je me créais un monde nouveau, embelli par l'amitié, par l'amour! Je ne pressentais que de pures et nobles jouissances!..... Une femme adorée semblait me promettre un échange céleste de tendresse, un ami véritable était pour moi le plus inappréçiable des biens.... Et c'est à ces deux êtres si chers que je devrai toutes mes peines!... Il ne faut plus m'attendre qu'à de tristes regrets, qu'à des tourmens intérieurs, sans mesure et sans autre terme que la mort!.. Que dis-je? n'est-ce pas moi qui me suis attiré le sort funeste

dont je me plains? N'étant pas encore assuré de plaire à mademoiselle de Clainville, pourquoi lui présenter Murval, l'être le plus aimable, le plus parfait? Étais-je donc assez aveugle, pour présumer qu'elle verrait avec indifférence les brillantes qualités qui le distinguent, et qu'elle me préfèrerait à lui?... Ah! jai fait une faute irréparable!... De son côté, Murval, je n'en suis à présent que trop convaincu! n'a pas eu la force de résister à la puissance attrayante de la beauté, des grâces et de la voix touchante de mademoiselle de Clainville! Pourrait-il ne pas l'aimer, lui, si bon appréciateur du vrai mérite, lui, dont la sensibilité est si parfaite?...Mais, en songeant aux peines qu'il prépare à son ami, combien l'amour et l'honneur, en opposition dans son âme, doivent le faire souffrir!... O mon cher Murval! je n'aurai pas à me reprocher d'avoir empoisonné ta vie : c'est à toi d'être heureux; tu en es si digne!... Seul, je souffrirai; mais, le baume des consolations calmera mes douleurs, si je te rends le repos.... Hâtons-nous! hâtons-nous d'aller mettre fin à la profonde affliction à laquelle je sens qu'il est en

proie, et surtout, cachons-lui combien il m'en coûte!..... Mais, serai-je assez maître de moi, pour consommer un si grand sacrifice?... Homme pusillanime! il s'agit de sauver ton ami, et tu balancerais!... Vole donc près de lui, tous les instans que tu perds, sans calmer ses mortelles agitations, sont des crimes envers l'amitié!... »

Et d'Assas court soudain chez le vicomte de Murval. Il le trouve rêveur, abattu, et pâlissant à son aspect.

— « Mon ami, mon cher Murval! s'écrie-t-il, en se précipitant dans ses bras, j'ai lu dans ton cœur; j'ai lu dans le cœur de celle... qui t'aime!... Sois heureux! sois heureux!... C'est ton ami qui te l'ordonne.... »

Étonné de la sublimité de ce dévouement d'une grande âme, Murval reste dans l'impuissance de répondre. Il se sent humilié de se reconnaître si inférieur au chevalier. Cependant, il fait un effort, dans l'intention de se montrer généreux à son tour.

— « Mon cher d'Assas, dit-il, non, je n'aurai pas la noire ingratitude, je ne commettrai point l'insigne lâcheté d'abuser de ta ma-

gnanime et confiante amitié ! Si j'avais le cruel égoïsme de me livrer à un sentiment, qui peut-être te coûterait la vie, toutes les douceurs de l'amour se changeraient pour moi en affreux poisons. Je me dirais : *D'Assas est malheureux, et moi, dont le devoir était de contribuer à sa félicité, je lui ai plongé le poignard dans le sein !* Jamais je ne consentirai à me préparer de si graves sujets de remords... Je ne reverrai plus mademoiselle de Clainville, puisque j'ai été assez faible pour ne pas me tenir en garde contre le pouvoir de ses charmes. »

Et des larmes abondantes coulent de ses yeux.

— « Mais, cruel ami, reprend avec feu le chevalier d'Assas, veux-tu faire trois malheureux ?... Elle t'aime, elle t'aime ! crois-en les yeux éclairés de l'amour... Notre devoir nous perscrit de faire son bonheur... Ne me résiste plus.... c'est moi, qui la fuirai.... Par tout ce que l'amitié a de sacré, je te conjure de ne pas ajouter aux peines que j'éprouve, celles d'un objet qui nous est si cher. »

Enfin, le vicomte de Murval, cédant aux ins-

tances du chevalier, fut assez dépourvu d'élévation d'âme pour consentir à établir sa félicité sur le malheur de son noble ami. Dès le jour même, il revit mademoiselle de Clainville, et lui annonça, de manière à piquer son amour-propre, que d'Assas avait renoncé à l'espoir d'obtenir sa main, sans en paraître affecté.

Sans en paraître affecté !.. Cette imposture fut victorieusement démentie par les événemens. Une douloureuse mélancolie résulta de l'admirable abnégation de lui-même, qu'avait faite le généreux chevalier; les orages intérieurs qui le tourmentaient, ne tardèrent pas à occasioner une maladie, qui le conduisit aux portes du tombeau; pendant plusieurs jours, la mort plana sur sa tête. Alors, trop occupé de sa passion, Murval le négligeait : loin de lui prodiguer les soins et les encouragemens de l'amitié, il ne venait le voir que rarement, et ne restait près de lui, que quatre à cinq minutes. A l'entendre pourtant, il ne s'occupait que de son cher d'Assas; il n'en parlait qu'en le plaignant, qu'en gémissant du pénible état où il le voyait réduit, et qu'en

répétant qu'il verserait jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour lui rendre la santé et le repos.

D'Assas excusait l'abandon où le laissait son indigne ami; il l'attribuait aux soins qu'exigeaient les préliminaires de son union avec mademoiselle de Clainville, et jamais il ne lui fit un seul reproche. Enfin, après avoir langui pendant plusieurs mois, la force de sa constitution reprit le dessus, et sa santé se rétablit. Cependant, cet homme, en qui l'héroïsme de la vertu perfectionnait la sensibilité, conserva toujours un air de tristesse et d'abattement, qui annonçait que le calme ne rentrait point dans son âme. Murval fit éclater la joie la plus démonstrative du rétablissement de d'Assas, et d'Assas, qui l'aimait trop, n'en suspecta point la sincérité.

Mais, revenons à mademoiselle de Clainville. Son amour aveugle pour Murval était sans bornes. Elle l'avait bien prouvé, en sacrifiant, à ce brillant vicomte, un amant tel que le chevalier, et en causant presque sa mort. Eh bien! ce Murval, qui avait tant de reproches à se faire, à qui l'honneur, autant

que les sentimens passionnés dont il avait fait parade, devaient imposer la loi d'être constant, et de considérer les engagemens qu'il avait pris comme sacrés; ce Murval, ne craignit pas de vouer au désespoir celle qui l'avait préféré au plus loyal, au plus généreux des hommes. Au moment où l'on faisait les préparatifs de leur mariage, il vit la comtesse de Verseuil, femme qui commençait à n'être plus jeune; mais, coquette, légère, galante, intrigante, et harcelée par de nombreux créanciers. Cette femme lui tourna la tête, et, malgré les représentations de sa famille et de ses amis, il l'épousa.

A cette nouvelle, mademoiselle de Clainville sentit amèrement l'étendue de l'erreur à laquelle elle s'était livrée. Bientôt elle fut saisie d'une fièvre brûlante, accompagnée d'accès de délire. Pendant un de ses momens lucides, elle fit inviter le chevalier d'Assas à se rendre près d'elle. Il savait que le coup le plus terrible qui pût lui être porté, était de revoir celle qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore, et surtout, de la revoir au comble de toutes les douleurs; mais, mademoiselle de

Clainville était si digne d'intérêt et de compassion! Il se fit donc un devoir d'être plus fidèle que jamais à son principe fondamental, de s'oublier toujours pour les autres, et regarda comme un ordre auquel il était tenu d'obéir, l'invitation qui venait de lui être faite.

Lorsque l'état désespéré de la malade frappa ses regards, il eut besoin de toute l'énergie dont il était doué pour ne pas succomber à une mortelle défaillance.

— « J'avais la certitude, lui dit mademoiselle de Clainville, d'une voix presque éteinte, que, malgré l'aveuglement qui m'a empêchée de lui rendre justice, le généreux chevalier d'Assas ne me refuserait pas la dernière consolation dont j'ai besoin : cette consolation, c'est de recevoir de votre bouche, l'assurance que vous ne conservez, contre moi, aucun ressentiment, et que vous me pardonnez d'avoir eu le malheur de ne pas apprécier tout ce que vous valez.

— » Que je vous pardonne, s'écrie le chevalier, que je vous pardonne! Ah! croyez que, dès ce moment, le passé est oublié!....

Vivez pour être chérie et honorée de tous ceux qui vous connaissent! Vivez, et reprenez sur mon cœur, des droits que vous n'avez jamais perdus.

—» Je ne dois plus y songer, répond la malade! La mort est dans mon sein, mais la pensée que je n'emporterai en mourant, ni la haine ni le mépris de l'homme que j'estime le plus, adoucit mes derniers momens. Que n'ai-je plutôt senti combien vous êtes digne d'amitié, d'amour et d'admiration!... »

Ici d'Assas veut l'interrompre.

— « Laissez-moi finir, poursuit-elle, je n'ai plus de momens à perdre... Si le flambeau de ma vie se rallumait, ce qui est impossible, sans un miracle, cette vie vous serait consacrée; je mettrais ma félicité et ma gloire à réparer mes torts et à mériter les droits que votre grandeur d'âme et votre excellent cœur ont daigné me conserver. Mais, je le répète, il ne faut plus y penser!... C'est au ciel, noble d'Assas, que nous devons nous unir... Je vais vous y attendre... bientôt nous nous y reverrons... oui... bientôt! car la terre ne possède pas long-temps les cœurs héroï-

ques...leur dévouement à la patrie, à la gloire, à l'humanité, abrège leur carrière. »

Elle ne peut achever; un soupir s'échappe de sa poitrine, ce soupir est le dernier; elle a vécu !...

Il me serait impossible de décrire l'affliction dans laquelle la mort de cette victime intéressante d'une déplorable passion, plongea le chevalier. Son amour pour elle s'était réveillé tout entier. Le morne silence, avec lequel il contemplait les restes inanimés de celle qui avait été l'objet de cet amour, était souvent interrompu par de sourds gémissemens qui sortaient péniblement du fond de sa poitrine.

Enfin, sa figure semble s'animer d'une inspiration divine; une flamme étincelante s'élance de ses yeux; transporté d'un saint enthousiasme, il étend ses mains sur la dépouille mortelle qui est devant lui.

— «*Bientôt nous nous reverrons au ciel!*» s'écrie-t-il avec une chaleur majestueuse. «Ces paroles prophétiques sont les dernières qui soient sorties de ta bouche... J'accepte l'espérance qu'elles me donnent. Cependant,

pour être admis dans la céleste patrie, destinée à la vertu, dans cette patrie où je te retrouverai, je n'aurai point la lâcheté d'attenter à mes jours; mais je te jure de ne jamais balancer à affronter la mort, toutes les fois qu'en m'exposant à la recevoir, je pourrai servir mon Dieu, mon roi, mon pays, ou le plus humbles de mes semblables. Oui, tant qu'il me restera un souffle de vie, un dévouement sans limite, sera ma religion, ma loi suprême et ma seule jouissance. C'est ainsi que je veux mériter de te revoir. »

Alors il se tait, et les yeux mouillés de pleurs, il contemple de nouveau le visage décoloré de l'infortunée qui n'est plus, coupe une boucle de ses cheveux, l'attache sur sa poitrine et sort.

Peu de jours après, d'Assas eut à regretter aussi la mère de mademoiselle de Clainville. Elle ne tenait à ce bas monde que par l'existence de sa fille, elle ne put donc lui survivre.

Tels furent les funestes effets de la faiblesse de caractère du vicomte de Murval. Lorsque la faiblesse devient si nuisible, n'est-elle pas aussi odieuse que la méchanceté? Mais croira-

t-on que ce Murval ait osé se présenter encore devant le chevalier d'Assas? C'est pourtant ce qu'il fit, et cela, avec autant d'aisance que si rien n'eût été plus naturel. Il venait, disait-il, partager les chagrins de son ami et le consoler.

— « Éloignez-vous de moi, monsieur, éloignez-vous de moi! lui dit le chevalier dès qu'il l'aperçut, votre présence me fait horreur... J'abjure à jamais l'amitié que je vous portais, et dont, pour mon malheur, je vous ai donné trop de preuves. Vous êtes indigne de cette amitié! Je ne vois plus en vous qu'un monstre, et vous mériteriez... Mais non, vivez, puisque vous pouvez vivre encore. Vous aurez cela de commun avec ces vils insectes qui, sous des couleurs brillamment nuancées, cachent un impur venin! »

Murval n'en écouta pas davantage, et sentit qu'il était prudent de se retirer. Levant les yeux au ciel, en véritable héros dramatique, il se réduisit pour toute réponse; à cette exclamation : *Ingrat ami! tu viens de me frapper au cœur!* Pourtant il vécut, ainsi que le lui avait dit le chevalier, il se consola

même sans effort de tout le mal dont il avait été l'auteur, courut encore les chances des succès frivoles, et en obtint quelques-uns. Mais il s'en suivit le délabrement de sa santé, le vide insupportable de l'âme, les tortures de la conscience, il n'eut plus d'amis, finit par être méprisé généralement, et pour mettre le comble à ses ennuis, les prodigalités et les galanteries effrénées de sa femme le ruinèrent et consommèrent son déshonneur.

Quant au noble d'Assas, il fut religieusement fidèle au serment qu'il avait fait aux mânes de mademoiselle de Clainville. Sa mort glorieuse à Klosterskamp en est une preuve mémorable à jamais.

Le chevalier d'Érigny, qui était son ami, me l'avait fait connaître, et notre liaison avait pris le caractère de l'intimité.

Nous représentâmes au marquis de Castries que, mettre une grande solennité à rendre les derniers honneurs à un guerrier qui avait péri si glorieusement, était un devoir que la reconnaissance imposait, et qu'en s'acquittant de ce devoir, on communiquerait à l'armée un enthousiasme patriotique,

dont l'effet serait d'inspirer des actes de valeur et de dévouement, dignes d'honorer le nom français. Le marquis nous comprit. Toutes les troupes, en grand appareil, assistèrent aux funérailles du chevalier d'Assas. D'une voix forte et sonore qui fut entendue dans tous les rangs, le chevalier d'Erigny prononça l'éloge funèbre du jeune héros, et son éloquence, à la fois religieuse et guerrière, électrisa tous les cœurs.

Mais nous approchons du terme de la campagne de 1760. Comment le maréchal de Broglie va-t-il s'en tirer? Hélas! il continuera de marcher de faute en faute, soit de son gré, soit par ordre de la cour. D'abord il reprend ses quartiers sur le Mein, mais il garde Cassel, et commande les plus maladroites dispositions de défense. Il s'en suit que le prince Ferdinand exécute une irruption sur nos quartiers, assiège Cassel et brûle tous nos magasins. Mais heureusement pour nous, il se retire trop tard et avec une perte considérable. On fait encore passer cette retraite pour un grand coup d'habileté, et les talens du maréchal sont de nouveau préconisés. Ce

succès n'est dû cependant qu'à un changement de saison. Le prince Ferdinand comptait sur les gelées périodiques qui règnent en Westphalie dans certains mois de l'hiver, et qui durent de vingt-cinq à quarante jours. Elles lui donneraient le temps d'amener sa grosse artillerie devant Cassel, et de le prendre. Mais le dégel arrive trop tôt, le prince est obligé de se retirer en grande hâte, et, vivement poursuivi, par M. de Clausen, il perd un assez grand nombre de soldats. Nous n'en avons pas moins sujet de pleurer sur nos succès, puisque tous nos magasins sont brûlés! Comment ferons-nous la campagne prochaine?

Celle-ci ayant été ainsi manquée par le maréchal de Broglie, la cour exprima contre lui beaucoup de mécontentement. Le prince de Soubise se remit sur les rangs, malgré ses bévues, ses disgrâces précédentes, et la faveur du roi le ramena à la tête de l'armée. Nous verrons bientôt comment il s'y conduisit.

Cette campagne de 1760 prouva que M. de Broglie n'était doué que d'une faible partie des qualités nécessaires pour le commandement en chef d'une armée, et qu'il avait dans

l'humeur et dans le caractère des défauts d'une influence nuisible. Il est juste, d'un autre côté, d'avouer qu'il connaissait mieux son métier que ses prédécesseurs et que ceux qui lui ont succédé. Mais il était loin de mériter d'être classé parmi les grands hommes, ainsi qu'on s'était avisé de le faire. Il n'a dû cet honneur, fort légèrement octroyé, qu'aux circonstances, qu'à l'avantage d'avoir été moins complètement battu que les autres, et d'avoir fait des fautes moins éclatantes et moins nombreuses. Il a même eu droit de tirer vanité de plusieurs succès brillans, tels que ceux de Lutzelberg, de Sunderhausen, de Berghem et de Corback. Un éloge que surtout on lui doit, c'est d'avoir été le seul général en chef de cette époque, sous lequel les troupes aient exactement suivi les règles de la discipline et du bon ordre.

CHAPITRE XLIII.

Rivalité entre deux généraux pour le commandement. — Orgueilleuse imprudence d'un maréchal de France. — — Les marquis Dumesnil et de Voyer. — Action indigne que deux conseillers perfides font commettre à un prince. — Bataille de Fillingshausen. — Situation déplorable de l'armée française. — L'abbé Rigobert dans la mêlée.

Voici donc le prince de Soubise placé de nouveau à la tête de l'armée française, et de plus, on a mis sous ses ordres ce même général, ce maréchal de Broglie qui l'avait précédemment emporté sur lui; mais dont l'auréole a beaucoup pâli dès qu'on l'a vu agir seul. Il faudrait que le caractère de ces deux chefs fût bien changé pour qu'une bonne intelligence pût régner entre eux. Le bien du service, l'amour de la patrie ne sont point assez puissans sur les âmes dominées par l'orgueil et par l'ambition, pour opérer de tels changemens. Dès les premiers jours, en effet, nous vîmes éclater une jalousie dont on ne

devait augurer que de funestes résultats. Obligé de faire la jonction de son armée avec celle de M. de Soubise, M. de Broglie ne l'exécuta que de mauvaise grâce et n'arriva que le plus tard qu'il put.

Des plans nouveaux, motivés par les mauvais succès de la campagne de 1760, et par le changement de généraux, avaient été substitués aux anciens : on avait reconnu le danger de nous lancer dans la Hesse et sur le haut Wéser, avant que nous fussions maîtres des évêchés, de Lipstadt (1) et de la Westphalie. Mais on n'avait pas songé à découvrir par quelle voie tous nos projets étaient révélés au prince Ferdinand, aussitôt qu'ils avaient été adoptés. Il se trouva donc alors que ce prince était aussi bien informé que notre général de toutes les dispositions prescrites par le cabinet de Versailles. En conséquence il s'établit au point intermédiaire de Ham (2); de là, il appuyait par sa droite le pays de

(1) *Lipstadt*, ville forte d'Allemagne, capitale du comté de la Lippe, située dans des marais malsains, entre Paderbon, et Soest sur la Lippe.

(2) *Ham*, ville capitale du comté de la Marck, sur la Lippe, à 9 lieues S. E. de Munster.

Münster, et couvrait Lipstadt, devenue sa place d'armes. Posté dans le camp de Fillingshausen, avec quatre-vingt mille hommes, il usait de la tactique qui lui avait réussi dans les campagnes précédentes : celle de nous barrer le chemin et de nous faire perdre notre temps et consommer nos magasins. Non loin de lui, le prince héréditaire, à la tête de quinze à vingt mille hommes, observait attentivement l'armée de Broglie.

Le prince de Soubise avait rassemblé, sur le Bas-Rhin, une armée de cent-dix mille hommes; il la fit déboucher sur la Lippe, par Wesel, et le camp d'Unna (1) fut le lieu qu'il désigna pour que M. de Broglie se réunît à lui avec les quarante-cinq mille hommes qu'il commandait. Mais il fit exécuter ensuite à la grande armée une marche si maladroite, qu'il s'en fallut peu que le prince Ferdinand ne le mît hors d'état de continuer la campagne, en le tournant par sa gauche et l'atta-

(1) *Unna*, petite ville d'Allemagne dans le cercle de la Westphalie, au comté de la Marck. Elle a été anséatique; mais elle appartient au roi de Prusse; elle est sur une petite rivière à 5 lieues S. E. de Dortmund, et 4 lieues S. O. de Ham.

quant par ses derrières. Heureusement la jonction des deux armées s'opéra assez à temps pour faire cesser un danger que l'on considérait déjà comme très-alarmant. Les ennemis, resserrés alors, s'enfermèrent dans leur camp retranché.

De leur côté, les généraux français firent leurs dispositions, donnèrent les ordres nécessaires, convinrent des signaux mutuels pour une attaque combinée, et fixèrent le jour de cette attaque, au 17 juin 1761.

La stricte observation d'une convention de cette nature avait si exclusivement pour principe la fidélité que l'on doit au roi, la conservation de l'armée et l'intérêt national, que l'une des deux parties ne pouvait l'enfreindre, sans qu'on eût le droit de l'accuser de forfaiture à l'honneur et de trahison. Il est probable, que l'humeur jalouse du maréchal de Broglie, embrouillait ses idées, au point d'effacer de son esprit cette considération, car, de retour dans son camp, il ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir, à lui seul, la gloire de battre ou de chasser les ennemis.

Pour atténuer sa faute (je serais tenté de

dire son crime) on fit valoir l'extrême confiance que lui manifestaient les quarante-cinq mille hommes qu'il commandait, confiance qui formait un contraste frappant avec la consternation des cent dix mille soldats de l'armée de Soubise. Mais, une telle excuse était inadmissible.

Quoi qu'il en soit, il est de fait, que M. de Broglie résolut de devancer d'un jour l'exécution des dispositions convenues, et d'attaquer le 16 juin, au matin, le village de Fillingshausen, sous prétexte qu'il devait préliminairement s'emparer de quelques censes, afin d'assurer sa position pour le lendemain 17.

Le comte de Bélancour, et d'autres officiers-généraux, s'efforcèrent, par des représentations respectueuses, de détourner M. le maréchal d'une résolution dont ils redoutaient les suites, et suivant son usage, M. le maréchal n'en tint aucun compte. Il attaqua donc; mais, il engagea le combat, avec une si aveugle persuasion de son infaillibilité, et si chaudement, que nous éprouvâmes de très-sérieux échecs. Dans cette affaire, les Alle-

mands se montrèrent aussi fins que prudens: après avoir décoré du beau nom de *poste d'honneur*, celui qui était le plus dangereux, ils y placèrent, avec de grandes marques de déférence, les Anglais, et ce fut surtout contre eux, que nous eûmes à lutter.

Mon bon abbé Rigobert, toujours perché sur son long, maigre, sec et robuste cheval, ayant en bandoulière, sa grosse boîte d'onguent, de cordiaux et de saintes huiles, continuait à être partout où il y avait des êtres souffrans à soulager, et le ciel paraissait avoir décidé, que les balles des ennemis continueraient à siffler autour de lui, sans toucher à sa personne. Cependant, malgré les soins pieux et bienfaisans qu'il prodiguait de tous les côtés, il ne cessait de veiller sur moi, et s'entendait constamment à ce sujet, avec ce brave François Ricard, qui m'avait déjà donné de si courageuses marques de dévouement.

L'avantage qu'avaient pris sur nous les ennemis, ayant prouvé au maréchal de Broglie que ses présomptueux calculs étaient en défaut, il se vit obligé d'humilier son orgueil,

jusqu'à demander du secours au collègue dont il avait voulu séparer sa cause. Quoique le prince de Soubise eût lieu d'être aussi fâché que surpris, de l'attaque imprévue qu'avait osé se permettre le maréchal, son premier mouvement fut d'ordonner de faire marcher à son aide, la réserve commandée par le prince de Condé, laquelle était postée entre les deux armées, et de remplir lui-même, les dispositions arrêtées pour le lendemain. Mais, le croira-t-on? deux lieutenans-généraux, les marquis Dumesnil et de Voyer, furent assez éhontés, assez indignes du nom de Français, assez ennemis de leur pays, pour détourner le prince de Soubise de cette résolution généreuse.

« Si Votre Altesse s'engage dans cette affaire, lui dirent-ils, si elle bat les ennemis, qu'en résultera-t-il? elle augmentera la gloire du maréchal : c'est sur lui que roulera toute l'action, Votre Altesse ne passera plus que pour son auxiliaire. Si, au contraire, M. de Broglie est battu, on ne pourra vous reprocher un malheur qu'il se sera attiré par sa faute ; tout le blâme de son entreprise man-

quée ne tombera que sur lui et dévoilera aux yeux de tous son caractère envieux. Il importe donc de lui donner aujourd'hui une leçon dont il se souvienne, en le laissant se débarrasser comme il le pourra des suites de son téméraire orgueil et de son manque de foi. »

Ce conseil perfide détruisit les bonnes dispositions que le prince de Soubise avait d'abord manifestées : il refusa le secours demandé, et resta spectateur tranquille de la défaite du maréchal. Celui-ci se plaignit hautement d'un abandon si funeste pour la France, mais ses plaintes ne réparèrent point le mal que son imprudente présomption avait causé.

Faisons connaître ici les deux conseillers qui abusèrent, d'une manière si odieuse, de l'ascendant qu'ils avaient pris sur la faiblesse du prince de Soubise.

Fils d'un cardeur de laine, le marquis Dumesnil, fort bel homme, doué d'une éloquence persuasive, mais fier, audacieux, turbulent, d'un caractère inquiet et faux, était un de ces favoris de l'aveugle fortune qu'elle conduit par toutes les voies, même les

plus honteuses, à une brillante élévation. Sa bonne mine, son effronterie, et la galanterie d'une grande dame, lui avaient procuré l'avantage d'entrer dans l'état-major de l'armée, de parvenir aux grades supérieurs et de s'arroger le titre de marquis. Une profonde politique avait aidé à le soutenir et à le faire triompher des obstacles qu'il rencontrait. Capable de tous les crimes, il était le boute-feu de toutes les querelles qui s'élevaient par fois dans les sommités de l'armée, à laquelle il fut presque aussi nuisible que l'avait été précédemment l'affreux comte de Mortagne. Il sacrifiait des détachemens entiers pour faire naître l'occasion de perdre un officier supérieur qu'il haïssait, et ne le prouva que trop à cette malheureuse affaire de Fillingshausen. Cependant, cet homme ne fut point puni, il fut au contraire, en quelque sorte, récompensé; mais de la manière dont on récompense les agens que l'on méprise. Comme il était sans pudeur et de toute main, la cour se servit de lui, après la paix, pour braver le parlement de Grenoble, et il se conduisit alors, avec autant d'impudence et de bon-

heur, que dans toutes les autres circonstances de sa vie.

Le marquis de Voyer était brave, d'un esprit facile et brillant, il avait acquis beaucoup d'instruction dans tous les genres, possédait une grande variété de talens et s'exprimait élégamment. Mais, il avait tous les vices du cœur, et fomentait astucieusement toutes les cabales. Ce fut même en cela seulement qu'il obtint des succès, car aux expéditions de guerre, il fut toujours malheureux. En 1757, ayant été chargé de la course sur Halbertstadt, il y avait établi l'horreur et la honte du nom français par ses vexations et par sa retraite. En 1760, il s'était montré cabaleur déterminé contre M. de Broglie, sous prétexte de défendre M. de Saint-Germain, contre lequel il avait aussi plusieurs fois cabalé, et alors il s'était donné pour second le comte du Luc, bel esprit de cour, qui n'a plus servi depuis. Enfin, ce qui acheva de le rendre odieux, ce fut son indigne coopération avec le marquis Dumesnil (1).

---

(1) Vingt ans plus tard, en mai 1781, ce marquis de Voyer reçut

Mais quand ces deux hommes pervers méritaient une dégradation flétrissante, les deux généraux en chefs étaient-ils moins coupables qu'eux? Hélas! on voudrait envain le dissimuler, ni l'un ni l'autre n'étaient excusables, sous aucun rapport; tous deux avaient encouru, non-seulement le blâme, mais une punition exemplaire. M. de Broglie, parce qu'il avait risqué une bataille inégale pour satisfaire son ambition particulière, parce qu'il n'avait tenu aucun compte du plan convenu dans un conseil de guerre et qui devait être sacré pour lui; M. de Soubise, parce qu'il avait sacrifié, sans restriction, l'honneur de nos armes et la vie de nos guerriers, au plaisir de perdre son impatient rival.

La suite d'un début si déshonorant fut une

---

une verte leçon de Louis XVI. Par une cupidité indigne d'un homme de sa qualité et d'un lieutenant-général des armées du roi, il s'était fait maquignon, et se livrait à un commerce très-lucratif de chevaux; il tenait même la poste et l'auberge à sa terre des Ormes. Ayant appris ces basses infamies, Louis XVI, au débotté à Marly, les lui reprocha, devant toute la cour, en termes très-durs, et lui défendit de reparaître devant lui. La cour et la ville applaudirent au monarque, ami des mœurs et de l'honnêteté, quoique beaucoup de courtisans, qui méritaient des reproches du même genre, se permissent de critiquer S. M.

inaction forcée. Chacun des deux rivaux écrivit à la cour contre son collègue. Le prince de Soubise demandait à continuer la campagne sur le même plan; le maréchal de Broglie attaquait ce plan, et promettait monts et merveilles si on lui donnait un commandement indépendant de celui de M. de Soubise. Attendu qu'on lui reconnaissait plus d'habileté qu'à ce prince, la cour décida en sa faveur. L'armée de Soubise fut démembrée, afin de porter à quatre-vingt-dix mille hommes celle du maréchal. Ce dernier mit une fastueuse arrogance dans son triomphe; il s'éloigna ensuite, s'enfuit en toute hâte dans son camp méthodique de Cassel, y joua à peu-près aux barres avec le prince Ferdinand, se vanta d'avoir été à six lieues de Hanôvre, et acheva sa campagne sur le Weser sans succès et sans utilité. Comme il était le plus redoutable pour l'ennemi et le plus avancé vers lui, le prince Ferdinand alla lui faire face, et ne laissa au prince héréditaire que vingt-cinq mille hommes, pour arrêter le prince de Soubise, à qui il en restait plus de soixante mille.

Avec une armée encore aussi forte, ayant derrière lui ses magasins et les places du Bas-Rhin, ce prince pouvait attaquer Munster et même Lipstadt; mais loin de s'y résoudre, il resta continuellement sur la défensive. Le prince héréditaire ne cessait de le harceler et de le tourner, il pénétra même jusqu'à Dorstein (1), et jusqu'auprès de Wesel, sans parvenir à le faire sortir de sa craintive inactivité.

M. de Soubise passa ainsi la campagne dans les irrésolutions et les inquiétudes, et son armée fut plus fatiguée que si elle eût marché en avant.

Cependant, les Hanôvriens fournirent à ce malheureux général, par les sottises qu'ils firent d'éclatantes occasions de s'éclairer et de reprendre courage. Étant au camp de Nieukloster, près de Munster, leur général Kilmansegg sortit de cette ville et vint en aveugle se jeter dans l'armée française, avec cinq à six mille hommes. Les Français profitèrent de sa téméraire imprudence et l'at-

---

(1) *Dorstein*, ville forte d'Allemagne en Westphalie, sur la Lippe, à 8 lieues N. E. de Duisbourg, 20 N. de Cologne, 15 S. O. de Munster, et 5 E. de Wesel.

taquèrent, mais avec une sorte de désordre; puis emportés par leur vivacité ordinaire, ils le poursuivirent et lui tuèrent ou lui prirent quinze cents hommes. Si le lendemain, le prince de Soubise eût marché sur Munster, il eût pu s'en emparer. Il se borna à faire assiéger le château de Ham, par le prince de Condé, mais quoique ce jeune prince fût déjà renommé par son courage et son intelligence, il lui fût impossible de prendre la place.

M. de Soubise chargea également son indigne conseiller, le marquis de Voyer, de s'emparer du château de Warendorff. (1) Il le mit, pour cette expédition, à la tête de quatre mille hommes, mais suivant son habitude, le marquis manqua honteusement son coup et fut obligé de renoncer à l'entreprise; pourtant le château n'avait d'autres défenseurs qu'un parti bleu de deux cents hommes, commandés par un simple garde-magasin des fourrages.

Est-il possible de reconnaître une nation aussi brave que la nôtre dans les événemens

(1) *Warendorff*, jolie ville d'Allemagne, dans l'évêché, et à 4 lieues de Munster, sur l'Ems.

de cette guerre! Est-ce donc cette même nation à laquelle n'avaient pû résister les plus fortes places de la Flandre et de l'Italie, et qui tout nouvellement encore, avait pris Port-Mahon? Est-ce bien cette nation française, accoutumée à s'illustrer dans tous les genres d'actions héroïques, et qui avait toujours été au-dessus des autres nations, pour l'attaque et la défense des places et des retranchemens? Est-ce bien elle, dont les phalanges viennent de se voir continuellement arrêtées tout court, par des bicoques, uniquement revêtues de terre, de lignes mal faites et de vieux châteaux en ruines. Oui, c'est toujours la même nation! sa valeur, son intrépidité au milieu des périls ne l'ont point abandonnée, ses soldats savent toujours vaincre ou mourir quand on a le talent de les bien conduire, mais s'ils marchent sous les ordres de chefs ineptes, s'ils sont trahis, vendus et livrés, le découragement et le désordre s'introduisent dans leurs rangs, et les plus déplorables revers en sont l'inévitable effet.

Telle fut notre destinée pendant la campagne de 1761. Cependant cette fatale cam-

pagne ne finit qu'au mois de décembre. Les armées, délabrées et ruinées, regagnèrent leurs quartiers d'hiver accoutumés, sur le Mein et le Rhin. Les intrigues de cour reprirent leur jeu, le maréchal de Broglie succomba cette fois sous le procès qu'il s'était préparé. Il reçut une lettre de cachet qui l'exilait dans ses terres. Mais le soir même, le public du Théâtre-Français se chargea de le venger. On jouait *Tancrède*. Mademoiselle Clairon remplissait le rôle d'Aménaïde. Quand elle en fut à ces vers.

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage...
C'est le sort d'un héros d'être persécuté.
. . . .
Tout son parti se tait : qui sera son appui?
Sa gloire! . . . .
. . . .
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs.

L'actrice donna des inflexions de voix si nobles et si pénétrantes, que tous les spectateurs, pleins de l'événement du jour, sentirent l'à propos. Le nom de Broglie vola de bouche en bouche, et le spectacle fut interrompu à plusieurs reprises par des applau-

dissemens qui se renouvelaient sans cesse. Ces marques d'estime, données si énergiquement à un général qu'elle avait cru devoir punir, déplurent à la cour. Elle fit défendre aux Comédiens-Français de jouer *Tancrède* jusqu'à nouvel ordre.

Quant au prince de Soubise, on eut le nouveau tort de le confirmer dans le commandement en chef, malgré son incapacité reconnue, mais le roi exigea du maréchal d'Estrées, qu'il allât à l'armée l'aider de ses conseils.

CHAPITRE XLIV.

Un prince ignorant et un maréchal de France éclairé en contact et en opposition.— Nouvelles cabales, nouvelles trahisons. — Fautes valeureuses d'un jeune officier-général. — Combat d'Amoénebourg. — Horrible carnage. — Deux pertes déchirantes et irréparables me réduisent au désespoir. — Mutilation de mon triste individu. — Aliénation de ma raison.

Ce fut la cabale ennemie du maréchal d'Estrées qui persuada à Louis XV d'adjoindre ce vieux maréchal au prince de Soubise pour lui servir de conseil pendant la campagne de 1762. La marquise de Pompadour, directrice cachée de cette cabale, avait prévu qu'en associant le maréchal à l'ineptie du prince, on arriverait jusqu'à lui faire partager la honte des mauvais succès de son collègue, à diminuer la réputation d'habile général qu'il avait justement acquise, et à ternir sa gloire. Le maréchal donna dans le piège : au lieu de se

reposer à l'ombre de ses lauriers, il céda aux instances pressantes du roi, et ne tarda point à prouver, à ses dépens, la justesse du calcul de ses ennemis.

Les instructions de la cour, prescrivaient de prendre pour théâtre de la guerre, Francfort et la Hesse. Ce théâtre était plus brillant que les précédens, mais il était aussi beaucoup plus périlleux. Un article fondamental des mêmes instructions ordonnait au prince de Soubise d'agir de concert avec les généraux des armées impériales qui commandaient en Saxe. Mais, dès l'ouverture de la campagne, cet article fut enfreint; le ridicule amour-propre de nos généraux leur persuada qu'ils compromettraient leur haute renommée, s'ils consultaient des généraux étrangers sur ce qu'il y avait à faire. Vainement donc on avait sagement réglé qu'il existerait une étroite liaison, entre les opérations des armées françaises et des armées impériales, cette liaison fut rompue dès le principe. Chacune des armées, ignorant alors ce que les autres avaient déterminé, toutes agirent souvent en sens contraire. Il n'y eut aucun ensemble dans leurs mouvemens,

elles donnèrent ainsi à l'ennemi des avantages incalculables contre elles.

Mais, ce désaccord, entre des armées qui venaient soutenir la même cause, ne fut pas le seul qui compromit gravement cette cause : la mauvaise étoile de la France voulut, de plus, que la division régnât bientôt entre le prince de Soubise et le maréchal d'Estrées, et tout espoir de nous replacer militairement au rang que, dans tous les siècles, nous avions occupé fut irrévocablement perdu. Le prince de Soubise marcha de bévues en bévues; les plus scandaleux tableaux d'insubordination et de désordre se renouvelèrent tous les jours; nous fûmes surpris dans la Hesse. Pour nous opposer aux progrès de l'ennemi, nous affrontâmes, M. de Bélancour, le chevalier d'Erigny et moi, des périls sans nombre; mon régiment fut presque le seul qui se défendit vaillamment et avec ordre, parce que nous soutenions sa valeur par notre exemple. Enfin, nous eûmes la douleur et l'humiliation de voir vingt-deux compagnies des grenadiers de France se rendre prisonnières, sans tirer un coup de fusil.

Pendant que, suivi de mes braves dragons, je chargeais impétueusement les rangs anglais, je remarquai, non sans étonnement, qu'un jeune officier qui semblait tenir à l'état-major de l'armée, suivait toutes mes démarches avec une constance extraordinaire. Lorsqu'il me voyait exposé, il s'élançait en avant comme pour me défendre, et aussitôt que le danger avait cessé, il disparaissait. Quel était cet officier qui prenait à moi un si vif intérêt? Sa figure, que je n'avais entrevue qu'imparfaitement, annonçait une extrême jeunesse, et me causait une émotion indéfinissable. Je me promis de ne rien négliger pour le connaître, et l'occasion ne s'en présenta que trop tôt.

Le prince de Condé fut le seul de nos généraux qui soutint dignement l'honneur français. Il avait fait les deux campagnes de 1757 et de 1761 avec beaucoup de courage et d'intelligence. Aussi dès qu'il parut en 1762, chargé d'un commandement, toute l'armée tourna vers lui son espérance, ses désirs et son affection. Cette heureuse disposition des esprits fut encore augmentée par sa conduite

brillante. Empressé de s'éclairer, exact à suivre les conseils du marquis de Monteynard, lieutenant-général d'un très-grand mérite, dont il avait su apprécier les lumières, il battit deux fois le prince héréditaire de Brunswick. Ce fut surtout au combat de Johannesberg (1), qu'il se montra le fidèle et glorieux imitateur du grand Condé, son aïeul, qui était à peu près du même âge que lui quand il vainquit les Espagnols à Rocroy. A la nouvelle des victoires qui signalaient l'heureux début de ce jeune prince dans la carrière des héros, toute la France fit éclater les démonstrations de la joie la plus vive.

Malheureusement son noble zèle fut sans effet sur les autres généraux et n'excita en eux aucune émulation patriotique, leur corruption, leur incapacité, l'espèce d'acharnement avec lequel le prince de Soubise et le maréchal d'Estrées s'obstinaient à se contrecarrer mutuellement, étendait sur tous les points de l'armée, un découragement si absolu, une consternation si profonde, qu'il n'y avait plus

(1) Près de Fridberg, ville impériale d'Allemagne, dans la Wétéravie; sur une montagne à 6 lieues N. E. de Francfort.

rien à attendre de l'énergie des soldats. On fut trop heureux de pouvoir négocier une suspension d'armes. Elle s'était déjà établie, tout naturellement, par la lassitude et le dégoût des troupes, quand une faute nouvelle, ajoutée aux milliers d'autres que l'on avait faites, la rompit tout-à-coup; cette faute fut l'inutile combat d'Amoénebourg.

J'ai déjà dit qu'il y avait alors dans les hauts grades un nombre trop considérable de courtisans et de favoris qui, remplaçant le mérite dont ils étaient dépourvus par la suffisance et de misérables brigues, voulaient tout envahir. Une vingtaine d'entre eux, impudens matamores, ne doutait de rien. Sans être arrêtés par aucune considération, ils sacrifiaient de braves gens à leur ambition irréfléchie; fléaux de nos armées, ces indignes chefs y entretenaient les cabales, les désordres, l'indiscipline, les pillages, les trahisons; enfin toujours, malgré leurs bravades, ils prêtaient le flanc à l'ennemi. L'un d'eux, le chevalier de Sarsfield, avait eu l'adresse de s'emparer de la confiance du marquis de Castries. L'âme élevée de ce dernier souffrait cruellement à la

pensée de se voir subordonné à des généraux qui, refusant de se communiquer réciproquement leurs vues, ne tiraient aucun parti de la supériorité de leurs forces sur celles du prince Ferdinand; il s'indignait de l'impossibilité où on l'avait placé de faire valoir, pour le service de son roi et de son pays, la valeur, le zèle et les talens dont il avait précédemment donné de mémorables preuves. Or, le chevalier de Sarsfield le surprit dans un de ces momens de réflexions pénibles : il s'efforça d'exalter son imagination, déjà trop échauffée, et réussit à lui faire prendre une résolution, que sa raison eût réprouvée si, pour la condamner au silence, on n'eût abusé des généreux sentimens qui l'animaient. Il suivit donc trop facilement l'impulsion des idées fougueuses de ce chevalier : dans le temps même qu'on négociait pour la paix, tandis que des deux côtés, on désirait également une suspension d'armes, il eut le tort, n'ayant à ses ordres qu'une fraction médiocre de l'armée, d'engager cette affaire d'Amoénebourg, qui devait être pour moi le principe des plus douloureux souvenirs.

Au signal donné par ce jeune général que tous les soldats chérissaient, l'âme de chacun d'eux s'échauffe, la confiance ranime leur courage. Bientôt l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie sont disposées dans le plus bel ordre, présentent sur tous les points un aspect formidable, et font espérer des moissons de lauriers. Le canon gronde et retentit au loin, nous attaquons avec impétuosité; on se défend vaillamment, mais cette défense ne nous empêche pas d'enfoncer des bataillons entiers. Après les avoir culbutés et forcé l'armée ennemie à un mouvement rétrograde, la bayonnette va achever sa défaite, quand nous voyons paraître des divisions imposantes que le prince héréditaire fait avancer à toutes jambes. Secourues si à propos, les phalanges qui fuyaient se rallient et reprennent une attitude menaçante. Nous, qui nous sommes témérairement engagés dans cette affaire, nous, éloignés de notre quartier-général et n'ayant point prévu que nous pourrions avoir besoin d'être soutenus, nous devenons alors si inférieurs en nombre, que la victoire sur laquelle nous comptions va nous échapper. En

effet, la mêlée est, de moment en moment, plus épouvantable; ici l'on se bat corps à corps, là, des feux roulans s'élancent dans la plaine comme le tonnerre sur des nuages sulfureux, et la mort porte, de rang en rang, ses homicides ravages.

Afin de diminuer, autant que possible, la gravité des conséquences d'un changement si subit dans notre position, le valeureux marquis de Castries excite en nous par ses exhortations, par son exemple de nouveaux efforts. Nous nous surpassons tous, chacun des nôtres est obligé de lutter contre plusieurs guerriers à la fois, et les ennemis s'acharnent surtout contre les officiers généraux et les chefs des corps. Mon régiment fait tête à de l'infanterie, à de la cavalerie; couvert de poussière et de sang, le chevalier d'Erigny électrise tous nos braves par son intrépidité; mon fidèle François Ricard se montre toujours actif à me faire un rempart de son corps. L'abbé Rigobert rivalise avec lui sur ce point, de zèle et de courage. Inséparable de la provision d'onguens, de charpie et de cordieux dont il s'est décoré, mais religieusement pé-

nétré du principe qu'un ministre des autels ne peut répandre le sang de son semblable, même pour sa propre défense, sans se dégrader du caractère sacré dont il est revêtu, la seule arme qu'il porte est un long bâton blanc : c'est avec cette arme inoffensive qu'il se jette au milieu des combattans ; jamais il n'en fait usage pour frapper, il l'emploie uniquement à détourner la direction des fusils et des glaives ; dans ce périlleux exercice, cet homme extraordinaire déploie une force irrésistible, une adresse inconcevable. Il s'expose à une mort presque certaine et ne croit pas qu'il y ait du mérite à s'y exposer ! la chaleur de son âme candide, charitable et courageuse, n'est refroidie par aucune crainte !

Mais les ennemis, dont les forces maintenant sont très-supérieures aux nôtres, nous chargent avec fureur ; vainement nous déployons contre eux une bravoure qu'ils admirent et qui les étonne, nous sommes contraints de plier ; la terre est jonchée de débris d'armes, de cadavres, de mourans, et la nature frémit d'horreur. Entourés, accablés par des bataillons et des escadrons nombreux,

qui égorgent, qui foudroient nos guerriers, faut-il donc nous rendre?... Jamais! jamais! tel est le cri unanime qui monte jusqu'au ciel.

Mais cette héroïque résolution va nous coûter des flots du sang le plus généreux! De moment en moment le combat devient plus meurtrier : un boulet enlève de son cheval et étend, brisé et sans vie, sur le champ de bataille, le brave, le respectable, l'excellent comte de Bélancour! Je perds, sans espoir de retour, le meilleur des amis! Que dis-je? un second père aussi tendre, aussi zélé pour mon bonheur que le premier!

Mais une atteinte plus profondément douloureuse encore m'est destinée!... Le marquis de Castries ordonne la retraite, et prescrit de la faire en combattant. Mon régiment est bientôt assailli de toutes parts : à la vigueur de sa résistance on reconnaît une grande énergie de valeur.

J'avais revu, à plusieurs reprises, le jeune officier d'état major dont j'ai parlé plus haut, et qui m'avait si vivement ému par l'intérêt qu'il prenait à ma conservation; mais chaque

fois que j'avais voulu m'approcher de lui, il avait su m'éviter aussi adroitement que lestement. Dans ce moment périlleux du combat d'Amoénebourg il reparaît à mes yeux : on dirait qu'il se multiplie pour voler au devant de tous les coups que l'on veut me porter; il devance mes autres amis, et son audace à affronter les dangers forme un véritable contraste avec son extrême jeunesse. C'est à sa bouillante ardeur, qui se communique à mes dragons, que je dois la satisfaction de les voir mettre en fuite un fort détachement ennemi qui sans doute nous eût faits prisonniers.

— » Cette fois, me dis-je, ce généreux guerrier n'échappera point à mon desir brûlant de lui exprimer les tendres sentimens qu'il m'inspire.» Pour m'approcher de lui plus vite, je pique mon cheval de l'éperon. Tout-à-coup les bataillons ennemis que nous poursuivions se retournent, font contre nous une décharge effroyable de mousquetterie, puis continuent leur fuite. Le chevalier d'Erigny reçoit un coup de feu dans les côtes, une balle m'atteint légèrement à la cuisse droite; au même instant j'aperçois renversé sur son

avait fait naître dans mon cœur un si vif intérêt. Comment, hélas! à l'émotion que j'éprouvai, ne devinai-je pas cette femme adorée! . . . . . .

L'action était alors dans toute sa chaleur; il ne fut pas au pouvoir du prieur de m'informer que l'infortunée était si près de moi.

Éperdu, poussant des cris d'épouvante et de désespoir, je me précipite sur cette victime sacrée du plus sublime dévouement, la pressant avec une sorte de frénésie contre mon cœur, je m'efforce, mais en vain, d'arrêter le sang qui ruisselle à gros bouillons d'une large blessure qu'elle a reçue à la poitrine. De sa main défaillante elle prend la mienne, et ses yeux portent vers moi un regard, qui exprime à la fois le regret douloureux de me quitter sans retour, et le plaisir de s'être dévouée pour moi! Enfin, elle veut m'adresser un dernier adieu; mais les paroles qu'elle va proférer sont aussitôt arrêtées, sa bouche reste muette, les voiles de la mort s'étendent sur sa figure décolorée; sa main cesse de serrer la mienne et retombe glacée... Mon Augustine a cessé d'être! La

plus belle des âmes s'est hélas ! pour jamais, séparée du plus beau corps !

Vainement j'essayerais de peindre l'effet terrible que produisit en moi la fatalité cruelle, qui me ravissait au même instant, ce bon, ce généreux comte de Bélancour, et son angélique nièce ! L'étendue de la force dont je pouvais être doué était insuffisante pour supporter deux pertes si affligeantes ! L'ébranlement de toutes mes facultés fut donc sans mesure ; la plus déplorable subversion d'esprit et de corps se manifesta ; ma raison s'aliéna complètement ; des mots sans suite, des exclamations de douleur, de désespoir et de rage ; de sombres et longs gémissemens sortaient péniblement de ma poitrine oppressée ; je ne comprenais rien aux paroles qu'on m'adressait ; je repoussais tous ceux qui s'efforçaient de me séparer du corps inanimé de mon Augustine ; je me débattais comme un forcené entre leurs mains !..... Tout-à-coup, une dernière décharge, qu'en se retournant dans sa fuite l'ennemi nous lança, fit pleuvoir au milieu des nôtres une grêle meurtrière de mitraille, et plusieurs fragmens de

cheval, l'intéressant inconnu vers lequel mon cœur me faisait voler.

L'abbé Rigobert pousse un cri d'épouvante; tout aussitôt il est près de lui et le soutient dans ses bras. J'arrive... Quel spectacle s'offre alors à mes yeux! mon noble défenseur est couvert de sang! Son chapeau tombe, ses longs cheveux écartés laissent sa figure à découvert... Au premier regard que je porte sur les traits de ce charmant visage, un saisissement mortel resserre les fibres de mon cœur et me fait perdre la respiration, un tremblement convulsif ébranle violemment mes organes, toutes mes facultés physiques et morales sont bouleversées. Je reconnais dans ce jeune héros... puis-je avoir la force de l'écrire!... je reconnais... mon Augustine!..... Oui, c'était cette femme incomparable!..... Surmontant la faiblesse de son sexe, elle s'était revêtue de l'habit militaire pour veiller sur les jours de son époux et pour les défendre!

Continuellement tourmentée par la pensée des dangers que je courais chaque jour, l'éloignement où elle était de moi les lui avait fait paraître bien plus effrayans qu'ils ne l'é-

taient en effet. Les tableaux noirs et sanglans que son imagination était inépuisable à reproduire, l'avaient frappée de terreur. Enfin, ne se sentant plus capable de supporter, sans y succomber, les déchirantes inquiétudes qui l'accablaient, elle s'était persuadée qu'elle ne parviendrait à en alléger le poids qu'en faisant la démarche héroïque dont je viens de parler.

Sous le prétexte de quelques affaires qui exigaient sa présence à la Tombe, elle avait quitté madame de Bélancour, et était partie, ne mettant personne dans sa confidence. Ce ne fut que pendant le combat d'Amoénebourg que, rencontrée par le prieur de Saint-Nicolas, il la reconnut. Étonné de la trouver là sous l'habit militaire, effrayé des suites tragiques que pouvait avoir sa téméraire entreprise, il la conjure d'y renoncer et de se retirer. — « Mon devoir, lui répond-» elle, m'ordonne de veiller sur Gustave ou de » mourir avec lui! » Et soudain faisant prendre le galop à son cheval, elle s'éloigne.

Ce fut immédiatement après, que je découvris de nouveau ce jeune officier, qui

sespérante que nous la reçûmes comme un bienfait.

Par le traité, on voulut bien confirmer aux Français la pêche et la pêcherie de la morue sur une partie des côtes de Terre-Neuve et dans le golfe de Saint-Laurent. Le roi d'Angleterre fit au roi de France la grâce insigne de lui céder les îles de Saint-Pierre et de Miquelon, et de permettre qu'une ligne fût tirée au milieu du fleuve de Mississipi, dans toute sa longueur, pour servir de limite aux territoires français et anglais. Enfin S. M. Britannique daignait consentir à ce que la nouvelle Orléans restât à la France, et à ce qu'on nous rendît les îles de la Guadeloupe, de Marie-Galande, de la Désirade, de la Martinique, de Belle-Isle, de Sainte-Lucie et de Gorée.

Mais, afin qu'il fût permis au roi de France d'avoir quelque espoir de conserver la chétive part qu'on lui laissait, il fut obligé de renoncer à ses prétentions sur l'Acadie, de céder en toute propriété, au gouvernement anglais, le Canada, l'île du cap Breton, les îles du golfe et du fleuve Saint-Laurent, les îles de la Grenade et des Grenadins; de lui abandonner

la propriété de Saint-Vincent, de la Dominique et de Tabago; de lui faire cession de la rivière du Sénégal, des comptoirs en dépendans, et de lui restituer l'île de Minorque et le fort Saint-Philippe. Enfin, il fallut que nous rendissions toutes les places et villes que nous occupions en Allemagne, et que nous supportassions la flétrissure de voir démolir de nouveau les fortifications de Dunkerque et d'avoir un commissaire anglais dans ce port.

On fit plus, comme si l'on eût juré que rien ne serait oublié pour accroître notre honte, les ministres français ne rougirent pas de consentir à signer une stipulation secrète, par laquelle l'Angleterre limitait impérieusement le nombre des vaisseaux que la France pourrait entretenir.

D'un autre côté, si le roi de Prusse s'obligeait d'évacuer et de restituer toutes les places de la Saxe, il en était magnifiquement dédommagé, par la restitution que lui faisait l'impératrice-reine, du comté de Glats, et par la disposition, en vertu de laquelle ce prince voyait combler son vœu le plus ardent en devenant maître paisible de la Silésie.

cette mitraille mirent le comble à mes calamités, en me cassant le bras gauche et en m'atteignant au visage !.. Ce fut alors que je perdis entièrement l'usage de mes sens. Pendant quelques heures, on me crut mort.

Les prompts secours qui me furent administrés me rappelèrent à la vie; mais je ne repris l'usage de ma raison que plusieurs mois après.

CHAPITRE XLV.

Armistice. — Paix honteuse. — Ses tristes effets. — Esprit du cabinet de Versailles. — Tableau de l'Europe. — Révélations concernant un certain nombre d'officiers généraux.

Pendant l'état d'aliénation mentale auquel j'étais réduit, un armistice, dont le loyal comte de Guerchy fut chargé d'arranger les conditions, eut lieu, malgré la malheureuse issue de cet imprudent combat d'Amoénebourg, qui nous avait fait perdre inutilement trois mille hommes, et cet armistice amena la paix générale de l'Europe.

Elle fut signée le 10 février 1763, à Paris, entre les rois de France, d'Espagne, et de la Grande-Bretagne; et le 13 du même mois, à Hubertsbourg, en Saxe, entre l'impératrice reine de Hongrie, le roi de Prusse et l'électeur de Saxe. Cette paix fut honteuse pour nous; mais notre situation était si dé-

Voilà ce que nous gagnâmes à cette guerre qui, pendant sept années, avait fait gémir l'humanité, épuisé toutes nos ressources, et contribué, plus qu'on ne saurait le croire, au développement des fermentations révolutionnaires qui firent explosion quelques années après ! cette guerre funeste ne présenta, dans tous les instans, que de l'incapacité, des vues mal combinées, des projets sans soutien, des succès équivalens, des défaites, des actions flétrissantes, des perfidies atroces, des officiers-généraux de terre, cimentant leur déshonneur avec le sang d'une infinité de braves gens; des officiers-généraux de mer déconsidérant et ruinant notre marine.

Voilà où nous avaient conduits les cabales de cour, la dissolution des mœurs nationales, l'avidité des employés et la rapide succession d'une douzaine de ministres et de généraux en chef, qui ne passaient au travers des affaires publiques et du commandement des armées, que pour être scandaleusement renversés aussitôt que placés! C'était à qui chercherait la richesse dans ces emplois élevés, mais glissans et périlleux, où la sûreté et l'honneur ne résidaient plus.

Cependant, parmi les officiers supérieurs de l'armée, nous en comptions quelques-uns qui, par leur mérite militaire ou leur conduite, se conciliaient l'estime générale. Je citerai pour exemple les suivans :

Le duc de Coigny mestre-de-camp général des dragons, peu spirituel, inappliqué ; mais brave, honnête, rempli de probité. Sa conduite, dirigée par la décence, formait un contraste frappant avec celle des autres jeunes seigneurs de la cour, dont plusieurs étaient de fort mauvaise compagnie, et capables de bassesses et de crimes. Ce qui faisait dire à M. de Souvré, pour marquer la différence entre les mœurs de son temps et celles du nôtre : « Lorsque nous étions jeunes, nous fâchions nos parens, mais nous ne les faisions pas rougir ; nous méritions quelquefois la Bastille, mais jamais Bicêtre. »

Le prince de Crouy, brave homme, rempli de probité et d'application. Le comte de Ségur, lieutenant-général, l'un des plus rigides inspecteurs d'infanterie, et s'exposant avec tant de franchise qu'à chaque affaire il était blessé ou pris et qu'il perdit un bras. Le

comte de Rochambeau, lieutenant-général, inspecteur, et beau-frère du maréchal de Broglie, bon officier de détail, courageux et désintéressé. Le baron de Wurmser, lieutenant-général, inspecteur des troupes allemandes; bon pour commander une expédition même compliquée. Le marquis de Monti, lieutenant-général italien, doué de talens véritablement éminens et d'un courage héroïque. Le comte de Vogué, lieutenant-général, habile à mener une division ou une ligne. Le marquis de Bréhant, homme utile et de bon exemple, excellent pour conduire une colonne à l'ennemi, ou pour soutenir une arrière-garde. Le lieutenant-général de Chabot, surnommé *la Balafre*, officier de grande expérience et de grand courage, l'un des meilleurs généraux de l'armée française. Le lieutenant-général de Bourcet, sorti du corps des ingénieurs, ayant de rares talens et une très-longue expérience. Sa science principale était la topographie et les marches d'armées : il posa des principes lumineux sur cette partie de la guerre qui dirige toutes les autres, il voulut même l'assujettir à des règles et l'enseigner.

Entre autres travaux, il fit une carte militaire et raisonnée des Alpes, qui passe pour un chef-d'œuvre. Attendu qu'il se distinguait par une grande supériorité de génie et de savoir, on l'avait laissé vieillir dans les emplois subalternes, il était resté trente-six ans simple lieutenant!

Fischer, d'une extraction basse, d'abord palfrenier du marquis d'Armentières. Etant dans la Bohême, il sentit se développer d'une manière extraordinaire son intelligence et une disposition absolue au métier de la guerre en grand. Devenu colonel de troupes légères, et le plus habile partisan de l'Europe, il commença la guerre de 1757 avec succès, s'y distingua par des actions très-brillantes, et enfin mourut de chagrin, en 1762, pour avoir été maltraité par le maréchal d'Estrées. La jalousie du maréchal de Broglie et de son frère l'exposa aux plus grands dangers, surtout au combat de Wetter. Ce combat n'en fut pas moins honorable pour lui, et honteux pour ces deux généraux. Aussi vrai dans ses prophéties, et aussi peu cru que la prophétesse Cassandre, il annonçait toutes les dis-

grâces qu'il prévoyait devoir résulter de nos imprudences et de nos mauvais plans. Tous les généraux se servaient de ses idées, et lui en dérobaient la gloire. Sa naissance et ses talens le rendirent malheureux. Quant aux mœurs, il avait celles d'un hussard, mais il répandit dans le sein des indigens les fruits de ses pillages guerriers. Enfin, ce pauvre et sublime Fischer fit toute sa vie des envieux et des ingrats, et succomba aux chagrins et aux traverses.

Avec ceux que j'ai déjà désignés dans le cours de ces Mémoires, les officiers supérieurs que je viens de rappeler sont à-peu-près les seuls qui aient servi d'une manière digne d'éloges. Mais les autres que nous avons vus toujours ignorans et nuls, ou faisant tout pour mériter le mépris de l'armée et la haine nationale : le nombre en serait trop considérable pour que je pusse les nommer tous! Cependant afin de faire concevoir une idée juste du mauvais génie qui présida à la conduite de cette guerre désastreuse, outre ceux de ces messieurs dont j'ai raconté les turpitudes, j'en citerai encore quelques-uns que voici :

Le baron de Beuzenvald, lieutenant-général, inspecteur-général des troupes suisses, était un des agréables de Paris, que la protection des femmes avait élevé. L'ignorance, l'incapacité s'alliaient chez lui à la suffisance d'un fat et à toute l'insolence des parvenus. Les Suisses voyaient avec un déplaisir infini que leur état militaire lui était confié, et il justifia ce sentiment, en faisant à la guerre autant de sottises que de pas. Un homme respectable de sa nation le fit taire un jour par cette sortie d'une franchise helvétique: «Monsieur, vous êtes toujours sous le cotillon des femmes ; pour moi, il y a long-temps que j'en suis sorti. Parlons plaisirs, si vous voulez, mais jamais guerre. Nous ne l'avons pas faite dans les mêmes endroits : vous avez servi dans les ruelles de Paris, et moi, en Allemagne. »

Le marquis de la Sône, lieutenant-général, lieutenant-colonel du régiment des gardes. Celui-ci était pour l'ignorance et la suffisance, le second tome du précédent ; il était de plus très-pillard. En 1759, on lui donna le commandement de Francfort, et il s'y conduisit

très-mal, ainsi qu'à l'affaire de Johannesberg, gagnée par le prince de Condé.

Le duc de Noailles, capitaine des gardes-du-corps, qu'il ne faut pas confondre avec l'homme illustre de sa famille, à qui son grand âge ne permettait plus d'être à la tête d'une armée, était un courtisan très-fin et très-aimable, fort aimé du roi, et célèbre par ses bons mots; mais n'ayant aucune disposition pour l'état militaire. Il servit donc mal et se rendit justice en ne servant plus.

Le chevalier de Nicolaï, général avide, buveur, emporté, cabaleur et ignorant. Les marquis de Pourpry et de Fouquet se déshonorèrent à Rosback, en donnant l'exemple de la fuite. Le premier ne reparut plus; mais le second trouva le moyen de se raccrocher au service et de devenir lieutenant-général. Le comte de Rooth, très-brave, comme le sont les Irlandais, avait la pratique de la guerre; mais elle ne lui était d'aucun avantage, à cause de son esprit borné, de la trop bonne opinion qu'il avait de lui-même, et de sa manie de faire le raisonneur.

Le marquis de Saint-Chamans avait beau-

coup d'esprit; mais, son penchant à cabaler contre tout venant, et son avidité, faisaient de lui un général qu'il était dangereux d'employer. A Nieubourg, lors de l'irruption de l'armée des alliés sur les quartiers d'hiver du duc de Richelieu, la seule affaire qui l'occupa fut de mettre ses équipages en sûreté.

On reconnaissait généralement aux deux frères de Thiars et de Bissy, lieutenans-généraux, de la probité et de la bravoure; leur principal mérite était celui d'être académiciens français, et de faire preuve de cet esprit aimable, piquant et poli, qui plaît dans les cercles de la capitale, mais qui n'a aucun rapport avec les talens militaires.

Le duc de Fleury et le comte de la Suze, hommes de cour, fort mauvais généraux, fort magnifiques, ne servirent, comme tous les grands seigneurs, qu'à embarrasser l'armée, par leur faste et leurs équipages, et qu'à la corrompre, par leur luxe et leur mollesse. Leur ayant beaucoup pris de vaisselle, les Hanôvriens connaissaient mieux les *armoiries* de ces messieurs que leurs *armes*.

Avec eux, le comte de Mailly-d'Aucourt,

luttait de luxe et de magnificence. Très-bien partagé sous les rapports de l'esprit, de la bravoure, et même des talens militaires, ces qualités étaient singulièrement obscurcies par sa fierté, son entêtement, son ton impérieux, qui le rendaient insupportable, surtout pour ses égaux et ses supérieurs. Afin de soutenir ses profusions, il foulait le pays et affamait l'armée.

Le chevalier de Grollier fut un exemple frappant de l'impunité des mauvaises actions dans l'armée française. En 1757, étant brigadier des armées, et colonel du régiment de Foix, commandant à Lipstadt, on l'accusa, on le condamna pour friponneries criantes; car alors, puisque tout le monde volait, des friponneries simples n'auraient été considérées que comme des peccadilles. Mais, les voleries de M. le chevalier, avaient été accompagnées de trahison : il fut donc arrêté; on lui fit son procès, et l'on crut qu'il était perdu, quand, au grand étonnement de chacun, il sortit de cette affaire blanc comme neige! Et comment ce miracle s'opéra-t-il? De la manière la plus simple et la plus com-

mune à cette époque : M. le chevalier avait gratifié ses juges d'une partie de ses profits, qui, dès-lors, passèrent pour très-légitimes. Il eut même ensuite la permission de servir de nouveau dans l'armée, comme volontaire, et il faut avouer, qu'en cette qualité, il se distingua à la bataille de Crévelt, à la tête des carabiniers, ce qui le rétablit entièrement. En 1759, il eut, dans le duché de Clèves, la place de commandant; mais, il n'y parut pas corrigé de ses pilleries. Depuis, il continua de servir avec beaucoup de valeur, et fort peu d'intégrité. Le chevalier de Grollier était cabaleur, fort relâché sur la discipline, et voleur éhonté; mais sa bravoure était grande, et il ne manquait pas de talens. Or, nous étions tellement au dépourvu de bons officiers-généraux, qu'il passait pour l'un des meilleurs à employer; cette considération faisait fermer les yeux sur ses vices, que rien ne pouvait corriger, et que l'impunité et les exemples supérieurs encourageaient.

Le comte de Stainville, lieutenant-général, frère du duc de Choiseul, avait très-peu d'esprit et de talent; son plus grand mérite était

sa parenté. On fit sonner bien haut, un avantage qu'il avait remporté sur le baron de Bulow, et sur Freytag, commandant un corps de troupes légères des alliés; mais cet avantage était si petit, qu'il méritait à peine que l'on en fît mention. Il succéda à M. de Saint-Pern, en qualité de commandant des grenadiers de France, et gâta ce corps, en s'attachant trop à la figure, même à celle des officiers. Ayant servi assez long-temps dans l'armée autrichienne, il rapporta chez nous tout le ridicule de l'*automatie* allemande, par l'introduction, dans nos troupes, des trois toilettes du soldat, des coups de bâton, des pas obliques et en arrière, et de tous les jeux de pantins! Ces misérables innovations nous ont coûté, après la paix, quatre-vingt mille vieux soldats, que le dégoût a portés à s'expatrier.

Personne jamais ne fut plus suffisant, plus tranchant, plus impérieux, que le marquis de Poyanne, lieutenant général, commandant les carabiniers. C'était un matamore, dont la jactance fatiguait tous ceux qui le connaissaient. D'un soldat, il ne remarquait que la figure, faisait ramasser, dans les tavernes

et mauvais lieux, tous les beaux hommes qu'on pouvait y rencontrer, et comptait pour rien les autres qualités. Il se ravalait jusqu'au point d'affermer la dépense de l'entretien du corps qu'il commandait, et, par cette spéculation honteuse pour un officier-général, il se faisait so[illegible]e mille livres de rentes, aux dépens de qui il appartenait. Enfin, il fit perdre à la troupe respectable des carabiniers, le bon esprit qui l'avait distinguée dans tous les temps, et il la remplit de bandits indisciplinés.

Le prince de Beauffremont jouissait de la réputation d'un homme spirituel, brave et habile; mais, sa fierté, sa présomption nuisaient beaucoup à ces qualités. Un certain goût contre lequel les dames s'élèveront toujours, le fit disgracier. A ce sujet, je dois dire que le vice auquel ce prince était sujet, et qui s'appelait autrefois *le beau vice*, parce qu'on ne l'attribuait qu'aux grands seigneurs, aux gens d'esprit ou aux Adonis, était devenu tellement à la mode dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, qu'il n'y avait point d'ordre de l'état, depuis les ducs jusqu'aux

laquais et au peuple qui n'en fût infecté. Le commissaire de police Foucault m'a montré un gros livre où étaient inscrits tous les noms des pédérastes notés. Il assurait qu'il y en avait à Paris environ quarante mille. Il existait aussi des lieux publics de prostitution en ce genre, et l'on connaissait au jardin des Tuileries, un canton que les Gytons avaient adopté pour venir y chercher fortune (1). Depuis le supplice d'un nommé Deschauffour, l'exil, la prison, Bicêtre, ou une simple correction de police, suivant les personnages et les circonstances étaient les seules punitions qu'on infligeât aux coupables, on ne les condamnait plus à une mort infamante.

Le prince de Bauffremont ne subit donc d'autre châtiment que celui de l'exil.

Je pourrais tracer encore bien d'autres portraits de ces généraux qui ont tant compromis

(1) Plusieurs seigneurs avaient établi à Versailles une espèce de sérail de ce genre. Quand Louis XVI fut sur le trône, il voulut que l'on sévît contre quelques-uns de ces personnages; mais on lui représenta que l'éclat d'un châtiment juridique serait très-dangereux et déshonorerait d'ailleurs beaucoup de grandes maisons. Sa majesté se contenta d'exiler quelques-uns des coupables.

l'honneur français, mais j'en ai dit assez pour faire connaître la vérité.

Les alliés de la France partagèrent bientôt le vertige de corruption qui dominait parmi nous, et ce vertige livra d'immenses avantages au patriotisme des Anglais et au génie du roi de Prusse. En un mot, cette guerre de sept ans fit triompher le vice dans toute sa force, et devint ainsi un monument historique affreux pour les Français.

Cependant, le roi de Prusse, le prince Ferdinand, le prince héréditaire de Brunswick, malgré leurs talens incontestés, ainsi que les généraux anglais et hanôvriens, n'ont pas eu droit de s'enorgueillir beaucoup d'avoir été presque toujours nos vainqueurs, puisque ce fut le plus souvent l'impéritie ou la trahison, en permanence dans nos rangs, qui leur procura la victoire. La sévère impartialité de l'historien doit donc proclamer que si la guerre de sept ans ne met en évidence d'un côté, que de la faiblesse et de la honte, de l'autre, elle ne fait voir que du bonheur sans gloire. Jamais guerre ne s'est faite, en général, avec aussi peu de conduite, aussi peu de courage,

d'honneur, aussi peu de plans assurés, tant de la part des vainqueurs que de la part des vaincus. L'histoire détaillée de cette guerre ne peut être fondée sur la vérité, sans être une satire amère contre les nations les plus respectables de l'Europe.

Puisque notre gouvernement s'y était laissé engager, il eût fallu que, dès l'origine, guidé par une énergique prévoyance, il se mît en état de terminer promptement la querelle. Si en 1757, les armées françaises avaient ravagé l'électorat de Hanôvre, ainsi que les états du roi de Prusse et ceux des alliés; si, au lieu de perdre un temps infini sur le bas Weser et auprès d'Halberstadt, elles avaient dévasté les villes et les campagnes, et amené en France tous les chevaux et les bestiaux du pays, la paix aurait été conclue dès la première année. Si l'on suppose que les alliés ne se seraient point arrêtés à ce parti sage, il est du moins certain qu'ils auraient été dans l'impossibilité de rassembler de nouveau et de faire vivre leurs armées inexpérimentées; de les aguerrir peu à peu, de les rendre capables ainsi qu'ils l'ont fait, de balancer et même

de frapper d'impuissance la très-grande et très-constante supériorité des armées françaises en Allemagne.

Par ce système de guerre, la France aurait épargné plus d'un milliard en espèces, plus de six cent mille hommes, tués ou morts de fatigues et de maladies dans les quatre parties du monde ; son commerce n'aurait pas été anéanti, on n'eût pas dévasté ses colonies; elle ne se serait pas vue réduite à la douloureuse extrémité de faire des sacrifices immenses, pour obtenir une paix devenue indispensable, et à l'humiliation de signer le traité le plus honteux; de plus, elle n'aurait point éprouvé tous les inconvéniens attachés aux négligences d'une administration intérieure, gênée dans ses opérations, par l'excès de ses besoins; inconvéniens qui sont la suite trop ordinaire d'un temps de corruption, de trouble et de confusion; enfin, elle n'aurait point été la victime d'une infinité d'édits bursaux, arrachés à la bonté du roi, par le malheur des circonstances; édits, qui, la livrant à la merci des gens de finance, et à leur rapacité, ont causé aux individus tant de

maux, corrompu tant de principes honnêtes, et élevé un si grand nombre de fortunes scandaleuses.

La vraie politique de la France, et le seul système de guerre convenable à son intérêt, ainsi qu'à celui de toutes les grandes puissances, qui, comme elle, entretiennent, en temps de paix, de nombreuses armées et un état militaire considérable, doit être, quand elles ont le malheur d'avoir une guerre à soutenir, de tout écraser, en débutant. Un tel système peut paraître cruel au premier aperçu; mais, après l'avoir mûrement examiné, on le jugera commandé par l'humanité, car son but est de faire renaître plus tôt la paix. Plus on abrège la durée d'une guerre vive et terrible, plus on épargne d'hommes et d'argent, et l'on prévient le besoin de faire beaucoup de lois fatales et de réglemens nuisibles. Il est vrai que ce système expéditif contrarierait un peu la cupidité et l'ambition de beaucoup de gens de différens états, qui cherchent à se rendre nécessaires, en prolongeant la guerre, en multipliant les embarras de l'administration, et qui sont assez

mauvais citoyens pour préférer, au bien public, l'influence qu'ils veulent conserver dans les affaires, et quelques profits, dont la paix rétablie, pourrait les priver.

Les traités de Paris et de Hubertsbourg furent suivis, dans toute l'Europe, de ce calme profond qui précède souvent les tempêtes. Depuis 1763, jusqu'en 1777, les divers états ne formèrent, pour ainsi dire, qu'une nation, et le terme d'étranger ne s'appliquait qu'aux habitans de l'Asie. Les individus de tous les pays se réunissaient avec une franchise et une cordialité inconnues jusqu'alors. Les souverains traitaient leurs sujets avec une affabilité sans faiblesse; les hommes de lettres étaient encouragés, les connaissances faisaient de rapides progrès, et l'esprit du siècle prenait un aspect entièrement nouveau. Ce calme fut tout-à-coup interrompu par la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, et par la guerre qu'allumèrent les discussions, relatives à sa succession.

Mais, quel fut l'état de la France, pendant une paix si générale? La grandeur politique du gouvernement de Louis XV s'éclipsait au

sein de la mollesse, suivie bientôt des plus honteuses débauches; mais la nation se réfugiait, en quelque sorte, au sein des sciences et des arts. Son activité, repoussée des affaires de l'Europe, se repliait sur elle-même, et ce que son gouvernement lui faisait perdre en puissance, elle le regagnait en considération, par les lumières qu'elle répandait, par le mouvement d'opinion, dont elle devenait le centre. Son commerce extérieur était abattu, mais l'industrie intérieure se réveillait; des arts utiles se perfectionnaient; des cultures importantes prospéraient; le gouvernement perdait son crédit, mais les fortunes particulières se rétablissaient sur les bases du travail; la gloire nationale était obscurcie, mais le bonheur domestique s'offrait comme une compensation des revers publics.

La cour de France, dans un repos apparent, mais aussi riche d'intrigues qu'avare d'événemens, ne conservait presque de mouvement que celui d'un corps qui se décompose, et cependant, une grande fermentation agitait les autres cabinets de l'Europe. De nouvelles combinaisons changeaient les bases

d'une politique routinière, et les contre-coups de cette action universelle, ressentis par le cabinet de Versailles, lui apprirent plus d'une fois, qu'un rôle trop indifférent dans les affaires publiques devient aisément un rôle honteusement passif, et que l'impossibilité où l'on se met de nuire aux autres, au lieu d'écarter l'offense de leur part, ne fait souvent que la provoquer.

En Portugal, on voit le marquis de Pombal suspendant l'influence envahissante de la politique anglaise, réprimant l'orgueil et la résistance des grands, et donnant à l'Europe le signal d'affranchir les trônes du joug monacal et des attentats secrets des jésuites; de graves dissentions commencent entre l'Angleterre et ses colonies, dissentions qui, en portant un coup funeste à la puissance de la première, l'exciteront un jour à faire subir à la France de cruelles représailles; une révolution en Russie met en la personne de Catherine un grand homme sur le trône, et livre la Pologne à l'ambition de cette artificieuse princesse, secondée par la cupidité de ses voisins, et foulant aux pieds la pusilla-

nime intervention de la France. Eh bien ! la cour de Versailles contemple ces événemens divers; les uns troublent, sans la faire cesser, sa léthargique apathie; les autres augmentent sa faiblesse en la mettant à découvert, et précipitent sa caducité et son impuissance; tous concourent à achever ses destinées et contribuent à faire connaître les plaies secrètes, les germes intérieurs de dissolution et de mort dont elle est affectée, et ces germes destructeurs ne tarderont pas à pousser l'ancien colosse de la monarchie vers une catastrophe qu'il sera impossible à aucune force humaine de prévenir ou de détourner.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME.

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIV.

CHAPITRE XLV.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

CONFESSIONS

D'UN

HOMME DE COUR.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CONFESSIONS

D'UN

HOMME DE COUR,

CONTEMPORAIN DE LOUIS XV;

RÉVÉLATIONS HISTORIQUES

SUR LE XVIIIme SIÈCLE:

PUBLIÉES

Par M. Dusanschoy et P.-M. Charrin.

TOME CINQUIÈME.

PARIS.
WERDET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 21.
LECOINTE. — LEQUIEN.

1830.

CONFESSIONS

D'UN HOMME DE COUR,

CONTEMPORAIN DE LOUIS XV;

RÉVÉLATIONS HISTORIQUES

SUR LE XVIIIme SIÈCLE.

CHAPITRE XLVI.

Quels changemens repoussans dans ma personne! — Retour de ma raison. — Rapprochement invraisemblable d'individus. — Sombre douleur. — Courtisane modèle à proposer aux femmes honnêtes.

Au moment où quelques signes du retour de ma raison commencèrent à se manifester, assis dans une bergère au milieu d'un salon, je ressemblais à un homme qui se réveille d'un profond sommeil; mes idées ne se rectifiant que lentement, je contemplais avec un étonnement extrême, les objets qui m'envi-

ronnaient. Cependant, si mon esprit eût été aussi lucide alors que par le passé, je crois que le contraste, que me présentaient les personnes placées à mes côtés, m'aurait fait la même impression.

Le rapprochement de ces personnes, l'intimité que je remarquais entre elles me semblaient si invraisemblables, que j'hésitais à les considérer comme des réalités.

A ma gauche était madame de Bélancour qui tenait ma main dans les siennes, le chevalier d'Érigny et cette séduisante Aglaé que j'avais si efficacement contribué à ramener sous le toit paternel; à ma droite, entre l'abbé Rigobert et ma mère... le croira-t-on? madame de Saint-Clair!... Oui, c'était bien cette ci-devant Toinette, dont j'ai si fidèlement tracé le portrait à deux époques bien différentes de sa vie aventureuse.

Je fis un cri de surprise; les paroles que je proférai prouvèrent ensuite aux uns et aux autres que je les reconnaissais, et que je venais de recouvrer le noble attribut qui élève l'homme au-dessus de tous les êtres terrestres. Cet heureux événement excita un attendrissement et

une joie unanimes qui furent suivis de ferventes actions de grâces adressées au ciel par l'abbé Rigobert.

Cependant, je continuais à regarder madame de Saint-Clair d'un air étonné. Ma mère s'en aperçut. — « Quand tu connaîtras tout ce que nous lui devons, me dit-elle en l'embrassant, tu conviendras que nous n'eûmes jamais de meilleure amie !

— » Oui, continua avec âme madame de Bélancour, et nous serons les siennes tant que nous existerons !

— » Dieu l'a conduite et il a voulu qu'elle ait une place dans nos cœurs, ajouta l'abbé Rigobert. »

Et la chère Saint-Clair répand de douces larmes en baisant les mains de ma mère.

Des assurances d'estime et d'affection si prononcées, que donnent à la ci-devant Toinette deux femmes et un ecclésiastique aussi recommandables par leur mérite et leur vertu que le sont ma mère, madame de Bélancour et le prieur de Saint-Nicolas, loin de diminuer la surprise que m'a causée leur liaison avec elle l'augmentent encore.

Mais, ne voyant ni mon Augustine, ni mon père, j'en témoigne mon inquiétude. Un morne silence est la réponse que je reçois... Grand Dieu!... quel trait désespérant de lumière achève le rétablissement de mes facultés intellectuelles, et en même temps précipite mon âme dans un océan de douleurs!.. Hélas! cette réponse me rappelle qu'il n'y a plus d'Augustine!.... La fin héroïque de cette femme chérie, celle de M. de Bélancour, se représentent soudain à ma mémoire, avec les circonstances désolantes et glorieuses qui l'ont accompagnée, et afin que la fatalité qui me poursuit soit complète, il faut encore que j'apprenne que la mort impitoyable, en refusant de me frapper, m'a enlevé mon père!... L'affliction que j'ai ressentie au moment des pertes qui m'ont accablé se renouvelle, mais elle devient tout intérieure et s'accroît sans s'épancher au dehors. Il est impossible que son poids ne m'étouffe pas; je ne respire plus... je suis insensible à tout ce que font mes amis pour diminuer ce poids mortel.

Soudain madame de Bélancour est inspirée

par une de ces pensées attendrissantes, si naturelles aux femmes, et qui ont tant de pouvoir sur le cœur. Elle se lève, court chercher mon fils et le place sur mes genoux.

La vue de ce charmant enfant, qui me sourit et me retrace les grâces de sa mère, produit en moi une révolution subite : les vapeurs épaisses et noires qui m'oppressaient, qui arrêtaient au passage et refoulaient dans ma poitrine les épanchemens de ma sensibilité, s'éclaircissent et cèdent aux vives, aux puissantes, aux saintes émotions de la tendresse paternelle, enfin des larmes abondantes me rendent à la vie.

Quand le désordre de la partie morale de mon être est un peu apaisé, je me lève de la bergère où j'étais assis, afin de serrer sur mon cœur ma bonne mère et les amis qui me restent. Alors seulement j'apprends que je suis condamné encore à des malheurs d'un autre genre que ceux dont j'ai déjà parlé : je m'aperçois que l'un de mes bras a disparu!

Jetant ensuite la vue sur une glace, je recule aussitôt à l'aspect de ma figure!... Cette glace trop fidèle, me montre qu'il ne me reste

qu'un œil, et qu'à la place de celui que j'ai perdu s'élève une espèce de monticule de chair ou de peau couturée qui rend ma laideur repoussante.

L'exaltation physique et morale à laquelle je dus, au désastreux combat d'Amoénebourg, l'entier dérangement de mon entendement et de mes organes, avait converti mon sang en salpêtre enflammé. Cette irritation envenimant les humeurs qui s'y mêlaient, la gangrène gagna bientôt la plaie de mon bras fracturé par une balle, et l'amputation jugée indispensable avait été faite immédiatement.

Les chirurgiens qui me donnèrent des soins, quand on m'eut enlevé du champ de bataille, réussirent à extirper les fragmens de mitraille dont mon visage était criblé; mais ils ne furent point assez habiles pour faire disparaître la difforme excroissance qui remplaçait l'œil dont j'étais privé.

Ainsi, je dus au combat d'Amoénebourg la perte douloureuse, irréparable du plus loyal des amis et du modèle des épouses; j'y devins borgne, manchot; j'y fus horriblement défiguré.

Aucun souvenir des opérations que j'avais subies pendant l'absence de ma raison ne se retraçait à mon esprit. C'était en quelque sorte un autre individu que ces opérations avaient fait souffrir, et pour avoir la certitude que j'en avais été l'objet, il m'en fallait des preuves aussi convaincantes que celles dont j'étais porteur.

Ma maladie intellectuelle avait duré six mois. Tantôt son caractère était cette succession d'idées confuses, incohérentes, cette suspension du jugement, cette agitation délirante, qui annoncent la démence; tantôt c'était l'anéantissement, non-seulement de la raison, mais de toute espèce d'idées, de sensations, de mémoire, de volonté, et même de l'instinct animal, signes humilians qui distinguent l'idiot. Dans cette situation déplorable on aurait pu me mutiler jusqu'à ce qu'il ne restât de mon triste individu qu'un chétif débris, sans que j'eusse pu me rappeler une seule circonstance après ma guérison. Telle est, hélas! l'imperfection de notre nature! il suffit d'une contrariété, d'une affection pénible, d'une

secousse inattendue, d'une simple altération d'organes, pour déranger ou détruire les ressorts de cette frêle machine humaine, à laquelle nous attribuons tant de perfections; pour annihiler cette intelligence dont nous sommes si vains, et nous faire descendre jusqu'à la condition de la plante qui végète ou de la brute stupide. C'est avec bien juste raison que l'Évangile nous prescrit l'humilité!

Si j'existais encore, j'en avais l'obligation à un être qui, d'une classe commune, en traversant les routes du vice et de la corruption, s'était élevé jusqu'aux plus sublimes pratiques des vertus généreuses et utiles à l'humanité. Quel est cet être extraordinaire?.... La ci-devant Toinette.

Mais le lecteur ne peut apprécier dignement tout son mérite, si je ne remonte à des époques antérieures à celle où nous étions.

Peu de temps après mon départ de Paris pour l'armée, le duc de Berval, entreteneur de Toinette, fut atteint d'une maladie très-dangereuse. Aucune considération n'arrête madame de Saint-Clair : elle sollicite comme une faveur précieuse, avec des instances

dictées par la chaleur de l'amitié et de la reconnaissance, la permission de remplir, près de ce seigneur, les fonctions de principale garde-malade. Les parens du duc crient à l'inconvenance, au scandale, et s'opposent fortement à ce qu'il accorde son consentement. La courageuse Saint-Clair insiste; soutenue par la pureté de ses intentions désintéressées, elle ne craint pas de s'exposer aux airs méprisans de ces hauts personnages, et puise dans son cœur des réponses victorieuses aux observations humiliantes qu'ils se prétendent en droit de lui faire. Cependant elle n'en éprouve pas moins un refus positif; mais ce refus ne la rebute point encore : elle va trouver le médecin, puis le confesseur du duc. Le premier prononce hautement qu'une pareille garde sera plus utile au malade que toutes celles qu'on pourrait lui présenter. Le second se montre difficile; de sages considérations, prises dans la morale religieuse et dans le respect pour les mœurs, motivent sa sévérité. Mais la sensibilité généreuse qui anime cette femme fait jaillir de son âme, par sa jolie bouche, des traits d'éloquence d'un

caractère si naturel, si pieux, si entraînant, qu'elle émeut et persuade le scrupuleux ecclésiastique; sa victoire sur lui est entière; il devient lui-même son avocat près de la famille qui la repousse! Enfin, il croit faire une œuvre méritoire en conduisant à son pénitent cette ci-devant pécheresse, qu'il nomme une Magdeleine convertie!

Touché de son attachement et du zèle dont elle fait preuve, le duc de Berval se sent très-disposé à en profiter, et bientôt il est préoccupé de l'idée que le rétablissement de sa santé, s'il est possible, sera l'heureux effet des soins et des consolations qu'il recevra d'une personne si reconnaissante et si dévouée; autorisé, de plus, par l'avis de son médecin, et l'assentiment de son vénérable confesseur, il se décide et déclare impérieusement qu'il accepte les services de son amie.

Cette décision, prononcée d'un ton absolu, ne permet plus d'oppositions. Craignant, si le duc cessait de vivre, d'être accusée d'avoir hâté l'instant de sa mort, en contrariant sa volonté, la famille se soumet, et madame de Saint-Clair s'installe près du lit du

malade, aussi heureuse d'avoir obtenu de se livrer à des fonctions répugnantes, que si elle eût été comblée des jouissances qui charment l'amour-propre, l'imagination et les sens.

Dès ce moment, toutes ses pensées ne tendent qu'à imaginer des moyens d'améliorer la situation pénible et alarmante du malade, qu'à faire observer exactement, de la manière la moins fatigante pour lui, les ordonnances de la faculté. Elle ne répond que par la douceur, par une patience inaltérable, aux mauvaises humeurs, aux caprices auxquels il est sujet; enfin, elle réussit à calmer ses souffrances, en faisant un usage attrayant de ces soins prévoyans, de ces attentions ingénieuses et délicates, la plupart efficaces, que l'esprit, ou plutôt le cœur des femmes, a le privilége exclusif de savoir imaginer, le plus souvent à propos. A l'activité de toute minute, à l'aisance gracieuse qu'elle déploye, à son adresse, que le sentiment perfectionne, on dirait qu'il entre dans son état habituel de ne dormir presque jamais, d'être presque toujours sur pied, et de se montrer sans cesse préparée à porter remède aux accidens inat-

tendus, qui surviennent quelquefois dans les maladies, et qui réclament de prompts secours.

Ce n'est pas tout. Sa sagacité éclairée lui dit qu'on s'efforce en vain de compléter les soulagemens, qu'on veut apporter aux maux d'un malade, si l'on se borne à soigner le corps, et qu'il importe de surveiller aussi les impressions de l'esprit et de l'âme. Sur ce point difficile, madame de Saint-Clair est au-dessus de tous les éloges : sans doute, la nature lui a révélé le secret de distinguer, et de faire doucement résonner les cordes qui agitent agréablement l'imagination, et dont les vibrations portent dans le cœur des consolations et des jouissances. Ses entretiens, suivant les dispositions momentanées du malade, roulent donc sur des sujets, tour à tour graves et enjoués, solides et frivoles, moraux et touchans. Une variété si intéressante, si piquante y règne, qu'ils ont le pouvoir de distraire le duc du sentiment de ses douleurs, de les suspendre, en quelque sorte, et de les charmer. C'est à chaque instant, avec un nouveau plaisir, qu'il écoute cette garde sin-

gulière, qui sait si bien rendre de la sérénité à ses pensées, l'émouvoir ou l'égayer.

L'excellente Saint-Clair, croit aussi que sa probité est engagée à justifier la confiance que lui a marquée le directeur de la conscience du duc. Aussi mêle-t-elle dans la conservation, des maximes religieuses. Elle persuade, parce que son langage est celui d'une sensibilité franche, exempte d'affectation, et conséquemment puissante, entraînante, et qui ne peut appartenir qu'à une âme supérieure.

Jamais le duc n'a ressenti une paix intérieure, égale à celle dont il jouit. Les prestiges de l'opulence et d'un rang illustre n'avaient pu empêcher l'ennui d'étendre sur sa vie une teinte le plus souvent triste : maintenant, ses journées ne se composent que d'instans embellis par l'influence de l'esprit et du sentiment; il aperçoit un bonheur qu'il ignorait. De sa bouche même sort l'aveu, qu'il est plus heureux dans le dépérissement de sa santé, qu'il ne le fut lorsqu'elle était florissante.

Et c'est une femme qu'il n'a jamais considérée que comme une courtisane à ses ga-

ges qui, exerçant une espèce de pouvoir magique, qu'il ne conçoit pas, répand ainsi le baume le plus salutaire sur son existence déclinante! Où cette femme a-t-elle appris l'art enchanteur d'assoupir la souffrance, en la couvrant de tendres fleurs ou d'images riantes; et en inspirant cette résignation tutélaire, que produit la confiance en Dieu?

— «Si j'avais plutôt connu ce que tu vaux, lui répète le duc attendri, je n'aurais pas voulu me séparer de toi un seul jour!... Tu es un trésor inappréciable! Que dis-je? un trésor!.....tu es un ange! »

Il s'exprime avec la même effusion de reconnaissance quand il parle d'elle à sa famille, à ses amis, à son médecin, à son confesseur. Ses fils et ses parens, témoins des preuves inouïes de dévouement, que l'infatigable Saint-Clair lui prodigue, sont insensiblement revenus de leurs premiers sentimens à son égard; sa belle conduite les a contraints à l'estime; ils n'hésitent plus à lui manifester celle qu'elle leur inspire; ils lui marquent même de la considération.

Pendant près d'une année, que le duc

achève de vivre, elle remplit la tâche fatigante qu'elle a briguée, et le zèle, l'ardent intérêt, la grâce qu'elle y met, sont inaltérables! Elle ne prend pas un seul jour de congé, ne se permet pas un seul amusement, une seule distraction! Eh bien! malgré le mauvais air qu'elle respire dans la chambre fermée d'un homme dont le sang se putréfie, malgré ses veilles continuelles, elle ne ressent aucune indisposition. Le motif bienfaisant et noble qui la fait agir, ajoute aux avantages de sa superbe constitution, un courage à toute épreuve, une force presque surnaturelle.

Mais tant de soins assidus, tant de prévenances éclairées, ne réussissent qu'à alléger les maux du malade, et qu'à retarder son heure suprême. Enfin, le Tout-Puissant veut qu'elle sonne, et c'est avec toute sa connaissance, et dans les sentimens de la piété la plus sincère, que le duc de Berval rend le dernier soupir.

Avant d'expirer, s'adressant à madame de Saint-Clair, qui pleure, à genoux, au pied de son lit.

— « Toutes les récompenses que l'on pourrait t'offrir, lui dit-il, seraient au-dessous de ce que je te dois, et de ce que tu mérites !... Cependant, tu verras que je ne t'ai point oubliée.

— » Je suis récompensée, répond-elle, en sanglotant, puisque j'ai pu vous être utile, et que vous m'accordez quelque estime !

— » Si je meurs pénétré des vérités de notre divine religion, dit le duc, à son confesseur, je le dois sans doute à vos lumières et à vos saintes exhortations; mais, mon père, cette femme, qui a bravé tant de mépris pour semer de fleurs mes derniers jours, vous a puissamment et efficacement secondé.

— » Qu'elle soit bénie ! s'écrie le respectable ecclésiastique en levant les mains au ciel. Qu'elle soit bénie ! les voies de Dieu sont incompréhensibles; nous devons les adorer !

— » Oui, qu'elle soit bénie! » répète le mourant, et il cesse de vivre.

Oui, qu'elle soit bénie !... Quand on a mérité d'être l'objet de ce vœu sacré de gratitude, exprimé par une âme qui va comparaître devant l'auteur divin de toutes les bé-

nédictions, on ne l'oublie jamais! Une tendre et sainte émotion accompagne toujours un souvenir si touchant, et chaque fois qu'elle renaît, elle est un nouvel engagement que l'on contracte avec sa consience et avec son cœur, de continuer à suivre, sans se détourner, la route des vertus. Depuis cette époque aussi, madame de Saint-Clair y marcha constamment d'un pas plus assuré.

CHAPITRE XLVII.

Héroïsme de reconnaissance et de désintéressement qui brille où l'on ne serait point allé le chercher. — Toinette devenue un prodige d'instruction et de vertu. — Mariage qu'on ne pouvait croire possible au commencement de ces Mémoires.

A PEINE madame de Saint-Clair fut-elle réinstallée dans sa maison qu'elle reçut une lettre de M. Derville, notaire du duc de Berval. Il lui apprenait que ce seigneur lui avait légué, par son testament, deux de ses plus belles terres, dont le revenu était considérable. « M. le duc, ajoutait-il, en a pu disposer, parce qu'elles sont des acquisitions que sa grande fortune lui avait permis de faire, et non des fiefs du domaine noble. »

Une marque si éclatante d'un souvenir reconnaissant toucha vivement madame de Saint-Clair. Mais, sans aucune hésitation,

elle prit la plume et fit à M. Derville la réponse que voici :

«Monsieur,

» Depuis le jour où commença ma liaison avec M. le duc de Berval jusqu'à celui de sa mort, il fut pour moi le bienfaiteur le plus généreux ; les dons qu'il m'a prodigués m'ont rendue beaucoup plus riche que ne pouvait me faire espérer de le devenir jamais l'humble condition dans laquelle je suis née. Je ne me dissimule cependant pas combien le motif de ces dons était peu honorable pour celle qui en fut l'objet, et j'ose vous avouer que je n'ai pas tardé à reconnaître avec de vifs regrets, que j'avais perdu les plus beaux titres qui recommandent une femme à l'estime de la société. Mais, monsieur, sentant profondément la honte de ma situation, je sentis aussi le besoin d'atténuer à mes propres yeux, et, s'il était possible, aux yeux des autres, ce que cette situation présentait de dégradant. Je m'étudiai donc à éclairer mon esprit, à épurer les sentimens de mon cœur. Quelques bonnes actions, que j'aime à me rap-

peler pour me dédommager de bien des ennuis, en ont été le résultat. Tendrement attachée à M. le duc de Berval par la reconnaissance, je résolus surtout de me consacrer, sans réserve, à le servir toutes les fois qu'il aurait besoin de soins, de consolations et de secours.

» M. le duc éprouva plusieurs incommodités graves. Je m'étais ménagé le moyen d'en être toujours informée à propos, et, le jour comme la nuit, il me voyait arriver près de lui. Dans la maladie qui nous l'a enlevé, j'ai mis tout mon zèle, tout mon dévouement à remplir les devoirs que je m'étais imposés. Si cette maladie eût dû encore durer dix ans, mes soins pendant dix ans ne se seraient pas démentis.

» Mais, monsieur, depuis long-temps je me dis que si la conduite que j'ai tenue autorise à penser que M. le duc de Berval aurait pu placer plus mal ses bienfaits, elle ne légitime pas, à mon égard, leur possession, si la famille est persuadée qu'ils ont été trop considérables, et que c'est à son détriment que j'en jouis; je suis prête à restituer. Jamais, non,

jamais je ne voulus recevoir aucun don de personne que de M. le duc; je n'ai point dissipé ce qu'il m'a donné, tout ce que je possède vient de lui : ils est donc bien facile d'évaluer et de réparer le dommage qui me serait imputé.

» Puisque je consens à me dépouiller ainsi, vous devez bien présumer, monsieur, que je n'accepterai pas les deux terres dont M. le duc, dans son inépuisable bonté, a disposé en ma faveur. Les richesses immenses de ce seigneur lui permettaient d'être généreux et même prodigue : les bienfaits que j'ai reçus de lui n'altéraient point ses capitaux, ne diminuaient point ses propriétés, ils étaient pris uniquement sur ses revenus, qu'il avait le droit de dépenser comme il l'entendait, et cela sans nuire à ses héritiers. Mais je leur ferais un tort que ma conscience me reprocherait toujours, si je leur enlevais, en acceptant le legs considérable dont il s'agit, une grande partie des biens qui sont légitimement devenus leur partage.

» Je joins donc à ma lettre, monsieur, la renonciation légale, formelle et sans res-

triction aucune, à ce legs, trop magnifique pour de faibles services.

» Je vous prie de communiquer ces deux écrits à la famille de M. le duc de Berval et de lui donner l'assurance, relativement aux libéralités dont j'ai été l'objet avant la mort du duc, que je suis décidée à tous les sacrifices qu'elle croira juste d'exiger.

» Je suis avec une parfaite considération,

» Monsieur,

» Votre très-humble servante,

» Antoinette de Saint-Clair. »

Après avoir écrit cette lettre, madame de Saint-Clair, alla faire dresser l'acte de sa renonciation au legs que lui avait laissé M. de Berval, et quand il fut revêtu des formalités ordonnées par les lois, elle mit l'une et l'autre pièces sous enveloppe, et les envoya sur-le-champ à M. Derville.

Qu'on se figure l'impression que fit la lecture de la lettre sur les enfans du duc de Berval! L'idée que l'une des plus belles parties de la succession de leur père allait passer en des mains étrangères les chagrinait violem-

ment; ils ne cherchaient point à dissimuler leur dépit et se livraient ensemble à des plaintes amères, quand tout-à-coup, le notaire leur apporte la preuve incontestable qu'il existe un être assez désintéressé, pour refuser, comme injuste et réprouvée par sa conscience, une disposition testamentaire qui le ferait nager dans l'opulence; quand ils apprennent que, guidé par des scrupules délicats, cet être d'une nature si extraordinaire, consent encore, si on l'exige, à se priver de l'aisance à laquelle des bienfaits antérieurs l'ont accoutumé.

— « Quoi! se disent-ils, une femme entretenue est capable d'un procédé qu'on ne serait autorisé à espérer que de la vertu la plus sévère... Eût-on jamais imaginé qu'une pareille femme se serait élevée d'une manière si noble d'un état aussi méprisable que celui dans lequel le sort l'avait jetée! Il faut avouer que cette Saint-Clair se montre bien digne de l'opinion avantageuse à laquelle son dévouement à notre père nous avait ramenés à son égard! »

Emue d'un procédé si généreux, et cédant

à cette admiration que font toujours naître les actes d'une haute générosité, la famille, d'un accord unanime, prend la résolution exprimée dans la lettre suivante :

LA FAMILLE RÉUNIE DE FEU M. LE DUC DE BERVAL, A MADAME ANTOINETTE DE SAINT-CLAIR.

« MADAME,

Vivement touchés du noble désintéressement dont vous venez de leur donner une preuve éclatante, les membres de la famille de feu M. le duc de Berval se réunissent pour vous assurer qu'ils en sentent profondément tout le mérite.

» Ils vous avoueront franchement, madame, que la disposition testamentaire, à laquelle vous renoncez, était pour eux un grave sujet de peine, car la privation des deux terres, qui vous étaient léguées, eût réduit à une part si modique les cadets de la famille, que les moyens de soutenir convenablement le nom qu'ils portent n'auraient plus été en leur pouvoir. C'est donc à vous, madame, qu'ils devront ces moyens, et ils ne craignent pas de le proclamer hautement, comme un de ces

exemples de généreux désintéressement que l'on ne peut trop louer, dans un siècle où ils sont si rares.

» Vous parlez des bienfaits que le chef de la famille défunt, vous a prodigués; vous prononcez contre vous un blâme sévère pour les avoir reçus, et vous offrez de nous les rendre, si nous les jugeons trop considérables. Ah! madame, ces bienfaits, quelque considérables qu'ils aient été, sont bien à vous, car celui de qui vous les tenez avait pleinement le droit de vous les offrir, et nous nous croirions coupables, si nous avions eu la pensée de contester ce droit. D'ailleurs, l'usage que vous avez fait de la fortune devenue votre partage, en a non-seulement légitimé, mais enobli la possession.

» Après avoir examiné si notre respect pour la volonté du testateur nous permettait d'accepter votre renonciation, nous avons reconnu, dans cet acte de votre propre mouvement, un caractère si ferme, si décidé ; d'un autre côté, l'intérêt des cadets de notre famille plaidait si fortement en leur faveur, que nous n'avons pas cru devoir nous y opposer.

Mais, si nous consentons à profiter de ce vertueux sacrifice, nous désirons que vous acceptiez, en échange, non à titre de dédommagement, mais comme un souvenir d'estime, la maison du faubourg Saint-Honoré, dont le séjour plaisait tant à M. le duc de Berval, pendant la belle saison, et où il a passé la dernière année de sa vie. C'est dans cette maison que vous avez acquis des droits sacrés à la reconnaissance de chacun de nous, par la constance courageuse avec laquelle vous avez adouci les souffrances de votre bienfaiteur. En l'habitant, vous y puiserez des jouissances qui renaîtront tous les jours, puisqu'elle vous rappellera sans cesse le bien que vous avez fait.

» Le nouveau chef de la famille vous remettra lui-même l'acte, contenant la donation, et c'est au nom de son père, qu'il vous porte cette faible marque de notre gratitude.

» Nous aurions pu nous borner à le charger de vous exprimer, de vive voix, les sentimens contenus dans cette lettre; mais, Madame, nous avons pensé qu'un écrit, revêtu de toutes nos signatures, consacrerait, d'une manière

plus solide que des paroles, notre sincère profession de foi à votre égard.

» D'une voix unanime, nous affirmons donc, Madame, que nous avons reconnu dans votre conduite, une sensibilité toujours vraie, la bonté la plus active, une noblesse d'âme, une délicatesse, dignes d'être proposées pour exemple. Nous considérons ces qualités, qui vous distinguent, comme un garant de l'impossibilité que vous descendiez jamais du rang élevé, auquel vous vous êtes placée, dans l'opinion des personnes qui vous connaissent.

» En vous rendant ce témoignage, nous aimons à y ajouter l'assurance de notre estime, et d'un attachement dont nous serons toujours empressés de vous prouver la sincérité. »

Suivent les signatures de tous les membres de la famille de Berval.

Cette lettre, honorable pour ceux qui l'ont écrite, et pour celle qui la reçoit, remise par le nouveau duc, fait goûter sans mesure à madame de Saint-Clair, un plaisir bien au-des-

sus de tous ceux que l'on cherche dans les tourbillons du monde, les vanités humaines et les voluptés! Sainte effusion de l'essence divine, ce plaisir n'avait jusqu'alors été que pressenti par son âme, qui semblait se préparer à en réaliser la jouissance, en s'épurant chaque jour davantage; enfin, elle le connaît dans sa plénitude! Le témoignage honorable d'estime, que vient de souscrire, à l'unanimité, l'une des plus illustres familles du royaume, met le sceau à la régénération morale de cette femme, née pour la vertu. Elle exprime le sentiment de son bonheur, par des transports de joie, par des larmes de reconnaissance.

— « Monsieur le duc, dit-elle, je vous supplie d'assurer votre noble famille, que jamais je ne lui donnerai lieu de se repentir d'avoir daigné signer l'encourageante lettre, que je viens de recevoir de vous. Je la relirai tous les jours; elle sera ma consolation dans les peines dont la vie est semée, mon bouclier contre les calomnies, ma sauve-garde contre les faiblesses humaines et les écarts des passions. »

Quant à la maison du faubourg Saint-Ho-

noré, elle en refuse la propriété; la lettre de la famille de Berval ne la récompense-t-elle pas assez magnifiquement de quelques intentions louables, de quelques actions qui étaient des devoirs? Que peut ajouter, à une si précieuse récompense, le don qu'on veut lui faire? Rien autre chose que d'affaiblir son bonheur, en lui faisant perdre le mérite de sa renonciation.

Le jeune duc lui répond, que sa famille ne souscrit qu'à cette condition au sacrifice du legs. Opposant ensuite à ses refus les prières, les raisonnemens, il parvient enfin à vaincre sa répugnance, et à lui persuader qu'elle est dans l'obligation d'accepter. En y cédant c'est un nouveau sacrifice qu'elle fait à la famille d'un homme, dont le souvenir lui sera toujours cher, car son refus était bien sincère.

Cette maison, qu'elle n'avait reçue qu'à son corps défendant, lui fut pourtant très-profitable. Elle alla y fixer son domicile, et vendit deux cent mille francs son hôtel du boulevard Montmartre. Un opulent financier, de sa connaissance, lui persuada de verser cette somme dans une vaste spéculation d'indus-

trie et de commerce dont il était l'un des principaux bailleurs de fonds et le directeur. Elle savait que ce personnage avait la réputation d'entendre parfaitement les opérations de ce genre et de posséder au plus haut degré le génie des affaires. Elle lui confia donc son argent et s'en rapporta entièrement à lui sur la manière de l'employer. Sa confiance fut pleinement justifiée : en moins de deux années, notre financier fit prendre une si bonne direction à l'entreprise qu'elle prospéra au-delà de toutes les espérances, et que les bénéfices élevèrent à une somme décuple la mise des actionnaires. Madame de Saint-Clair fut donc excessivement surprise quand elle apprit qu'il lui tombait, comme des nues, deux millions, qu'il fallait qu'elle ajoutât aux trente mille livres de rentes qu'elle avait déjà ; ce qui portait sa fortune à un revenu annuel de plus de cent trente mille francs.

Quand elle se vit si riche, elle ne songea qu'à faire de ses richesses un usage utile à l'humanité et qui lui assurât, dans le monde, cette considération sans laquelle il n'y a que des jouissances imparfaites. Elle recevait chez

elle M. de Gercourt, homme de quarante ans, très-bien partagé sous le rapport des dons extérieurs, et qui l'était encore mieux sous celui des qualités de l'esprit et de l'âme. Les connaissances variées qu'il avait acquises, son commerce à la fois aimable et solide, son humeur enjouée, sa politesse, l'avaient fait admettre dans la meilleure compagnie de Paris; il y était même chéri et recherché. A sa mise, fort simple, mais où le bon goût présidait, et que son air noble relevait toujours, bien des gens lui attribuaient beaucoup d'aisance, et pourtant, quoiqu'il appartînt à une famille honorable, son avoir pécuniaire était fort modique : il devait ses principales ressources à des articles qu'il rédigeait pour un journal scientifique, et n'avait jamais contracté aucune dette, parce qu'il savait conformer ses besoins à l'exiguité de ses moyens.

Comme il aimait à visiter souvent la ci-devant Toinette, il ne tarda pas à découvrir que la nature l'avait douée d'un cœur excellent, d'une intelligence pleine de sagacité et de germes précieux de vertus qui ne demandaient qu'à être développés. Dès lors il

conçut pour elle un véritable attachement, et forma le projet d'essayer de polir ce diamant brut et d'examiner jusqu'à quel point il réussirait à faire valoir au dehors l'éclat qu'il recélait. Cependant, persuadé qu'il manquerait son but s'il cherchait à plaire par des galanteries, à provoquer un caprice, ou à inspirer de l'amour, il se fit une loi d'éviter de s'exposer à ce danger; mais il s'étudia soigneusement à prendre sur Toinette tout l'ascendant que donne la confiance, lorsqu'elle est motivée par l'estime, par l'amitié, par la supériorité de l'esprit et les bonnes intentions de celui qui en est l'objet. Dès qu'il fut certain de cet ascendant, le plan qu'il suivit, avec une adresse infinie, fut de frapper l'imagination de son écolière, en lui offrant des images, tour-à-tour gracieuses, riantes, élevées, ou d'une gloire et d'une perfection idéales; de parler à sa raison, en l'accoutumant à classer ses idées, à les comparer entre elles, à en tirer des conséquences, et en lui apprenant à apprécier chaque chose à sa juste valeur; enfin, de rendre son cœur à sa destination primitive, en en dirigeant les mou-

vemens, en ne l'alimentant que de sentimens de bienfaisance, de charité chrétienne, d'indulgence, de dévouement et d'héroïsme.

Il trouva chez son écolière une docilité qui le charma; tout ce qu'il prescrivait pour son instruction était exécuté avec un zèle reconnaissant. A mesure qu'il lui expliquait les secrets du savoir, les préceptes de la morale humaine, les vérités sacrées de la morale religieuse, elle sentait ses facultés intellectuelles s'étendre, s'agrandir comme par enchantement; sa facilité à saisir la solution des questions les plus difficiles était inexprimable. Deux années lui suffirent pour connaître à fond notre langue et en tirer tout le parti dont elle est susceptible. Elle apprit en même temps plusieurs langues étrangères, et se mit également en état de porter des jugemens pleins de goût, de finesse et de logique sur les productions de la littérature et des arts. D'un autre côté, son âme était arrivée par degrés, jusqu'à une région si élevée, ses passions s'étaient alliées à tant de sentimens généreux, que rien ne lui paraissait impossible, pas même l'abnégation de soi-même, lorsque

des services, des consolations ou des secours étaient réclamés au nom de la patrie, de l'amitié, du malheur ou de la souffrance.

A l'époque où je revis Toinette à Paris, sous le nom de madame de Saint-Clair, elle commençait à prêter beaucoup d'attention à différentes réflexions dont M. de Gercourt semait adroitement ses entretiens avec elle, afin de l'amener à desirer de recevoir les soins qu'il projetait de lui consacrer. Déjà les changemens que j'avais remarqués dans son langage et dans ses manières, ainsi que sa conduite admirable au sujet de la jeune Aglaé, m'avaient donné une opinion très-favorable de son esprit et de son cœur; mais qu'elle était encore loin de ce qu'elle devint sous l'influence réglée de son habile instituteur! Celui-ci ne pouvait se lasser d'admirer les progrès presque miraculeux qu'elle avait faits. Jamais il ne la regardait, jamais il ne l'entendait parler, sans ressentir une délicieuse émotion. Aucune impression sensuelle n'altérait le charme pur de cette situation; le tableau des vertus dont il avait aidé le développement, le rendait trop heureux pour qu'il ne rejetât

pas tout ce qui pouvait tendre à l'obscurcir, il respectait donc son écolière.

Des sceptiques désespérans s'empresseront de mettre en doute la possibilité que cette femme, qui brillait d'une supériorité morale si bien caractérisée, ait jamais été celle que j'avais surprise avec mon père, une certaine nuit où je fus la cause d'une scène passablement grotesque; cette Lays, dont quelque temps après le boudoir était devenu, pour elle et pour moi, le théâtre de l'un des plus voluptueux sacrifices que l'on ait fait à l'amour. Oui, répondrai-je, c'était bien la même femme, et pourtant c'en était une autre. La première, folle déterminée, avait séquestré en elle-même la seconde pour l'empêcher de se mettre en évidence; mais, dès que celle-ci trouva la possibilité de rompre ses liens, de prendre son essor, elle effaça totalement, par son éclat, celle qui s'était opposée à ce que cet éclat pût briller, et la fit disparaître pour la vie.

Quelques personnes diront peut-être que cette explication, frise le galimathias, comme la plupart des belles descriptions que l'on

fait aujourd'hui et qu'elle ne prouve rien. Je ne chercherai point à combattre leur opinion, mais, comme je tiens à ne pas laisser le plus petit doute sûr l'authenticité des faits que je raconte, j'aurai recours à une comparaison : ce sera celle de Toinette avec l'amiante. On sait que quand les tissus de cette substance minérale sont couverts de souillure, il suffit de les passer par le feu pour qu'ils reprennent leur blancheur première. Or, Toinette était l'amiante, les leçons de M. de Gercourt étaient le feu régénérateur.

Quoi! on s'écrie encore que cette comparaison, dont je suis infiniment satisfait, ne paraît pas convaincante! Je n'en hasarderai pas une seconde : je me bornerai à rappeler qu'un homme qui en savait plus que moi, et peut-être plus que mes critiques, a dit que le *vrai* peut quelques fois n'être pas *vraisemblable*. Ce mot, dans toute l'étendue de sa signification, est applicable ici; je certifie donc, sans aucune restriction, que les faits que j'ai cités concernant Toinette sont rigoureusement le *vrai*.

Je reviens à ma narration.

Cette femme, si digne des hommages de tous les amis de l'humanité, sentit qu'elle ne pourrait jamais réaliser les projets qu'elle avait conçus, si elle n'associait à sa destinée un protecteur justement considéré, qui lui donnât, près de lui, aux yeux de tous, une place respectable. Mais, pour seconder ses vues et mériter son attachement, il faut que ce protecteur soit éclairé, sensible, bon, affable, vertueux et enthousiaste du beau. Sur qui donc jettera-t-elle les yeux, si ce n'est sur M. de Gercourt, dont elle a eu tant d'occasions d'apprécier le mérite; à qui elle doit plus que la vie, et envers lequel sa tendre amitié, sa vive reconnaissance pourraient, par ce moyen, réparer les torts de la fortune? Mais un homme si délicat, lorsqu'il s'agit de l'honneur et des convenances, un homme qui sait noblement vivre de peu, s'oubliera-t-il jusqu'à descendre à épouser la ci-devant maîtresse du duc de Berval? Les changemens louables, qui se sont opérés dans les mœurs et dans les habitudes de cette femme, et dont il est l'auteur, seront-ils, à ses yeux,

un motif assez déterminant pour faire excuser un pareil oubli ?

Ces questions, embarrassantes à résoudre, épouvantaient la pauvre Saint-Clair; elle croyait y trouver le triste avertissement de considérer, comme une idée chimérique, l'espérance flatteuse que l'affection constante de M. de Gercourt avait paru autoriser.

Cependant, trop fatiguée de l'incertitude pénible dans laquelle son esprit est plongé, elle juge qu'il est temps d'y mettre un terme et de savoir positivement à quoi s'en tenir.

« Peut-être aussi est-ce ma fortune, se dit-elle, qui impose à M. de Gercourt une réserve en opposition avec l'état secret de son cœur, que toutes ses actions semblent révéler. Il n'ose me proposer de m'unir à lui, parce qu'il craint que son peu d'aisance ne me fasse attribuer sa recherche à des vues intéressées: il croit donc que je n'ai pas su reconnaître combien son âme est au-dessus des sentimens vulgaires. »

Cette réflexion la décide à prendre le parti de s'expliquer la première, au risque de subir un refus. Sa position dans la société, l'inti-

mité vertueuse établie entre elle et M. de Gercourt, enfin l'impatient desir d'effectuer le beau plan de conduite qu'elle s'est tracé justifient à ses yeux l'inconvenance que l'on pourrait voir dans la démarche à laquelle elle se résigne.

Un jour, après une conversation qui avait roulé sur des sujets touchans, madame de Saint-Clair tire de son secrétaire la lettre de la famille de Berval; la relit à M. de Gercourt, puis, d'une voix troublée, à laquelle s'unit par degrés l'expression d'une dignité sans apprêts, elle commence le dialogue suivant.

MADAME DE SAINT-CLAIR. — « Promettez-moi, Monsieur, de répondre, non-seulement sans indulgence et sans flatterie, mais encore sans aucun ménagement, aux questions que je vais vous adresser.

M. DE GERCOURT. — » J'ignore, Madame, quelle est votre intention. Dans tous les cas, je n'hésite point à vous faire la promesse que vous exigez de moi.

MADAME DE SAINT-CLAIR. — » J'entre donc en matière. Croyez-vous que l'opinion honorable manifestée dans cette lettre à mon égard,

ne soit pas au-dessus de ce que je mérite?

M. de Gercourt. — » Je crois, Madame, qu'elle est beaucoup au-dessous.

Madame de Saint-Clair. — » Songez que vous vous êtes engagé à ne pas vous livrer aux préventions de l'amitié en ma faveur.

M. de Gercourt. — » Je jure sur l'honneur, que ce que je dis n'est dicté que par la seule conviction.

Madame de Saint-Clair. — » Je continue donc. Vous savez quels sont les principes et les sentimens qui me dirigent et m'animent aujourd'hui. Les croyez-vous assez profondément gravés en moi, pour garantir que les passions et la faiblesse, souvent reprochées trop justement à mon sexe, ne m'en écarteront jamais?

M. de Gercourt. — » Depuis que vous m'honorez d'une confiance sans limites, et que vous mettez quelque prix à mes conseils, tout en vous a été, de ma part, l'objet de l'étude la plus minutieuse; il n'est échappé à mes observations aucun de ces traits, de ces nuances, de ces mouvemens qui décèlent le caractère, la manière de sentir, l'humeur, en un mot,

la constitution morale d'un individu. Aucune de vos bonnes qualités, aucun de vos défauts ne me sont cachés : vous ne pourriez plus dissimuler avec moi. Or, vous connaissant ainsi, je n'hésite point à prononcer que vous ne cesserez d'être ce que vous êtes aujourd'hui. Je ne croirais plus à rien sur la terre, si vous démentiez jamais, par votre conduite, une opinion établie sur des bases qui me semblent indestructibles.

Madame de Saint-Clair *vivement émue.* — » Si je n'écoutais que mon amour-propre, j'aurais bien sujet de m'enorgueillir d'entendre sortir de la bouche d'un homme, tel que vous, des éloges si flatteurs ! Mais, il est plus doux pour moi de céder à l'attendrissement dont ils me pénètrent... Ah, Monsieur ! sera-t-il jamais en mon pouvoir de reconnaître dignement le généreux intérêt que vous avez bien voulu prendre à moi ?

M. de Gercourt. — » Que dites-vous, mon amie ? quand je jouis de vos succès ; quand vous n'avez pas une vertu qui ne soit pour moi un motif de félicité, vous prétendez que je ne suis point payé de quelques soins !...

Madame de Saint-Clair. — » Il y a des services que les monarques les plus puissans seraient hors d'état de payer : ceux que vous m'avez rendus sont de ce nombre..... Mais, M. de Gercourt, encore une question.

M. de Gercourt. — » Parlez, ma chère amie, j'écoute.

Madame de Saint-Clair. — » Croyez-vous que les qualités qui, selon vous, sont devenues mon partage, effacent aux yeux de la société d'anciennes erreurs et même la honte attachée à un état que le respect pour les mœurs flétrit justement? Croyez-vous qu'un homme bien né, plein d'honneur, d'une grande supériorité d'esprit, et jouissant dans le monde d'une considération méritée, à laquelle il tient beaucoup, pourrait me donner hautement le titre de son épouse?

M. de Gercourt, *avec un trouble, une émotion qui percent malgré lui.* — » Où voulez-vous arriver?... Quelqu'un vous rechercherait-il?... Quoi! vous m'en auriez fait un mystère!..... ce serait mal à vous..... je suis votre meilleur ami....

Madame de Saint-Clair, *s'efforçant de*

cacher une sorte d'anxiété qui l'agite.—» Répondez, je vous en supplie, mon cher M. de Gercourt...... répondez sincèrement, sans crainte d'humilier mon amour-propre... C'est surtout ici que j'ai besoin de votre opinion.

M. DE GERCOURT, *très-affecté.*—» Eh bien! trop discrète amie, je répondrai avec la même sincérité que si je parlais à la suprême intelligence qui scrute nos plus secrètes pensées! dussent mes paroles tourner contre moi..... Mais, qu'allais-je dire?... Voici donc ce que je pense fermement : Si la personne qui prétend à votre main s'était occupée, il y a quelques années, du soin de former votre cœur et votre esprit, il lui eût été bientôt démontré que le terrain dont il entreprenait la culture était excellent, et qu'il ne s'agissait que de faire disparaître quelques plantes parasites ou vénéneuses, qui s'y étaient glissées, sans y prendre racine, pour que les semences les plus précieuses s'y développassent magnifiquement et en abondance. Ce n'est donc, je le dis avec la certitude de n'être que juste, ce n'est que le terrain enrichi des plus belles productions qu'il faut aujourd'hui con-

sidérer : alors, on sentira que les avantages résultant d'une si heureuse fécondité, effacent le souvenir de la mauvaise végétation qui avait fugitivement passé sur le sol précieux, auquel elle était étrangère.

MADAME DE SAINT-CLAIR, *encore plus troublée, et vivement*—» Et vous concluez ?...

M. DE GERCOURT, *avec âme, et l'accent d'une entraînante énergie.*—» Je conclus que le passé, dont le souvenir vous inquiète, ne doit être imputé qu'à la destinée; que les vertus qui vous décorent sont éminemment à vous; que celui dont vous accepterez la main sera le plus heureux des hommes, et qu'il aura droit d'être glorieux de son choix !.... Telle est mon opinion, bien irrévocablement fixée.

MADAME DE SAINT-CLAIR, *du ton le plus noble, accompagné de modestie, et d'une sensibilité qui s'accroît par degrés.*—» En ce cas, Monsieur, quand vous reconnaissez en moi une régénération éclatante, qui doit être durable, je reconnais, de mon côté, que c'est à vous que j'en ai l'obligation ! Vous avez rempli, à mon égard, les sublimes fonctions du créateur : tout ce que je puis offrir de

louable est votre ouvrage... Si vous pensez que ce résultat de vos inestimables efforts soit assez perfectionné pour contribuer à votre bonheur, ne vous en séparez pas : ma main et mon cœur sont à vous !.... Si vous les refusez, je croirai que vous n'avez pas été sincère dans le cours de cet entretien, et que vous m'avez flattée. Alors, je jure que je ne serai jamais à aucun autre.

M. DE GERCOURT, *transporté de joie, d'amour, et vivement attendri.*—» Ai-je bien entendu?.. femme incomparable !.. Quoi ! c'est moi que tu veux associer à tes perfections !..

MADAME DE SAINT-CLAIR. —» S'il est vrai qu'elles existent, ne sont-elles pas votre ouvrage ?..

M. DE GERCOURT.—» Depuis long-temps je t'adorais, trop généreuse amie !... Si tu étais retombée dans l'humble condition de Toinette, je serais accouru à tes pieds pour te supplier d'être la compagne du reste de ma vie... mais... la modicité extrême de ma fortune...

MADAME DE SAINT-CLAIR, *l'interrompant vivement, et du ton d'un reproche tendrement*

exprimé. — » Vous a fermé la bouche !....
N'était-ce pas outrager celle que vous aviez
jugée digne de confondre votre âme et d'y
puiser ce goût du beau, qui est une émanation
du ciel ?... Pouviez-vous me croire capable
de vous attribuer des calculs intéressés ?

M. de Gercourt, *passionné jusqu'à l'enthousiasme.* — « Je l'avoue, une fausse délicatesse
m'a retenu... je l'abjure maintenant... Oui, j'accepte enivré de joie, j'accepte
cette main qui était l'objet de mes vœux les plus chers, ce trésor que vous daignez me
proposer ! Je m'enorgueillirai hautement de le posséder ! »

La conclusion de cette explication qu'il avait été si délicat d'entamer, soulagea la bonne
Saint-Clair d'un poids qui pesait mortellement sur sa poitrine. Elle avait fort bien deviné
que M. de Gercourt l'aimait, non-seulement d'amitié, mais d'amour. Les yeux des femmes
sont toujours si clairvoyans sur ce point ! Mais elle n'était pas aussi sûre de son fait,
relativement au motif du secret qui imposait silence à cet amant délicat. Ce secret
avait-il pour cause le manque de fortune, ou

la résolution de se taire pour ne pas être conduit, en se déclarant, à encourir le blâme par un hymen inconvenant? Cette incertitude avait été, pour cette femme sensible, un tourment réel; on s'en formera une idée lorsqu'on saura que le besoin d'associer M. de Gercourt, à l'exécution de ses projets de bienfaisance, n'entrait que partiellement dans le desir d'en faire son époux; la reconnaissance l'avait conduite à l'amour, et, quoiqu'elle se le dissimulât à elle-même, c'était surtout l'amour qui donnait chaque jour plus de force à ce desir. La voilà donc enfin débarrassée des inquiétudes qui l'agitaient; elle va tenir dans la société un rang honorable, près de l'homme qu'elle aime et qu'elle révère le plus, et la considération générale qu'il s'est acquise rejaillira sur elle! Jamais elle ne ressentit une satisfaction plus vive, plus délicieuse et plus pure!

Les deux amans, impatiens d'être l'un à l'autre, abrégèrent, le plus qu'il fut en leur pouvoir, les préparatifs de leur union. Toute la famille de Berval, et plusieurs personnages très-marquans assistèrent à la bénédiction

nuptiale, et s'empressèrent d'adresser leurs félicitations à la nouvelle mariée, dont la beauté, les grâces, attiraient tous les regards. Ce n'était point à la ci-devant Saint-Clair que la plus part d'entre eux offraient leur hommage ; c'était à madame de Gercourt, non madame de Gercourt réduite au modique revenu de son mari; mais, riche de plus de cent trente mille livres de rentes ; circonstance qui, de siècle en siècle, a fait pardonner les fautes d'orthographe les plus notoires dans la conduite d'une infinité de gens.

CHAPITRE XLVIII.

La ci-devant Toinette dame d'importance, chérie, révérée, et surnommée la Providence des Braves. — Actes admirables de sa bienfaisance. — Je lui dois la vie. — L'intéressante Aglaé l'aidant à soigner les malades et les blessés.

Quand la lune de miel est passée, les deux époux s'occupent ardemment du projet que madame de Gercourt a conçu dans l'intention d'épurer et de sanctifier son opulence, en faisant de ses revenus un emploi utile à l'humanité. Afin de faciliter l'exécution de ce projet, elle obtient de la famille de Berval et de plusieurs seigneurs en crédit, des recommandations pressantes : ainsi appuyée, cette femme souverainement douée du pouvoir de persuader, triomphe de toutes les oppositions, et fait nommer son mari inspecteur-général des hôpitaux militaires. Celui-ci prouve bientôt, par sa conduite que jamais aucun ministre n'a fait un aussi bon choix. On voit rapide-

ment s'établir un changement notable dans les soins que reçoivent les soldats malades ou blessés. Bien différent de tous ceux qui ont exercé avant lui les mêmes fonctions, le nouvel inspecteur-général donne un exemple jusqu'alors inusité, celui de repousser toujours, soit avec mépris, soit avec indignation, les moyens illicites, honteux, d'amasser de l'or, que les directeurs des hôpitaux, les fournisseurs et même des généraux, viennent secrètement lui proposer. Pour entrer dans les vues de ces messieurs, il ne s'agirait de rien moins que de réduire au dénuement ou de vouer à une mort certaine les tristes victimes de la guerre, en leur ravissant une partie des remèdes, des alimens et des soulagemens qui leur sont indispensables, et que la patrie leur doit! Avait-on pu présumer que des moyens si abominables seraient adoptés par un homme aussi probe, aussi propice au malheur que M. de Gercourt, par un homme accoutumé à n'avoir que peu de besoins et à se priver, pour les autres des choses qui paraissent le plus nécessaires? Ah! loin de rechercher de semblables profits; il consacre

les émolumens de sa place à des distributions particulières de secours. Dans la même journée, il porte sa surveillance infatigable sur tous les points des armées où se trouvent des ambulances, et jamais il ne pardonne aux employés une seule négligence nuisible au service.

De son côté, sa femme qu'une vie active et le bien qu'elle fait embellissent encore, tantôt l'accompagne vêtue en amazone; et va jusque sur le champ de bataille présider à l'application exacte de différens procédés qu'elle a inventés, pour entourer de précautions tutélaires l'enlèvement des blessés et leur transport à l'hôpital. Dès qu'ils y sont arrivés, elle panse leurs plaies de ses jolies mains, et veille à l'exécution ponctuelle du traitement prescrit par les officiers de santé. Tantôt, elle réunit dans des chariots commodes qu'elle a fait construire, des officiers et même des soldats, dont la convalescence doit être longue et qui ont besoin de ménagemens particuliers et de la tranquillité d'un lieu fixe. Alors, montée sur un coursier léger, elle se met à la tête de cette intéressante ca-

ravane, et la conduit à Strasbourg. Dans cette ville, elle a créé une infirmerie vaste consacrée à ces valeureux infortunés; l'établissement et les soins qui y sont prodigués par la sensibilité la plus attentive et la plus ingénieuse, ont été, dans le principe, entièrement à ses frais; mais bientôt, son revenu, qu'elle appliquait presque en totalité à cette bienfaisante entreprise, ne fut plus en proportion avec les dépenses qu'exigeait le nombre, chaque jour croissant, des militaires qu'elle admettait dans cet hospice : alors plusieurs personnes riches, auxquelles les succès dont son zèle était couronné, inspiraient une vertueuse émulation, manifestèrent vivement le desir de suivre son exemple, et briguèrent l'honneur de concourir, de leur bourse, à la continuation de ses travaux généreux. Dès ce moment, l'infirmerie reçut des accroissesemens considérables, et la bonne de Gercourt, vénérée de toute l'armée, fut proclamée par les soldats la Providence des Braves.

Mainte fois, j'avais entendu faire l'éloge de cette femme bienfaisante et de son mari; j'avais même eu l'occasion de voir ce dernier, et de

rendre hommage à son humanité, à la constance de son zèle et à son désintéressement; mais, je n'aurais jamais pensé que madame de Gercourt fût la ci-devant Toinette, la ci-devant Saint-Clair.

Une jeune beauté, dont les sentimens et les goûts étaient en parfaite harmonie avec les siens, la secondait lorsqu'elle était présente à l'infirmerie, ou la remplaçait lorsqu'elle exerçait près de son mari ses fonctions secourables. C'était Aglaé qui, restée orpheline peu de temps après avoir obtenu le pardon, que ma mère avait sollicité pour elle, et jouissant d'une honnête aisance, avait voulu participer aux œuvres de bienfaisance, qui méritaient à son amie les bénédictions des êtres souffrans. Elle ne pouvait faire à madame de Gercourt une proposition qui lui plût davantage : comme elle-même, elle connaissait Aglaé; la sensibilité de cette jeune personne, sa douceur, le penchant à obliger, qu'elle portait jusqu'à l'extrême, garantissaient qu'elle serait une acquisition précieuse pour l'infirmerie. La directrice s'était empressée d'accepter la coopération que lui of-

frait l'aimable solliciteuse, elle l'avait donc installée et fait reconnaître comme son adjointe.

A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés, que l'intelligence, la facilité, la précision qu'Aglaé fit paraître dans ses nouvelles occupations, auraient pu persuader que, jusqu'alors, elle n'en avait pas eu d'autres. Ni les fatigues, ni les tristes tableaux, ni une infinité de détails qui inspirent généralement le dégoût, ne refroidissaient son zèle. Ceux dont elle dirigeait le traitement, la chérissaient presque autant que son amie.

Ce fut pendant un des voyages de madame de Gercourt, près de son mari, aux hôpitaux de notre armée, que se donna le combat d'Amoénebourg. J'ai dit comment, à l'instant même où je venais de recevoir les derniers adieux de l'incomparable Augustine, morte pour moi si héroïquement, des fragmens de mitraille m'atteignirent au visage et me firent tomber sans connaissance. En ce moment, le prieur de Saint-Nicolas était occupé à faire enlever le corps de ma femme. On avait transporté le chevalier d'Érigny à l'ambulance, où

des chirurgiens sondaient la plaie que lui avait faite le coup de feu qu'il venait de recevoir dans les côtes. Et moi, perdu de vue au milieu du désordre général, qui suivit la dernière décharge de l'ennemi, j'étais étendu sur la terre, sans mouvement et sans respiration. L'honnête François Ricard, tout criblé par la mitraille, gisait à mon côté, n'ayant presque plus qu'un souffle d'existence; mais, dévoué jusqu'au dernier moment, il tenait ma tête appuyée sur sa poitrine, oubliait son état désespéré, et ne portait son attention que sur son maître expirant.

Tout-à-coup apparaît à ses yeux affaiblis un être enchanteur, qu'il prend pour un ange, que Dieu envoie pour me sauver. C'était bien un ange en effet, puisque c'était madame de Gercourt! Dès que le combat avait cessé, elle s'était empressée, avec une suite pourvue de tous les moyens de secours, de se rendre sur le champ de bataille, afin de s'assurer par elle-même, si parmi les mourans il ne se trouvait pas quelques infortunés, qu'on pût rendre à la vie.

A son aspect ravissant, l'espérance renaît

dans le cœur de François Ricard : il recueille le peu de forces qui lui restent, et parvient à élever assez la voix, pour que ses paroles arrivent jusqu'à l'oreille de cette femme qui lui paraît une céleste intelligence.

— « Au nom de Dieu, dit-il, secourez mon bon maître !..Peut-être est-il temps encore....

MADAME DE GERCOURT. — » Ton bon maître!... Quel est-il ?

FRANÇOIS RICARD. — » M. le marquis Gustave de Lénoncourt.

MADAME DE GERCOURT. — » Grand Dieu !... Qu'on se hâte... que rien ne soit négligé... O mon cher Gustave !..., aurai-je le bonheur de t'arracher à la mort !... »

On m'entoure aussitôt; des chirurgiens me visitent et déclarent qu'il n'y a point d'espoir.

MADAME DE GERCOURT *saisie d'épouvante.* —» Point d'espoir !... Serait-il vrai ? »

Elle s'élance de dessus son cheval, vole près de moi, ouvre mon habit, pose la main sur ma poitrine, et s'écrie transportée de joie: Son cœur bat encore ! »

FRANÇOIS RICARD. — » Grâces en soient rendues à Dieu !...., Que j'emporte du moins

en mourant, l'espérance qu'il me survivra!

MADAME DE GERCOURT *considérant douloureusement les plaies de mon visage.* — » Dans quel état affreux ils l'ont mis! »

Et avec une célérité, une sollicitude admirables, elle me fait administrer, ou plutôt m'administre elle-même, les soins et les remèdes que ma situation demande; ils sont efficaces; un long soupir s'échappe de mon sein, je fais un léger mouvement.

MADAME DE GERCOURT *apercevant ce signe d'une espèce de résurrection, et levant ses regards vers le ciel, en versant des larmes d'une pieuse reconnaissance.* — » Mon Dieu!.. je te remercie!... Oui, je sens que ta bonté permettra que je le rende à ses respectables parens! »

L'attention suivie dont je suis l'objet ne lui fait cependant pas perdre de vue mon fidèle valet-de-chambre.

FRANÇOIS RICARD *attendri et résigné.* — » Ah madame! ne vous occupez que de mon maître!...... Après les terribles pertes que j'ai faites, je ne demande plus à vivre!... Je vous prie seulement de dire à M. Gustave,

quand il sera rétabli, que je lui recommande, en mourant, ma pauvre femme.

MADAME DE GERCOURT *vivement émue.* — » Brave homme!.. Non, tu ne mourras point!.. le ciel te conservera!.. Ton maître ferait une perte trop sensible, s'il était privé sans retour, d'un aussi bon serviteur, d'un ami aussi fidèle que toi! » .

Comme elle achevait ces mots, arrive un détachement de mes dragons, qui cherche le chevalier d'Érigny et moi. Ils se joignent à la suite de madame de Gercourt, et me transportent à l'ambulance, ainsi que mon cher François Ricard. Réduit à un état d'imbécillité complète, je les regarde stupidement, et ne reconnais, ni aucun d'eux, ni l'ange protecteur qui s'efforce d'éloigner de moi les ombres de la mort.

Mais le lendemain, on s'aperçoit que son zèle sera infructueux si l'on ne fait promptement l'amputation du bras cassé, car des symptômes de gangrène s'y manifestent. Il faut donc se résoudre à ce sacrifice indispensable. Peu de temps après qu'il est effectué, et que les blessures de mon visage sont

remplacées par de larges cicatrices, qui accompagnent le seul œil qui me reste, on n'a plus aucun doute sur mon rétablissement matériel. Quoique beaucoup moins maltraité que moi, le chevalier d'Érigny fait craindre qu'il n'ait à subir une longue et pénible convalescence. Quant à François Ricard, sa guérison devance de beaucoup la mienne; aucune de ses blessures n'a été mortelle, et les dangers qu'il a courus n'ont eu pour cause que l'épuisement résultant d'une grande perte de sang.

Dès que nous fûmes tous les trois en état d'être transportés à une distance un peu éloignée, madame de Gercourt nous fit placer dans une voiture douce, et, par des attentions multipliées, diminuant la fatigue du trajet, elle nous conduisit à Strasbourg, et nous logea dans un appartement sain et commode, attenant à son infirmerie. Alors, par une lettre détaillée, elle rendit à mes parens un compte exact de ma situation physique et morale. Cette lettre porta un coup terrible à mon père; les regrets que lui causèrent la mort glorieuse du comte de Bélancour la

douleur amère que lui faisait ressentir la fin héroïquement tragique de mon Augustine, et de cruelles inquiétudes sur ma destinée, l'avaient fait tomber dangereusement malade : hélas ! il ne survécut que de quelques jours à la nouvelle du déplorable état où j'étais réduit, à l'âge qui devait être le plus brillant de ma vie !

La duchesse, à qui madame de Bélancour et la pieuse demoiselle Lami donnaient tous les jours de nouvelles occasions d'épancher les peines de son âme, fut sauvée par ces épanchemens ; mais, les impressions d'une poignante mélancolie s'attachèrent à toutes ses pensées. Quand elle eut rendu les derniers devoirs à son époux, comme elle n'existait plus que pour son malheureux fils, elle s'empressa de se rendre à Strasbourg. Madame de Bélancour qui ne la quittait plus et partageait tous ses sentimens l'accompagna, ainsi que mademoiselle Lami.

Madame de Gercourt avait signé sa lettre de son nom actuel ; elle s'y était exprimée à l'égard du malheureux Gustave de Lénoncourt, avec une vive chaleur d'intérêt ; ma mère en

avait été émue jusqu'au fond du cœur; mais elle ne savait comment s'expliquer le motif qui engageait une dame entourée de tant de considération et qu'elle ne connaissait pas, à se servir, en lui écrivant, de termes aussi respectueux que si elle eût été sa subordonnée ou son obligée. Cette remarque l'occupa beaucoup ainsi que madame de Bélancour, pendant la route; cependant elle n'eut le mot de l'énigme qu'à Strasbourg, lorsqu'elle se présenta devant la directrice de l'infirmerie et qu'elle reconnut en elle son ancienne femme de chambre Toinette; mais Toinette, si grandie sous les rapports spirituels et moraux, que ce changement lui parut un véritable miracle. Quand elle apprit par quelles voies cette fille était parvenue au degré de supériorité où elle brillait; quand elle fut instruite de tout ce que je lui devais, transportée d'admiration et d'une brûlante gratitude, elle serra dans ses bras, en versant les plus douces larmes, cette bienfaitrice de l'humanité qui lui rendait son fils.

Mais, à l'instant où elle fut amenée près de moi, dès que je parus à ses regards, les douces

larmes dont ses yeux venaient d'être baignés furent suivies des pleurs les plus amers. La perte de mon bras et de mon œil, les larges cicatrices de ma figure, l'absence déplorable de ma raison qui me privait du bonheur de la reconnaître, et me rendait insensible à ses tendres caresses, la frappèrent d'un effroi qui la précipita dans un état voisin de la mort. On réussit à l'en tirer, mais elle n'en sortit que pour faire entendre des cris de désespoir mêlés de sanglots douloureux. Pendant plusieurs jours, on craignit pour sa vie; heureusement elle était protégée par la sollicitude tutélaire d'une amitié aussi éclairée que sainte. Madame de Gercourt et Aglaé surent traiter si efficacement les plaies de son âme, qu'elles y firent entrer, non le baume des consolations, sa douleur était trop vive encore, mais du moins une pieuse résignation.

Elle sentait cependant luire en elle un rayon de plaisir, lorsqu'elle considérait combien Aglaé avait su justifier, par ses rares qualités, et par une suite non interrompue de bonnes œuvres, la démarche qu'elle avait faite pour la réconcilier avec ses parens.

Ma bonne, ma vénérable mère, se pénétra ensuite de l'idée qu'elle trouverait un allégement aux chagrins qui pesaient sur son cœur, si elle prenait part à la bienfaisante mission à laquelle ces deux femmes charmantes semblaient avoir été appelées par le ciel. Depuis ce moment, on la vit lutter avec elles de zèle pour le service des malades et des blessés. Madame de Bélancour suivit un si édifiant exemple, et toutes les deux voulurent aussi contribuer, d'une grande partie de leurs revenus, aux dépenses qu'exigeait l'entretien de l'infirmerie. Ainsi, la ville de Strasbourg offrait le spectacle des plus attrayantes vertus, sans cesse consacrées au soulagement des braves dont le sang avait coulé pour la défense de la patrie.

L'abbé Rigobert, qui jamais ne restait inoccupé quand il y avait du bien à faire, s'était institué aide infatigable des chirurgiens; aucune fonction ne lui répugnait. Ensuite, près du lit des malades, la sensibilité qu'il déployait en leur prêchant la parole de Dieu, était si persuasive et annonçait une âme si profondément pénétrée des principes de la

charité chrétienne et de l'amour du prochain, que chacun de ces guerriers l'aimait et le révérait.

Le chevalier d'Érigny était guéri de sa blessure, mais une fièvre brûlante le consumait; l'être sensible, compatissant, dont les soins empressés avaient hâté la fin de ses souffrances physiques, causait les souffrances morales, dont il n'osait se plaindre, et qu'il tremblait qu'on ne devinât.

On se rappelle que depuis la mort du marquis de Louville, le chevalier était dépositaire du portrait d'Aglaé. Cette séduisante copie, d'un modèle plus séduisant encore, quoiqu'elle attirât souvent ses regards, n'inspirait au sévère et flégmatique d'Érigny d'autre sentiment que l'estime qu'il avait conçue pour cette jeune personne, en apprenant de moi, les détails que je tenais de madame de Saint-Clair, sur le marquis et Aglaé. Confidence fatale que de Louville paya de sa vie!

Mais à cette estime succéda la reconnaissance; et la reconnaissance fit bientôt place à l'amour.

Lorsque le brigadier des armées du roi fut

transporté à l'infirmerie de Strasbourg, Aglaé en lisant son nom sur la liste des blessés qu'on y admettait ce jour-là, ne voulut pas qu'il reçût d'autres soins que ceux qu'elle prenait l'engagement sacré de remplir, et qu'elle remplit en effet comme le plus saint des devoirs.

Aglaé savait que, pour réhabiliter sa réputation ternie par une calomnie odieuse, le chevalier avait exposé sa vie. La perte de de Louville coûta une larme, un regret à celle qui l'aima et qui dut le haïr; mais elle ressentit pour son noble et généreux défenseur la plus vive gratitude, un sentiment indéfinissable, qu'elle prit pour le juste tribut d'admiration que devait inspirer un tel dévouement.

En voyant au chevet de son lit de douleur l'angélique créature que la reconnaissance y appelait, à la surprise du chevalier se mêla une douce émotion. Il ne pouvait la méconnaître, son portrait était trop ressemblant.

Durant la première quinzaine qu'elle passa près de lui, quand d'Érigny voulait parler, son attentive surveillante lui prescrivait le si-

lence. Rigide observatrice des ordonnances du docteur, elle ne permettait point à son cher malade de s'en écarter en rien. Sa blessure était grave, dangereuse, son état inquiétant; mais les soins d'Aglaé, plus que les secours de l'art, contribuèrent à son parfait rétablissement.

Le chevalier, hors de danger, exigea à son tour, que, pour conserver une santé qui lui était bien chère, Aglaé prît chaque jour quelques heures de repos; elle y consentit pour ne pas contrarier d'Érigny.

Pendant ces momens d'absence, qu'il trouvait trop courts, en pensant qu'il était nécessaire que sa jeune amie réparât ses forces épuisées par de longues veilles, et qui lui semblaient trop longs, par l'impérieux besoin de la revoir, le chevalier les yeux fixés sur la miniature, qui lui offrait une image chérie, ne pouvait les en détacher, et soupirait profondément.

Il se reprochait, en portant sur ce portrait des baisers de feu, de ne l'avoir pas déjà rendu à Aglaé... Il devait en faire le sacrifice, et ce sacrifice lui semblait douloureux à ac-

complir... l'honneur l'exigeait, il s'y décida, et s'excusa avec un air embarrassé, d'avoir différé si long-temps... Aglaé rougissant, baissant ses yeux humides de larmes, reçut d'une main tremblante, ce que le chevalier appelait une restitution... Ce qu'elle eût préféré qu'il gardât.... — Il ne m'aime pas! dit-elle tout bas, et le cœur navré.... — Aglaé refuserait ce portrait, si elle partageait le brûlant amour que j'ai pour elle!.. pense le chevalier, et craignant mutuellement de se regarder, ces tendres et timides amans, se séparent sans proférer un seul mot : tous les deux ont pourtant bien des choses à se dire.

Prévenu de l'idée que la nature lui a refusé le don de plaire, d'Erigny n'ô se avouer ses sentimens.

La modestie, poussée trop loin, nous égare souvent. Si elle n'eût voilé aux yeux du chevalier l'impression visible qu'il avait faite sur le cœur d'Aglaé, il lui eût été facile de se convaincre, qu'il était aimé autant qu'il aimait. Mais il ne sut point s'en apercevoir.

De son côté, Aglaé se persuade que la faute qu'elle a commise en se laissant en-

lever, est, malgré tout ce qu'elle a fait pour en effacer jusqu'au souvenir, et reconquérir jusqu'à sa propre estime, un obstacle insurmontable à son union, avec un homme qu'elle sait être excessivement sévère sur la pureté des mœurs. Elle met, en conséquence, toute son étude à cacher l'état de son cœur.

Ainsi, des préventions de l'un et de l'autre, il résultait une timidité qui s'opposait aux aveux qu'ils brûlaient d'échanger, et ils souffraient tous les deux, sans avoir de confidens de leurs peines.

Telle était la situation des personnes et des choses, au moment où je commençai à recouvrer quelques étincelles de ma raison. On a vu quel effet produisit sur mon esprit, le rapprochement de ma mère et de madame de Bélancour, avec la femme dans laquelle je ne voyais encore que la galante Saint-Clair, et quelle surprise me causèrent les marques d'amitié et d'estime, qu'elles donnaient à cette femme. Quand je fus informé des faits que je viens de raconter, ce ne fut plus qu'avec un respect religieux, que je considérai madame de Gercourt, et l'amitié sans bornes que je

lui vouai, me parut bien au-dessous de tout ce que la sienne lui avait inspiré pour me rappeler à la vie.

CHAPITRE XLIX.

Présentation de la ci-devant Toinette à Louis XV et à la famille royale.— Élévation de divers personnages.— Justes récompenses. — Les dignités ne dédommagent point de la perte de ceux qu'on aimait.

Insensiblement mon esprit redevint complètement lucide, et mon corps recouvra toute sa vigueur, je reconquis une santé aussi florissante qu'au temps heureux où j'étais possesseur de deux bras, de deux beaux yeux, et d'une figure dont les traits, que les femmes nommaient séduisans, n'avaient pas encore disparu sous de hideuses cicatrices. Mais, une tristesse noire était restée au fond de mon cœur et y semblait enracinée : le tableau de ma tendre et courageuse Augustine, dans la mêlée d'un combat sanglant, frappée du coup mortel, et m'adressant un éternel adieu, se reproduisait le jour et la nuit à mon souvenir et alimentait les douloureuses rêveries dans lesquelles j'étais plongé.

La paix faite, les différens corps de nos armées rentrèrent dans les garnisons, l'infirmerie de Strasbourg cessa d'être utile: madame de Gercourt pensa, ainsi que son mari qu'il était à propos de supprimer cet établissement. Tous deux revinrent à Paris. M. de Gercourt avait des comptes à rendre à l'illustre duc de Choiseul, alors ministre de la guerre, et dont la famille était alliée à la mienne. On sait avec quel parfait discernement ce protecteur généreux de tous les talens distinguait le vrai mérite; avec quel zèle empressé il allait au-devant, avec quel plaisir il l'encourageait ou le récompensait. Les services de M. de Gercourt commandaient trop d'estime pour qu'il ne se fît pas un devoir de les reconnaître d'une manière éclatante. Mais ce ne peut être par des grades ou des décorations militaires, puisque ce vertueux citoyen n'a jamais pris les armes pour la défense de sa patrie; ce n'est pas non plus avec de l'argent qu'on récompense un homme qui a sacrifié ses appointemens et une partie de son avoir pour le soulagement des défenseurs de la patrie. M. de Choiseul propose donc au roi

d'accorder à M. de Gercourt le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Sa Majesté souscrit à cette proposition : M. de Gercourt est reçu chevalier, et tous les corps de nos armées sanctionnent, par des applaudissemens, une récompense qu'il serait impossible de mieux placer.

Mais le roi et son ministre savent aussi tout ce que madame de Gercourt a fait pour nos guerriers malades et blessés; ils savent que son amour de l'humanité, son âme compatissante et ses bienfaits l'ont élevée très-haut dans l'opinion des militaires et des bons citoyens; ils jugent enfin qu'il sera non-seulement équitable, mais encore agréable à la nation et utile à la morale publique, d'honorer solennellement, par des marques extraordinaires de satisfaction, une femme qui a donné de si beaux exemples à son sexe et au nôtre. Louis XV d'ailleurs est très-curieux de la voir : il décide donc que, dans l'intention de reconnaître d'éminens services et d'honorer le mérite et la vertu, dérogeant, pour cette fois, aux lois de l'étiquette, il dispense la dame de Gercourt de faire les preu-

vres d'usage, et qu'elle lui sera présentée publiquement en cérémonie, comme si elle les eût faites.

Or, quelle figure la ci-devant Toinette fera-t-elle pendant cette présentation, affublée de l'ample robe que l'on nomme *grand-habit*, enchassée dans un énorme panier, et embarrassée de cette queue postiche, étroite et d'une longueur démesurée, qu'on a baptisée du nom de *bas de robe?* Tout cela est pour elle d'un genre si nouveau! Sans doute elle va se montrer bien timide, bien décontenancée, bien gauche! Au contraire : lorsqu'elle paraît devant le monarque, à l'aisance noble de ses manières, on croirait que la cour est son pays natal; on remarque en elle l'assurance que produit le souvenir des bonnes actions; mais cette assurance est accompagnée d'une douce modestie, qui ajoute un charme attrayant aux grâces aimables de sa personne et à sa figure expressive et spirituelle.

Elle fait avec beaucoup d'adresse les trois révérences d'étiquette : la première à la porte, en entrant; la seconde quelques pas plus loin,

et la troisième près du roi. Elle a l'honneur d'être, ce qu'en termes de cour, on appelle *saluée* par Sa Majesté ; c'est-à-dire qu'elle lui présente sa joue droite, et que, sur cette joue, le monarque applique légèrement la sienne.

Le Roi, *lui adressant la parole.* — « Madame, j'ai desiré de vous voir pour vous faire connaître que je suis du nombre de vos admirateurs. Vous êtes aussi bienfaisante que belle : c'est dire qu'on ne peut l'être davantage. Des services aussi désintéressés que les vôtres sortent de l'ordre commun ; le prix dont ils sont dignes doit en sortir également. Je souhaite donc que vous receviez, avec autant de plaisir que j'en ai à vous l'offrir, ce gage de mon estime. »

Louis alors tire de son sein un superbe médaillon, entouré de diamans et contenant son portrait. Par la chaîne d'or à laquelle il est attaché, sa majesté le suspend au cou de madame de Gercourt, tout émue et extasiée d'une distinction si flatteuse.

Le Roi, *continuant.* — « Après avoir nommé votre digne époux chevalier de Saint-Michel, je dois aussi un témoignage de ma satisfaction

à celle qui l'a si bien secondé. Je vous institue donc chevalière d'un ordre d'un autre genre, et dont je ne décore que mes amis.

Madame de Gercourt, *palpitante de joie et de bonheur, tombant aux pieds du monarque.* — « Ah! Sire, quels services, quel dévouement ne seraient payés au centuple par une si glorieuse récompense!

Le Roi, *lui tendant la main.* — « Relevez-vous, madame! Songez que les soldats français vous ont surnommée la Providence des Braves! Une Providence ne se met point à genoux devant les rois de la terre.

Madame de Gercourt, *les yeux baignés de larmes, et transportée d'ivresse jusqu'à l'exaltation.* — « Tout Français, digne de l'être, doit se prosterner devant Louis-le-Bien-Aimé!.... Ah! toujours son image sacrée sera sur mon cœur!.. Elle ne cessera jamais de me rappeler la magnanime bonté, dont sa majesté me comble aujourd'hui. »

Après cette scène tout à fait nouvelle, madame de Gercourt reçut les félicitations des plus hauts personnages, et celles des dames titrées qui, la veille, auraient à peine dai-

gné répondre, par une inclination de tête imperceptible, aux profondes révérences de cette petite bourgeoise. Les courtisans se disputaient à qui prodiguerait le plus d'adulations à une femme que le souverain venait d'accueillir avec une distinction si honorable. Le lendemain, on eût grand soin de publier, dans la *Gazette de France*, un récit détaillé de cette présentation, et de la faire considérer comme un noble encouragement, offert par le monarque aux talens et aux vertus.

On doit en convenir, ce motif, aussi moral que politique, non-seulement justifiait une dérogation formelle aux règles de l'étiquette, mais encore la faisait respecter, et la France entière l'approuva.

Il n'en avait pas été de même, lorsque, pour mieux favoriser la licence des mœurs, on avait imaginé d'introduire à la cour ce qu'on appela des *brevets de dames*. C'était un titre que le roi accordait aux filles de qualité, non mariées, et qui voulaient cependant être présentées, afin de jouir de tous les privilèges, et surtout de la liberté que donnait cet honneur. Ces brevets s'accrurent prodigieusement, et l'on

en vit gratifier de très-jeunes personnes. Ainsi affranchies de la modestie, de la retenue, de la simplicité de leur état virginal, elles se livrèrent impunément à tous les scandales; plusieurs même accouchèrent sans beaucoup de mystère. Par la suite, le gouvernement ouvrit enfin les yeux sur un si criant désordre, et Louis XVI, ami des mœurs et de la décence, se rendit fort difficile à accorder des brevets de dame; il n'y eut dès-lors que la plus haute faveur qui en fît obtenir.

Mais, l'improbation générale qu'avaient excitée l'invention de ces brevets et la manière dont on en abusait, était de beaucoup moins grande que celle qui se manifesta lors de la présentation avec éclat et solennité, de madame de Pompadour. On ne pouvait apporter, pour excuse des honneurs qu'elle obtenait, une seule bonne action, le plus petit service rendu aux soldats ou aux citoyens. Son titre unique était d'être la maîtresse du roi. Il est vrai qu'on avait essayé d'autoriser la faveur qu'on lui accordait, par le don d'une place auprès de la reine; mais loin d'en di-

minuer l'inconvenance, cette place la rendait plus choquante.

Ce fut bien pis, quelques années après, lorsque Louis XV se fit présenter, avec le même éclat et la même solennité, la Dubarry, prise dans la boue, dans l'ignominie de la prostitution, et dont on ne cherchait pas même, tout en s'abaissant à ses pieds, à dissimuler l'origine et l'opprobre. C'était la présentation du vice dans toute sa nudité. Par le consentement scandaleux qu'il y donna, on eût dit que Louis XV avait juré de violer, sans réserve, les lois de la morale et de la pudeur; de méconnaître jusqu'à sa dignité personnelle; de proclamer un mépris non équivoque pour l'opinion générale; de faire lui-même une révolution dans les sentimens et dans les mœurs; on eût dit qu'il voulait renverser les anciens préjugés qui formaient les règles de la cour et de la nation, et opposaient une barrière aux innovations si funestes aux monarchies; avilir sa noblesse, en la contraignant à s'abaisser devant cette femme abjecte, et à la recevoir au milieu d'elle; déclarer à tout son peuple, qu'il suffisait de plaire au monarque,

pour être dispensé d'avoir de l'honneur, de la décence et de la vertu; enfin, établir par les funestes exemples qu'il donnait, le règne des mauvaises mœurs et de la débauche, et préparer ainsi les malheurs qui ne tardèrent pas à accabler notre pays.

Eh bien! des conséquences, opposées de tous les points, à ces effets déplorables, seraient résultées de présentations telles que celle de madame de Gercourt, si on les eût renouvelées à propos, sans les prodiguer. Devenues le prix des belles actions, elles auraient contribué à faire naître, parmi nous, une émulation de dévouement et de vertus, et attaché davantage le peuple à son roi.

Mais, revenons à la bienfaisante infirmière de Strasbourg. D'après la publicité donnée à son admission devant le roi, il ne fut plus question que d'elle, dans la capitale, et, de proche en proche, dans les provinces. On ne tarissait pas lorsqu'on vantait les qualité dont elle était douée; on lui attribuait un nombre infini de perfections auxquelles elle était loin d'avoir jamais eu l'orgueil d'aspirer. Cette chère de Gercourt était, en un mot, la pièce

curieuse du moment. Paraissait-elle au spectacle ? d'unanimes applaudissemens éclataient à son entrée dans sa loge. Osait-t-elle sortir pour se promener ? la foule se pressait, se grossissait autour de sa personne : chaque badaud voulait contempler cette bonne fée, ou cette sainte qui, d'un coup de sa baguette, faisait sortir de terre l'infirmerie la mieux approvisionnée, qui possédait des secrets merveilleux pour guérir à l'instant les plus dangereuses blessures, et qui n'avait besoin que de poser la main sur la poitrine des morts pour les ressusciter. Notre amie commençait à se trouver fort excédée de se voir ainsi l'objet d'une stupide curiosité; déjà elle se demandait si la célébrité n'expose pas à plus d'embarras, à plus d'ennuis qu'elle ne procure de jouissances, quand, heureusement pour son repos, ce qui arrive toujours dans la bonne ville de Paris eut encore lieu cette fois : la semaine était à peine écoulée que l'engouement se refroidit : un petit nain bien laid, bien sot, arrivant d'Afrique ; une Négresse, blanche comme du lait; des souris, dansant sur la corde, firent oublier la fée, la

sainte, la Providence des Braves : on n'en parla pas plus alors, que si elle n'eût jamais existé.

Pendant que M. et madame de Gercourt étaient en même temps comblés à Paris de nobles jouissances et poursuivis par d'ennuyeuses contrariétés, je cherchais à secouer la mélancolie qui m'accablait, et dans cette intention je faisais continuellement le trajet de Nancy à Lunéville, et de Lunéville à Nancy. Le roi Stanislas, qu'un accident affreux devait enlever l'année suivante à l'amour de ses sujets, me prouvait, par les consolations affectueuses et touchantes qu'il daignait me donner, que c'était à bien juste titre qu'on l'avait surnommé *le Philosophe bienfaisant.* Ma mère, que mon affliction trop constante alarmait; madame de Bélancour, qui sentait pour mon fils une sollicitude aussi tendre que s'il eût été le sien; deux amans bien timides, bien discrets, toujours occupés l'un de l'autre, et n'osant s'avouer leur mutuelle ardeur, tant ils redoutaient que leurs cœurs, qui n'avaient qu'un même desir, ne fussent pas guidés par le même sentiment : c'est-à-dire le grave, le

sage d'Érigny et la douce Aglaé; enfin, le pieux abbé Rigobert, renouvelaient tous les jours les tentatives qui leur paraissaient les plus propres à combattre les déchirantes préoccupations de mon cœur attristé : ils employaient tour à tour le langage du sentiment, la voix de la raison, les préceptes de la morale évangélique. Leur patience indulgente se prêtait aux inégalités que mes souffrances intérieures communiquaient à mon caractère; ils s'étudiaient à me distraire par des entretiens intéressans, par des prévenances d'un heureux à-propos, et par un enjouement délicatement piquant; mais les adoucissemens qu'ils apportaient à mes maux, ne les conduisaient qu'à des résultats bien imparfaits!

J'aimais à me trouver le plus souvent seul avec François Ricard, nous nous rappelions réciproquement les circonstances déchirantes de la funeste affaire où avait péri sous nos yeux, cette Augustine que nous avions tant chérie; et ses vertus, dont il ne restait plus que le souvenir, étaient pour nous un intarissable sujet de regrets. Cependant, ces épanchemens de sensibilité n'étaient pas sans at-

traits, et les larmes qui s'y mêlaient avaient de la douceur. Une secrète jouissance est toujours attachée à l'expression des douleurs de l'âme. On ne peut s'en rendre compte, mais elle existe.

Après les preuves éclatantes et multipliées de dévouement que m'avait données cet intrépide François Ricard, et qu'il avait scellées de son sang; après s'être immolé lui-même pour me sauver, je ne voyais plus en lui que mon égal, que mon ami.

— « Tes services héroïques, lui dis-je en l'embrassant, ont fait disparaître la distance que le préjugé avait établie entre nous deux. Ce n'est plus un domestique à mes gages que je verrai désormais en toi; je me glorifierai hautement d'appeler mon ami un aussi brave homme.

— » Que dites-vous, mon cher maître? me répondit-il, votre bon cœur vous fait illusion. Sachez qu'en jurant de ne quitter qu'à la mort cette chère Augustine, nous avons fait ma femme et moi le même serment à votre égard, et rien au monde ne nous portera à le violer. A présent qu'il n'y a plus d'Augus-

tine sur cette malheureuse terre, nous n'appartenons plus qu'à vous; nous sommes inséparables de votre sort... Je n'ai jamais servi que le roi, Augustine et vous, s'il avait été question de servir d'autres maîtres, j'aurais ressaisi la bêche et le soc de la charrue... Mais, j'ai pris une ferme résolution, dont je ne me départirai jamais : c'est celle de vous continuer mes soins, uniquement en qualité de serviteur comme par le passé. Cela n'empêchera pas que vous n'aimiez l'homme qui sera toujours prêt à sacrifier sa vie pour vous. Cet homme jure, sur son vieux sabre glorieusement édenté, que l'orgueil ne le fera point sortir du rang que Dieu lui a fixé à votre service..... Ainsi, mon cher maître, c'est dit, François Ricard ne cessera point d'être votre premier valet de chambre; il n'est pas taillé pour être un plus grand personnage, et si la guerre venait à se rallumer, il combattrait encore, jusqu'à extinction de chaleur naturelle, à vos côtés. »

La résolution de ce bon Ricard était trop décidée pour l'en faire changer; il ne sortit donc point de l'humble situation où le sort

l'avait placé; je continuai à posséder en lui le serviteur le plus attaché, le plus fidèle et le plus attentif à remplir les devoirs de sa condition; mais, on sent que mes procédés avec lui furent plutôt ceux d'un ami que d'un maître.

A cette époque, nous reçûmes le chevalier d'Erigny et moi, une lettre ministérielle du duc de Choiseul qui, informé du rétablissement de notre santé, nous ordonnait de nous rendre sans retard à Paris, et le même ordre fut adressé à l'abbé Rigobert. Quels étaient les motifs qui avaient porté le ministre à nous mander ainsi? Ma mère, madame de Bélancour et Aglaé, pensant que ce voyage dissiperait les humeurs noires qui m'obsédaient, voulurent y contribuer en nous accompagnant. Elles désiraient aussi très-vivement de revoir madame de Gercourt, et de la féliciter de la flatteuse récompense que le roi avait accordée à ses généreux services. Cette excellente amie et son mari nous avaient fait des invitations réitérées de venir leur consacrer quelques mois. Nos appartemens, disaient-ils, avaient été arrangés selon nos goûts et nos habitudes

et étaient prêts à nous recevoir. Ce fut donc chez eux que nous descendîmes tous les six en arrivant à Paris.

Dès le lendemain je me rendis à Versailles, accompagné du chevalier d'Erigny et du prieur de Saint-Nicolas. Nous ignorions que les rapports des généraux nous avaient mis en grande estime au ministère et à la cour. La tendre amitié, la sainte fraternité d'armes qui avaient uni le comte de Gisors et moi; l'impétuosité chevaleresque avec laquelle nous nous étions élancés ensemble contre l'ennemi, lors de la retraite de Crévelt : impétuosité qui avait donné lieu à des actes de valeur plus qu'humains, mais que nous payâmes par la mort glorieuse de mon noble ami; les honneurs que le prince héréditaire de Brunswick et moi firent solennellement rendre par les deux armées, à ce jeune héros, la bravoure que j'avais déployée à la bataille de Klosterskamp, au combat d'Amoénebourg; le dévouement et la fin tragique de ma femme; la manière presque miraculeuse dont j'avais été tiré du nombre des morts et rendu à la vie, par madame de Gercourt; la suppression totale,

causée par les balles et la mitraille, de l'un de mes bras et de l'un de mes yeux, enfin ce masque de nombreuses et larges cicatrices qui me couvraient le visage, avaient attiré sur moi tout l'intérêt qu'inspire un héros de roman, éprouvé par une suite d'aventures merveilleuses; les femmes particulièrement brûlaient de s'assurer, par leurs propres yeux, si les tribulations que j'avais éprouvées m'avaient beaucoup enlaidi.

On citait comme un phénomène dans notre siècle, ce chevalier d'Erigny, toujours maître de lui-même dans les périls et au milieu du choc des passions, qui, satisfait d'un chétif revenu, auquel il conformait ses besoins, avait voyagé pédestrement dans toute l'Europe, n'en avait pas moins reçu l'accueil le plus honorable de plusieurs souverains, leur avait rendu gratuitement des services, et, pour n'être qu'à son roi et à son pays, avait refusé de grands avantages que lui offraient ces monarques étrangers.

On desirait aussi de connaître ce singulier abbé Rigobert, ce véritable ministre de l'évangile, dont on entendait préconiser le cou-

rage calme, la pieuse résignation dans les peines, la bonté, la bienfaisance active, inépuisable; ce héros de la charité chrétienne portant toujours dans les camps la boîte de cordiaux, d'onguens et de charpie en bandoulière, et le baton blanc avec lequel il s'était efforcé de détourner les coups des soldats ennemis, sans les frapper. On était surtout curieux de voir la longue, sèche et robuste stature de cet infatigable prieur, qui, lorsqu'il prêchait la parole de Dieu devant les soldats ou portait des secours aux blessés, était monté sur un cheval aussi long, aussi sec, aussi robuste, aussi infatigable que lui.

Lorsque je parus devant M. de Choiseul, il fut saisi d'une émotion pénible, en voyant que mon triste individu avait été infiniment plus maltraité qu'il ne se l'était imaginé. Quelques larmes roulèrent dans ses yeux; il m'embrassa et me retint pendant quelques secondes serré contre son cœur.

— « M. le duc de Lénoncourt, me dit-il ensuite, le roi m'a chargé de vous dire qu'il est pleinement satisfait de la bravoure, des talens et du zèle que vous avez déployés pen-

dant la guerre que nous venons de terminer, et qu'il prend une part sensible aux malheurs qui vous ont affligé. Sa Majesté m'a, de plus, ordonné de vous annoncer qu'elle vous a élevé au grade de lieutenant-général, et vous a promu à la dignité de chevalier de l'ordre le plus éminent en France : celui du Saint-Esprit. »

Pour l'acquit de ma consience, je dois avouer que l'annonce de ces deux faveurs inattendues réveilla en moi des sensations agréables qui tenaient à la vanité, à l'orgueil, à l'ambition, et dont je croyais que le sentiment des pertes que j'avais faites, ainsi que les terribles changemens opérés sur ma personne, rendaient le retour impossible. Il est de fait pourtant que ces sensations firent entrer dans mon âme un heureux adoucissement aux chagrins qui l'obsédaient. O faiblesse humaine! Quoi! des hochets, de phosphoriques illusions, qui ne jettent qu'une lueur sans consistance, auraient le pouvoir de nous distraire des plus amères douleurs, de calmer les regrets les plus légitimes? Oui! mais pour un instant l'impression de plaisir

que j'en ressentis et que je me reprochai ne fût que passagère!

J'exprimai au ministre ma vive reconnaissance, et lui promis d'aller, dès le lendemain, en porter l'hommage aux pieds du roi.

M. de Choiseul apprit ensuite au chevalier d'Érigny que sa belle conduite était récompensée par sa nomination au grade de maréchal-de-camp.

Quand ce fut le tour de l'abbé Rigobert, M. de Choiseul lui dit : — « M. l'abbé, les soldats du roi ayant été les objets de votre sollicitude évangelique, c'est au ministre de la guerre qu'il appartient de vous faire connaître ce que la bonté du roi a décidé à votre égard. Sachez, donc, M. l'abbé, que Sa Majesté a su apprécier, dans sa sagesse, le bien que vous avez fait. Elle voudrait que tous les ecclésiastiques du royaume vous ressemblassent, toutes les classes de la société y gagneraient infiniment. Or, afin de vous mettre en état d'exercer avec plus d'étendue l'esprit de charité qui vous anime, Sa Majesté vous a nommé abbé commandataire de Beaulieu, diocèse de Verdun. Monsieur le mi-

nistre, chargé de la feuille des bénéfices, vous délivrera le titre de votre nomination. »

Étonné d'avoir attiré sur lui l'attention du roi et de son ministre, l'humble abbé Rigobert répondit qu'il ne devait pas profiter de la faveur insigne que sa Majesté daignait lui accorder, parce qu'il se trouvait trop au-dessous d'une telle faveur, par la naissance, l'instruction et les talens. Il craignait aussi que les quarante mille livres de rentes que rapportait l'abbaye de Beaulieu ne l'exposassent à une mollesse, à un luxe, à un relâchement de mœurs, contraires à la simplicité qui doit caractériser un ministre de Jésus-Christ. Nous eûmes beaucoup de peine à lui persuader, qu'une riche abbaye lui procurerait plus de moyens de servir Dieu par de bonnes œuvres. Mais il ne consentit à accepter, qu'à la condition d'obéir à la loi de discipline ecclésiastique qui proscrit la pluralité des bénéfices.

— « Vous voulez donner ici, lui dit en riant M. de Choiseul, un exemple qui n'aura point d'imitateur dans le siècle où nous sommes ! Messieurs vos confrères aiment beaucoup à considérer, comme non-avenue, la loi dont

vous parlez, et ces pauvres gens sont très-persuadés que plus ils obtiennent de prieurés, d'abbayes, voire même d'évêchés, plus ils ont de facilités pour gagner agréablement le ciel. En partant de ce principe, ils ne disent jamais : *Nous en avons assez.*

— « Je ne suis appelé à juger personne, répondit le bon abbé; mais, monseigneur, mon devoir est de me soumettre aux arrêts de ma conscience...

Puis s'adressant à [illegible] — « Cest du respectable auteur de vos jours que je tiens le prieuré de Saint-Nicolas; comme son successeur, je vous rends le droit de disposer de ce bénéfice. Je pourrais, je le sais, le résigner à un pauvre prêtre, qui est mon ami, et dont la piété et les vertus m'ont souvent servi de modèles, mais je crois devoir le remettre à votre disposition. Si vous n'avez personne en vue, permettez-moi de vous recommander cet ami. »

Je souscrivis bien volontiers au vœu que manisfestait le nouvel abbé de Beaulieu, et, quelques jours après, le pauvre prêtre qu'il protégeait fut prieur de Saint-Nicolas.

Lorsque je me présentai devant le roi pour le remercier des grâces qu'il venait de m'accorder, Sa Majesté parut compatir sincèrement aux maux que j'avais soufferts, et l'accueil que je reçus d'elle et de la famille royale fut aussi affectueux qu'honorable.

Me voici donc, à vingt-sept ans, lieutenant-général des armées du roi et cordon bleu! Je n'ai plus qu'un degré à monter pour arriver à la dignité de maréchal de France! Rien sans doute n'est plus satisfaisant et plus flatteur qu'un avancement aussi rapide, aussi brillant! j'en ai été ébloui d'abord; mais en y réfléchissant, le prestige s'est dissipé, et mon amour-propre a senti qu'il n'avait pas sujet de trop s'applaudir. Quoiqu'on m'ait répété, à plusieurs reprises, que le gouvernement n'a été que juste envers moi, on ne m'a point persuadé : plus je repasse dans mon esprit ce que j'ai fait pendant la guerre, plus je me confirme dans la conviction que je dois cet avancement, à ma naissance, au lien de parenté qui unit ma famille à celle du duc de Choiseul, à la singularité romanesque de mes aventures guerrières, plutôt qu'à un mérite

transcendant. Je ne dois donc attribuer, à peu de choses près, qu'à la faveur l'illustration que je viens de recevoir. Mais, si elle m'expose aux épigrammes de la malignité, j'aurai le droit de dire, pour ma justification, que je n'ai rien sollicité. Au reste, quels que soient les brocards qu'on se plaise à lancer contre moi, je n'en conserverai pas moins mon brevet de lieutenant-général, mon cordon bleu, et conséquemment une haute importance dans le monde... Oui, mais ce grade élevé, cette imposante décoration, me rendront-ils mon père, le comte de Bélancour, mon adorable Augustine? me dédommageront-ils jamais du bras et de l'œil que je n'ai plus? effaceront-ils la laideur de mon visage?... Ah! malgré l'ambitieux desir de gloire inné en moi, quelle fortune, quelles dignités, quels royaumes ne sacrifierais-je pas, pour que la bonté du ciel me rendît les trois êtres tant regrettés, auxquels mes pensées les plus chères seront toujours consacrées!

CHAPITRE L.

Je me lance et m'évertue de nouveau.— Présomption et fatuité ridicules. — Désappointement. — Leçon piquante et bien méritée. — Dépit. — Les femmes.

Mes malheurs et surtout la haute faveur dont on supposait que je devais jouir à la cour, m'attirèrent un grand nombre de visites. Il fallut en rendre, et malgré mes intentions, je me retrouvai lancé dans le monde le plus brillant de la capitale. Comme autrefois, j'y rencontrai des petits-maîtres, associant le ridicule à l'impertinence, des abbés poupins, des gens en place suffisans et nuls, des parvenus ineptes avec insolence; d'assommans beaux-esprits, de bavards déclamateurs qui se proclamaient philosophes; des hommes éclairés et modestes auxquels on n'avait pas l'air de faire attention, parce qu'ils se taisaient mais qui enregistraient dans leur mémoire, pour en faire usage en temps et lieu, ce qu'ils

voyaient et ce qu'ils entendaient; des coquettes, des prudes, des beautés fort sensuelles, prétendant au titre de femmes sensibles, des ingénuités, très-instruites et très-finaudes; enfin, ce fond de gobe-mouches et de sots qui, depuis le commencement des siècles, est en permanence dans les sociétés, grandes et petites, riches et pauvres.

Je portais au milieu de ces assemblées, dont les acteurs offraient de si bizarres variétés de caractères, l'ennui qui ne me quittait jamais, et souvent elles y en ajoutaient une dose assez forte. Cependant, j'arrivai insensiblement jusqu'au point de voir cet ennui quelquefois suspendu.

Ceci demande une explication, et ma franchise bien connue me fait une loi de la donner. J'ai fait connaître, par trop d'exemples, le double *moi* qui existe en *moi;* c'est-à-dire un *moi* moral, et un *moi* physique, agissant séparément, et souvent en sens contraires. On sait aussi qu'aimer, était la destinée de l'un et de l'autre; mais qu'ils n'avaient pas toujours la même manière d'aimer. Le *moi* moral, attaché, passionné, dévoué, faisait

preuve d'une constance, que rien ne pouvait affaiblir. Le *moi* physique se distinguait par un tempérament de feu, des sens en exaltation, un système nerveux que la plus petite impression agitait vivement; et ces trois mobiles étaient sous la domination d'une santé vigoureuse, toujours prête à les mettre en jeu. Or, cette santé, que mes blessures, des pertes considérables de sang, ma maladie mentale et des chagrins douloureux avaient long-temps altérée, assez profondément pour faire craindre l'impossibilité d'un rétablissement parfait, était cependant redevenue aussi florissante qu'autrefois; elle avait même pris l'accroissement que produit l'avénement à la virilité d'un jeune homme bien constitué.

Un état si prospère fit retomber dans ses anciens pêchés d'habitude, cet inconsidéré, cet extravagant *moi* physique, et il prétendit encore s'évertuer à contrarier son estimable frère. Quand ce dernier se livrait aux regrets les plus légitimes, il venait tout-à-coup le détourner de ses méditations; des femmes jolies, agaçantes, l'enflammaient de nouveau, le mettaient dans une espèce de

combustion, et la fougue des desirs le maîtrisait. Dès-lors, par intervalles, je n'écoutais que ce cruel *moi* physique, et momentanément, il me rendit infidèle aux tendres sentimens du *moi* moral. Je fis l'aimable auprès de ces dames; je leur adressai de galantes déclarations d'amour; je devins pressant et repris avec elles les airs et le ton de conquérant, qui m'avaient tant de fois réussi. Mais ces temps heureux n'étaient plus! Un désappointement cruel m'attendait! Quel accueil je reçus des femmes aux pieds desquelles j'osai porter mes amoureux hommages!!!...

A peine m'étais-je expliqué, que les unes lévaient le siége, me faisaient une profonde révérence et se retiraient; les autres, jetant sur moi un regard de compassion, me disaient. « Vous devez bien savoir, monsieur le duc, que ce que vous demandez est impossible. » Et elles me quittaient également. Celles-ci ne me répondaient que par un souris dédaigneux; celles-là payaient mes doux aveux par de grands éclats de rire. L'une d'elles enfin, plus franche que les autres, au moment où je lui débitais les plus brû-

lantes protestations, paralysa soudain mes amoureux transports : « J'estime et je respecte infiniment, me dit-elle, M. le lieutenant-général, duc de Léoncourt, dont les cicatrices glorieuses attestent la valeur et les services; mais, s'il s'agit d'amour, qu'il revienne avec la figure charmante du jeune colonel Gustave, nous verrons ce que nous aurons à faire. »

La leçon était forte, mais bien méritée ! N'était-ce pas donner des signes d'une aberration d'esprit, digne des petites-maisons, que d'afficher la prétention de plaire encore aux femmes, quand il ne me restait pour les séduire qu'un bras, qu'un œil, et une figure vraiment repoussante. Singuliers charmes pour jouer le rôle d'un homme à bonnes fortunes ! L'amour est aveugle, dit-on : oui; mais, un aveugle peut être beau, et l'amour l'est en effet, tandis qu'un borgne n'a jamais cet avantage. De plus, quand le seul œil qui lui reste a pour accompagnement des traits aussi échancrés que ceux de mon visage, il est bien laid ! En concience, mon *moi* physique m'avait rendu aussi sot que ridicule !

Ces réflexions eurent un effet salutaire, mais, il ne se manifesta pas aussitôt. D'abord, je pleurai de dépit; je fus tenté de maudire les sentimens de l'honneur français qui m'avaient dirigé dans le chemin de la gloire, et j'enviai le sort de ces poupées frivoles, bizarrement parées de faux brillans, promenant dans le monde leur nullité, et que je méprisais souverainement. Ce fut un petit complot, qui, en flattant mon amour-propre, retarda le jugement impartial que je devais porter de moi-même, entretint les divagations de mon *moi* physique, et me persuada encore que j'avais tout ce qu'il fallait pour plaire. Voici ce complot : considérant que j'étais veuf, d'une illustre naissance, élevé à l'un des premiers grades de l'armée, et décoré du cordon bleu à l'âge de vingt-sept ans; enfin, que je possédais une grande fortune, qui pouvait devenir immense, dans le cas où je perdrais mon fils, plusieurs mères pensèrent, avec raison, que je serais un très-bon parti pour leurs filles : elles leur tracèrent donc un plan de conduite, dont le but était de s'emparer de mon cœur et de le cap-

tiver, par tous les moyens de séduction qu'elles tenaient de la nature et de l'art.

Ces demoiselles s'acquittèrent parfaitement de leur mission : elles appelèrent à leur secours tout le manège d'une apparente naïveté, d'un langage sentimental, des tendres regards, des soupirs, et de ces demi-mots, qui sont comme des aveux échappés involontairement du cœur, et que l'on affecte, en rougissant, de vouloir retenir au passage. Ma bonhomie me persuadait qu'un essaim de jeunes beautés, fraîches comme des roses, donnait l'exemple d'une sincérité au-dessus de tout soupçon, lorsque celles qui le composaient m'accordaient les préférences les plus signalées, et se confondaient près de ma personne en attentions, en prévenances touchantes, en marques significatives d'une affection ingénue. Un triomphe si flatteur m'enchantait.

Mais, bientôt mon *moi* moral, que dirigeaient la raison, l'honneur, et mon cœur sensible et bon, désappointa mon fougueux *moi* physique, et lui démontra qu'il n'y avait rien à espérer pour lui, avec des belles que le

sacrement du *conjungo* n'avait pas encore émancipées. Alors, l'illusion cessa; je devinai l'intention des rusées bachelettes, et je reconnus cette fois, sans restriction, la sottise de ma vanité. Je fis plus : attendu que ce n'était point sur de pareilles postulantes, quoiqu'elles fussent très-gentilles et très-accortes, que serait tombé mon choix, si j'avais eu le dessein de me remarier, j'affectai de répéter nettement que j'étais résolu de rester veuf, et le joli essaim diminua, puis disparut en entier. Mais il me laissa, d'un côté, la satisfaction de ne pas avoir été pris, sans retour, dans le piége, et de l'autre, la force de faire triompher désormais mon *moi* moral, de mon *moi* physique.

Voilà de la sagesse ! Eh bien ! cette sagesse, il y aurait de l'hypocrisie à ne pas le confesser, je la dus moins à l'influence de la raison, qu'à la puissance de la laideur dont j'étais si amplement pourvu.

Si dans ce moment une fée bienfaisante eût rétabli ma figure telle qu'elle était à mon départ pour l'armée, il est infiniment probable que ma conversion eût subitement reçu un

violent échec, que je me serais départi de mes sages résolutions, que le *moi* physique eût reconquis son empire, et que je me serais empressé de voler près de la piquante connaisseuse qui, en éconduisant le lieutenant-général défiguré, avait appelé de ses vœux le jeune colonel. Je crois, sur ma foi, qu'en pareil cas, les trois quarts des hommes trébucheraient ainsi! Vous qui lisez mes *confessions*, efforcez-vous d'acquérir des vertus; mais évitez de vous enorgueillir du devoir que vous remplissez en les pratiquant : il arrive quelquefois que le motif qui inspire d'y recourir est bien bizarre ou bien mince, et souvent la possession de ces vertus ne tient qu'à un fil.

Les petites déconvenues, que je m'étais attirées de la part des belles, me dégoûtèrent des assemblées brillantes décorées du titre de bonne compagnie, et je pris le parti de n'y paraître que rarement. Au lieu d'y avoir été contrariée, si ma vanité eût joui du plaisir d'y obtenir les succès auxquels elle aspirait, sans doute, les motifs de vanter ces assemblées, comme très-agréables, ne m'au-

raient pas manqué! Ainsi, voilà encore une détermination sage dont le principe est loin de l'être!

Quoi qu'il en soit, cette détermination me procura l'avantage de rechercher plus souvent la société des gens de lettres et des artistes, et d'y jouir des nobles distractions qui naissent des conceptions du génie et des productions du talent. Cependant, je préférais quelques fois à toute espèce de société, des promenades solitaires où mon imagination me replaçait à côté de mon père, de M. de Bélancour et de ma chère Augustine. Avec les vivans, je ne trouvais une réalité complète de bien-être, que dans le cercle des amis éprouvés qui m'étaient restés. Mon excellente mère, l'adorable Hortense de Bélancour, l'abbé Rigobert, le chevalier d'Érigny, l'estimable Gercourt, sa femme, l'intéressante Aglaé, et mon brave, mon fidèle François Ricard, étaient à mes yeux l'élite de l'espèce humaine. Je dirai plus, en écartant les illusions qui naissent de l'amitié, afin de juger froidement, je défierais de prouver qu'aucun lieu de la terre ait jamais présenté un ensemble de cœurs plus sensibles,

plus doués de franchise et d'indulgence, plus grands, plus dévoués à servir l'humanité, que ceux dont se formait cette respectable réunion. Quand il vous reste des amis si parfaits, si les sentimens de piété, d'élévation d'âme et de bonté, qui règnent dans leurs entretiens ne vous font pas oublier ceux que vous avez perdus, ils réussissent du moins à mêler du charme à vos regrets, à vous inspirer une pieuse résignation, et à vous rattacher à la vie.

Je sentis que j'y tenais davantage, en effet, à mesure que les yeux de mon esprit et de mon cœur découvraient de nouveaux traits de perfection dans l'harmonie du tableau des vertus sans faste qui se groupaient autour de moi. Si des pensées vaporeuses reportaient mon imagination sur les désappointemens piquans que ma vanité avait eu récemment à supporter, les petits mouvemens d'humeur que ce souvenir me causait n'étaient que momentanés; je finissais par hausser les épaules de pitié, et je riais de moi-même.

Je me gardais surtout de juger le beau sexe en général, d'après les petites-maîtresses plei-

nes d'afféterie, les coquettes froidement légères, et les femmes galantes que j'avais rencontrées. J'avais trop étudiée ce sexe charmant pour le mépriser, et trop d'exemples m'avaient appris combien il est digne de toutes nos affections, de notre estime, et très-souvent de notre reconnaissance ! Je savais quels soins touchans il nous prodigue dans notre enfance, et de combien de fleurs il parsème les beaux jours de notre jeunesse. Où trouver, me disais-je, des couleurs assez pures, assez brillantes, assez fraîches pour peindre avec fidélité, ce naturel, cette grâce, cette chaleur de sentiment, qui donnent aux femmes tant de pouvoir, quand elles s'adressent à nos cœurs, en qualité d'amantes, d'épouses ou de mères ? quel merveilleux secret leur apprend à allier, sans effort, l'enjouement et la raison ; le ton imposant de la sagesse, à la simplicité à la candeur ; la vivacité, la finesse du langage, au sentiment des convenances ? Qui sait mieux qu'elles, honorer, exalter la valeur, et flétrir par le dédain, les fats, les poltrons et les lâches ? Combien n'en a-t-on pas vu partager en héroïnes les funestes destins de ceux

qu'elles aimaient ! Êtes-vous malade ? Que ne devez-vous pas à la douce assistance, à la surveillance attentive, aux prévenances ingénieuses et touchantes, à la patience infatigable des femmes ! Partout où existe un malheureux, fût-il aveugle, sourd, impotent, dans la dernière indigence, et d'un aspect repoussant, vous trouvez à côté de lui une femme qui souffre de ses souffrances, et ne respire que pour les alléger.

CHAPITRE LI.

Rumeur comique au sujet d'une cérémonie funèbre. — Monseigneur l'archevêque de Paris et les comédiens. — Anecdote sur Brizard. — Crébillon, Racine fils, Rameau et Panard. — Le duc de Choiseul, Thomas, Fréron et mademoiselle Clairon. — Bénédictins qui ne veulent plus être tondus. — Infamies du chevalier de la Lamorlière. — Mon fidèle François Ricard gravement compromis.

Les gens de lettres et les artistes, que je fréquentais indistinctement, pour faire trève à mes ennuis, me présentaient une bigarrure assez plaisante de talens, de caractères et de mœurs. C'étaient le sage et profond abbé de Mably et le caustique, le léger, le malin Crébillon fils; le dévot Racine fils et l'impie Diderot; le sévère Duclos et l'obscène Robbé; le savant abbé Barthélemy et l'ignorant Poinsinet; le frivole abbé de Voisenon et l'éloquent, mais trop souvent ampoulé Thomas;

le larmoyant d'Arnaud-Baculard-Jérémie et le satirique venimeux Palissot; le patriote de Belloy et le gai, mais sensible Collé; l'aimable conteur Marmontel, et Fréron, la bête noire des philosophes; le grand compositeur, Rameau et Panard, justement surnommé *le La Fontaine du vaudeville;* la bonne maman Geoffrin et la très-leste, très-spirituelle Arnould, la perle de l'opéra, ayant à sa suite son très-cher et très-bizarre amant, le duc de Lauraguais; l'auguste Melpomène-Clairon, et la vive et folle Terpsichore-Allard; enfin, les jeunes La Harpe, Chabanon, Rochefort et Rochon de Chabannes, qui venaient de se lancer dans la carrière littéraire.

Le premier que je visitai, pour m'égayer, fut Crébillon fils. Mais, cet homme, que l'on croyait l'insouciance même, je le trouvai beaucoup plus affecté de la perte qu'il avait faite de son père, l'année précédente, que ne l'auraient été bien des gens, qui prétendaient être des prodiges de sensibilité.

— « Mon bon père, me dit-il, fit une longue maladie, pendant laquelle on vit le roi prouver, d'une manière gracieuse et tou-

chante, l'estime et l'intérêt que les véritables gens de lettres inspirent toujours aux Bourbons. « Je vous charge spécialement, dit-il » au comte de Clermont, de venir tous les » jours m'apprendre des nouvelles de la santé » de l'Eschyle français. Ce vénérable poète, » étant votre confrère à l'académie à laquelle » il fait tant d'honneur, vous devez vous in- » téresser à lui autant que moi. » Le comte de Clermont fut très-exact à exécuter l'ordre du roi : tous les jours, un de ses gentilshommes, et souvent ce prince lui-même, en personne, venaient s'informer de l'état du malade, et allaient en rendre compte à Sa Majesté. Enfin, malgré ses quatre-vingt-neuf ans, mon père ne succomba point encore; il reprit une partie de son ancienne vigueur; son grand appétit revint. Après avoir reçu ses sacremens, il mangea des huîtres et alla chez le roi. Dans le courant de la conversation, Sa Majesté lui dit : « Vous êtes vieux; vous avez » plus de quatre-vingts ans. — Non Sire, lui » répondit-il, c'est mon extrait baptistaire qui » les a. » Enfin, je le crus sauvé. Mais six semaines après, le 18 juin 1762, une rechute

l'emporta pour jamais. Le roi eût l'extrême bonté de me faire dire qu'il prenait beaucoup de part à mes regrets, et qu'il me conservait la pension de *deux mille livres* qu'avait mon père..... je n'en étais pas moins condamné à ne plus vivre qu'avec sa mémoire!

» Les Comédiens-Français crurent alors qu'il était de leur devoir de faire célébrer un service solennel pour le repos de son âme. Mais, ils n'éprouvèrent que des refus dans toutes les paroisses de Paris. M. l'archevêque Christophe de Beaumont avait prescrit à messieurs les curés de ne pas souffrir que des excommuniés, tels que les comédiens, vinssent au pied des autels, prier pour l'un de leurs principaux bienfaiteurs. Heureusement le curé de Saint-Jean de Latran, qui est sous la juridiction de l'ordre de Malte et non sous celle de M. l'archevêque, ne fut pas aussi scrupuleux que ses confrères : le service eut lieu, avec la plus grande pompe dans son église.

» Les comédiens avaient envoyé des billets d'invitation à tout Paris, et n'avaient rien épargné pour que cette cérémonie funéraire

fût magnifique. L'église était entièrement tendue de noir, fort illuminée, et au milieu du chœur s'élevaient un riche catafalque et un dais brillant. L'académie française par députation, l'Opéra, la Comédie italienne, tous les corps comiques, un grand nombre d'auteurs et d'artistes et même d'hommes de cour, y assistaient. La plus imposante régularité se fit remarquer lorsqu'on alla à l'offrande. Les actrices étaient sans rouge. Mademoiselle Clairon en long manteau, menait le deuil, et représentait avec la même dignité que sur la scène tragique. Le spectacle fut ce jour là fermé, et le lendemain, on le rouvrit par l'un des chefs-d'œuvre de mon père : *Radamiste et Zénobie.*

» La cour vit avec plaisir cet acte de zèle et de piété de la part des comédiens du roi. Aussi la *Gazette de France* en fit-elle un superbe éloge; mais, en le lisant, M. l'archevêque de Paris entra dans une sainte fureur. Il cria de toute la force de ses poumons, que la religion était perdue, puisqu'on n'avait pas craint de consigner dans un papier public un événement édifiant, qu'il nommait le scan-

dale de l'église. Enfin les reproches qu'il fit à l'ordre de Malte furent si sanglans qu'il effraya l'ambassadeur de cet ordre.

Son Excellence assembla chez elle un consistoire de Chevaliers : ils décidèrent que, pour éviter de perdre un droit dont M. de Beaumont se plaignait si amèrement, le curé de Saint-Jean de Latran, quoique soustrait à l'Ordinaire, par les priviléges de l'ordre, recevrait une punition, pour avoir occasioné ce qu'on appelle canoniquement un scandale dans l'église de Paris, en communiquant avec des histrions, foudroyés tous les huit jours au prône, sous le bras ecclésiastique. En conséquence, le pauvre curé fut condamné à trois mois de séminaire, et à deux cents francs d'amende envers les pauvres. (1)

---

(1) Cette persécution me rappelle une anecdote que je consignerai dans ces Mémoires, parce qu'elle n'a jamais reçu la publicité de l'impression et qu'elle est sans doute inconnue à mes lecteurs.

Brizard ou plutôt Britard, d'abord peintre, puis acteur de la Comédie-Française, avait abandonné la peinture pour le théâtre et remplissait avec une grande supériorité le premier emploi tragique. Obligé de renoncer de bonne heure à jouer les rôles des jeunes princes, il prit ceux de *roi* et de *père*, parce qu'en passant sous le pont du Saint-Esprit, il avait éprouvé une telle frayeur que ses cheveux s'étaient blanchis subitement.

» De tous côtés, on se moqua du zèle fougueux du prélat, qui n'avait pas senti com-

---

Brizard était généralement estimé, considéré; il joignait à d'excellentes qualités, à des mœurs douces, pures, un talent des plus remarquables. Sa figure et sa taille avaient quelque chose de grand, de noble et de fait pour le théâtre et pour le costume tragique.

Désirant de s'unir à une demoiselle qu'il aimait, Brizard alla trouver le curé de la paroisse de sa future; cet ecclésiastique lui refusa son saint ministère. — « Je ne vous marierai pas, monsieur, lui dit-il, si vous ne renoncez à votre état. Tous les comédiens, vous le savez, sont excommuniés, la société les rejette de son sein, et l'église repousse avec horreur cette race impie. » — « Mais sans fortune, sans autres moyens d'existence, en abandonnant la carrière du théâtre, comment nourrirai-je ma femme, les enfans qui peuvent naître de cette union? » — « Abjurez, monsieur, abjurez, ou demeurez célibataire. » — En disant ces mots le prêtre s'éloigne sans vouloir rien entendre.

Brizard est profondément affligé. Ce refus vient de détruire ses plus chères espérances. Les douloureuses émotions de son âme se peignent sur les traits de son visage. Un de ses amis le rencontre, lui demande la cause du chagrin où il paraît être plongé. Brizard raconte ce qui vient de se passer. Cet ami lui conseille de se présenter, sous le nom de *Britare*, à une autre paroisse et de s'y faire passer pour un peintre ou pour un professeur de déclamation à l'usage de la chaire et du barreau. Adoptant cette heureuse idée, Brizard la met à exécution et reçoit le sacrement du mariage.

Instruit de cette circonstance, le curé qui l'a refusé, dénonce à M. de Beaumont, l'ecclésiastique dont la conduite mérite, dit-il, une punition exemplaire et cet ecclésiastique est *interdit*.

Victime d'une confiance trop aveugle, le malheureux curé reproche vivement à Brizard de l'avoir indignement trompé, l'accuse de sa disgrâce, de sa ruine. Brizard est désolé; un poids affreux pèse sur son cœur, il maudit son stratagême; s'il n'est pas en son pou-

bien il se rendait ridicule, en faisant tant de bruit, parce qu'on s'était empressé d'honorer

---

voir de réparer entièrement le mal qu'il a causé, il promet de faire tout ce qui dépendra de lui pour rendre moins pénible la situation de l'homme dont il a détruit l'avenir.

Étant à Versailles, un jour qu'il y avait spectacle à la cour, Brizard parla de cette malheureuse affaire à plusieurs grands personnages qui avaient pour lui une véritable estime et qui approchaient Sa Majesté. On lui donna le conseil de s'adresser lui-même à Louis XV et de choisir, pour demander la grâce du curé *interdit*, le moment où, après le spectacle, la troupe défile en costume devant le roi.

Ce soir-là Brizard remplit dans Cinna le rôle d'Auguste. La bonne action qu'il méditait électrisa sa verve, son génie, il fut sublime. Quelques courtisans, dans le dessein de le servir, témoignèrent leur admiration de manière à ce qu'elle fût remarquée du monarque, qui, lui-même parut très-satisfait.

Après la pièce, en passant devant Sa Majesté, Brizard s'arrêta et s'inclina respectueusement. — « Vous avez quelque chose à me demander, M. Brizard? » lui dit le roi. — « Oui sire, » — « Parlez. » — L'acteur raconte brièvement à Louis, le refus qui lui a été fait, la ruse qu'il a été contraint d'employer et la disgrâce de l'ecclésiastique qui a commis une faute involontaire. — « *On a bien fait de l'interdire*, » répond le roi, — « Sire, ajoute timidement Brizard aussi surpris qu'affligé, j'espérais que Votre Majesté... » *On a bien fait vous dis-je! reprend Louis, ce n'est point à un curé, mais à un évêque, qu'il appartient de marier un empereur.*

Brizard se prosterne, balbutie, tant il est ému, quelques mots de reconnaissance qu'on entend à peine, se hâte d'abdiquer la suprême puissance en se dépouillant de la pourpre impériale, et court annoncer au curé *interdit*, que Sa Majesté a daigné l'élever à la dignité d'évêque.

— On sait que Voltaire fut couronné par Brizard et qu'au moment où cet acteur ceignit de lauriers le front du grand poète, Vol-

la mémoire d'un vieillard vertueux, et célèbre par de grands talens. Il résulta surtout, de cette conduite peu évangélique, une fermentation très-vive dans la troupe des Comédiens-Français. Le châtiment infligé au curé de Saint-Jean de Latran, pour avoir communiqué avec eux, les indignait.

» Nous ne devons plus souffrir, s'écriaient-ils (comme si la chose eût été en leur pouvoir), que l'on continue à nous frapper ainsi des foudres de l'Église! »

» Mademoiselle Clairon, l'héroïne de ce théâtre, parlait sur cette matière avec une majestueuse éloquence, qui avait néanmoins un côté plaisant. « Les procédés de M. de Beaumont, paraissent encore plus indignes, lorsqu'on se rappelle qu'il y a quatre mois, comme il était question de réunir l'Opéra-Comique à la Comédie-Italienne, ce même archevêque s'est vivement intéressé à l'existence des comédiens, puisqu'il est intervenu sur la scène, à la grande surprise du pu-

---

faire lui dit: « *Monsieur, vous me faites regretter la vie: vous m'avez fait voir dans votre rôle, des beautés qu'en le composant, je n'avais pas aperçues....* » C'était le rôle de Brutus.

blic, pour solliciter la conservation du théâtre de la foire. Et quel motif portait sa grandeur à cette étrange démarche, si contraire au saint courroux qu'elle fait éclater aujourd'hui contre ceux qu'elle appelle des *histrions*! Ce motif, c'est que la recette du spectacle dont il s'agit, et dont le prélat perçoit le quart, lui fournit des fonds abondans, qu'il emploie, dit-il, au profit des pauvres!... Si vous aviez le courage de suivre mon avis, s'écriait l'héroïne en terminant, mes chers camarades, vous demanderiez votre retraite! »

» Oui, oui! nous devons la demander, répondirent-ils tous d'une voix! »

» Cependant, après ce beau transport, le sénat comique se calma, et ne parla plus de retraite. En cela il eut grandement raison, car il s'en serait mal trouvé relativement à la fortune, tandis que, de leur côté, la cour et la ville y auraient perdu beaucoup trop, sous le rapport de leurs plaisirs.

» Parmi les éloges que l'on fit alors de mon père, il en circula un dont l'auteur était M. de Voltaire. Ce grand homme, quoique assez riche de son propre fond pour n'être jaloux

de personne, n'en marqua pas moins, dans cette production, la plus basse jalousie; il la poussa jusqu'au point d'avoir la mauvaise foi de tronquer, de mutiler des vers afin d'en faire des sujets de critiques et de sarcasmes. Une chose l'irrite surtout plus qu'on ne saurait l'imaginer, c'est qu'il n'a jamais été imprimé au Louvre, et que mon père a obtenu cet honneur. Mais, si M. de Voltaire s'est donné beaucoup de mouvement pour obscurcir la gloire de celui que bien des gens nomment son rival, dans le tragique, notre monarque bien-aimé a vengé, d'une manière éclatante, l'homme de génie dont la France ainsi que moi déplorons la perte, en ordonnant de consacrer à sa mémoire un mausolée, dans l'église de Saint-Gervais, où il est enterré, et en chargeant de cet ouvrage le célèbre statuaire Lemoine. J'ai reçu une lettre de M. le marquis de Marigny, intendant-général des beaux-arts, qui me fait part de cette marque d'estime et de considération, que sa majesté se plaît à donner à mon père. »

— J'ai rapporté ce récit en entier, parce qu'il atteste que Louis XV savait honorer le

génie. Mais, voici une anecdote qui prouve aussi qu'à cette époque du dix-huitième siècle, on suscitait, par fois, aux gens de lettres, des persécutions aussi odieuses que ridicules.

Notre vertueuse reine partageait l'intérêt que daignait prendre à moi son vénérable père, l'auguste Stanislas. Je me trouvai engagé à implorer sa bonté et la protection du duc de Choiseul, en faveur de Fréron, qui venait d'être frappé, à l'improviste, par un des actes arbitraires, beaucoup trop communs à cette époque. Ce journaliste était le meilleur homme du monde, malgré la réputation de méchanceté qu'il devait aux jugemens sévères, mais toujours dictés par le goût, que contenaient ses feuilles, et que la postérité a confirmés presque tous. Or, il avait tracé un portrait assez ressemblant de mademoiselle Clairon. La fière Melpomène, s'y étant parfaitement reconnue, était allée trouver les gentilshommes de la chambre, et avait menacé de se retirer, si l'on ne lui faisait justice de ce vil journaliste. Effrayés d'une si terrible résolution, ces messieurs avaient jugé

dans leur sagesse, qu'ils ne pouvaient se dispenser de donner à la sublime offensée une ample satisfaction, et il leur parut tout naturel de solliciter un ordre du roi, dans le but d'incarcérer Fréron au Fort-l'Évêque. L'ordre, signé *Saint-Florentin*, fut aussitôt délivré; mais, attendu que Fréron avait, en ce moment, la goutte, ses amis obtinrent la suspension de l'exécution, jusqu'à son rétablissement. Toute la littérature impartiale cria contre l'injustice dont cet homme de lettres était l'objet : cette injustice parut d'autant plus révoltante, que mademoiselle Clairon, quoique son portrait fût ressemblant, n'avait pas été nommée, ni même caractérisée par des traits assez particuliers, pour la désigner spécialement.

Chaque jour le bruit que faisait cette affaire s'accrut à la cour et à la ville. A la prière des amis de Fréron, sa cause fut pathétiquement plaidée par l'abbé de Voisenon, près du duc de Duras, gentilhomme de la chambre, dont il était fort aimé. Celui-ci répondit à l'abbé, que la grâce qu'il demandait était la seule chose qu'il se croyait obligé de lui re-

fuser, et que cette grâce ne s'accorderait qu'à mademoiselle Clairon. Ainsi, le pauvre Fréron était menacé de joindre, à la honte de devoir son châtiment à mademoiselle Clairon, l'humiliation plus grande de lui devoir son pardon. *Je ne veux point,* dit-il indigné, *je ne veux point d'un pardon si flétrissant!* Et comme le philosophe grec Callysthènes, il s'écria : *Que plutôt on me conduise aux carrières!*

Enfin, j'obtins de la reine le terme d'une oppression si scandaleuse. Sa Majesté se prononça impérativement pour que Fréron cessât d'être persécuté, et le roi fut du même avis. Je me hâtai d'aller porter cette bonne nouvelle au duc de Choiseul. Dès que l'orgueilleuse héroïne de théâtre en fut informée, elle la regarda comme un affront qu'on faisait à sa dignité. Aussitôt elle écrivit aux gentilshommes de la chambre, une lettre pleine de grands sentimens : elle y exprimait le regret douloureux qu'elle éprouvait de voir que ses talens n'étaient plus agréables au roi, puisqu'on la laissait avilir impunément. Elle ter-

minait en déclarant qu'elle persistait à demander sa retraite..

La très-désolée Melpomène se présente ensuite chez le duc de Choiseul, avec lequel j'étais alors. Après avoir épanché son cœur, et versé des larmes, elle répète à ce ministre ce qu'elle a écrit aux gentilshommes de la chambre. Le malin duc a grande envie de rire ; cependant il se contient et lui fait cette réponse : « Mademoiselle, nous sommes, vous et moi, chacun sur un théâtre ; mais, avec la différence que vous choisissez les rôles qui vous conviennent, et que vous êtes toujours sûre des applaudissemens du public ; quelques gens de mauvais goût, comme ce malheureux Fréron, sont les seuls qui vous refusent leurs suffrages. Moi, au contraire, j'ai une tâche souvent très-désagréable ; vainement je fais de mon mieux, on me critique, on me condamne, on me hue, on me baffoue, et cependant je ne donne point ma démission. Immolons, vous et moi, nos ressentimens à la patrie, et servons-la de notre mieux, chacun dans notre genre. D'ailleurs, la reine ayant fait grâce, vous pouvez, sans compromettre

votre dignité, imiter la clémence de Sa Majesté.

L'héroïne sourit avec noblesse à ce propos, et se retire fort mécontente du persifflage. De retour chez elle, elle y assemble un comité, composé de ses amis, et de la troupe des comédiens, présidée par le duc de Duras. Après avoir long-temps délibéré, leur conclusion se réduit à charger ce duc de faire craindre à M. de Saint-Florentin la désertion de toute la troupe, si l'on ne fait raison à mademoiselle Clairon de l'insolence du journaliste. Le Saint-Florentin, fort pauvre sire, et qui, malgré son titre de ministre, n'est qu'une machine à signatures, est tout stupéfait de cette démarche du duc de Duras. Aussitôt il écrit à une princesse, que l'affaire devient de la plus grande importance; que, depuis long-temps on n'a agité une matière aussi grave; que, sur ce point, la cour est divisée, et que, malgré son profond respect pour la volonté de la reine, il est incertain s'il ne sera pas obligé de faire, à ce sujet, un rapport au roi et de prendre ses ordres. Fréron est donc, pendant quelques jours encore dans les tran-

ses. La reine l'emporte enfin, et, ni mademoiselle Clairon, ni ses camarades ne se retirent du théâtre.

Mais, il était écrit que ce malheureux Fréron marcherait de persécution en persécution, et qu'il n'éviterait pas le Fort-l'Évêque. On sait que l'*Éloge de Sully*, par Thomas, remporta, en 1763, le prix de l'Académie-Française; que, dans la séance où il fut couronné, Saurin, Duclos et Watelet, se relevèrent successivement pour achever la lecture de ce long ouvrage; qu'il y règne un ton singulièrement dogmatique, un esprit de liberté très-prononcé, et que plusieurs endroits sont une satire amère de l'administration de cette époque. Une telle satire étonna, venant du secrétaire de M. le duc de Praslin, ministre des affaires étrangères, et l'on fut encore plus étonné de la facilité avec laquelle l'académie avait laissé passer dans ce discours des choses d'une énergie incompatible avec des temps où l'adulation et la mollesse avaient énervé la vigueur des âmes. Aussi, ne parlait-on partout que de l'*Éloge de Sully*, et parmi ceux qui avaient intérêt de se plaindre

des observations de l'auteur, les fermiers généraux criaient le plus fort.

Cependant, au lieu d'être puni de sa hardiesse philosophique, Thomas en fut récompensé : le duc de Praslin lui fit avoir la place de secrétaire-interprète des cantons suisses pour le roi. Par cette grâce, le but du ministre était de l'attacher au gouvernement, afin qu'aucun obstacle ne s'opposât à son entrée à l'académie française, quand l'occasion d'y être élu se présenterait. C'était une précaution nécessaire, car l'académie ne recevait point alors, au nombre de ses membres, les hommes qui avaient un service particulier chez les grands, à moins que ce ne fût chez les princes.

Mais, peu de temps après, un violent orage vint troubler péniblement la prospérité de Thomas. Le descendant des respectables citoyens qui avaient fondé au Mans [illegible] manufacture célèbre de draps, appelés *Vérones*, de leur nom; le savant et patriote Véron de Forbonnais, écrivain aussi distingué par ses vertus, que par les lumières qu'il répandait sur les objets d'économie générale, qui con-

cernaient les finances, le commerce et l'administration publique, accusa hautement l'orateur lauréat de s'être enrichi de ses dépouilles.

« Monsieur Thomas, disait-il, a pillé, de la façon la moins honnête, mon livre des *Recherches et considérations sur les finances de France*. La troisième partie de son discours, la meilleure, sans contredit, est extraite en entier de mon ouvrage, qu'il a, par ce moyen, rétréci et rapetassé étrangement. Enfin, il a non-seulement pris mon plan, mais encore mes pensées, et quelquefois mes expressions. »

Fréron fit sur cette réclamation, dans l'*Année littéraire*, un article contenant un détail malin et piquant des plagiats de Thomas. Une découverte, si contrariante pour l'amour-propre de cet orateur tant de fois couronné, diminua de beaucoup la haute idée que certaines gens avaient de ses connaissances profondes. Ses amis craignirent que l'académie ne se fachât de ce qu'il lui en avait imposé, et ne lui fît perdre tout espoir d'être jamais adopté par elle.

Le coup que le redoutable journaliste lui portait ainsi le blessa donc profondément. Il sentait qu'il l'avait mérité sous quelques rapports, et son ressentiment fut en proportion de la peine qu'il éprouvait. Il fallait que Thomas fût, en effet, bien irrité, puisqu'il sortit de son caractère, naturellement bon, indulgent et généreux, jusqu'au point de se livrer à une basse vengeance.

Fréron insère, dans son journal, une lettre qui lui est adressée sur une famille d'Alsace, en route pour se rendre à Rochefort, et de là, passer à Cayenne où elle était envoyée. Cette famille s'est vue arrêtée dans sa marche par la plus extrême misère, et il lui aurait été impossible de partir pour sa destination, si un citoyen bienfaisant n'était venu à son secours. La publicité donnée à cet acte d'humanité ne présente aucun danger; mais, on n'en juge pas de même à la cour, et Thomas insinue au duc de Choiseul, que la publication d'un pareil fait atteste une intention coupable. Le duc étant à dîner, demande le numéro du journal. On lui lit l'article. *Ce gueux de Fréron!* s'écrie-t-il courroucé, *il s'avise de par-*

ler de Cayenne! Il couchera au Fort-l'Évê-que! Une heure après, Fréron est dans cette prison. Telle est la justice distributive des gouvernemens absolus!!! On reconnut dans cet acte de tyrannie, les insinuations de Thomas, qui avait couvert sa vengeance du voile du bien public.

Le lendemain de son arrestation, Fréron qui s'adressait toujours à moi dans les momens d'embarras, me fait prier d'aller le voir au Fort-l'Évêque. Je m'y rends aussitôt. Il me remet une lettre qu'il vient d'écrire à M. de Choiseul, et me conjure de la lui porter moi-même. Je m'en charge volontiers. Fréron y représente avec chaleur combien peu il a eu lieu de s'attendre à un traitement aussi injuste que celui qu'il subit, d'après l'ordre d'un ministre qui l'a honoré de sa protection. Le duc me paraît touché et même un peu confus en lisant cette lettre; il sent qu'il a eu tort, mais il n'ose en convenir. Cependant, entraîné par son bon naturel, il répond à Fréron. Pour justifier sa conduite, il s'efforce de lui prouver que dévoiler, ainsi qu'il l'a fait, les négligences et l'inattention du ministère, concernant des

gens envoyés pour s'établir à Cayenne, c'est commettre un crime politique. Mais la thèse qu'il soutient est si mauvaise, que les raisonnemens dont il prétend l'étayer n'ont pas le sens commun. Il conteste même la vérité du fait publié par Fréron, et finit en lui disant qu'il verra M. de Sartine, et lui procurera son élargissement.

Fréron riposte à cette lettre, récrimine sur les imputations du duc, et lui donne à entendre qu'on abuse étrangement de sa crédulité et de sa confiance.

Quant à moi, je mets fin à cette correspondance inconvenante et ridicule, en obtenant, du duc de Choiseul, un mot pour M. de Sartine. Je me charge aussi de porter ce mot, et Fréron est libre.

Malheureusement, des copies de ses lettres et de celle du ministre courent bientôt de main en main. On les imprime, et Paris s'égaye aux dépens de leurs auteurs.

Cette affaire ne fut pas la seule à laquelle on me fit prendre part : je figurai aussi dans une autre, mais, comme témoin silencieux. Il s'agissait d'une démarche de

complaisance pour Louis Racine, ce fils très-petit d'un très-grand père. Je le voyais quelquefois : sa société était aussi régulière, aussi religieuse, aussi douce, aussi froide et aussi monotone, que la versification de ses poèmes de la *Religion* et de la *Grâce*. En sa qualité de dévot, il aimait infiniment ses aises, des plaisirs tranquilles, une chère délicate et fine. Sa cave était peuplée de vins tirés des meilleurs côteaux; mais, le jus de la treille avait tant d'attraits pour lui, qu'il en usait jusqu'à s'enivrer presque tous les jours. Une place de finance, que lui avait procurée le cardinal de Fleury, l'avait mis en état de satisfaire ses goûts. Quoiqu'il n'eût rien à desirer, il n'en craignait pas moins d'avoir quelque jour des privations pénibles. Afin d'éviter ce malheur, une augmentation dans sa fortune lui semblait nécessaire : mais, il ne pouvait espérer de l'obtenir, qu'en ayant recours à l'œuvre du démon ! Or, ne serait-ce pas là risquer son salut ? Le cas était embarrassant ; il y réfléchit long-temps ; enfin, s'arrêtant à la pensée jésuitique, qu'il lui serait facile de s'arranger avec le ciel, moyennant

quelques pratiques de dévotion, il se décida. Mais, il s'agissait d'une démarche qu'il n'osait faire seul; il vint donc un jour me prier de l'accompagner. J'y consentis de bon cœur, et ce fut à la salle nouvelle de la Comédie-Française qu'il me conduisit. M. Racine ne l'avait jamais vue, car il se serait cru damné s'il eût fréquenté les spectacles. Les comédiens l'accueillirent avec tous les égards qu'ils devaient à un nom tel que le sien.

Après avoir tout loué, tout admiré, il en vint à l'objet de sa visite. « Messieurs, leur dit-il d'un ton béat, je viens répéter une petite dette. Vous savez que mon père avait défendu, par son testament, qu'on jouât *Athalie*. M. le régent a depuis ordonné que, sans égard aux volontés du testateur, cette tragédie serait donnée au public. Cet ordre de M. le duc d'Orléans ne me fait déroger en rien à mes droits, je revendique en conséquence la part qui doit me revenir des représentations multipliées de ce chef-d'œuvre de mon père. »

La réclamation était très-juste; l'aréopage comique en parut d'abord tout étourdi.

M. Racine ajouta une phrase hypocrite

dont il eût mieux fait de se dispenser. « Mon intention n'est certainement pas, dit-il, d'employer pour moi l'argent que je réclame; mais puisqu'il m'appartient, mon devoir est d'en épurer l'usage en le consacrant à des aumônes. »

Revenus alors de l'embarras subit dans lequel ils venaient d'être jetés, les comédiens demandèrent quelques jours pour être en état de répondre; et nous les quittâmes. Ils s'occupèrent ensuite à chercher un *mezzo termine* relativement à la contestation prête à s'engager. La restitution qui leur était demandée se serait élevée de trente à quarante mille livres. Vu l'importance de la somme, que firent ces messieurs? Ils prirent le parti de ne rien débourser, et de répondre à M. Racine par des persifflages. Sa timidité, sa paresse naturelles, la fausse position où sa réputation de dévot le plaçait dans une circonstance toute profane, et qui lui faisait craindre la publicité, lui ôtèrent la force d'insister, et l'affaire n'alla pas plus loin. D'ailleurs, peu de temps après, le combat eût toujours fini à l'avantage des comédiens, car une fièvre maligne emporta M. Racine dans l'autre monde.

Cette mort donna lieu à messieurs les comédiens de manifester de nouveau, par un fait, l'oubli de tout respect, de toute reconnaissance envers les créateurs de la fortune et de la gloire de notre théâtre. M. de Mauroy, arrière petit-fils de Racine par les femmes, crut que le nom de son aïeul lui donnait un droit héréditaire à ses entrées à la Comédie Française et il les réclama. Malheureusement, il ne faisait appuyer sa demande par aucune protection imposante, il ne s'étayait que de celle de l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie* ! MM. les comédiens jugèrent, qu'en cette circonstance, ils n'avaient point à espérer de faire dans le monde ce bruit flatteur qui trop souvent est le seul motif des bonnes actions : ils refusèrent donc tout net les entrées à l'arrière petit-fils de Racine.

Eh bien ! croira-t-on que quinze annés après cette indigne conduite, les mêmes comédiens, donnèrent les entrées à M. de Morembert, autre arrière petit-fils de Racine par les femmes, et de plus, qu'ils les lui accordèrent *proprio motu*, sans qu'il les demandât ? Et pourquoi cette différence entre deux personnes

qui avaient les mêmes titres? Parce que M. de Morembert, directeur des fermes, avait de la fortune et du crédit dans le monde. Aussitôt que M. de Mauroy fut instruit de ce fait, il réclama de nouveau. Les comédiens alors n'osèrent lui répondre par un second refus et ils le portèrent comme son cousin sur la liste des entrées. M. de Mauroy alla remercier ces messieurs à leur comité du mercredi, et fut émerveillé du cérémonial du sénat comique. Arrivé à la porte, on lui dit qu'on allait avertir ces messieurs et on le pria d'attendre. Deux députés vinrent ensuite le recevoir au bas de l'escalier, l'introduisirent, et après les complimens réciproques, les mêmes députés le reconduisirent où ils l'avaient pris.

A six mois de distance, j'assistai aux derniers honneurs que l'on rendit à deux hommes qui furent des créateurs, chacun dans son genre, et avec lesquels j'avais été fort lié : le premier était Rameau; le second Panard.

En étendant les ressources de l'harmonie et lui faisant prendre un nouvel essor, en enrichissant l'Opéra d'un spectacle et d'un orchestre dont la supériorité n'avait pas encore

paru possible, Rameau acquit justement la gloire d'être proclamé le père de l'école française de musique. Son génie éclate surtout dans ses symphonies, ses chœurs, ses morceaux de chant mesuré, et l'Italie même nous envie presque tous ses airs de danse.

Comme le grand Corneille, il était naturellement mélancolique, avait l'humeur brusque et quelquefois dure en apparence, l'âme fière et indépendante, ignorant toute espèce de souplesse et de manège, il aurait cru s'avilir s'il eût sollicité des grâces; et quoiqu'il aimât beaucoup l'argent, cette passion ne put jamais l'engager à plier, pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis et à ses rivaux, que par ses talens.

C'était un violon à la main qu'il composait ordinairement sa musique, rarement il se mettait à son clavecin. Toute la chaleur de l'enthousiasme l'animait alors. Son génie le secondait-il à son gré, il se livrait à la plus vive gaîté. Se refusait-il à ses efforts, il entrait dans une espèce de fureur, dont se ressentaient les indiscrets qui pénétraient jusqu'à lui.

Ce grand compositeur mourut, le 12 septembre 1764, d'une fièvre putride accompagnée de scorbut, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Le roi lui avait accordé des lettres de noblesse, pour le mettre en état d'être reçu chevalier de saint Michel; mais la crainte de se constituer en dépense, qui lui tenait plus à cœur que des parchemins, l'avait empêché de faire enregistrer ces lettres.

Rameau montra de la fermeté dans ses derniers momens. Plusieurs prêtres, n'ayant pu réussir à tirer un mot de lui, le curé de Saint-Eustache se présenta, le pérora long-temps sans obtenir plus de succès. Enfin pourtant, ennuyé de ses discours, le malade s'écria furieux : *Que diable venez-vous me chanter là, M. le curé? Vous avez la voix fausse!*

Le service pour le repos de son âme, fut célébré dans l'église de l'Oratoire. Les artistes de l'Opéra en firent les frais; mais, afin d'éviter les querelles occasionées lors de celui qui avait eu lieu à Saint-Jean de Latran pour Crébillon, les invitations furent envoyées au nom de la veuve. Il y eut mille six cents billets. Le concours des assistans

fut prodigieux ; jamais aucun orchestre n'avait offert un aussi grand nombre de musiciens, et jamais exécution plus complète ne s'était fait entendre. On avait adapté aux prières qu'il est d'usage de chanter dans ces sortes de cérémonies, les plus beaux morceaux de *Castor et Pollux*, de *Dardanus*, et d'autres opéras de Rameau : digne façon de le célébrer ! C'est ainsi qu'autrefois, à la mort de Raphaël, on exposa sur sa tombe le tableau de la *Transfiguration*.

Une souscription s'ouvrit ensuite pour élever une statue de marbre à cet homme illustre, et ce travail fut confié aux soins du statuaire Pigal.

Au service que l'on célébra pour Panard on ne fit ni autant de frais, ni autant de bruit qu'au fastueux enterrement de Rameau. Cette cérémonie fut des plus simples, mais il s'y trouvait une affluence considérable d'amis.

Disciple d'Anacréon, si Panard n'en eut pas tout le génie, il en eut du moins l'esprit et les grâces ; ami de la pudeur, il sut être aimable et gai sans l'effaroucher, comique

charmant, il lança dans ses ouvrages le trait piquant de la satire, sans jamais blesser personne en particulier. Enfin, il sut allier l'esprit et le sentiment, la décence et la volupté, l'énergie et la délicatesse. Dans ses chansons bachiques et galantes, dans ses pièces anacréontiques, on retrouve encore cette morale pure qui caractérise ses ouvrages les plus sérieux.

Plus enjoué, mais aussi simple que La Fontaine, sans jalousie et sans ambition, ardent ami, convive aimable, il conserva toujours sa gaîté; sage dans ses mœurs, il pratiqua la philosophie sans en parler, et sut se contenter de peu. Favart l'a très-bien caractérisé dans ce vers heureux :

Il chansonna le vice et chanta la vertu.

Mais, pour bien connaître Panard, il faut lire ses ouvrages, et surtout ses vaudevilles, genre de spectacle dont on peut à juste titre le regarder comme le fondateur. On y trouvera du mouvement sans embarras, de l'intérêt sans recherche de sentimens, de l'intrigue

sans confusion, des couplets pleins d'esprit sans pointe, de la grâce sans affectation; en un mot, tout ce qu'on cherche vainement dans les vaudevilles d'aujourd'hui. Les pièces qu'il composa, tant seul, qu'en société avec l'Affichard, Fagan, d'Alainval, Sticotti, Favart, Laujon, Sabine, Ponteau et Fuzelier, sont au nombre de plus de quatre-vingts.

Un fait digne d'être noté, c'est que ce fut à Panard que Louis XV dut le surnom de *Bien-Aimé*. Lors de la convalescence de ce monarque, en 1744, il fit jouer aux Italiens, en société avec Sticotti, les *Fêtes sincères*, comédie en un acte et en vers. Dans cette pièce de circonstance, on voit un M. Boncour en procès avec Lisimon, ce qui fait perdre à Dorante, fils de ce dernier, tout espoir d'obtenir la belle Lucinde, fille de M. Boncour. Mais l'amour pour le roi réunit tous les esprits: chacun des deux adversaires est si charmé de découvrir que l'autre est animé des mêmes sentimens que lui, à l'égard de Louis le *Bien-aimé*, qu'ils s'embrassent avec joie et consentent au bonheur de leurs enfans.

Louis XV assistait à la représentation. En entendant nommer pour la première fois Louis le *Bien-Aimé*, tous les spectateurs se levèrent enthousiasmés et répétèrent, à plusieurs reprises, ce cri d'amour : *Oui, oui ! le Bien-Aimé ! Pour toujours le Bien-Aimé !* Bientôt la voix unanime de la nation confirma ce titre glorieux, et Panard fut considéré comme ayant été l'interprète de tous les cœurs.

Ce philosophe poète avait si peu de besoins, qu'une pension de trois cents livres, que lui faisaient madame Carré de l'Orme et deux autres personnes, lui suffisait pour vivre sans ressentir de privations.

J'étais parvenu à acquérir l'amitié de l'un des hommes les plus érudits qui existaient en Europe : c'était celle de dom Pernéty, bénédictin de Saint-Germain-des-Prés. Au savoir immense qui le distinguait, il joignait, il est vrai, beaucoup d'idées systématiques et singulières : elles dominent surtout dans son *Dictionnaire mytho-hermétique ;* dans ses *Fables égyptiennes et grecques*, et dans son ouvrage, intitulé : *La connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*. Mais,

son esprit était si richement orné, que, dans ses écarts mêmes, on trouvait toujours à gagner pour l'instruction. Il m'avait fait confidence, que, depuis long-temps, son froc et les momeries auxquelles il était obligé de se plier, l'ennuyaient infiniment, et que plusieurs de ses confrères pensaient comme lui. Mais, comment s'affranchir, sans y être solennellement autorisé, d'une contrainte qui ne pouvait plus être en rapport avec les lumières du siècle? Malgré ces lumières, trop de gens avaient intérêt de maintenir les absurdités, les abus, contraires à l'esprit véritable de la religion et qui dénaturaient les institutions sacerdotales et monacales! Ces gens-là continuaient à exercer une influence, moitié occulte, moitie visible, et souvent affligeante, sur les actes de l'administration publique! Dom Pernéty imagina donc de rédiger une belle requête au roi, et de la faire signer par un grand nombre de religieux de Saint-Germain-des-Prés et d'autres couvens.

Les signataires se plaignaient sommairement d'être sans relâche astreints à des pratiques minutieuses, qui ne tendaient qu'à ra-

petisser l'esprit; à des formules puériles, devenues un objet continuel de dérision; à une règle gênante, dont il ne résultait aucune utilité pour la religion et pour l'État.

Ils concluaient, en demandant à ne plus être condamnés à faire maigre, à cesser d'être tondus, à porter l'habit court, à ne plus aller chanter matines à minuit, pour gagner des rhumes dans une église, humide et glaciale pendant les nuits d'hiver; etc. En un mot, à être sur le même pied que les prêtres séculiers.

En faisant ces réclamations, les supplians étaient fort éloignés d'avoir l'intention de renoncer à leurs revenus et au plaisir d'en jouir ensemble : ils pensaient, au contraire, que les associations, dont se composaient les différentes maisons de l'ordre de Saint-Benoît, pourraient être d'un très-grand secours, si l'on réunissait, dans les provinces, les petits monastères pour en former de grands, et si chacun de ces grands monastères contractait l'obligation d'élever, d'instruire et d'entretenir, *gratis* et perpétuellement, soixante jeunes gentilshommes. De pareilles vues me

semblaient présenter des avantages assez remarquables, pour fixer l'attention des hommes qui desiraient, qu'en échange des revenus considérables dont les moines étaient possesseurs, ils rendissent quelques services à leur pays.

Quand cette requête fut dressée et signée, on se demanda par quel moyen l'on parviendrait à trouver un personnage en crédit qui consentît à la présenter au roi. Dom Pernéty se souvint alors que j'étais de presque toutes les fêtes que monseigneur le duc d'Orléans donnait dans sa charmante maison de Bagnolet (1), et que ce prince me témoignait beaucoup d'amitié. L'honnête religieux, es-

(1) Le duc d'Orléans, régent, ayant acheté le château qu'avait fait bâtir, à Bagnolet, le fermier-général Lejuge, le fit agrandir. Les appartemens étaient magnifiques : tout y annonçait une opulence vraiment royale. Une galerie galante et riche était ornée d'une collection de tableaux, dont les sujets trahissaient les goûts voluptueux du maître. Le fils du régent n'alla point à ce château; mais le petit fils en fit long-temps sa maison de plaisance. On y jouait des comédies où lui-même remplissait des rôles, ainsi que plusieurs seigneurs et dames de la cour qui, sans façon, se mêlaient aux acteurs et aux actrices des différens théâtres. Toutes les pièces de Collé étaient essayées sur celui de Bagnolet avant d'être représentées à la cour et à Paris; Collé entretenait aussi ce théâtre de petites pièces très-graveleuses qu'on n'aurait pas permis de jouer sur un théâtre public.

corté de dom Lemaire, son confrère, vint donc m'engager à prier Son Altesse Sérénissime de se charger de la présentation qu'ils desiraient. Je n'hésitai pas à les conduire au prince. La demande des bons Bénédictins le fit d'abord pouffer de rire. « Je crains bien, leur dit-il ensuite, que votre requête n'ait aucun succès; mais je vous promets de la remettre à Sa Majesté, et de la lui lire moi-même. »

Son Altesse tint parole. Mais nous ne nous attendions pas au bruit que devait faire cette malheureuse requête! Une menaçante rumeur s'éleva, dans tout le clergé, contre les signataires; on les signala comme des rebelles qui ne manifestaient qu'un desir impie de rompre le frein de la religion et de la vertu. Le Saint-Florentin écrivit à leurs supérieurs pour leur signifier le mécontentement du roi; les supérieurs, à leur tour, firent part de cet événement fâcheux à toutes les communautés; enfin, par une bonne lettre de cachet, on exila dom Pernéty et dom Lemaire.

L'affaire ainsi terminée, on présumait qu'il

n'en serait plus parlé; mais il en fut autrement. Les religieux bénédictins du monastère des Blancs-Manteaux se persuadèrent que l'abomination de la désolation menaçait de s'introduire dans le sanctuaire, et que, pour la détourner, le ciel leur commandait de publier une réclamation fulminante contre leurs confrères de Saint-Germain-des-Prés. Dans l'interminable supplique au roi, jointe à cette réclamation, ils revendiquaient, comme le plus précieux des biens, les saintes prérogatives d'avoir la tête rasée et marquée d'une corolle linéaire, de se parer d'un froc, d'une tunique, d'un capuchon d'un scapulaire pendant, et de se livrer à ces pratiques, à ces formules pieuses, qu'on avait eu la sacrilège intention de leur salir en les nommant *minutieuses* et *puériles*; enfin, ils soutenaient que leur gloire et le salut du monde chrétien dépendaient de la conservation de toutes ces divines observances. . . . . . .

Malgré un zèle si brûlant en faveur de l'uniforme monacal, le style des furibonds athlètes des Blancs-Manteaux parut si plat et si lourdement diffus, qu'ils n'obtinrent pas un

seul suffrage, et qu'ils servirent de risée, même aux gens qui font métier de dévotion.

Dès ce moment le ridicule fut versé à flots sur les enfans de Saint-Benoît. Leurs requêtes firent éclore, pour l'amusement des oisifs, plusieurs parodies, les unes assez piquantes, les autres pitoyables. Celles qui eurent quelques jours d'existence, étaient la *Requête des Mousquetaires au Clergé; la Requête des Perruquiers*, et *la Requête des Capucins, pour se faire raser, et de leurs barbes faire des perruques aux Bénédictins.*

Cependant, je souffrais beaucoup d'avoir été la cause innocente de l'exil de dom Pernéty et de dom Lemaire. J'implorai si chaudement le duc d'Orléans pour eux, qu'il eut la bonté de demander leur grâce au monarque, et Sa Majesté la lui accorda. Quelque temps après, dom Pernéty se rendit en Prusse, où le grand Frédéric l'avait nommé son bibliothécaire. Avant de partir, il avait échangé son froc pour un habit de cavalier qui lui allait fort bien.

J'avais rencontré souvent, avec des auteurs qui paraissaient le craindre, un hableur, effronté s'il en fut jamais, parlant haut et beau-

coup, conteur fécond, et contant avec autant d'esprit que de gaîté. Cet homme était le sieur de La Morlière, ancien mousquetaire et chevalier de l'ordre du Christ. Il avait composé quelques romans licencieux, qui n'étaient lus que par les libertins, et dont les moins mauvais sont *Angola*; *milord Stanley*, et *les Lauriers ecclésiastiques, ou Campagnes de l'abbé de T...* Il avait fait aussi des comédies, qui furent justement sifflées, telles que le *Gouverneur*, l'*Amant déguisé*, et notamment la *Créole*, dans laquelle un valet fait le détail d'une fête, et demande à son maître ce qu'il en pense? Celui-ci répond : *Tout cela ne vaut pas le diable.* Le parterre, en *chorus* répéta la phrase en riant aux éclats, et la pièce ne fut pas achevée. Cependant, ces revers habituels au théâtre n'empêchaient point La Morlière de faire, avec une rare impudence, la critique des pièces nouvelles et des poëtes dramatiques, dont les plus médiocres valaient mieux que lui. Toutes les satires clandestines qui circulaient sous le manteau lui étaient attribuées, et presque jamais on ne se trompait à cet égard. Ce chevalier, la honte de

sa famille, tirait surtout un grand parti du métier de *chef de cabale*, qu'il exerçait dans les théâtres royaux; il s'y rendait si redoutable que, les jours de premières représentations, quand le gouvernement protégeait la pièce que l'on jouait, deux exempts de police déguisés se plaçaient à ses côtés pour le surveiller.

Sa causticité et ses démêlés avec les auteurs et les comédiens lui avaient fait essuyer différentes corrections de la police; mais ces corrections, selon l'usage d'alors, étant arbitraires et n'ayant rien de légal, un homme aussi adroit et aussi ferme que lui avait su les faire cesser. Cependant M. de Sartine ne lui en fit pas moins signifier en 1765, quelque temps avant la clôture des spectacles, l'ordre précis de ne plus s'y présenter. Mademoiselle Clairon avait eu l'autorité de lui faire enjoindre cette défense inouïe, sous prétexte *qu'elle ne pouvait jouer à la vue de ce monstre.*

Furieux, La Morlière écrit mémoires sur mémoires, sans parvenir à faire révoquer l'ordre donné par M. de Sartine. Enfin, il menace d'un nouveau mémoire en forme de

consultation, où, en exposant l'histoire de ses querelles avec les comédiens, il demandera par quelle voie se pourvoir, pour jouir du droit, qui appartient à tout citoyen libre, d'aller à la Comédie-Française.

Or, cette menace intimida l'autorité : elle craignit que l'interdiction singulière et inusitée qu'elle s'était permis d'imposer, sans l'appui d'aucune loi, ne fît trop de bruit; elle la leva donc, et le chevalier fut rétabli dans son droit de citoyen.

Un beau matin, avec l'assurance dont il il était si richement pourvu, il vint me voir, quoique aucune liaison n'existât entre lui et moi. J'avouerai que sa conversation, semée de nouvelles piquantes, d'anecdotes graveleuses et de traits épigrammatiques, m'amusa beaucoup. Il s'en aperçut, et considéra l'hilarité qu'il excita en moi comme une invitation à revenir. Dès-lors, il revint en effet, presque tous les matins, me raconter la chronique scandaleuse de la veille. Mais chacune de ses visites se terminait toujours par un emprunt. Attendu que la somme qu'il demandait n'était que modique, je ne la refusais

pas : je finis même par mettre cette dépense sur la même ligne que celle que j'aurais faite pour payer les cachets d'un maître de danse ou d'escrime. Sans doute ce fameux chevalier considérait la chose sous le même point de vue que moi, car il semblait me compter, comme des cachets effectifs, les jours où il s'était présenté chez moi sans m'y trouver, et le lendemain il m'empruntait le double de la somme à laquelle il était dans l'usage de se borner. Quand j'étais absent, il causait avec François Ricard, et le faisait rire à perdre haleine par les histoires gaillardes qu'il lui débitait. Ce cher François Ricard l'avait pris dans une belle amitié; mais il ne tarda pas à s'en repentir.

La Morlière, ayant séduit la femme d'un marchand de la place Maubert, réussit à lui inspirer une passion si délirante, qu'elle consentît à quitter son mari et à lui voler tout ce qu'elle pourrait emporter, afin d'aller vivre heureuse avec son cher et tendre chevalier. Mais, La Morlière eût couru trop de danger s'il eût exécuté lui-même l'odieuse perfidie qu'il méditait; il lui fallait un second

qui ne se doutât point de son dessein ; et ce fut sur François Ricard qu'il jeta les yeux.

— « J'ai, lui dit-il, une nièce charmante, pleine de sagesse, de vertu, que feu mon frère a mariée malgré moi à un homme avare, bourru, qui pousse la brutalité jusqu'à la battre, et qui finira par la tuer si je ne la retire de ses mains. Je vais intenter contre ce misérable un procès en séparation de corps et de biens; mais auparavant, il est essentiel que ma nièce sorte de chez lui. Or, il est convenu entre-nous qu'elle se rendra sur la place Notre-Dame, à l'entrée de l'église. Là, un fiacre, dont le cocher doit avoir un ruban bleu attaché à son chapeau, l'attendra pour la conduire dans un appartement que j'ai en vue pour elle dans la rue de Sèvres. Mais il serait imprudent que je me montrasse? Si l'on me reconnaissait ce serait donner l'éveil au mari. Vous me rendriez donc un grand service, mon cher Ricard, et vous feriez en même temps une bonne action, si vous vouliez vous charger d'aller louer l'appartement dont je viens de parler, d'attendre ma nièce dans le fiacre, et de la conduire à cet

appartement; vous m'y trouverez comptant les minutes avec impatience.

—» De grand cœur, monsieur le chevalier, répondit Ricard, je ferai ce que vous desirez ! Je serai charmé d'être utile à cette pauvre petite femme. Vous pouvez compter sur moi.

N'écoutant que son bon cœur, il se hâte le jour même de commettre l'imprudence d'aller louer, en son propre nom, l'appartement de la rue de Sèvres; puis au jour et à l'heure fixés, il est dans le fiacre à la porte de Notre-Dame. Bientôt après arrive la jeune femme, pliant sous le poids de ce qu'elle a volé à son mari. Ricard la conduit au rendez-vous. La Morlière épiait le moment de leur arrivée. Dès qu'ils sont entrés, il débarrasse la dame de l'argent et autres objets qu'elle vient d'apporter, et, sous prétexte d'aller serrer le tout dans une autre chambre, il sort de la maison, muni du paquet, laissant la femme et Ricard ensemble.

Ce n'est rien encore que ce tour de maître Gonin. Aussitôt qu'il a mis le paquet en lieu sûr, le scélérat se transporte chez le mari,

lui raconte les détails de l'enlèvement de sa coupable moitié, dont le hasard, dit-il, l'a rendu témoin, et l'engage à rechercher s'il n'a pas été volé. Le malheureux époux reconnaît que la serrure de sa caisse est brisée, et qu'on lui a pris argent, bijoux, argenterie, etc. L'infâme chevalier lui propose de le conduire dans la maison où sa femme a suivi son séducteur. La proposition est acceptée. Peu d'instans après, tandis que l'honnête François Ricard est fort inquiet de ce que la Morlière tarde tant à revenir, il le voit entrer, accompagné d'un commissaire de police et suivi du guet. Surpris avec la femme, il est tout abasourdi d'entendre donner l'ordre de le conduire en prison comme complice d'un vol, tandis que le véritable voleur triomphe et s'est mis hors de toute atteinte.

La soirée, la nuit se passent, et nous n'avons pas vu rentrer François Ricard! Qu'est devenu ce brave homme? Nous éprouvons tous une inquiétude mortelle. Enfin nous en sommes tirés par une lettre dans laquelle il nous informe de ce qui s'est passé. Le chevalier d'Erigny et moi nous rendons aussitôt

chez le duc de Choiseul. Ce ministre nous renvoie à M. de Sartine, avec une recommandation pressante. M. de Sartine écoute attentivement le récit des faits.

—» Si vous laissez une procédure s'engager, nous dit-il ensuite, le chevalier de La Morlière se retirera blanc comme neige de cette affaire. Il n'existe contre lui aucune preuve écrite, aucun témoin ; il paraîtra comme accusateur, tandis que votre protégé, arrêté lorsqu'il était seul avec la femme enlevée, dans un appartement qu'il a loué lui-même, où lui-même aussi l'a conduite, sera considéré comme ravisseur, et comme voleur pris en flagrant délit. Croyez-moi, prévenez les tristes conséquences de cet état des choses ; faites tous les sacrifices nécessaires pour que le mari de cette femme donne son désistement de la plainte qu'il a portée. Si vous ne suivez cet avis, vous ne pourrez faire sortir Ricard de prison qu'après sa condamnation à une peine infamante, et qu'en obtenant sa grâce du monarque ; mais sa réputation n'en restera pas moins flétrie. Du reste, je ferai si bien épier ce coquin de La Morlière, que je

réussirai à lui faire payer chèrement ses vols et ses noirceurs. »

Le seul parti à prendre était celui que nous conseillait M. de Sartine; quelques réflexions suffirent pour nous en convaincre. Mon âme se sentait agitée d'une affliction mêlée de terreur, en songeant qu'une flétrissure menaçait un serviteur si probe, un ami si dévoué.

Ainsi donc nous nous hâtâmes de mettre tout en œuvre pour éviter les funestes résultats qu'on nous avait fait entrevoir. Nous étant rendus chez le marchand de la place Maubert, nous trouvâmes ce bon homme déjà tout disposé à pardonner à son infidèle. Il devint encore plus indulgent quand nous le priâmes de faire le relevé de ce qui lui avait été volé, et lui proposâmes de le lui payer à l'instant même, s'il voulait nous donner le désistement de la plainte qu'il avait portée contre un innocent, qui n'était accusé que sur des apparences trompeuses.

Ne demandant pas mieux que d'éviter le scandale d'une procédure qui eût fait rire à ses dépens, le bénin mari ne se fit pas prier

pour accepter notre proposition : il s'empressa de signer le désistement que nous avions eu la précaution de faire rédiger, et je lui comptai environ huit mille francs auxquels se montait la valeur des objets volés par La Morlière. Nous allâmes ensuite délivrer mon fidèle François Ricard, et ce brave homme jura, selon son usage, sur son vieux sabre édenté, de ne plus être à l'avenir aussi confiant qu'il l'avait été, envers les gens qui le feraient rire.

—» Je ne savais pas, me dit gravement d'Érigny, que vous receviez un homme aussi infâme que ce chevalier de La Morlière. Si je m'en étais douté, je vous aurais conseillé de lui fermer votre porte. Imaginez-vous que l'abominable tour qu'il a joué à François Ricard, a été précédé d'une infinité d'autres du même genre, et qu'il a toujours eu l'adresse d'écarter les punitions qu'il avait méritées. Souvent on l'a fait enfermer, et bientôt on l'a revu libre et plus effronté que jamais. Son esprit est d'une fertilité inconcevable à inventer mille escroqueries, plus infâmes les unes que les autres, et à trouver les moyens de les

exécuter sans en redouter les suites. Comme il est sorti triomphant des plus mauvaises affaires, bien des personnes, surtout parmi les gens de lettres, les artistes et les comédiens, le reçoivent parce qu'elles le craignent. Sur le nombre immense de ses faits et gestes qu'on pourrait recueillir, je n'en citerai que deux.

» Cet homme est un excellent comédien; il prend tous les masques, tous les accens qu'il lui plaît. Après avoir passé quelque temps à Rouen, il était revenu à Paris, puis était retourné à Rouen. Parmi les créanciers qu'il avait dans cette ville, se trouvait un tailleur. Celui-ci le rencontre, l'aborde, lui demande sa dette. Le chevalier le regarde d'un air imposant, exprime une feinte indignation, et baragouine des paroles allemandes. Cet air, cette colère, ce jargon étranger intimident le pauvre tailleur; il croit qu'il s'est trompé, se confond en excuses, fait une humble révérence et s'en va.

» Continuant son rôle de baron allemand, La Morlière s'introduit chez un conseiller au parlement, séduit sa fille, lui promet de l'épouser et lui fait un enfant. La grossesse re-

connue, le conseiller est obligé de consentir au mariage. Dans cet intervalle, le chevalier fait écrire, par un de ses associés de Paris, à ce père malheureux, qu'il se défie d'un certain baron allemand, qui n'est autre chose que La Morlière. Étonnement du conseiller ! il se tient sur ses gardes, imagine un prétexte pour éconduire le prétendu baron, et fait accoucher secrètement sa fille ; mais La Morlière n'en continue pas moins ses assiduités auprès d'elle, et cette aveugle amante persiste obstinément à vouloir l'épouser. Alors on propose au père un parti convenable : il accepte, mais ne peut déterminer sa fille. La Morlière tient bon, se présente toujours pour tenir sa parole, et fait arriver lettres sur lettres, qui confirment qu'il est un imposteur. « Craignez tout de lui, disent ces lettres ; il est homme à déshonorer une demoiselle et à le publier ; il n'y a qu'un moyen de se débarrasser d'un pareil scélérat : c'est de lui donner de l'argent pour qu'il se retire. »

Le conseiller le prend à part.

— « Si vous voulez franchement vous désister, laisser faire le mariage de ma fille, et

garder le secret, lui dit-il, je vous compte à l'instant dix mille francs.

— » Vous plaisantez, je crois, répond La Morlière. Dix mille francs! belle bagatelle pour un homme comme moi! Non, monsieur, non! »

Le conseiller effrayé de ce ton résolu, et tremblant d'avoir un pareil homme pour gendre :

— » Eh bien! continue-t-il, je porte la somme plus haut que ma fortune ne me le permet : je vous offre trente mille francs.

— » Ceci est plus proposable; j'accepte les trente mille francs; mais c'est uniquement par estime et par respect pour vous. »

Dès que l'infâme eut touché la somme, il revint la manger à Paris. Voilà quel est ce fameux chevalier de La Morlière, qu'on rencontre partout. Puisse-t-il enfin s'empêtrer dans les piéges qu'il ne cesse de tendre aux autres! La société serait alors délivrée d'un funeste fléau (1).

---

(1) Le chevalier de La Morlière mourut au commencement de février 1785. Il était si décrié, qu'aucun journal n'osa donner la plus légère notice biographique à son sujet. Ce que j'ai su c'est que le mo

ment de sa mort ne répondit point à sa vie. Tombé dans la misère, il vit une jeune personne, dont il avait fait sa gouvernante, lui rester attachée et le soulager de ses propres moyens d'existence. Attaquée de la poitrine, après une maladie lente, elle périt sous ses yeux et dans ses bras. Frappé de cet événement, ému d'une sensibilité dont on ne l'aurait pas jugé capable, La Morlière s'abandonna tellement au chagrin que, malgré la vigueur de son tempéramment, il tomba malade et n'en releva pas. Les prêtres firent ce qu'ils purent pour le disposer à recevoir les consolations de la religion dans ses derniers instans; mais, il leur résista avec une fermeté philosophique, fort extraordinaire dans un homme qui, jusques là, ne s'était pas plus piqué de philosophie que de piété.

CHAPITRE LII.

Jolie hollandaise. — Les Convulsionnaires. — Les Possédés. — L'Inoculation. — Les Jésuites. — Madame de Pompadour et le *Parc aux Cerfs*. — Les Économistes. — Le jeu de dez du grand conseil. — Le poète Barthe fustigé.

En ce temps-là, si l'on ne songeait guère à placer la nation française au degré d'élévation où elle aurait dû être au milieu des nations de l'Europe, on s'occupait en revanche, beaucoup, de choses, de personnes, d'événemens intérieurs, tantôt importans, tantôt bizarres, tantôt peu dignes d'attention. Parmi les objets qui firent le plus de sensation chez les frivoles Parisiens, je remarquai particulièrement les suivans.

MADAME PATER. — Il y avait à Paris une jeune et très-jolie femme, épouse d'un riche négociant hollandais, nommé M. Pater. Cette dame attirait tous les regards, quand elle paraissait dans les spectacles et dans les prome-

nades; elle faisait l'entretien des cercles; il pleuvait chaque jour force madrigaux sur sa beauté, force épigrammes sur ses démarches les plus innocentes. La plupart des jeunes gens de la cour s'étaient fait présenter à la file chez elle, et malgré la laideur de mon visage, j'avais eu la folie de les imiter.

Mais, si les processions galantes d'admirateurs, qui venaient apporter leurs hommages aux pieds de la dame, flattaient sa vanité, elles fatiguaient infiniment son cher mari. Enfin, excédé de nos visites répétées, il résolut de s'en affranchir, et s'y prit de cette manière, un jour, qu'il nous reconduisait : — « Messieurs, nous dit-il d'un ton ironique, je suis très-sensible à l'honneur que vous me faites de venir ici; mais, je ne crois pas que vous vous y amusiez beaucoup, car je suis toute la journée près de madame Pater, et la nuit je couche avec elle. »

Puis, me serrant la main, il ajoute à mi-voix, en regardant ma figure : — « Ce que je dis ne s'adresse point à vous, monsieur le duc de Lénoncourt.

— » Je vous remercie de la préférence! ré-

pondis-je piqué de son regard moqueur. »

Depuis ce jour, la société de cet honnête M. Pater fut moins nombreuse, et finit par ne plus être composée que de ses amis. Quant à madame Pater, il n'est pas bien certain qu'elle ait été contente d'avoir vu diminuer ainsi le nombre de ses admirateurs. La belle Hollandaise inspira des pièces de vers de tous genres, la moins mauvaise est celle-ci :

Pater est dans notre cité.
Spiritus je voudrais bien être ;
Et pour former la Trinité
Filius on en verrait naître.

LES CONVULSIONNAIRES. — » Ils n'osaient donner à leurs pieuses extravagances la même solennité que dans l'origine ; cependant, ils les continuaient. Le licencieux, l'impie Robbé de Beauveset, devenu fou et dévot, s'était enrôlé dans leur bande fanatique, en se soumettant à être assommé, percé et crucifié. Ce poète, le premier de la France pour le cynisme, n'avait réussi jusqu'alors, que par ses épigrammes et ses contes obscènes. Il avait eu une pension du gouvernement

pour les brûler, ainsi qu'un poème sur une maladie qu'on prétend, à tort, avoir été rapportée du nouveau monde par les Espagnols, et qui était connue sous des noms différens, long-temps avant que Christophe Colomb et Améric Vespuce eussent découvert l'Amérique.

On voulait en agissant ainsi empêcher la publication d'un ouvrage aussi condamnable. Robbé payé pour l'anéantir, ne le fit pas imprimer, mais il en récitait à qui voulait les entendre, les passages les plus infâmes.

Après sa conversion, il signala son avénement à la qualité de grand convulsionnaire, par un poème sur les *Miracles du bienheureux diacre Pâris.*

LES POSSÉDÉS. — Entre les convulsionnaires et les possédés la différence est petite : les uns comme les autres étaient d'hypocrites saltimbanques, payés pour donner à la tourbe populaire un spectacle destiné à l'entretenir dans un état permanent d'ignorance et d'imbécillité. Mais je n'aurais jamais cru, si je n'en avais été témoin, que dans la

seconde moitié du dix-huitième siècle, le gouvernement eût permis que de prétendus possédés vinssent donner des représentations de leurs parades, sacrilégement burlesques, dans nos églises.

Or donc, sachez que de temps immémorial, dans la nuit du vendredi au samedi saint, une cérémonie merveilleuse avait lieu tous les ans, dans le sanctuaire de la Sainte-Chapelle de Paris, au milieu d'une affluence prodigieuse de spectateurs. A minuit s'y rendaient, en qualité de possédés, une cinquantaine de vauriens à figures patibulaires, demandant à être débarrassés du diable qui s'était logé dans leurs corps. En 1765, j'assistai à cette farce honteuse. Rien de plus repoussant que les affreuses grimaces d'une rage étudiée, les contorsions forcenées, les hurlemens rauques et déchirans, dont j'avais le tableau sous les yeux! On voyait que chacun de ces coquins avait très-bien étudié son rôle et en avait fait de nombreuses répétitions.

Bientôt, arrive solennellement, en habits sacerdotaux, M. l'abbé de Sailly, grand chantre de la Sainte-Chapelle, tenant la croix

de vermeil, dans laquelle est enchâssé un morceau du bois de la vraie croix. Il touche les soi disant possédés avec cette sainte relique, et soudain le miracle est opéré, le diable est délogé, les accès de rage se calment, les contorsions s'arrêtent, les hurlemens cessent, et tous ces énergumènes deviennent doux comme des moutons.

Après la cérémonie, je demandai à l'abbé de Sailly, que je connaissais beaucoup, comment il se faisait qu'un homme aussi éclairé que lui, se prêtât à un stratagème si indécent? « Que voulez-vous, me répondit-il, depuis tant de siècles cette comédie se joue, qu'on nous en voudrait beaucoup si nous la supprimions. D'ailleurs, on prétend qu'elle raffermit dans leur foi ébranlée une infinité de gens. Or, je n'approfondis pas davantage la chose et je me borne à faire mon état (1). »

---

(1) La philosophie et l'honnêteté publique gémissant depuis long-temps des indécences qui se commettaient dans cette église à l'occasion de cette dégoûtante cérémonie, elle fut supprimée en 1781. Le peuple qui n'était pas instruit des nouveaux ordres, se présenta en foule, comme de coutume; il vit des gardes qui le repoussèrent. Des mutins se fâchèrent; il y eut des épées tirées et un soldat blessé: ce qui donna lieu d'arrêter deux jeunes seigneurs déguisés et fort

L'INOCULATION. — Le célèbre médecin genévois Tronchin s'efforçait d'en introduire la pratique en France, après les succès qu'elle avait toujours eus en Orient, et depuis, en Angleterre ainsi qu'en d'autres états. L'illustre La Condamine la soutenait avec toute la force du savoir et du talent; le célèbre docteur Antoine Petit, l'*Anatomiste*, en démontrait éloquemment l'efficacité; le duc de Lauraguais rompait courageusement des lances contre tout venant pour la défendre, il écrivait lettre sur lettre aux ministres, adressait des Mémoires au roi. On y trouvait de bonnes vues, accompagnées d'obscurités, et assaisonnées, de ces saillies, de ces éclairs d'esprit, dont abondaient ordinairement ses productions, et il finissait par se faire lancer une lettre de cachet qui l'envoyait à la citadelle de Metz. Hélas! tout le fruit que ces messieurs retiraient de leurs soins philantropiques se réduisait à faire déraisonner le parlement et la faculté de théologie, qui avait la prétention de dé-

---

mauvais sujets. On eût évité cette bagarre en avertissant, par une affiche, que *la farce des possédés* ne se jouerait plus.

cider quand un chrétien devait être saigné, quand il devait être purgé. Du côté de la faculté de médecine, ils n'obtenaient pas plus de satisfaction. Cette faculté désapprouvait aujourd'hui pour approuver demain et désapprouver encore après demain. On peut dire que ce fut d'elle-même, et comme de vive force, que l'inoculation s'établit en France.

LES JÉSUITES. — On venait de chasser ces hommes que leur institut et leurs priviléges armaient contre nos lois, contre nos maximes; ces hommes qui composaient un corps très-actif, très-entreprenant, très-puissant, très-redoutable, parce qu'il amassait de grandes richesses, en se livrant au commerce, à l'agiotage, à l'intrigue, à une politique pleine d'astuce et de perfidie; ces hommes qui tenaient la clé des consciences, et se mouvaient comme un seul individu, aux ordres d'un général étranger, à qui un vœu spécial les assujettissait et à qui tout venait aboutir d'une extrémité de la terre à l'autre; ces hommes enfin qui, sous l'extérieur de la régularité, aspirant à une domination universelle, avaient érigé le

régicide en doctrine, étaient entrés dans les trames les plus criminelles, avaient fomenté et nourri les divisions intestines par les persécutions et par des milliers de lettres de cachet. Le plaisir que causait leur expulsion aux bons Français, aux fidèles amis du roi, se manifestait partout hautement; mais bien amer était le déplaisir de plusieurs évêques et archevêques, plus attachés aux principes ultramontains qu'aux libertés de l'Église gallicane, qu'à leur souverain légitime et à leur pays!

On ne peut trop louer l'énergie éclairée et patriotique que déployèrent dans cette circonstance, les parlemens et plusieurs procureurs-généraux, notamment MM. de la Chalotais et Montclar.

Le premier s'immortalisa par son éloquent et courageux réquisitoire, et en fut puni depuis par une odieuse persécution. Des ouvrages avoués et des libelles foisonnèrent chaque jour pour et contre cette salutaire expulsion des enfans d'Ignace.

De hauts et puissans personnages se déclarèrent leurs champions, firent des démarches ouvertes et se montrèrent opposés au gouver-

nement du roi. D'un autre côté, des tartufes mielleux, par de sourdes intrigues, firent commettre souvent, ou de dangereuses ou de ridicules sottises à d'honnêtes gens dont ils avaient surpris la confiance. Telle fut celle que M. Natoire, directeur de la maison royale de l'académie à Rome, commit à l'instigation de la jésuitique engeance, dont les boute-feux les plus violens formaient sa seule société. Ce directeur ne s'oublia-t-il pas jusqu'à chasser de l'académie, M. Mouton, l'un des élèves nommés par le roi, et il le chassa, parce qu'il n'avait pas communié à Pâques, ou du moins parce qu'il n'avait pas rapporté un billet de communion, quoiqu'il en eût rapporté un de confession!

Cette conduite de M. Natoire envers ses élèves révolta toute la France. Les gens les plus modérés lui reprochaient de ne pas avoir réglé sa conduite sur celle de M. d'Aubeterre, notre ambassadeur à Rome, lorsque cet ambassadeur avait déclaré qu'il ne souffrirait jamais que l'inquisition romaine eût aucune inspection sur les personnes attachées à l'ambassade, et sur celles qui étaient à son ser-

vice personnel. On ne voyait dans ce directeur qu'un vieillard pusillanime, un esprit affaissé de superstition, une âme frappée de terreurs religieuses et incapable d'occuper une place, qui demande un homme intrépide, et capable de tenir tête à une cour, dont le génie est de dominer par les préjugés et le fanatisme.

M. Mouton réclama devant la justice, et publia un mémoire. Cette cause mettait aux prises de nouveau, le molinisme et le jansénisme; mais les plus indifférens sur les querelles de ces deux sectes, ne pouvaient l'être dans celle-ci, car la liberté même de l'homme était compromise. L'avocat Target défendit M. Mouton, devant le Châtelet, avec une véhémence qui entraîna tout l'auditoire; les juges, subjugués par son éloquence lumineuse, admirent d'abord M. Mouton à la preuve des faits, et quand il eut produit cette preuve, ils condamnèrent M. Natoire à 20,000 livres de dommages et intérêts envers cet élève, à tous les frais et dépens, et permirent à M. Mouton de faire afficher un certain nombre d'exemplaires imprimés de la sentence, tant à Pa-

ris qu'à Rome, aux dépens de M. Natoire.

Passons maintenant à d'autres faits concernant la soi-disant compagnie de Jésus. J'avais été curieux d'assister à l'inventaire que l'on faisait des papiers et autres objets qu'elle avait laissés au collége de Louis-le-Grand, et j'y fus témoin de deux trouvailles très-remarquables. La première était celle d'une médaille, frappée du temps de la ligue (1590), représentant le cardinal de Bourbon, élu roi sous le nom de Charles X, par les factieux, à la tête desquels étaient les jésuites. On trouva aussi le coin qui avait servi à frapper les médailles de ce temps-là.

La seconde trouvaille fut faite dans la bibliothèque : c'était celle d'un manuscrit *in-folio*, noté et paraphé par M. d'Argenson, lieutenant-général de police, et contenant le détail d'une conspiration formée par les jésuites et par du Harlay, archevêque de Paris, contre les jours de Louis XIV. Cette conspiration avait été découverte par l'abbé Blache, de Grenoble, aumônier des religieuses de la Ville-l'Evêque à Paris.

A ce sujet, il consulta trois jésuites, dont

le manuscrit ne cite que les pères Dupuis et Guilleret, et leur demanda ce qu'il devait faire. *Laissez agir la providence*, lui répondirent-ils; *vous n'êtes point obligé à révélation.*

Peu satisfait de cette décision, l'abbé Blache consulta séparément le prieur de Saint-Germain-des-Prés, et celui des Blancs-Manteaux: leur sentiment fut absolument contraire à celui des trois jésuites. En conséquence, il fit parvenir à M. le Tellier, lors chancelier, un mémoire détaillé, contenant tout ce qu'il savait de la conspiration; il le priait en même temps de ne pas lui répondre directement, pour ne point l'exposer à la vengeance des auteurs du complot, et de se borner à faire mettre une lettre rouge initiale à la *Gazette de France* le 31 décembre 1683; afin d'annoncer par ce signe, la réception de son paquet. Cette précaution fut exactement effectuée.

Cette année 1683, le *Cabinet des Parfums* fut détruit. Le détail envoyé par l'abbé portait que c'était là, et par le moyen des odeurs, qu'on devait faire périr Louis XIV.

Le motif de cette conspiration était ce qui avait eu lieu en 1682. Le clergé ayant publié les quatre fameux articles, le roi leur avait donné la plus éclatante authenticité, en les faisant enregistrer dans toutes ses cours, et en obligeant tous les professeurs de théologie à les enseigner (1). Cet acte de vigueur avait brouillé la cour de France avec tous les ultramontains, et les jésuites avaient décidé qu'il était juste de se défaire d'un roi qui semblait se préparer à secouer le joug. La paix ne fut faite, et Louis XIV n'eut la permission de continuer à vivre, qu'en consentant à apaiser les jésuites, par la révocation de l'Édit de Nantes, et par les *Dragonades* contre les protestans, que lui conseillait madame de Maintenon, quoiqu'elle sût très-bien que ces mesures cruellement tyranniques, précipite-

(1) Ces quatre articles étant la base sur laquelle repose la doctrine de l'église gallicane, on ne peut trop les reproduire. Les voici : 1° Le pape n'a aucune autorité sur le temporel des princes. — 2° Le concile général est supérieur au pape comme le concile de Constance l'a décidé. — 3° Les coutumes et les lois reçues dans l'église gallicane, doivent être maintenues. — 4° Le jugement du souverain pontife, en matière de foi, n'est infaillible qu'après le consentement de l'église.

raient la France dans une ruine déplorable.

Mais la jésuitique société ne crût pas que lui sacrifier ainsi la prospérité de la nation, fût une réparation suffisante; elle exigea qu'on lui sacrifiât également, l'homme qui avait empêché que le roi fût empoisonné par elle, et, le croira-t-on? on souscrivit, sans réplique, à cette nouvelle demande!

L'abbé Blache fut donc arrêté, en 1704, en vertu d'une lettre de cachet, et mis à la Bastille, où il resta jusqu'à sa mort. Le jour de son emprisonnement, le lieutenant-général de police d'Argenson, commissaire en cette partie, dressa un procès-verbal, contenant inventaire des papiers du malheureux abbé, les rangea par cotes, et les parapha. C'est parmi ces papiers que fut trouvé, en ma présence, le manuscrit dont il est question, et MM. les commissaires du parlement le déposèrent soigneusement au greffe, comme un témoignage accusateur contre les jésuites, et comme un monument historique précieux à consulter! (1)

(1) L'abbé Ferdinand Galiani, conseiller du roi de Naples, écrivait le 4 septembre 1773, à madame d'Epinay : « Je ne sais pas si

MADAME DE POMPADOUR. — Ce fut dans la soirée du 15 avril 1764, que mourut cette femme qui, ayant fait tomber le gouvernement de l'état en quenouille, avait répandu sur la France les plus affreuses calamités; cette femme qui, enorgueillie d'un billet que lui avait écrit l'impératrice-reine Marie-Thérèse, avait fait décider la guerre fatale de 1756, s'était opposée obstinément à la paix, et avait placé à la tête de nos armées des généraux ineptes ou malveillans.

Par son esprit, son adresse, par l'adulation et l'abjecte complaisance avec laquelle elle favorisait les goûts d'un roi faible, à qui l'ennui faisait chaque jour desirer de nouvelles jouissances, elle était parvenue à s'établir le mobile suprême de toutes les pensées et de toutes les actions de cette nullité

---

vous savez qu'au moment où le général des jésuites apprit l'abolition de son ordre par la lecture de la bulle, un jésuite portugais lui fit les reproches les plus amers de ce qu'il leur avait promis que le pape et le roi d'Espagne seraient morts bientôt, et qu'il ne leur avait pas tenu parole. Il l'appelait *traître et perfide envers la compagnie*. Y a-t-il rien de plus naïf et de plus original ?

(*Correspondance inédite de l'abbé* FERDINAND GALIANI, *Tome* II, *page* 223.)

couronnée; sous le nom de Louis XV (1), elle était la dispensatrice des trésors du royaume, de toutes les grâces et des emplois les plus éminens. *Maire du Palais féminin*, n'ayant rien négligé pour augmenter l'engourdissement moral qui caractérisait son amant, elle avait réussi à faire de lui un véritable roi fainéant dans toute l'étendue de

---

— Un seigneur de la cour de Louis XV disait un jour, à l'occasion des disparates de la conduite de ce prince : *Il y a deux hommes en lui.* Une dame lui répondit : *Croyez-vous qu'il y ait seulement de quoi en composer un ?*

— Le vieil abbé de Broglie, oncle du dernier maréchal de ce nom et qui avait son franc-parler avec Louis XV, fit entendre un jour très-énergiquement à ce prince combien la faiblesse de son caractère était dangereuse. C'était chez madame de Pompadour ; le roi descendait du conseil, et se disposait à rendre compte à cette favorite de ce qu'on venait d'y arrêter. L'abbé veut sortir pour les laisser seuls. « *Restez*, lui dit Louis ; il s'exprime ensuite ainsi : *Ils viennent de faire une sottise, je les en ai prévenus*. Alors, il expose l'état de la question avec beaucoup de netteté, et la discute avec un sens très-droit, montrant toute l'injustice de l'arrêt qu'il vient de signer.

L'abbé ne tient pas à ce trait ; il se lève de nouveau pour sortir (car il avait la permission de s'asseoir en présence du roi.)

Restez, lui répète Louis XV. *Non, Sire*, s'écrie l'abbé ; *je suis trop indigné d'entendre parler si bien et de voir agir si mal !*

Il y a sur Louis XV, cent anecdotes aussi piquantes que celle-là ; anecdotes inconnues qui meurent avec les vieillards de cette époque.

l'expression (1). C'était elle qui recevait les hommages des princes, de toute la noblesse, et même du clergé ; c'était elle que les gens de lettres comblaient bassement d'éloges.

Une incommodité repoussante, qui l'atteignit pour le reste de sa vie, étant venue lui ravir l'espérance de continuer à captiver le monarque par ses charmes, elle se ravala honteusement jusqu'à jouer le rôle de surintendante de ses plaisirs. Elle créa dans un quartier peu fréquenté de Versailles, cette maison infâme consacrée aux débauches royales, et qui fut connue sous le nom de *Parc-aux-Cerfs*. Là, secondée par Lebel, valet-de-chambre du roi, elle composa un sérail de jeunes filles, dont plusieurs n'avaient que douze et même neuf ans, qui, enlevées à leurs familles, ou séduites, furent placées par elle sous la garde d'une dame Bertrand, ancienne femme de charge de Lebel, et qui prenait quelquefois le nom de Dominique. Cette femme enseignait à ces

(1) Le roi de Prusse appela plaisamment le règne de Louis XV, *le règne des trois Cotillons*, madame de Châteauroux était Cotillon I, madame de Pompadour Cotillon II, et madame Du Barri Cotillon III.

innocentes victimes de la corruption la plus perverse et la plus immonde, un libertinage qui leur était étranger, et cela afin de réveiller les sens engourdis de son maître indolent.

Ces malheureuses filles ignoraient le rang de l'homme aux plaisirs duquel elles étaient sacrifiées ; il passait près d'elles pour un seigneur polonais. Lorsqu'il était dégoûté de l'une de ses houris, il la mariait avec une dot de cent mille francs et des bijoux. Si elles devenaient enceintes, il donnait, après leurs couches, dix à douze mille livres de rentes à chacun de leurs enfans, qui héritaient les uns des autres, à mesure qu'il en mourait. Ils ignoraient toujours quel était leur père, et souvent même leur mère.

Le pourvoyeur Lebel, la femme Bertrand, et Bertin, trésorier des parties casuelles, étaient continuellement à l'affut des jeunes beautés qui paraissaient à la ville et à la campagne ; sans scrupule, ils avaient recours à tous les moyens de violence et de séduction pour les arracher à leurs familles et les livrer à la luxure du prétendu Polonais.

Lorsqu'une jeune et jolie enfant avait excité les desirs du roi et qu'on ne savait à qui elle appartenait, le lieutenant-général de police était chargé de découvrir sa demeure; alors, oubliant que ses fonctions l'obligeaient à veiller au maintien de l'ordre et des bonnes mœurs, ce magistrat ne rougissait pas de se rendre le complice de l'attentat le plus criminel contre la morale publique : tous ses agens étaient mis en activité, avec les instructions nécessaires, et le succès couronnait toujours leurs abominables recherches. Pour comble d'horreur, si les parens désolés réclamaient leurs filles enlevées; s'ils demandaient justice au roi, ils étaient arrêtés et plongés dans les cachots de la Bastille ou d'une autre prison d'état.

Bizarrerie aussi singulière que scandaleuse et déplorable : Louis XV associait la conduite la plus *dissolue*, le libertinage le plus éhonté, les orgies dégoûtantes de ses *petits appartemens*, aux pratiques de la dévotion. Après s'être emparé, par un odieux abus de pouvoir, de tant de jeunes filles, tandis qu'il en faisait les victimes de sa lubri-

cité, il s'occupait en même temps du soin de les instruire des devoirs de la religion; remplissant près-d'elles les fonctions d'instituteur et de catéchiste, il leur apprenait à lire, à écrire, à prier Dieu, et ne se lassait pas de leur débiter de pieuses exhortations. Il faisait plus, il priait lui-même à deux genoux avec elles, et leur recommandait de ne jamais se mettre au lit sans avoir dit leurs prières. Quand ces prières étaient terminées, il se levait, choisissait l'une d'entre-elles, et la faisait coucher avec lui, tout en lui parlant de Dieu, de la Vierge Marie et des Saints.

Cependant, malgré l'extrême complaisance avec laquelle madame de Pompadour se prêtait à pourvoir Louis XV de jeunes filles, ces enfans lui causaient quelques fois de vives inquiétudes. Par exemple, s'étant aperçue qu'une demoiselle Tiercelin, introduite dans les petits appartemens de Versailles, sous le nom de madame de Bonneval, plaisait beaucoup au roi, et, craignant qu'il n'en fît une maîtresse déclarée, elle ordonna au ministre de faire arrêter le père et la fille. Louis qui aimait la jeune personne

voulut empêcher cet acte cruel; mais il n'en eut pas la force et il céda timidement à l'ascendant de sa vieille favorite. Il embrassa donc en soupirant la jeune victime; puis, le croira-t-on? il signa l'ordre de la conduire prisonnière à la Bastille, dans une chambre séparée de celle où était détenu son père. Cependant, par la suite, la pauvre petite obtint sa sortie de cette prison d'état; mais seulement sous la condition expresse qu'elle serait enfermée dans un couvent, qu'elle n'aurait jamais aucun rapport avec le fils qu'elle avait eu de Louis XV, et qu'elle ne se déclarerait jamais sa mère.

Que de crimes, d'actes tyranniques, de cruelles persécutions, de ruineuses dilapidations des revenus de l'état! Et cela dans le seul but de procurer quelques plaisirs à un homme blasé par l'abus des jouissances! Cette Pompadour avec son *Parc-aux-Cerfs*, fut une des causes principales de la destruction de la fortune publique en France. (1)

---

(1) Le roi donnait chaque année une terre à madame de Pompadour; elle avait déjà en 1775 *La Celle*, *Crécy*, *Aulnay*, *Saint-Remy*, *Brimborion*. *Bellevue*. Elle possédait les plus beaux hô-

Quelques jours avant sa mort, elle avait fait présent à M. de l'Averdy, contrôleur-général, d'une boîte de carton, enrichie du portrait de Sully. Cette galanterie était assaisonnée de toutes les grâces dont elle était capable. Elle disait à M. de l'Averdy que, présumant trop de sa modestie pour croire qu'il s'était fait peindre, elle lui envoyait son portrait véritable. La tabatière contenait ce quatrain :

De l'habile et sage Sully
Il ne nous reste que l'image :
Aujourd'hui ce grand personnage
Va revivre dans l'Averdy.

La vérité, c'est qu'on attendait des merveilles de l'administration de M. de l'Averdy; mais, les folles dépenses du monarque, les prodigalités de ses ministres, le luxe outré d'une cour dissolue, ne laissèrent à ce con-

---

tels à Paris, à Versailles, à Compiègne, à Fontainebleau. Son revenu était de *un million cinq cent mille livres* par mois ; sans compter *les acquits au comptant* qui n'avaient besoin pour être payés que de la signature du roi, sans qu'on déclarât le genre de service. Quand Louis XV en eut signé un, il lui en fallut signer vingt mille.

trôleur-général que le pouvoir de faire du mal et de s'attirer l'aversion publique.

Palissot qui, pour avoir fait imprimer sa *Dunciade*, secrètement protégée par la cour, venait d'être exilé à cinquante lieues de Paris, afin de donner une espèce de satisfaction aux personnes qui menaçaient de se plaindre criminellement contre ce libelliste que l'on aurait du mettre au Cabanon pour le reste de ses jours; Palissot, dis-je, montra qu'il était aussi bas adulateur qu'effronté satirique. Se persuadant qu'à l'âge de quarante-trois ans, madame de Pompadour ne devait pas mourir, et comptant qu'elle allait entrer en convalescence, il lui adressa, de Joinville, lieu de son exil, ce plat madrigal:

Vous êtes trop chère à la France,
Aux dieux des arts et des amours,
Pour redouter du sort la fatale puissance:
Tous les dieux veillaient sur vos jours,
Tous étaient animés du zèle qui m'inspire;
En volant à votre secours
Ils ont affermi leur empire.

Le concours de divinités que faisait intervenir Palissot pour sauver madame de Pom-

padour, ne répondit point à son vœu. Mais madame de Pompadour vit s'approcher le dernier terme avec la constance d'une héroïne. Peu d'heures avant sa mort, le curé de la Magdeleine, sa paroisse à Paris, vint la voir. Comme il prenait congé d'elle; *Un moment*, lui dit la moribonde, *nous nous en irons ensemble.* Ces mots effrayèrent le curé; il crut y voir un avertissement de sa fin prochaine; pendant quelque temps il fut tourmenté d'une vive inquiétude; mais enfin sa raison reprit le dessus.

Les dépouilles mortelles de la défunte furent un sujet d'hommages et de satires. L'Épitaphe suivante remplissait l'un et l'autre objets; on la feignait écrite au bas du buste de de cette fameuse maîtresse d'un monarque trop faible; à côté étaient l'hymen et l'amour en larmes, avec leurs flambeaux renversés.

Ci gît d'Etiole et Pompadour,
Qui charmait la ville et la cour,
Femme infidèle et maitresse accomplie :
L'hymen et l'amour n'ont pas tort,
Le premier de pleurer sa vie,
Le second de pleurer sa mort.

Son testament était assez curieux. Dans le préambule, elle se recommande très-dévotement à Dieu le père, à Dieu le fils, au Saint-Esprit, à la bienheureuse Vierge Marie; à tous les Saints et Saintes du paradis, puis demande que son corps soit enterré aux Capucines, sans cérémonies, dans le caveau qui lui a été concédé dans leur église.

Elle donne au roi son hôtel de Paris, parcequ'elle le croit susceptible de devenir le palais d'un des petits enfans de Sa Majesté, et elle desire que ce soit monseigneur le comte de Provence.

Elle donne également à S. M. toutes ses pierres gravées par Guay, soit bracelets, bagues, cachets, pour augmenter le cabinet de pierres fines gravées du roi.

Elle lègue différens objets, à titre de marques d'amitié, à la maréchale de Mirepoix, à la duchesse de Choiseul, à la duchesse de Grammont, au duc de Gontaut, au duc de Choiseul, à madame d'Amblemont. Quant à madame du Rouve, elle lui lègue le portrait de sa fille, sur une boîte garnie de diamans, quoique sa fille, dit-elle, n'ait pas l'honneur de lui appartenir.

Quand ces legs furent connus, les personnes auxquelles ils étaient faits furent infiniment contrariées d'une publicité qui les rendait ridicules.

Mais, ce n'est pas tout : après avoir institué en qualité de légataire universel de son immense fortune, son frère le marquis de Marigny, et en cas de mort sans enfans, M. Poisson de Malvoisin, madame de Pompadour nomme pour son exécuteur testamentaire.... Quel personnage ?... Le prince de Soubise ! Et cela, en lui attribuant les pouvoirs les plus amples. Rien de plus attendrissant que les expressions que la dame emploie en parlant de ce prince. Elle lui lègue une gravure de Guay, représentant l'amitié. *C'est*, dit-elle, *son portrait et le mien, depuis vingt ans que je le connais. Je me flatte qu'il ne se séparera jamais de cette gravure, et qu'elle lui rappellera la personne du monde qui a eu pour lui l'amitié la plus tendre.*

J'aurais bien voulu me dispenser d'assister aux funérailles de cette femme ; mais, différentes considérations m'y obligèrent.

J'aperçus le roi, à l'une des fenêtres du

palais, regardant passer le convoi funèbre de cette maîtresse tant idolâtrée, qui avait semblé si nécessaire à son existence ; de cette amie, dont on devait croire, qu'après vingt-huit années du nœud le plus étroit, il ne pourrait se séparer sans une douleur profonde. Eh bien ! je fus étrangement surpris de voir qu'à ce triste spectacle, non-seulement il n'éprouvait pas la moindre émotion, mais encore que tout en lui annonçait la plus froide indifférence.

J'appris ensuite que, pendant la maladie de cette femme, à chaque bulletin qu'on lui remettait de son état, il avait calculé, avec une insensibilité apathique, les jours et les heures qui lui restaient encore à vivre.

— LES ÉCONOMISTES. — C'étaient des philosophes politiques, écrivant sur les matières agraires ou d'administration intérieure. Ils venaient de former une nouvelle secte à Paris, se réunissaient, composaient un corps de systèmes et prétendaient servir éminemment la nation et le gouvernement, en donnant pour but à ces systèmes de renverser tous les prin-

cipes fondamentaux de notre monarchie et d'y substituer un nouvel ordre de choses.

Ces messieurs avaient d'abord voulu s'établir ouvertement en rivalité avec les encyclopédistes et élever autel contre autel; cependant, ils s'en rapprochèrent insensiblement; plusieurs de leurs adversaires se réunirent à eux, et les deux sectes parurent ensuite confondues en une seule.

Le docteur Quesnay, ancien médecin de madame de Pompadour, brillait le premier comme le coryphée de la troupe. Le marquis de Mirabeau, l'auteur de *l'Ami des Hommes* et de *la Théorie de l'Impôt*, était le sous-directeur. Les assemblées se tenaient chez lui, et il donnait à dîner à tous les membres. Venaient ensuite M. de Turgot, philosophe praticien, grand faiseur d'expériences, qui fut depuis contrôleur-général; l'abbé Beaudeau, rédacteur en chef des *Éphémérides du Citoyen;* M. Mercier de la Rivière, qui, étant allé jouer le rôle de législateur dans le Nord, en était revenu, fort désappointé de n'avoir pu faire adopter en Russie les spéculations, soi-disant sublimes, mais, en réalité, fort inintel-

ligibles, de son livre de *l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques ;* enfin, plusieurs autres, au nombre de dix-neuf à vingt. Ces sages modestes se flattaient de pouvoir gouverner les hommes, du fond de leur cabinet, par la seule force de leur influence sur l'opinion, reine du monde.

En peu de temps le nombre des membres augmenta considérablement. La curiosité nous poussa, le chevalier d'Érigny et moi, à nous faire inscrire sur leurs listes. Quand nous nous trouvâmes au milieu d'eux, ce fut avec le sentiment les plus pénible que nous considérâmes à quels excès de délire l'enthousiasme, que l'on croit philosophique, peut porter certaines têtes déjà exaltées. Ils nous fut alors démontré que les Économistes formaient une véritable secte, dans toute l'étendue de l'expression. Imitateurs des francs-maçons, ils avaient imaginé des cérémonies et des formules de réception pour les initiés.

Après le docteur Quesnay, ce fut M. de Turgot qui présida les assemblées. Il loua un grand hôtel, celui de *Brou*, parce qu'il contenait une belle et vaste galerie, et il fit

servir cette galerie à réunir tous les Frères, à prononcer les discours et à l'admission des candidats.

Nous ne tardâmes pas à voir ce congrès d'amis si brûlans de l'humanité former deux partis, guerroyant l'un contre l'autre. Je nommerai le premier le *parti Turgot*, et le second, le *parti Forbonnais*, du nom de leurs chefs. Le premier, faisait résider la richesse d'un état dans les manufactures et le commerce; le second regardait les produits de l'agiculture comme le seul bien qui devait fixer l'attention et la sollicitude des nations et des gouvernemens. Suivant l'usage des têtes fanatisées, les deux partis se prodiguaient réciproquement de grosses injures. Chaque parti avait un journal qui était comme l'arsenal où se déposaient les traits que se lançaient les combattans. Les *Éphémérides* de l'abbé Beaudeau étaient celui des économistes, et le *Journal économique*, rédigé par M. de Grace, servait de répertoire à l'autre division de la secte.

Ces fameux sages, qui se vantaient d'être au-dessus de toutes les faiblesses, de toutes

les vanités humaines, et qui ne parlaient que de tolérance, nous confirmèrent dans l'opinion, que les actions ne répondent pas plus aux paroles chez les philosophes que chez les autres hommes. En prêchant la liberté pour tout ce qui les concernait, et en se montrant les plus zélés partisans des discussions publiques, ils ne voulaient pas que leurs adversaires eussent le droit d'en user comme eux. Il suffira de citer, à l'appui de cette assertion un seul fait : c'est que des mémoires contre leurs systèmes ayant été publiés, en faveur des six corps des marchands et des différentes communautés commerçantes et industrielles, MM. les Économistes se donnèrent des mouvemens infinis, afin d'obtenir un arrêt du conseil qui supprimât ces mémoires, quoiqu'ils fussent signés par des avocats.

Dans les années 1768, 1769 et 1770, ces messieurs clabaudèrent beaucoup sur ce qui se passait au parlement de Paris et dans d'autres parlemens du royaume, contre l'exportation des grains. L'abbé Beaudeau, l'un de leurs principaux coryphées, que le roi de Pologne venait de nommer prévôt mitré de Widziniski,

et qui se disposait à partir pour prendre possession de ce bénéfice, adressa, avant de se mettre en route, un mémoire à tous les membres du parlement, pour les engager à se prononcer en faveur de la libre exportation. Il y avait ressassé tout ce qu'on pouvait dire à ce sujet. Malheureusement, son chef-d'œuvre ne convertit aucun magistrat; les vieux regardèrent l'auteur comme un nouvel abbé de Saint-Pierre, très-bien intentionné, qui faisait des rêves fort-beaux, mais impossibles à réaliser; les jeunes, tournant en ridicule le livre et l'auteur, manifestèrent leur peu de confiance dans l'esprit patriotique dont se disait animé l'abbé philosophe. Son ouvrage, répétaient-ils, est le fruit de l'opiniâtreté, de la présomption et du pédantisme. Cet abbé, au ventre rond, au teint fleuri, travaillerait plus efficacement au soulagement des pauvres, en répandant sur eux les quarante mille livres de rentes dont il va jouir paisiblement en Pologne.

Cependant, le grand conseil décide que le commerce des grains doit être libre, absolu, illimité, général, etc. Les parlemens de Dau-

phiné et de Provence professent la même doctrine. La secte économique triomphe d'autant plus que le gouvernement la favorise en secret, mais n'ose lutter de front contre les parlemens. Les adeptes ne se lassent donc pas de prêcher, fût-ce même dans le désert, et lancent brochures sur brochures, où ils répètent ce qu'ils ont dit cent fois, sous prétexte que la vérité a besoin d'être souvent reproduite, pour se faire jour et pénétrer dans la nuit des préjugés et de l'erreur. Cette obstination paraît leur réussir; leur système s'accrédite de jour en jour; les parlemens de Paris et de Rouen semblent céder, sinon par une accession déclarée, au moins par un acquiescement tacite, en ne donnant aucune suite à leurs réclamations, et même à leurs arrêts

Enfin pourtant, le gouvernement s'aperçoit qu'en laissant la secte des économistes débiter, sans aucune surveillance, les maximes les plus audacieuses, il en a fait une espèce de puissance; que les *Éphémérides du citoyen*, appartenant à cette secte, journal d'abord obscur, a pris un grand accroissement et une grande influence, depuis deux

ans que la cherté des grains excite une fermentation inquiétante dans les esprits; enfin, qu'on ose, dans ce journal, attaquer des compagnies entières et s'élever contre les parlemens de Paris et de Rouen. Ces découvertes qu'il était facile de faire plutôt, conduisent à examiner attentivement les articles des *Éphémérides*, et l'on reconnait que, sous prétexte de prêcher les principes du droit naturel, la secte fronde l'administration des plus illustres ministres, déprime les plus beaux règnes, s'attribue le droit exclusif de régler la direction des états, et s'érige en réformatrice de la législation même. Alors, on propose de supprimer le journal; mais, le croira-t-on? le gouvernement, tout absolu à peu près qu'il est, ne se juge pas assez fort pour oser prendre cette mesure! Il se borne timidement à donner aux *Éphémérides* un censeur spécial, et se persuade qu'il fait un grand acte de vigueur, en recommandant à cet homme de lettres d'examiner le journal avec la plus scrupuleuse attention, d'en peser tous les mots, d'apprécier le langage entortillé de la secte, qui, à la faveur du néologisme d'ex-

pressions, pourrait faire passer un néologisme d'idées dangereuses. C'est M. Moreau, ancien avocat des finances, que le chancelier croit propre à ce travail. Aussi timide que ses patrons, M. Moreau considère sa mission comme infiniment critique, et ne s'en charge qu'en tremblant; mais avant d'entrer en fonctions, pour se mettre à l'abri des chicanes, et peut-être des persécutions, il publie une longue profession de foi, en faveur de la doctrine des économistes.

Tels furent ces sectaires enthousiastes, qui, égarés par leurs belles théories, mais cependant animés par des intentions pures, achevèrent d'ouvrir les voies à la révolution de 1789, et ceux d'entre-eux qui vécurent assez pour la voir en devinrent les premières victimes.

LE GRAND CONSEIL. — Je voulus voir une cérémonie, dont le récit m'avait toujours paru un conte fait à plaisir, et j'acquis la certitude qu'on ne m'avait point trompé. Or, voici le fait dont je fus témoin. Il était établi par un antique usage, que le Mardi-Gras, après l'audience, le Grand Conseil *jouait*

publiquement aux dez, dans la salle de ses séances. Le premier huissier apportait respectueusement le cornet au premier président. Celui-ci commençait, et les magistrats le suivaient les uns après les autres. C'était sur le bureau même du greffier que se tiraient les chances, et la foule se montrait fort attentive aux différens coups.

On ne dit point quelle fut l'origine de cette bizarre cérémonie. On aurait pu la considérer comme une allégorie épigrammatique de la manière dont se jugeaient souvent les procès. Elle semblait annoncer aux plaideurs, que leur perte et leur gain étaient moins l'effet d'un jugement réfléchi, que d'un hasard équivalant à celui d'un coup de dez.

BARTHE. — Un matin, dès six heures, on m'annonce le marquis de Villette.

Moi. — « Qui vous amène de si bonne heure, M. le marquis?

Le marquis. — » Je viens, monsieur le duc, vous prier de me rendre un service.

Moi. — » Si cela est en mon pouvoir, je suis à vos ordres.

Le marquis. — » D'avance j'avais compté sur vous. Apprenez, monsieur le duc, que hier au soir, étant dans une maison avec Barthe, il s'éléva entre nous une discussion littéraire, qui dégénéra en querelle très-vive. Vous savez combien ce poète provençal est suffisant et tranchant, quoique d'une très-visible ignorance : ne pouvant répondre par de bonnes raisons à celles que je faisais valoir, il lui parut plus facile de me lancer des injures. Enfin, lassé de son insolence, je lui en demandai raison, et lui signifiai que je serais aujourd'hui, à sept heures du matin, chez lui, pour aller de là nous battre au bois de Boulogne. J'ai pensé, M. le duc, que vous voudriez bien me servir de témoin dans ce combat singulier.

Moi *souriant.* — » Très-singulier en effet! J'accepte votre proposition, avec d'autant plus de plaisir, que je suis persuadé que votre duel ne sera suivi d'aucune effusion de sang. »

Je me hâtai de m'habiller, et nous nous acheminâmes vers le logement de Barthe, rue de Richelieu.

Je savais que ce poète était le plus poltron des hommes, malgré son impertinence habituelle; il me semblait extraordinaire qu'il eût accepté une partie de la nature de celle que lui avait proposée M. de Villette. Mais, j'appris ensuite que, rentré chez lui, les réflexions les plus noires étaient venues l'assaillir, et que, ne pouvant plus tenir à ses craintes et à la perspective affreuse que son imagination épouvantée lui présageait pour le lendemain, il était descendu chez le docteur Solier, médecin, homme d'esprit, et l'un des plus déterminés mystificateurs de Paris, qui demeurait dans la même maison que Barthe.

Le docteur Solier. — « Comme vous êtes agité, mon cher ami! Vous serait-il arrivé quelque accident?

Barthe. — » Ah! mon cher docteur! dès ce moment, je me considère comme un homme mort, si vous ne venez à mon secours.

Le docteur. — » Comme un homme mort! Expliquez-vous?

Barthe. — » Imaginez-vous que, ce soir, une querelle s'est élevée entre le marquis de Villette et moi, et que M. de Villette l'a ter-

minée, en me provoquant en duel pour demain, à sept heures du matin.

LE DOCTEUR *riant*. — » Et vous venez, sans doute, m'inviter à vous servir de témoin? Je suis à ce sujet tout à votre service.

BARTHE. — » Que dites-vous-là ? Me croyez-vous assez ennemi de moi-même pour m'exposer à recevoir un coup d'épée ou de pistolet ? »

Éclats de rire du docteur.

BARTHE. — « Vous riez ! Ce que je dis n'est cependant pas risible!

LE DOCTEUR. — » Je ris, parce que le marquis de Villette n'a pas la réputation d'être un adversaire dangereux, à ceux qui lui font face.

BARTHE. — » Cela est bon pour la plaisanterie, et ne me rassure aucunement; je n'en ai pas moins une affaire fort inquiétante sur les bras !

LE DOCTEUR. — » Tranquillisez-vous ! je vous tirerai de ce mauvais pas, si vous faites avec une scrupuleuse exactitude ce que je vais vous prescrire.

Barthe. — » Ah ! comptez sur ma docilité.

Le docteur. — » Eh bien ! ordonnez à votre laquais de dire demain à M. de Villette, quand il se présentera chez vous, que vous êtes chez moi ; et de me l'amener. Pendant ce temps, cachez-vous tout nud sous votre lit.

Barthe. — » Comment ? sous mon lit !.... Que voulez-vous qu'on pense de moi ?...

Le docteur. — » Ne craignez rien, vous dis-je ! De grâce laissez-vous conduire ! »

Enfin, Barthe s'en rapporte aveuglément à tout ce que fera le docteur, et donne à son valet la consigne qu'il a prescrite.

Le lendemain, nous arrivons ; on nous introduit chez le docteur Solier.

Le docteur. — « Mon ami Barthe n'est point ici, messieurs. Mais, il est dans une position qui m'autorise à vous prier de me dire ce que vous lui voulez. »

Après les difficultés ordinaires de s'expliquer, M. de Villette raconte les motifs de notre visite.

Le docteur. — « Vous ne savez donc pas, messieurs, que M. Barthe est fou ? C'est moi

qui le traite, et vous allez en voir la preuve.»

Le médecin avait fait tenir prêts des crocheteurs. Nous montons. On ne trouve personne dans le lit, on cherche dans tout l'appartement, et point de Barthe. Enfin, M. Solier, comme par hasard, regarde sous le lit, et y découvre son prétendu malade. On l'en tire plus mort que vif. Les crocheteurs se mettent à ses trousses, et le fustigent d'importance, par ordre de l'Esculape. Stupéfait d'une mystification si cruelle, Barthe ne sait s'il doit crier ou se taire. La douleur enfin lui arrache des hurlemens affreux. On apporte alors des sceaux d'eau; on en arrose les plaies du pauvre diable, puis on l'essuye, puis on le recouche, en lui prescrivant le silence, sous peine d'être garrotté dans son lit.

Quant à nous, Villette et moi, émerveillés, nous nous frottons les yeux, nous avons peine à croire ce que nous voyons; mais tout semble nous assurer que le malheureux Barthe a perdu la raison; nous sortons avec la persuasion qu'il est réellement fou, et en nous apitoyant sur sa destinée.

De son côté, le poète provençal trouva

que le moyen imaginé, pour le garantir d'un duel, avait été un peu violent, surtout de la part d'un ami, et il se promit bien de ne plus avoir recours à M. Solier, pour le guérir, s'il avait jamais des accès de folie.

CHAPITRE LIII.

Le chevalier d'Erigny et Aglaé brûlant d'un mutuel amour. — Résolution qu'ils ont prise de le cacher soigneusement à eux-mêmes et aux autres. — Conspiration pour les condamner à être heureux. — Singulière mission de l'abbé Rigobert. — Scène intéressante.

On a vu, dans le chapitre XLVIII[e] de ces Mémoires, que le chevalier d'Érigny avait senti son stoïcisme échouer près des charmes de la jeune et belle Aglaé, et que les soins, accompagnés de tant de zèle et d'une bonté si attrayante, qu'il reçut d'elle, à l'infirmerie de madame de Gercourt, lui inspirèrent non-seulement de la reconnaissance, mais encore le plus ardent amour.

On a vu aussi qu'Aglaé, s'attachant tous les jours davantage à l'homme qui sans la connaître, avait exposé sa vie pour effacer la tache que le marquis de Louville voulait imprimer à sa réputation, n'avait pu défendre

son cœur d'un sentiment dont l'impression devait être ineffaçable; et que le noble caractère, la modestie et la délicatesse de l'un et de l'autre, semblaient ne s'exercer qu'à mettre obstacle à leur bonheur.

Accoutumé à des études sérieuses et profondes, endurci aux fatigues de la guerre, le chevalier d'Érigny se croyait privé du don de plaire aux femmes, et cependant, sans parler de sa taille avantageuse, de sa tournure élégante, de sa figure expressive et noble, il y avait peu d'hommes dont la société fût plus agréable. Éloigné de toute prétention, de toute recherche, ses entretiens captivaient l'attention des cercles les plus distingués; on aimait à l'écouter, car il mettait dans tout ce qu'il disait une clarté à la portée de toutes les intelligences.

Et c'était un homme, si supérieur à la plupart des autres, qui s'était persuadé qu'il deviendrait un objet de ridicule et de dérision, s'il offrait son hommage à la beauté! Vingt fois des femmes jolies et séduisantes avaient eu recours, pour faire sa conquête, à cet art de nous enchanter, que leur sexe possède si

bien ; plusieurs même lui avaient fait presque des avances : eh bien ! il ne s'en était point aperçu ! Son amour-propre ne l'avait pas une seule fois éclairé sur les signes de préférence qu'on lui manifestait ! Une étude profonde du cœur humain, une pénétration admirable lorsqu'il s'agissait des matières les plus abstraites, ne lui avaient alors rien fait entrevoir, rien appris.

Il en était de même en aimant Aglaé : il n'apercevait pas, il ne cherchait point à découvrir des indices d'amour dans les marques d'attachement qu'elle lui donnait.

De son côté, elle avait toujours présente à sa mémoire l'erreur dans laquelle son adolescence inexpérimentée s'était laissé entraîner ; elle adorait le chevalier, et se jugeait indigne d'aspirer au titre de son épouse : cette douloureuse dépréciation qu'elle faisait d'elle-même ne la confirmait que trop, chaque jour, dans le parti qu'elle avait pris, de cacher à tous les yeux l'amour sans espoir qui intérieurement la consumait !

On sent combien la situation de ces deux amans devait être pénible ; ne confiant leur

secret à personne, et chacun d'eux mettant une extrême sévérité à se surveiller pour l'empêcher de percer au-dehors, ils ne pouvaient chercher qu'en eux-mêmes les moyens d'adoucir leurs ennuis, tandis que l'amitié, à laquelle ils n'osaient s'adresser, eût été féconde pour eux en consolations efficaces. Aglaé dépérissait à vue d'œil; le chevalier s'efforçait de maîtriser le chagrin qui le dévorait; mais, son air distrait, rêveur, tristement préoccupé, l'abattement qu'on remarquait sur sa figure, décélaient des souffrances morales, dont il faisait un mystère.

Après nous être épuisés tous en conjectures, et après diverses tentatives pour les amener à quelque confidence, nous désespérions d'en obtenir aucune, et notre inquiétude s'accroissait journellement, quand madame de Gercourt devina quelle était leur maladie.

— » Ils brûlent d'un mutuel amour, nous dit-elle, je n'en doute plus maintenant. J'ignore le motif qui les porte à cacher si obstinément à eux-mêmes, à leurs amis les plus chers, l'état de leur cœur; mais je vois que, si nous ne venons à leur aide, ils mourront

plutôt que de parler. Poussons-les donc jusque dans leurs derniers retranchemens, et forçons-les à s'expliquer. A ce sujet, voici ce que je propose. Si madame de Lénoncourt, qu'Aglaé révère à l'égal d'une divinité, veut avoir la bonté de consentir à l'interroger, la pauvre enfant n'aura plus la force de dissimuler, et lui avouera tout. Dès ce moment le remède à son mal ne sera pas difficile à trouver, et c'est vous, M. l'abbé Rigobert, qui vous chargerez de le lui procurer. Annoncez au chevalier d'Erigny que la passion qui le tourmente n'est plus un secret pour nous; faites-lui entendre, en même temps, qu'il est payé de retour : je suis bien trompée, si, à cette nouvelle, il est assez maître de lui pour ne pas se trahir, en laissant éclater la joie soudaine qu'il ressentira. »

La découverte de madame de Gercourt fut un trait de lumière. Dès qu'elle nous en eut instruits, chacun de nous, en particulier, ne pouvait concevoir comment il ne l'avait pas faite de même. Il ne fallait que voir les deux amans l'un près de l'autre, seulement pendant un quart d'heure; leur attitude embarrassée, leur manière de se regarder, chaque mot qu'ils

proféraient, les inflexions de leur voix, révélaient ce qu'il sentaient. Ils se défiaient tant de leur propre mérite, que ni l'un ni l'autre ne voyait ce qui semblait si évident, et ce qu'ils étaient si intéressés à connaître.

Quant à nous, accoutumés à considérer le chevalier d'Érigny, comme un sage au-dessus des faiblesses de l'amour, nous n'avions pas songé à attribuer l'attachement que lui inspirait Aglaé à un autre sentiment qu'à celui d'une tendre amitié, à peu près de la nature de celle que ressent un père pour sa fille. D'un autre côté, il ne nous serait pas venu en pensée, qu'il existât aucune sympathie entre le caractère doux, candide et timoré d'Aglaé, et le génie transcendant et martial d'un homme aussi peu inflammable que l'était le chevalier.

D'après ces considérations, adoptant l'avis de madame de Gercourt, nous décidâmes qu'on ferait subir un interrogatoire aux deux coupables, afin de les condamner à être heureux.

Ma mère prit le jour même Aglaé en particulier et s'enferma avec elle dans son appar-

tement, puis l'interrogatoire eut lieu ainsi qu'il suit :

MA MÈRE. — « Je remarque, depuis quelque temps en vous, ma chère Aglaé, un changement qui m'afflige beaucoup et dont je redoute les suites. Vous avez perdu votre gaîté, vous êtes morne, taciturne, embarrassée avec nous; vous ne semblez vous plaire qu'à être seule; souvent même je m'aperçois que vous avez pleuré : si vous persistez à rester plongée dans la mélancolie qui vous accable, je prévois que votre santé n'y résistera pas.

AGLAÉ. — » Vous savez, madame, que, privée du genre d'esprit et de talens qui réussissent dans la société, j'ai pris l'habitude d'y parler peu, et d'en jouir sans avoir la prétention d'y être remarquée.

MA MÈRE. — » Si vous étiez aussi dépourvue que vous le dites des qualités qui font le charme de la société, vous n'y seriez pas aussi recherchée que vous l'êtes. Je vous y ai vue souvent très-aimable.

AGLAÉ. — » Les bontés dont vous daignez m'honorer, dont vous m'avez donné tant de preuves, vous ont disposée à l'indulgence...

Ma Mère. — » Aglaé, j'ai la certitude de ne pas me tromper quand j'affirme que votre esprit et votre cœur sont dans un état bien différent de celui dans lequel ils étaient autrefois. Vous le dirai-je, mon enfant? j'en ai deviné la cause.

Aglaé, *étonnée et troublée.* — » La cause ?.. Mais, madame,.... je ne crois pas avoir... je n'ai... aucun motif de tristesse...

Ma Mère. — » Un sentiment que vous combattez vainement vous subjugue : vous aimez!

Aglaé, *tressaillant.* — » Moi ?... aimer !... Ah, madame ! j'ose le penser.... ni mes actions, ni mes paroles n'ont pu donner lieu à une pareille conjecture !

Ma Mère. — » Oui, vous aimez le chevalier d'Érigny !

Aglaé, *saisie d'une espèce de terreur.* — « Le chevalier d'Érigny !... Ah ciel ! madame, ne répétez pas ce nom !... Si l'on vous entendait... s'il apprenait... je n'y survivrais pas !...

Ma Mère, *avec un entraînement de sensibilité.* — » Rassure-toi, ma chère enfant ! Ce n'est point une indiscrète curiosité qui me fait parler : c'est comme ta seconde mère,

ta meilleure amie, que je te presse de m'ouvrir ton cœur!

AGLAÉ, *tremblante, dans la plus grande agitation, et tombant à genoux devant ma mère.* — » Eh bien, madame! eh bien! je l'avoue... Oui, vous avez découvert le secret que j'avais résolu de tenir caché jusqu'à la mort... Puis-je espérer qu'en le connaissant, vous compâtirez assez aux maux que je souffre pour ne pas me mépriser?

MA MÈRE, *vivement émue, embrassant Aglaé.* — » Moi? te mépriser! moi, qui t'offrirais pour modèle à toutes les jeunes personnes de ton âge!... mais, quoi? éprouver un sentiment de préférence pour un homme d'un mérite aussi généralement reconnu que celui du chevalier, n'est-ce pas faire preuve d'un discernement digne d'estime?

AGLAÉ, *avec exaltation.* — Oui, j'en conviens, il est à mes yeux l'idéal de la perfection!... Vous savez, madame, ce qu'il a fait pour moi, puis-je l'oublier jamais... Oui, je l'aime et c'est pour la vie!... mais qu'il ne le sache pas!... Que personne autre que vous, madame, n'en soit informé!... Ne pouvant

espérer d'être à lui, j'aurais trop à rougir !...

Ma Mère. — » Pourquoi renoncer à une espérance que tout, selon moi, justifierait ?

Aglaé, *sanglotant.* — » Ce n'est pas seulement parce qu'il est d'une nature trop supérieure à la mienne que cette espérance m'est interdite... (*Pleurant plus amèrement, et d'une voix tremblante.*) Ce que vous savez du passé... ce que je lui dirais s'il l'ignorait... n'élève-t-il pas une barrière éternelle, entre un homme dont l'honneur fut toujours l'idole,... et une infortunée qui eut le tort d'en aimer un autre, et de fuir le toit paternel !...

Ma Mère, *l'interrompant.* — » Ce que je sais, c'est que l'homme qui pourrait mettre en balance une faute si noblement réparée, une faute dont tu n'as point à rougir, avec une piété exemplaire, une réunion de vertus sans faste et soutenues par de nombreux actes de bienfaisance et de dévouement à l'humanité; cet homme-là, dis-je, Aglaé, serait indigne de tes regrets. »

Contente d'avoir obtenu d'Aglaé l'aveu que nous désirions, ma mère étendit le baume de l'espérance sur les plaies du cœur de cette

charmante fille, et se hâta de venir nous rendre compte du succès de sa mission.

— « Maintenant, il s'agit de vous acquitter de la vôtre, monsieur, dit-elle à l'abbé Rigobert. Vous êtes muni d'instructions suffisantes pour la faire tourner à l'avantage des parties intéressées.

— » J'y ferai de mon mieux, répond l'abbé. Personne plus que moi ne desire qu'un bonheur sans nuage récompense sur la terre les vertus du philosophe chrétien qui a daigné m'accorder le titre de son ami, et de cette fille de bénédiction dont le zèle charitable m'a si souvent édifié à Strasbourg. »

Le bon abbé prouva dans cette circonstance, que la finesse peut quelquefois s'associer à la candeur et à la véracité, quand elle n'est point accompagnée du mensonge, et quand son but est louable : il s'acquitta de sa négociation avec une adresse dont je ne l'aurais pas cru capable, et qui tenait presque du diplomate. Voici comment il s'y prit :

L'abbé Rigobert. — « Je dois vous dire, monsieur le chevalier, que nos bons amis et moi sommes douloureusement affectés

de voir sur votre visage et dans votre manière d'être, les signes indubitables d'un profond chagrin, d'une imagination malade.

Le Chevalier. — » Si j'avais des chagrins, je n'en ferais point un mystère à mes amis; mais leur inquiétude n'est nullement fondée... Depuis la paix, n'ayant plus l'activité que j'étais obligé de déployer pendant la guerre, il est naturel qu'un air plus méditatif...

L'Abbé. — » Il y a une grande différence entre l'air méditatif, et l'air abattu, soucieux, accusant une peine intérieure que l'on veut cacher : tel est celui que nous remarquons tous les jours en vous, et nous en sommes justement alarmés.

Le Chevalier *embarrassé*. — » Je suis touché de cette nouvelle marque d'intérêt.... Mais, je le répète, vous vous trompez tous... J'espère bientôt vous en convaincre.

L'Abbé. — » Au reste, vous avez une force d'âme, et une confiance en Dieu qui, je n'en doute pas, vous feront surmonter vos peines secrètes. Vous ne ressemblez pas à cet homme à qui saint Paulin disait : « Vous avez le loisir d'être philosophe, et vous n'avez pas le

loisir d'être chrétien. *Vacat tibi ut philosophus sis; non vacat ut christianus sis.* D'ailleurs, vous aurez bientôt un grand motif de consolation et de joie....

Le Chevalier. — » Quel est-il, mon cher abbé?

L'Abbé. — » C'est que nous allons marier très-honorablement une fille charmante que vous chérissez.

Le Chevalier. — » Que je chéris ?... son nom ?

L'Abbé. — » Il est impossible d'être plus digne qu'elle de l'estime et de l'amitié des gens de bien.

Le Chevalier, *vivement et dans un trouble extrême.* — » Nommez-la donc... nommez-la, je vous en supplie!

L'Abbé. — » Son front pudique, son maintien modeste, la pureté de ses sentimens, sa piété sincère, la décence qui règne dans ses paroles, dont le son touchant est la musique de l'âme; enfin, la sensibilité de son cœur jointe à la douceur de son caractère, feront la félicité de son époux.

Le Chevalier, *toujours plus troublé et*

d'un ton impatient. — » Encore une fois, cruel abbé... son nom ?

L'Abbé. — » Son nom ! Est-ce que vous ne le devinez pas ?

Le Chevalier. — » Grand Dieu !... Serait-ce ?...

L'Abbé. — » Vous devez penser que je ne peux vous parler que de l'intéressante Aglaé.

Le Chevalier, *comme foudroyé par ces mots.* — » Aglaé !... Quelle nouvelle vous m'apprenez !.... Oui..... je le sais ,.... Aglaé sera le modèle des femmes, le don le plus précieux du ciel pour son mari !.. Mais, barbares que vous êtes tous ! pourquoi ne m'avoir pas consulté sur ce projet de mariage ?.. Ne me l'auriez-vous caché que pour prétendre unir cette enfant timide à un homme qu'elle n'aimerait pas ?...

L'Abbé. — » Si vous nous soupçonniez capables de cette indigne conduite, vous seriez trop injuste !... Non, monsieur le Chevalier, nous ne prétendons pas engager notre Aglaé à former un nœud qui lui déplairait : celui qu'elle doit épouser, elle l'aime d'un véritable amour.

LE CHEVALIER, *avec l'accent du désespoir.* — » Elle l'aime!.... Il me manquait ce dernier coup!..... Elle l'aime!..... Quel est-il donc, cet homme dont elle a eu la perfidie de ne me parler jamais?... cet homme qui fut toujours invisible pour moi?

L'ABBÉ. — » Personne au monde, mon cher d'Erigny, ne le connaît mieux que vous.

LE CHEVALIER, *du ton d'une ironie amère.* — » Oui, monsieur, je le connais infiniment!... Sans doute vous ajouterez que cet homme est mon meilleur ami!...

L'ABBÉ. — » Je vous dis la vérité, puisqu'il m'est démontré maintenant que vous aimez Aglaé, puisque Aglaé vous aime, puisque le vœu de vos amis ne tend qu'à vous unir l'un à l'autre par un lien sacré.

LE CHEVALIER, *chancelant, prêt à succomber sous la joie subite qui l'oppresse, et se soutenant sur l'abbé Rigobert.* — » C'est moi... moi.... qu'elle aimerait!... Est-il bien vrai?... Je suis comme accablé par le sentiment d'un si grand bonheur!... Cet ange de candeur et de bonté, à qui je dois la vie, con-

sentirait à me consacrer la sienne !... Mais êtes-vous bien certain ? Que dis-je ? Ah ! pardonnez, digne ministre du Dieu de vérité, vous êtes incapable de me bercer d'une illusion mensongère....

L'Abbé. — » Je vous le répète, Aglaé vous aime autant que vous l'aimez. Nous en avons la certitude.... Mais, monsieur le chevalier, reprenez votre force habituelle, cette énergie du sage, du chrétien, qui voit du même œil les différens aspects de la fortune ; qui sait se rendre maître de la bonne, vaincre la mauvaise, et qui ne se laisse troubler ni par les disgrâces, ni par les jouissances.

Le Chevalier. — » Je viens, mon cher abbé, de vous montrer un excès de faiblesse que jamais je n'avais fait voir, et dont je me croyais exempt. Mais, il eût fallu que je fusse un ange de vertu pour que tout mon être n'eût pas été saisi, subjugué par un ravissement divin, en apprenant de votre bouche que je suis aimé d'Aglaé.... Savez-vous, mon ami, que vous êtes un dangereux personnage ! Ma résolution était prise de renfermer constamment dans mon cœur une passion, qu'un sol-

dat tel que moi ne devait pas espérer de voir couronnée, et cependant vous avez su me contraindre à vous révéler mon secret.

L'Abbé. — » Pensez-vous que ma conduite ait été répréhensible ?

Le Chevalier *l'embrassant.* — » Que d'actions de grâce au contraire je vous dois!.... sans vous j'étais, pour le reste de ma vie, le plus malheureux des hommes. »

On voit par cet entretien des deux amis, qu'en lui donnant l'assurance qu'il était aimé, le bon abbé a pénétré l'âme du modeste et sensible d'Erigny de toute l'ivresse du bonheur. Vous croyez sans doute qu'il va près d'Aglaé faire éclater les transports de son amoureuse joie, se confondre en protestations d'une éternelle tendresse et se livrer à des extases d'adoration ? Rien de tout cela ! Ce guerrier que je vis toujours intrépide et calme dans les combats les plus meurtriers ; qui, sans éprouver un seul mouvement d'hésitation, eût affronté seul des bataillons entiers d'ennemis ; ce brave par excellence, en un mot, eh bien ! dès qu'il s'agit de reparaître au milieu de nous et devant la jeune

beauté dont tous les sentimens lui sont dévoués, il est saisi d'un accès de timidité qui lui ôterait la force de se présenter, s'il n'était encouragé et soutenu par l'abbé Rigobert qui l'accompagne. A son entrée dans le salon, sa contenance est celle d'un accusé comparaissant devant ses juges, ou plutôt d'un écolier craintif, en présence des graves pédagogues qui vont l'interroger.

— « Fille sensible et pieuse, dit l'abbé Rigobert à Aglaé, celui dont les vertus ont mérité votre attachement a su de même apprécier celles qui siégent dans votre âme. Cet accord de sentimens annonce que Dieu veut que vous soyez l'un à l'autre pour le glorifier ensemble. »

Le Chevalier veut parler, et ne peut que balbutier des mots sans suite. Cet embarras d'élocution, son trouble, l'émotion passionnée qui l'agite, le désordre de ses idées, présenteraient sans doute un côté plaisant à ceux qui sentent par l'esprit plutôt que par le cœur; mais l'impression que nous éprouvons est bien différente : plus le cher d'Erigny nous semble gauche, plus il nous intéresse; sa

gaucherie est bien plus éloquente que de beaux discours.

Il parvient enfin à former une moitié de phrase :

—« Est-il bien vrai, mon adorable Aglaé, dit-il, est-il bien vrai que vous consentiez ?.. »

Aglaé est toute tremblante ; de longs soupirs, les ondulations rapides, les gonflemens redoublés de son sein, annonçent une agitation intérieure, trop forte pour ses organes délicats ; elle ne peut la supporter long-temps et s'évanouit.

A cet aspect, vivement alarmé, le chevalier redevient lui-même ; sa timidité, son embarras disparaissent ; tout en conservant cette réserve que commande la décence, il met en usage l'activité éclairée qu'on lui connaît, et prodigue à son amante les secours dont elle a besoin ; nous le secondons avec zèle ; il serre sur son cœur cette charmante fille ; lui adresse les paroles les plus tendres, les plus passionnées. Enfin, elle reprend connaissance, mais bientôt, s'apercevant que l'homme qui règne dans son cœur, et dont elle ne s'était pas crue digne d'être la femme, la tient

dans ses bras; son premier mouvement la porte à quitter l'heureuse place où elle est; mais un attrait puissant, irrésistible, l'y retient. Tout en elle exprime qu'un torrent de délices, aussi pures que les béatitudes célestes inonde son âme. Les larmes qu'elle répand sont des larmes d'une félicité ineffable; elles se mêlent à celles qui coulent des yeux du chevalier, et lui font goûter une jouissance qui ne lui permet plus de les considérer comme une faiblesse indigne d'un guerrier.

— » Respectons, nous dit à mi-voix l'abbé Rigobert, respectons les mutuels épanchemens de ces deux cœurs vertueux; par notre présence, ne gênons point les aveux et les explications dont ils sentent le besoin impérieux et dont le ciel doit seul être témoin. »

Cette observation du bon abbé nous parut si convenable, que nous nous y rendîmes, et nous éloignâmes sans bruit. Les deux amans, tout occupés d'eux-mêmes, ne s'en aperçurent point, ou, s'ils s'en aperçurent, ils se gardèrent bien de le manifester. Dans la

situation où ils se trouvaient, quoique leur amour fût aussi chaste qu'il était vrai, les témoins ne pouvaient être que fort embarrassans pour eux.

CHAPITRE LIV ET DERNIER.

Réflexions affligeantes. — Sombre avenir. — Noire mélancolie. — Bienfaits de l'amitié. — Dévouement héroïque d'une jeune et belle veuve. — Bonheur inespéré! — Par une espèce de miracle je recouvre l'œil que je croyais avoir perdu et ma laideur diminue. — Deux mariages célébrés par l'abbé Rigobert. — Sermon édifiant. — Un affreux scandale trouble la cérémonie. — Encore un duel. — L'abbé Rigobert et M. de Gercourt au bois de Boulogne. — Noble conduite du vicomte de Saint-Edme. — Retour à l'hôtel de Léoncourt. — Un mot à mes lecteurs.

Il est présumable que l'explication qui eut lieu, entre Aglaé et le chevalier d'Érigny, fut aussi satisfaisante pour eux qu'ils pouvaient le desirer, car ils nous parurent ensuite rayonnans de bonheur et de joie. Les aveux mutuels qu'ils s'étaient faits, avaient délivré leurs cœurs d'un poids bien pesant. La contrainte, cruellement gênante, à laquelle ils s'étaient condamnés, avait fait place à un air ouvert et communicatif. La gravité philoso-

phique du chevalier avait disparu : il se montrait, tour à tour, sensible et galant ; il lui échappait même des saillies de gaîté, qui étaient de sa part, un fruit tout nouveau. Aglaé s'attendrissait, riait, ou faisait entendre un joli petit babil qui ne tarissait pas. Tous les deux enfin redoublaient pour nous de témoignages d'amitié, de prévenances aimables et de caresses. Tels sont les indices de l'amour heureux chez les êtres honnêtes et bons : ce sentiment donne plus d'activité à leur attachement pour leurs amis, à leur bienveillance pour leurs semblables ; ils semblent dire à tous les hommes : *Nous desirons que vous soyez heureux comme nous.*

Ces deux amans étant membres du petit cercle d'élite où toutes mes affections se concentraient, le tableau de leur tendresse, la perspective de félicité qu'ils croyaient voir s'ouvrir devant eux, m'intéressaient au-delà de toute expression. Tant de motifs de reconnaissance, d'amitié, d'admiration m'attachaient au chevalier ! rien de ce qui le concernait ne m'était indifférent, je dis plus, toutes les impressions que faisaient en lui les événemens favorables

ou contraires, me devenaient personnelles. Et la naïve Aglaé! si elle eût été ma sœur, je ne l'en aurais pas chérie davantage que je ne la chérissais. Il était donc bien naturel que le bonheur de l'un et de l'autre en fût un pour moi. . . . .

Cependant, en réveillant ma sensibilité, ce tableau d'une union si bien assortie me conduisait à faire un retour sur moi-même, il rendait plus pénibles des souvenirs, que le tendre zèle de ceux qui m'entouraient avait adoucis, mais non effacés.

« Si mon Augustine vivait, me disais-je, la douceur d'un lien, formé par l'amour et la conformité de nobles penchans serait encore mon partage, comme elle sera bientôt celui de ces deux amans! Oui, ainsi que leur destinée, la mienne serait digne d'envie! Je suis bien certain que les ravages, dont les événemens de la guerre ont couvert ma personne, n'auraient porté aucune atteinte aux sentimens d'Augustine à mon égard, son âme était trop belle pour dépendre de frivoles avantages! C'était à la mienne qu'elle tenait, plutôt qu'à des dehors agréables que le temps altère cha-

que jour !... A vingt-huit ans, plein de force et de santé, je suis donc hélas ! condamné à renoncer à ces nœuds sacrés qui répandent tant de charme sur la vie des autres hommes ! S'il me reste une carrière longue à fournir, de combien de privations, de regrets et d'ennuis ne sera-t-elle pas chargée !... Enlaidi, comme je le suis, on m'a récemment prouvé que des vues d'intérêt ou d'ambition, pourraient seules décider une femme à me prendre pour époux. Or, je préfère mille fois rester veuf que d'accepter la main de celle qui serait guidée par de tels motifs ! Je ne me remarierai pas !... Mais vieillir dans l'isolement est un sort bien malheureux ... Il existe pourtant une femme... une seconde Augustine... Gardons-nous de nous livrer à une idée trop flatteuse !... je ne dois plus en avoir que de tristes !... »

Ces réflexions, qui se représentaient souvent à mon esprit, me faisaient retomber souvent aussi dans les accès de mélancolie qui avaient tant inquiété mes amis. Pour les dissiper, je n'étais pas homme à imiter ces grands seigneurs, ces opulens financiers, qui, dans

des maisons éloignées du centre de la ville, et qu'ils appelaient leurs *petites-maisons*, se livraient avec des courtisanes qui les ruinaient, à de honteuses voluptés, à de repoussantes orgies, et se vautraient dans la fange des plus grossières débauches. L'exemple de ces personnages, dont la corruption des mœurs avait augmenté le nombre d'une manière aussi affligeante que scandaleuse, ne fut jamais contagieux pour moi; leurs plaisirs scandaleux ne m'inspiraient que le dégoût et le mépris.

Je cherchais de nouveau la solitude; j'aimais à aller rêver dans un petit bois, situé au bout du jardin de l'hôtel. Dès que mes amis s'aperçurent du retour de mes souffrances morales, ils ne s'occupèrent plus que des moyens de me consoler et de me distraire. En s'adressant à ma raison, le chevalier d'Érigny s'efforçait de relever mon âme abattue; M. de Gercourt essayait de m'intéresser à des projets d'améliorations relatifs à l'administration publique, l'abbé Rigobert me faisait de pieuses et touchantes exhortations, ma bonne mère pleurait avec moi, madame de Gercourt et Aglaé étaient ingénieuses à égayer la con-

versation; enfin, quand je m'enfonçais dans le petit bois, madame de Bélancour me suivait de loin, et quelques momens après j'étais étonné de la voir près de moi. Alors s'engageaient d'heureux entretiens, où l'esprit agréable et solide, la sensibilité, les pensées grandes et généreuses de cette incomparable amie, répandaient un attrait, qui rendait à mon cœur de délicieuses émotions et me faisaient verser des larmes de consolation et d'amour.

Pendant l'un de ces entretiens, tourmenté par les agitations passionnées, les idées accablantes qui me dominaient alors, je répétais, en gémissant, ce que cent fois je m'étais dit à moi-même.

— « Mon sort, m'écriai-je, ne sera plus désormais que l'isolement!... Quelle femme voudrait s'établir la compagne d'un homme que son extrême laideur a réduit à n'être qu'un objet repoussant!

Madame de Bélancour. — » Cette laideur qui vous cause tant de chagrin, ne me semble pas aussi rebutante que vous le prétendez. Je conviens qu'elle contrarie un peu le desir de

courir les chances des succès frivoles, et d'être un homme à bonnes fortunes, mais, dites-le-moi, Gustave, est-ce un grand malheur de ne plus jouer ce rôle? Du reste, une femme digne du beau nom de Française, ne verra jamais, dans les cicatrices de votre visage, que les témoignages irrécusables de l'honneur et de la gloire; elles seront, à ses yeux, un genre de beauté.

MOI. — » Cette femme-là, madame, serait une véritable héroïne, et, parmi nous, s'il en existe de semblables, leur nombre est infiniment petit!.. Hortense, je suis arrivé au point de savoir m'apprécier à ma juste valeur. En conscience, je n'en veux plus à celles qui m'ont repoussé dédaigneusement! Plus je me considère, plus je me persuade que, si j'étais femme, je serais effrayée à la seule pensée d'avoir un mari aussi laid que je le suis.

MADAME DE BELANCOUR *souriant*. — » Si votre figure a changé, vous avez du moins acquis une louable modestie.

MOI. — » Mais, vous, madame, vous qui prêtez aux autres femmes les qualités qui vous placent à un rang si supérieur à votre sexe;

si un homme, porteur d'une figure telle que celle qui est devant vous en ce moment, osait solliciter le don de votre main, auriez-vous le courage d'associer tant de charmes à sa laideur ?... Non !

Madame de Bélancour. — » Il s'agirait alors d'examiner si, pour former avec cet homme un lien indissoluble, je trouverais la garantie que je pourrais desirer, dans son caractère, dans son esprit, dans ses goûts, dans sa manière de penser et de sentir. Si cet examen lui était favorable, et si une amitié éprouvée s'y réunissait, que m'importerait une figure plus ou moins belle !

Moi. — » Plus ou moins belle, je le conçois; mais, presque hideuse ?

Madame de Bélancour. — » Il en serait de même.

Moi. — » Quoi, madame ! quand cette figure serait aussi maltraitée que la mienne ?.. Il vous suffirait d'être assurée que vous seriez adorée, par cet homme, comme je vous adore, et que votre empire sur son cœur fût aussi indestructible que sur le mien, pour surmonter une répugnance trop naturelle !...

MADAME DE BÉLANCOUR. — « Si l'on venait me porter le défi d'accepter la main de cet homme-là, on pourrait perdre la gageure.

MOI, *étonné et très-ému.* — » Qu'entends-je? n'est-ce point une illusion?... Quand je ne pressentais, pour l'avenir, qu'un douloureux abandon, une femme, inspirée par une générosité sublime, se consacrerait à semer de fleurs le reste ma vie!.. Ah! madame, daignez me prouver que mon imagination ne m'égare point; permettez-moi de vous porter le défi dont vous venez de parler.

MADAME DE BÉLANCOUR, *avec âme et me présentant sa main.* — » Eh bien, Gustave, ma main est à vous! »

MOI, *saisissant cette main, puis tombant à ses pieds, transporté d'amour, d'étonnement et de joie.* — » Elle est à moi, dites-vous, Hortense!... à moi!... malgré..... Jamais, non, jamais je n'aurais eu la témérité d'espérer tant de bonheur!... C'est le ciel qui semble s'ouvrir!.. Mais ne mériterais-je pas le reproche d'un égoïsme sans exemple, si je profitais d'un aussi grand sacrifice?... Ma délicatesse ne me défend-elle pas de l'accepter?

Madame de Bélancour, *profondément émue, et avec une noble et touchante franchise.* — » Je ne fais point un sacrifice : le don de ma main est ratifié par mon cœur, qui n'a cessé de vous aimer; je puis l'avouer aujourd'hui, parce que ma conduite ne m'a jamais donné lieu d'en rougir. Quant aux changemens opérés sur votre figure, je vous répète qu'ils ne vous enlaidissent point à mes yeux; je dis plus, ils ont donné plus de force aux sentimens que vous m'avez inspirés. »

Ces aveux, auxquels j'étais loin de m'attendre, me causent une exaltation d'attendrissement, une ivresse, un délire, dont je chercherais vainement à donner une juste idée. Je veux exprimer à Hortense tout ce que je sens, mais tout ce que je sens est trop au-dessus du langage humain; je ne puis faire entendre que des exclamations passionnées qui tiennent de la folie. Madame de Bélancour met fin à ce débordement de sensibilité, en reprenant la parole.

—Madame de Bélancour, *avec une émotion pleine d'onction religieuse.* — « Gustave, l'attachement que je vous ai voué n'est pas le

seul motif qui m'engage à m'unir à vous. Je crois aussi remplir les intentions de monsieur de Bélancour et d'Augustine. Votre bonheur, celui de votre fils, étaient le but de tous leurs vœux: quand je me consacre à vous et à votre enfant, pour atteindre ce but, il me semble voir ces deux êtres qui me furent si chers, applaudir à la résolution que j'ai prise. »

Une scène muette succède à ces paroles profondément senties ; les larmes de sentiment et de piété, qui coulent de nos yeux, se confondent, et, comme si M. de Bélancour et Augustine apparaissaient à nos regards, nous tombons tous les deux à genoux, et nous persuadons qu'ils nous bénissent.

Quand les émotions auxquelles nous venions de nous abandonner furent calmées, nous nous rendîmes dans la chambre de ma mère, pour lui faire part de notre mutuel dessein et lui demander son aveu. Cent fois elle avait pensé qu'aucune femme ne me convenait davantage qu'Hortense de Bélancour; mais, ne croyant pas que, mutilé comme je l'étais, cette femme charmante pût consentir à m'accorder sa main, elle ne lui avait fait

aucune ouverture à ce sujet. La duchesse de Lénoncourt était donc fort éloignée de soupçonner le motif qui nous amenait près d'elle. Dès que nous l'en eûmes informée, saisie d'étonnement, ma bonne mère retomba sur son fauteuil et resta quelques secondes sans dire un mot. La satisfaction qu'elle manifesta ensuite fut si vive, qu'elle fit entendre des exclamations, presque aussi décousues, presque aussi folles, que celles qui m'étaient échappées dans le petit bois. J'acquis ainsi la preuve qu'à tout âge, la sensibilité, fortement émue, peut nous faire déraisonner.

Dans les transports de sa joie, la duchesse sort précipitamment de sa chambre, et, aussi légère que si elle n'avait que vingt ans, elle court d'appartement en appartement, annoncer la bonne nouvelle qui prolongera, dit-elle, ses jours et la comblera de félicité. Bientôt, je reconnais que le contentement si expansif qu'elle fait éclater est partagé par tous les habitans de l'hôtel, car les félicitations que nous recevons portent le caractère de la plus franche, de la plus loyale

amitié, et l'allégresse est générale parmi les maîtres et les domestiques.

Il ne s'agissait plus que de fixer le jour de notre mariage : il fut décidé qu'il serait célébré en même temps que celui du chevalier d'Erigny et d'Aglaé, et que les deux noces n'en feraient qu'une. Mais un événement inattendu, et bien intéressant pour moi, en m'obligeant de m'absenter, apporta quelque retard à ce double hyménée.

Je n'avais instruit personne de la cause de mon absence, et mes amis s'épuisaient en conjectures sur le mystère dont je m'étais entouré, quand ils me voyent reparaître subitement au milieu d'eux.

Tous ensemble, ils poussent un cri de surprise, d'admiration, dès que leurs regards se sont portés sur moi. Ne suis-je donc plus le même homme qu'ils ont vu il y a quinze jours ? Non sans doute ! car j'ai recouvré l'œil que j'avais perdu ; cet œil est aussi sain, aussi beau que celui qui me restait, et la cicatrice qui me défigurait le plus a disparu. Ce merveilleux changement est-il l'effet de l'art, d'un miracle, ou de la magie ? Pendant plusieurs

secondes, plongés dans un état comique de stupéfaction, les uns et les autres me regardent en silence. Enfin je mets un terme à leur étonnement, en leur démontrant que la bienheureuse révolution opérée sur ma figure est le résultat d'un procédé très-simple et très-facile. Alors, je n'ai plus qu'à répondre aux témoignages de tendre intérêt que l'amitié me prodigue.

Voici le fait. En sortant d'une séance de l'académie des sciences, et m'acheminant à pied vers le jardin des Tuileries, je fus accosté par un jeune homme qui me demanda un moment d'entretien. J'y consentis d'autant plus volontiers que sa figure honnête et spirituelle me prévenait en sa faveur.

— « Monsieur le duc, me dit-il, je suis chirurgien-oculiste, plutôt pour avoir un état dans la société, et me rendre utile à mes semblables, que pour gagner de l'argent, car je jouis d'une fortune indépendante. Pardonnez-moi ce petit préliminaire, je l'ai cru indispensable pour ne pas être suspecté de charlatanisme. Or donc, monsieur, pendant plus d'une heure, à la séance de l'académie,

vous avez été l'objet de toute mon attention, et les observations que j'ai faites m'ont démontré que vous n'êtes point borgne.

—» Que je ne suis point borgne ! M'écriai-je ; l'assertion est un peu forte !... Mais, considérez donc, monsieur, qu'à cette place où il y avait un œil, il n'en reste pas le plus petit vestige.

—» J'affirme que votre œil existe et je crois être sûr qu'il n'a pas été endommagé.

—» En vérité, monsieur, si vous ne me paraissiez un homme honnête, je penserais que vous voulez me faire une mauvaise plaisanterie.

— » Je vous prie, monsieur le duc, d'avoir la patience de m'écouter sans m'interrompre. Ce que j'ai à vous dire doit vous intéresser vivement.

—» Eh bien, monsieur ! je vous promets de garder le silence et de vous écouter avec beaucoup d'attention. »

Nous étions alors arrivés dans le jardin des Tuileries, nous prîmes des chaises, nous nous plaçâmes sous les arbres, et mon jeune savant continua ainsi :

— » Quand votre visage fut criblé aussi cruellement que ces cicatrices l'annoncent, ceux qui pansèrent vos plaies ne s'aperçurent pas qu'un fragment de la peau de votre joue avait été à moitié détaché, rejeté sur l'œil, et que l'extrémité de ce fragment s'était collée à une petite blessure que vous aviez sous le sourcil. Or, depuis, ce même fragment et la blessure se sont cicatrisés ensemble et sont restés adhérens l'un à l'autre. Votre œil doit donc se trouver intact sous la peau qui le couvre ; et l'opération, qui la ferait disparaître en entier, serait infiniment plus facile que celle de la cataracte, puisqu'elle ne toucherait point à l'œil, et que, sans lui faire courir aucun danger, elle vous en rendrait complètement l'usage. J'ajoute qu'en enlevant cette peau, on dégagerait votre figure d'une difformité qui en dénature le caractère.

— » Vous parlez, monsieur, d'un ton de conviction qui me persuaderait !.. J'avoue que je commence à trouver de la vraisemblance dans vos observations.

— » En supposant que je me sois trompé. il n'y a aucune suite fâcheuse à craindre de

l'opération à laquelle je vous conseille de vous soumettre, et vous ne ressentirez que pendant un instant, une douleur très-supportable.

— » Je réfléchirai, monsieur, à ce que vous venez de me dire. Laissez-moi votre adresse; demain, j'irai vous instruire du parti auquel je me serai décidé. Dans tous les cas, il me sera fort agréable de vous témoigner combien je suis sensible à la marque d'intérêt que vous venez de me donner. »

Connaissant la cause de l'humeur noire qui me tourmentait, mes lecteurs sont d'avance persuadés que l'espérance dont ce jeune savant m'a flatté, deviendra ma pensée dominante. Je ne songeai plus en effet à autre chose, et me décidai à subir l'opération. Mais, craignant qu'on ne cherchât à m'en détourner; voulant d'ailleurs, en cas de succès, ménager une surprise agréable à madame de Bélancour et la dédommager de l'héroïque générosité dont elle faisait preuve en m'épousant, tout hideux que j'étais, je résolus de garder le secret sur ce que j'allais faire. Ayant donc pris jour, je prétextai un voyage, né-

cessité par une affaire pressante, et, suivi du fidèle François Ricard qui était mon seul confident, je me rendis chez M. Forlence, (c'est le nom de mon oculiste) qui me donna une chambre dans sa maison.

L'opération réussit de point en point, comme il me l'avait promis : il retrouva mon œil très-sain, sous le fragment de peau qu'il enleva légèrement, avec une dextérité parfaite, ainsi qu'un monticule membraneux qui y tenait et qui s'étant formé sous l'œil, comme piédestal de ce fragment, donnait à mon visage l'aspect le plus difforme. Cette opération terminée, je n'étais plus reconnaissable. Quelques jours suffirent, et pour fermer les traces de la coupure, et pour accoutumer, par degrés, l'œil qui m'était rendu aux impressions de la lumière.

Je n'étais pas redevenu beau; mais, je n'étais plus repoussant; quelques anciens agrémens avaient reparu; cet œil reconquis rendait surtout à ma physionomie sa première expression. Hortense s'efforçait de dissimuler une grande partie du plaisir que lui faisait ce changement; mais, à chaque instant, elle

se trahissait, et je m'apercevais que, malgré toute sa vertu, un mari avec deux beaux yeux, lui plaisait beaucoup plus qu'un mari borgne.

L'étonnement fut grand à la cour quand on m'y revit. Ce fut un débordement de félicitations qui ne m'amusaient pas toujours. Celles du roi me furent bien sensibles, non parce qu'il était roi, mais parce qu'il y mit cette grâce et cette bonté qui lui étaient si naturelles. Dès ce moment commença, pour mon jeune chirurgien oculiste, une réputation très-brillante.

Sa Majesté ayant signé mon contrat de mariage et celui du chevalier d'Érigny, ce fut à Saint-Roch que nous reçûmes la bénédiction nuptiale, des mains du pieux abbé Rigobert, qui s'était entendu avec le vénérable curé de la paroisse pour cette cérémonie. Je ne l'avais pas encore vu tenant une crosse, paré du rochet abbatial et coiffé d'une mitre, que sa qualité d'abbé de Beaulieu l'autorisait à porter, et je trouvai que ces ornemens lui allaient tout aussi bien qu'à plusieurs abbés de cour très-vains de leur naissance.

Voici textuellement l'exhortation qu'il nous adressa :

« *Il n'y a point d'existence, là où il n'y a point de véritable amour.* »

» Ces paroles que Robert d'Arbrissel adressait à tous les hommes, pour leur inspirer l'amour de Dieu et l'amour du prochain, doivent être surtout applicables à ceux qui sont liés par les nœuds sacrés que vous formez. Point d'existence pour eux, si le mari et la femme ne mettent leur bonheur à s'aimer réciproquement dans toute la sincérité de leur âme.

» L'époux veut-il exister réellement? qu'il considère sa compagne comme un aide religieux d'amour que Dieu lui a donné en garde ; qu'il la conserve comme le don le plus précieux, comme un être de consolation et de secours pour tous les temps. En effet, quel est l'ami qui ne quitte point le seuil désert de celui dont l'infortune à fait fuir tous les autres amis? c'est une épouse. Quel est l'ami qui supporte la moitié du fardeau de vos peines, et qui le supporterait tout entier, si cela était possible, quand l'injustice et les persécutions vous

accablent? c'est une épouse. Quel est l'ami qui, jouissant de vos succès autant que vous même, sait le mieux faire valoir votre mérite, quand il s'agit de votre avancement ou de votre gloire; plaider votre cause lorsque vous êtes accusé, et qui se montre alors inaccessible à tout autre intérêt et s'élève au-dessus de l'opinion mobile du monde et de la crainte? c'est une épouse.

» Tel est le point de vue, sous lequel un époux, digne de ce nom, considère la compagne associée à son sort.

» Mais si le commandement que Dieu fait aux hommes d'aimer leurs femmes, est pour eux le commandement du bonheur même, Dieu veut en même temps, pour le bonheur de la femme, qu'elle voie toujours dans l'homme dont elle porte le nom, son guide, son protecteur, son soutien, sa lumière, et lui soit soumise. Il veut qu'elle se pénètre bien d'un principe, sanctionné par l'expérience des siècles : c'est que le contrat conjugal est le plus sacré de tous ceux qui peuvent lier les humains, et que, sur ce contrat sublime, reposent la sûreté et la conservation

de la patrie. La femme qui y reste fidèle, et qui unit aux sentimens religieux, un esprit d'ordre bien prononcé et le goût des occupations utiles, ne sent jamais l'ennui s'attacher à ses pas, assure le bonheur domestique dans sa maison, et concourt puissamment à la prospérité commune.

» Si les vérités et les devoirs que je viens de vous rappeler sont toujours votre règle de conduite, ô vous que j'unis en présence du ciel, la Providence placera pour vous, dans la société conjugale, toutes les consolations, toutes les joies qui naissent de l'amitié, de la confiance réciproque, de la communauté d'intérêt, de l'immortalité par la famille. Oui, de l'immortalité par la famille! N'est-ce pas dans cette sainte société conjugale que l'espérance emprunte les traits de l'aimable enfance pour embellir les jours des tendres parens? Sur les doux fruits de leur union, ils reposent délicieusement leurs regards, et si leurs cœurs sont brisés par le malheur, la perspective de l'avenir le plus gracieux relève et soutient leur courage. L'enfance intéresse tous les hommes; mais qui pourrait peindre

ce qu'elle inspire à un père et surtout à une mère !

»Les chantres mélancoliques de la volupté ne savent point exprimer, dans leurs plaintives élégies, ces joies ineffables de la nature, ce sont des jouissances imparfaites, impures, fugitives qu'ils célèbrent. Leur volupté, fille de l'enfer, comme l'enfer est stérile, toujours e serpent est caché parmi les fleurs, prêt à répandre son venin sur le prétendu bonheur que préconisent les poètes voluptueux.

»L'amour conjugal, au contraire, est la félicité la plus douce, la plus pure, que puissent goûter les mortels; c'est dans cet amour que le père bienfaisant de l'univers a placé ses trésors.

»Puissiez-vous en jouir long-temps, ô vous à qui j'ai voué, jusqu'à la mort, toutes les affections de mon cœur ! Et vous, mon Dieu, quand je reçois les sermens de ces deux couples fidèles à vos saints commandemens, daignez accepter l'engagement que je prends aujourd'hui, d'implorer chaque jour votre bonté infinie, pour qu'elle ne cesse de con-

firmer la bénédiction que je leur donne en votre nom. *Amen.* »

A peine le vertueux abbé eut-il achevé cet édifiant sermon, que plusieurs assistans, parmi lesquels le chevalier d'Érigny et moi reconnûmes le vicomte de Saint-Edme, percèrent la foule qui nous environnait et parvinrent jusqu'à nous. Je devinai à leur brusque empressement, à la teinte d'ivresse que je remarquai sur leurs physionomies, qu'à la suite d'un déjeuner où les vins, les liqueurs fortes n'avaient point été ménagés, le hasard ou la curiosité les amenait à l'église, et qu'une altercation indécente allait troubler le recueillement religieux de la pieuse assemblée.

En effet, le vicomte de Saint-Edme s'approche du chevalier.

— « Monsieur, lui dit-il, si j'ai bien entendu, la personne que vous épousez se nomme Aglaé?

— » Dans quel but me faites-vous cette question?... répond d'Érigny.

— » C'est sans doute cette même Aglaé dont vous avez héroïquement pris la défense, pour la quelle vous avez soutenu, les armes à la main,

que le marquis de Louville n'était qu'un lâche calomniateur.

—» Que vous importe, monsieur?

—» Ce qu'il m'importe! Cette femme a été enlevée à mon malheureux ami; c'est vous, monsieur, qui, sous le prétexte louable de la rendre à sa famille, avez abusé de sa jeunesse, de sa crédulité.

—» Monsieur on ne m'insulte pas impunément, vous le savez, et dans ce moment vous profitez d'une manière étrange de la position délicate où je suis, du respect que ce lieu m'impose. Sans les ménagemens que me commandent les circonstances; sans les égards que je dois à celle que je viens d'associer à mon sort.....

—» Cette Aglaé si vertueuse, qui, des bras du marquis, est passée dans les vôtres, sans attendre cette religieuse cérémonie..... réplique, en riant ironiquement, le vicomte de Saint-Edme.

— » Insolent! s'écrie le chevalier qui ne peut contenir plus long-temps la fureur qui l'anime, vous me rendrez raison!...

—» A l'instant même; j'ai hâte de venger

la mort d'un ami, poursuit le vicomte. »

Les deux adversaires se lancent des regards foudroyans, et conviennent du lieu du combat.

Cette provocation que j'ai pressentie, qu'il m'a été impossible d'empêcher, n'a pu se faire sans éclat : l'étonnement, la consternation règnent dans l'enceinte du temple. Quoique d'Érigny se soit éloigné de quelques pas d'Aglaé, des mots sinistres sont parvenus jusqu'à elle, l'infortunée a tout deviné. D'Érigny va se battre une seconde fois pour elle. Saisie d'effroi, la jeune épouse jette un cri déchirant, s'élance vers le chevalier, s'attache à lui, comme pour arrêter ses pas, mais ses forces l'abandonnent; elle s'évanouit, et tombe dans les bras d'Hortense, qui, comme elle, pâle, tremblante, est accourue près de nous, et peut à peine soutenir son précieux fardeau.

Ma mère et madame de Gercourt font transporter Aglaé dans la sacristie, là on lui prodigue tous les soins que son état exige. Les personnes invitées à la cérémonie murmurent, témoignent leur indignation. La foule, qui nous entoure et nous observe, s'agite, les

esprits fermentent, on désigne, on cerne, on menace le vicomte et ses dignes acolytes, dont j'ai tenté, mais en vain, de calmer l'indécente effervescence; un éminent danger les menace, mais d'Érigny et moi, aidés de plusieurs de nos amis, qui prévoient, ainsi que nous, le scandaleux et funeste résultat qu'une émeute peut avoir dans un lieu où tout commande la modération, le respect, l'oubli même d'une offense, nous parvenons à faire sortir les coupables par la petite porte de l'église, où nous restons quelques minutes pour empêcher qu'ils ne soient poursuivis; puis, revenant près d'Aglaé qui n'a pas encore repris ses sens, nous la portons dans sa voiture, où ma mère, madame de Gercourt et Hortense prennent place.

Ma femme et ma mère ont compris mon devoir; sans chercher à m'en détourner, elles me supplient en versant un torrent de larmes, de faire tous mes efforts pour empêcher les suites fatales que cette affaire peut avoir. Hortense a exigé de moi la promesse de n'y prendre part que comme médiateur. J'ai dû la rassurer; mais si le vicomte de Saint-Edme veut

venger la mort d'un ami, je jure, si le sort se déclare en sa faveur, de venger aussi le trépas du chevalier.

J'ai vu disparaître l'abbé Rigobert et M. de Gercourt, je voudrais leur parler, et ne puis les retrouver. Nos carrosses partent; ceux des personnes que l'amitié ou l'étiquette ont réunies pour célébrer ce jour qui nous promettait un bonheur si pur, suivent à la hâte, et sans ordre, les nouvelles mariées; tout est tumulte, confusion. Pour échapper aux témoignages d'intérêt, aux conseils, aux réflexions, aux doléances de nos amis, et des personnes que nous voyons pour la première fois, le chevalier et moi, nous nous perdons à dessein dans la foule; parvenus hors de l'Église, nous nous jetons précipitamment dans un fiacre, et donnons l'ordre au cocher, étant l'un et l'autre en habit de ville, de nous conduire chez un armurier; nous achetons des épées plus propres à un combat singulier que celles que nous portons, et nous nous rendons au bois de Boulogne, lieu désigné pour le rendez-vous.

Quelle est notre surprise en y arrivant! Le vicomte et son témoin se présentent à

nous sans armes. De Saint-Edme n'attend pas que d'Erigny en fasse hautement l'observation. « M. le chevalier, dit-il, avec un ton de courtoisie qui m'étonne, je regrette qu'une blessure, dont je souffre beaucoup encore, ne me permette point de me servir d'une épée : j'ai apporté des pistolets; c'est malgré moi que je ne vous laisse pas le choix des armes, il vous appartenait, vous êtes l'offensé.

—» Chargez, messieurs, nous dit le chevalier d'Érigny, en s'adressant au témoin du vicomte et à moi, et que le sort décide, qui de nous deux tirera le premier. »

Je surveille attentivement ces apprêts de mort, ne pouvant m'acquitter moi-même du triste devoir que m'impose l'amitié. La chance est favorable à d'Érigny, à une distance de quinze pas, il fait, sans l'atteindre, feu sur son adversaire. En voyant le vicomte armer son pistolet, je frissonne, j'éprouve une angoisse, un serrement de cœur que jamais je n'avais ressentis.

— « On se bat ! c'est donc ainsi que vous tenez votre parole, » s'écrie l'abbé Rigobert, tout effaré et sortant du bois avec M. de Ger-

court, au moment même où de Saint-Edme tire en l'air l'arme meurtrière qu'il jette aussitôt loin de lui.

— «Vous voyez si j'y suis fidèle, répond le vicomte. »

D'Érigny et moi ne revenons pas de l'étonnement que nous cause cette subite apparition et la noble conduite de Saint-Edme.

— «Chevalier d'Érigny, dit le vicomte, en essuyant votre coup de feu, j'ai satisfait à ce que l'honneur exigeait de moi ; je puis maintenant sans être taxé de lâcheté, reconnaître mes torts, vous faire des excuses. Ce digne ecclésiastique et M. de Gercourt, qui ne m'ont point quitté depuis la scène scandaleuse, que je vous prie d'oublier, m'ont appris combien la femme que j'ai si mal jugée est digne de respect, d'admiration.

» Monsieur le chevalier portez à celle qui mérite de vous appartenir, l'expression sincère de mes regrets ; je ne me pardonnerai jamais l'inconcevable légèreté...

— » Monsieur, que tout soit oublié, répond d'Érigny en tendant à Saint-Edme une main que le vicomte serre avec empressement.

— » C'est cela ! c'est cela ! voilà comme je voulais voir finir cette maudite affaire. Mais vous m'avez effrayé, s'écrie le bon abbé de Beaulieu. Ce coup de feu...

— » Je devais en accepter le danger quoique je vous eusse promis de respecter les jours du chevalier.

— » Le très-haut toujours juste, ajoute l'abbé, a détourné de vous le péril et je lui rends grâce de sa toute bonté... Mais hâtons-nous messieurs d'aller rendre le calme, le bonheur à madame d'Érigny, à la mère, à la femme, aux nombreux amis de M. le duc de Lénoncourt...

— » Ils seront instruits avant notre arrivée répondis-je, M. de Gercourt a pris les devans.

— » Dieu soit loué! la paix rentre dans mon âme, continue l'abbé de Beaulieu. Quelle chaude alerte, et un jour de noces!..»

D'Érigny et moi remerciâmes le vertueux Sigebert de la nouvelle preuve d'attachement que nous venions de recevoir de lui. Le chevalier en offrant au vicomte, à son témoin, l'échange d'une durable amitié, les invita à

venir avec nous; ils acceptèrent; nous remontâmes aussitôt en voiture et revînmes à l'hôtel.

L'heureuse issue d'un duel qui, d'après le caractère grave et violent de la provocation, devait coûter la vie au vicomte ou au chevalier, avait, en nous devançant, fait succéder une vive allégresse à une cruelle anxiété. Nous fûmes à notre retour l'objet des transports de joie les plus démonstratifs. Tout le monde à la fois voulait nous voir, nous complimenter.

Aglaé, ma mère, ma chère Hortense et la bonne madame de Gercourt se jetèrent dans nos bras, nous prodiguèrent ces touchantes caresses, ces tendres reproches, ces mots si doux, si éloquens et si vrais à la fois, qui ne partent que du cœur.

Le vicomte de Saint-Edme et son ami renouvelèrent à ces dames les excuses dont ils nous avaient d'abord chargés pour elles. M. de Gercourt s'était acquitté de son message avec tant de ménagement, de prudence, qu'il avait su éviter la commotion dangereuse qui pouvait résulter pour Aglaé du passage su-

bit du désespoir à l'ivresse du bonheur.

On louait, on questionnait le bon abbé Rigobert, qui, ne sachant à qui répondre, et, voulant se soustraire aux discours flatteurs que méritait son dévoûement, mais qui blessaient sa modestie, cherchait en vain à se débarrasser des importuns dont il était entouré.

Dès ce moment, l'hôtel de Lénoncourt prit l'aspect le plus agréable, le plus joyeux. Un festin splendide, un bal charmant où le chevalier d'Erigny et Aglaé, mon aimable Hortense et moi ne restâmes pas les derniers, terminèrent cette journée dont un moment d'orage avait augmenté les charmes en nous faisant mieux sentir encore, après une douloureuse séparation, le bonheur d'être réunis pour ne nous quitter jamais.

Jamais ! ! ! . . . .

MES CHERS LECTEURS,

Je pourrais écrire encore plus d'un volume et comme tous les *fabricans de Mémoires*, inventer des faits *historiques* et créer des évé-

nemens d'une haute importance auxquels je ne serais pas resté *étranger*; en ayant toute fois le soin de vous prévenir que vous les chercheriez vainement ailleurs que dans mon *véridique* ouvrage. Mais quoique à peine âgé de *vingt-huit ans* à l'époque où je convolai en secondes noces; lieutenant-général *invalide* et, ce qui vous surprendra mari, *fidèle*, oui, fidèle dans toute l'acception du mot, ma carrière galante et guerrière était à peu près terminée. Je ne trouve donc rien, aujourd'hui que je suis presque *centenaire*, dans les souvenirs de ma vie passée, qui puisse piquer assez la curiosité ou exciter un intérêt assez puissant pour m'engager à ajouter, même un chapitre, à MES CONFESSIONS.

Décrirai-je le bonheur domestique dont j'ai joui jusqu'au moment où la révolution de 1789 me força ainsi que ma famille à quitter la France? chacun de vous peut s'en faire une juste idée. Peindrai-je les tribulations toujours renaissantes que j'éprouvai pendant l'émigration? tant d'autres ont parlé si souvent de leurs malheurs, de leurs dangers, de leurs souffrances; ont protesté si hautement

de leur fidélité aux augustes princes qu'ils ont précédés dans leur exil et suivis à leur retour, qu'on pourrait penser, si j'imitais leur exemple, que, comme eux, je n'aspirais à revoir ma patrie que pour solliciter de considérables indemnités ou mendier des faveurs.

Non ! j'ai touché avec joie, avec attendrissement le sol natal; nul projet ambitieux, nul cupide desir n'ont provoqué, n'ont hâté ma rentrée en France; je n'y ai été rappelé que par le cœur.

Ma bonne mère, ma chère Hortense, un fils, mon unique espoir, n'étaient plus; avec eux j'avais perdu, sur une terre étrangère, mes amis les plus dévoués, les guides de ma jeunesse : le vertueux abbé de Beaulieu et le sage, l'excellent d'Érigny !

C'est une calamité, un lourd fardeau qu'un grand âge : tous ceux qui nous sont chers sont tour à tour enlevés à notre tendresse, à notre amour. Depuis long-temps hélas ! j'ai recueilli les derniers adieux des êtres qui me faisaient chérir la vie, qui pouvaient semer de fleurs ma longue vieillesse : pas un d'entre eux n'est resté pour recevoir, pour adoucir

les miens. Seul j'ai survécu à la tourmente, seul j'ai vu renaître, et j'en rends grâce à Dieu, les beaux jours de mon pays, et seul aussi j'y attends sans crainte, sans remords et dans une pieuse résignation, l'heure sans doute prochaine où je dois mourir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME CINQUIÈME.

CHAPITRE LIV ET DERNIER.

FIN DE LA TABLE.

